

Figures de la tyrannie
dans l'*Histoire des empereurs romains*
Ou De la vertu et du vice chez Hérodiën

Mémoire
Maîtrise en études anciennes

Karine Laporte

Université Laval
Québec, Canada
Maître ès arts (M.A.)

et

Université de Strasbourg
Strasbourg, France
Master (M)

© Karine Laporte, 2014

RÉSUMÉ

Ce mémoire de maîtrise porte sur l'*Histoire des empereurs romains* d'Hérodien. Réflexion en quatre parties, cette étude s'intéresse à la représentation des bons et mauvais empereurs chez l'historien et, plus largement, à sa conception du vice et de la vertu. Le premier chapitre analyse les caractéristiques politiques, militaires et personnelles de Marc Aurèle, son *optimus princeps*. Le deuxième chapitre montre comment Hérodien évalue les empereurs subséquents d'après le modèle inaugural de Marc. Les portraits choisis, pour illustrer cette consécration par l'imitation, sont ceux de Macrin, Commode, Sévère, Alexandre et Pertinax. Le troisième chapitre étudie de façon thématique les vices principaux des tyrans. Le quatrième chapitre examine en détail trois cas de vices uniques, selon la méthode particulière de composition d'Hérodien : la cruauté pour Caracalla et Maximin et l'impiété pour Héliogabale. La conclusion s'attache aux questions du caractère inné et des mérites propres et aux portraits des derniers bons empereurs du récit, Maxime et Balbin.

TABLE DES MATIÈRES

Résumé	iii
Table des matières	v
Remerciements	vii
Introduction	1
1. Le modèle inaugural de l'<i>optimus princeps</i> : Marc Aurèle	19
1.1 Vertus militaire et politique	21
1.1.1 La qualité militaire	21
1.1.2 La qualité politique	25
1.2. Vertus personnelles	30
1.2.1. Le caractère	30
1.2.2. L'entourage	33
1.3. Réflexions de Marc sur la tyrannie	36
2. La consécration par l'imitation	43
2.1 Les imitations manquées	45
2.1.1 Macrin	45
2.1.2 Commode	49
2.2 Les entre-deux	54
2.2.1 Sévère	54
2.2.2 Alexandre Sévère	60
2.3 Pertinax : l'imitation réussie	66
3. Aspects généraux de la figure tyrannique	71
3.1. Remarques préliminaires	72
3.2. L'apparence physique	76
3.2.1. L'âge et le corps	76
3.2.2. L'habillement	80
3.3 Le caractère : mollesse et effémination	83
3.4 Les plaisirs excessifs	90
3.4.1 La lubricité	90
3.4.2 Le vin et les excès alimentaires	94
3.4.3 Le goût des spectacles et la mise en scène de soi	96

3.4.4	Les exactions financières	102
3.4.5	La mort du tyran	105
3.5.	Conclusion.....	107
4.	Unicité du vice	111
4.1	La cruauté	112
4.1.1	Caracalla.....	114
4.1.2	Maximin	121
4.2	L'impiété : Héliogabale	130
	Conclusion	141
	Les origines de la tyrannie : qualités innées <i>uersus</i> qualités acquises	143
	Pupien et Balbin : esquisse des derniers bons empereurs chez Hérodiens	149
	Bibliographie	157
	<i>Index locorum</i>	169
	<i>Index nominum</i>	171
	<i>Index rerum</i>	174

REMERCIEMENTS

À Mme Pascale Fleury, pour m’ avoir fait connaître Hérodien un peu par hasard, pour avoir bien voulu diriger ce mémoire en grec !, pour vos conseils toujours judicieux, vos encouragements répétés, pour votre confiance, votre clairvoyance, votre patience, pour une correction-éclair dans le sprint final, pour les soirées *Quo vadis ?* et toutes les autres.

À M. Laurent Pernot, pour avoir accepté de prendre part à ce projet déjà entamé, pour votre accueil à l’ Université de Strasbourg, pour votre intérêt, pour vos questions, vos recommandations, vos pistes de réflexion toujours très justes et éclairantes.

À M. Alban Baudou, pour votre bienveillance, pour votre aide précieuse dans les affaires pré et post-Strasbourg, pour une prélecture vétilleuse, pour vos remarques généralement pertinentes, pour votre soutien continu, pour votre caninété aiguisée.

À Mme Martine Chassignet, pour votre grande efficacité dans les démarches de bi-diplomation, pour le premier accueil en terre strasbourgeoise et pour avoir accepté d’ être membre de mon jury de maîtrise presque au pied levé.

À mes parents, pour avoir cru en moi.

À mes φίλτατοι, pour m’ avoir écoutée inlassablement râler, ronchonner, rouspéter, pour m’ avoir nourrie et abreuvée, pour m’ avoir lue et réfléchi avec moi, pour m’ avoir changé les idées et tirée hors du bureau quand on approchait les dix heures passées.

À la Faculté des Lettres et le Bureau international de l’ Université Laval, le Conseil de recherches en sciences humaines du Canada (CRSH) et le Fonds québécois de la recherche sur la société et la culture (FQRSC), pour leur soutien financier très apprécié.

INTRODUCTION

« Toujours la tyrannie a d'heureuses prémices », déclarait Agrippine à sa confidente Albine dans la toute première scène du *Britannicus* de Racine. Si l'impératrice émettait cette réflexion en pensant à son propre fils, Néron, devenu depuis peu le cinquième *princeps* de Rome, la même idée pourrait convenir à quantité d'autres monarques, anciens ou plus modernes. Malgré sa noblesse, sa fortune, son éducation et des conditions favorables à la vertu, Néron montra rapidement, une fois empereur, de fortes tendances à la tyrannie ; le jeune prince était alors âgé d'à peine 17 ans. Il faut dire que, dans l'histoire, l'octroi d'une puissance absolue à un enfant ou un adolescent fut rarement heureux. En effet, l'héritier aura souvent grandi dans un luxe princier, habitué ainsi à la facilité et au caprice : au vu de telles prédispositions, la dégradation morale et politique du jeune souverain est presque inexorable. Néron n'y échappa certainement pas.

Le mot d'Agrippine, s'il concernait seulement Néron, correspond aussi parfaitement à la passation du pouvoir impérial romain qui eut lieu en 180 p. C.¹. À la mort de l'empereur Marc Aurèle, son fils Commode, alors César depuis quelques années, devint tout naturellement le nouvel Auguste. Il avait 18 ans. En dépit d'un début de règne assez prometteur, Commode manifesta finalement une conduite digne de Néron, Caligula ou Domitien : c'est cette image très noire du prince qui nous est traditionnellement parvenue. La mort de Marc Aurèle et l'investiture de Commode marquèrent le passage d'une période prospère, appelée l'âge d'or des Antonins, à une époque plus précaire dans l'Empire romain. On vit, en effet, au cours du III^e siècle, une importante succession de tyrans en tous genres, accompagnée d'intrigues auliques, de complots politiques, de meurtres et de

¹ Sauf mention contraire, toutes les dates s'entendent désormais p. C.

règnes-éclair². Cette période difficile inspira l'historien grec Hérodien à en produire le récit. Comme il le dit lui-même, l'intérêt de ce sujet réside précisément dans cet enchaînement rapide de princes et d'usurpateurs :

si donc quelqu'un comparait toute cette époque depuis l'époque d'Auguste, à partir duquel l'autorité romaine se dégrada en monarchie, il ne pourrait trouver pendant environ deux cents ans jusqu'aux jours de Marc ni d'aussi continuelles successions d'empires ni d'aussi variées fortunes de guerres civiles et étrangères, de mouvements de nations et de prises de cités, autant chez nous que chez de nombreux barbares, de tremblements de terre et de pollutions des airs, et de vies extraordinaires de tyrans et d'empereurs, qui auparavant ont été soit rarement, soit aucunement gardés en mémoire. De ceux-là, certains tinrent un règne plus long, d'autres un empire temporaire. Il y en eut d'autres qui, parvenus à l'acclamation et à une dignité qui ne durèrent qu'un seul jour, furent aussitôt détruits. Ayant, en effet, été partagé, l'Empire romain, pendant soixante ans, par plus de maîtres que l'époque n'en réclamait, produisit des événements nombreux et variés et dignes d'étonnement (I, 1, 4)³.

² Ces années furent souvent appelées « crise du III^e siècle », bien que les études récentes tendent à montrer qu'il n'y eut pas que des ruptures, mais également des continuités, surtout dans les sphères sociales, économiques et culturelles. Sur la crise, *cf.*, entre autres, X. Lorient, « Les premières années de la grande crise du III^e siècle : de l'avènement de Maximin le Thrace (235) à la mort de Gordien III (244) », *ANRW* II, 2 (1975), p. 657-787 ; G. Alföldy, *Die Krise des römischen Reiches : Geschichte, Geschichtsschreibung, und Geschichtsbetrachtung : ausgewählte Beiträge*, Stuttgart, Steiner Wiesbaden, 1989 ; mis à jour et nuancé par exemple par L. De Blois, dans « The Crisis of the Third Century AD in the Roman Empire : A Modern Myth ? », in *The Transformation of Economic Life Under the Roman Empire, Proceedings of the Second Workshop of the International Network Impact of Empire (Roman Empire, 200 BC-AD 476)*, Nottingham, July 4-7 2001, L. De Blois et J. Rich (eds), Leiden, Brill, 2002, p. 204-217.

³ εἰ γοῦν τις παραβάλοι πάντα τὸν ἀπὸ τοῦ Σεβαστοῦ χρόνον, ἐξ οὗπερ ἡ Ῥωμαίων δυναστεία μετέπεσεν ἐς μοναρχίαν, οὐκ ἂν εὖροι ἐν ἔτεσι περὶ που διακοσίοις μέχρι τῶν Μάρκου καιρῶν οὔτε βασιλείων οὔτως ἐπαλλήλους διαδοχὰς οὔτε πολέμων ἐμφυλίων τε καὶ ξένων τύχας ποικίλας ἐθνῶν τε κινήσεις καὶ πόλεων ἀλώσεις τῶν τε ἐν τῇ ἡμεδαπῇ καὶ ἐν πολλοῖς βαρβάροις, γῆς τε σεισμοὺς καὶ ἀέρων φθορὰς τυράννων τε καὶ βασιλείων βίους παραδόξους πρότερον ἢ σπανίως ἢ μηδ' ὅλως μνημονευθέντας· ὧν οἱ μὲν ἐπιμηκεστέραν ἔσχον τὴν ἀρχὴν, οἱ δὲ πρόσκαιρον τὴν δυναστείαν· εἰσι δ' οἱ μέχρι προσηγορίας καὶ τιμῆς ἐφημέρου μόνης ἐλθόντες εὐθέως κατελύθησαν. Μερισθεῖσα γὰρ ἡ Ῥωμαίων ἀρχὴ ἐν ἔτεσιν ἐξήκοντα ἐς πλείους δυνάστας ἢ ὁ χρόνος ἀπῆται, πολλὰ καὶ ποικίλα ἤνεγκε καὶ θαύματος ἄξια. Pour un exposé assez complet sur la tradition des manuscrits et les éditions modernes, nous nous référerons à l'introduction de C. R. Whittaker, dans sa traduction chez Loeb (Cambridge, 1978-1979), et à la *praefatio* de C. M. Lucarini chez Teubner (Munich et Leipzig, 2005), p. ix-l. Par ailleurs, toutes les traductions d'auteurs anciens, grecs et latins, sont de notre main. Pour le texte grec d'Hérodien, nous utilisons l'édition récente de C. M. Lucarini de 2005, en la comparant avec celle de C. R. Whittaker de 1978-1979, qui s'appuie fréquemment sur le travail de L. Mendelssohn (Leipzig, Teubner, 1883). Concernant la traduction française d'Hérodien, il faut citer le travail récent de D. Roques (Paris, Les Belles Lettres, 1990), qui a remplacé les traductions vieillies du XIX^e siècle (J. A. C. Buchon, Paris, Desrez, 1838 et L. Halévy, Paris, Didot, 1860). Du reste, la traduction, sans notes, de J. Séruse parue chez Paléo (Clermont-Ferrand, 2003) reprend curieusement mot pour mot la traduction de J. A. C. Buchon, sans toutefois y faire référence. Quant aux autres auteurs anciens, les éditions utilisées sont celles de la CUF, sauf en ce qui concerne Dion Cassius, dans le cas duquel nous nous fondons sur le texte d'U. P. Boissvain tel qu'agencé par E. Cary (Cambridge, Loeb, 1914-1927), ainsi que l'*Histoire Auguste*, pour laquelle nous nous servons également de celle d'A. Chastagnol (Paris, Laffont, 1994).

L'*Histoire des empereurs romains de Marc Aurèle à Gordien III* raconte donc, en huit livres, les règnes des dix-sept princes qui gouvernèrent l'Empire romain de 180 à 238. Avec l'*Histoire romaine* de Dion Cassius (qui s'arrête en 229) et les biographies latines de l'*Histoire Auguste*, cet ouvrage est l'un des rares qui portent sur cette époque à nous être parvenus⁴ ; l'*Histoire des empereurs*, en plus d'être intégrale, est le fruit d'un rédacteur contemporain des événements.

L'auteur

Du personnage d'Hérodien, on ne sait quasiment rien, sauf qu'il venait de la partie orientale de l'Empire et qu'il n'appartenait vraisemblablement pas à l'ordre sénatorial ; il faut toutefois reconnaître que ces éléments relèvent plus du consensus scientifique que de la certitude historique. Les preuves recueillies par les savants sont en effet, pour la plupart, des *argumenta e silentio* et, dès lors, plus ou moins convaincants : par exemple, on a déduit l'origine orientale de l'historien à partir de la langue d'écriture de l'œuvre⁵, d'un certain sentiment de l'Autre à l'égard de Rome et du fait qu'Hérodien se trompait moins souvent lorsqu'il était question de dates et de faits relatifs à cette partie de l'Empire⁶. Trop souvent,

⁴ Or si, selon D. Roques, l'œuvre n'est pas une « série de biographies » (*Histoire des empereurs*, p. 13), on a du moins affaire à un mélange de biographie (suétonienne) et d'histoire annalistique (taciteenne), qu'on retrouve également chez Dion, mais de façon moins prononcée que chez Hérodien, cf. L. De Blois, « Emperor and Empire in the Works of Greek-Speaking Authors of the Third Century AD », *ANRW* II, 34, 4 (1998), p. 3415. D'autres encore, comme B. P. Reardon, en raison du style recherché et du peu de précision factuelle, le rapprochent du roman historique, souvent pour le discréditer, cf. *Courants littéraires grecs des II^e et III^e siècles après J.-C.*, Paris, Les Belles Lettres, 1971, p. 216-219.

⁵ Sur les termes politiques employés par Hérodien, on se référera à l'étude de D. Roques, « Le vocabulaire politique d'Hérodien » et, en complément, à celle de M.-L. Freyburger-Galland, *Aspects du vocabulaire politique et institutionnel de Dion Cassius*, Paris, De Boccard, 1997. Pour D. Roques, en effet, le vocabulaire d'Hérodien est banal et ne comporte aucune réelle innovation ; sa langue s'inspire surtout des classiques grecs et, pour la traduction / transposition des institutions romaines, parfois de Dion et d'une tradition helléphone contemporaine, mais principalement des expressions en usage au début du principat chez des auteurs comme Philon, Josèphe ou Dion Chrysostome. Dans son étude « Greeks and Their Past in the Second Sophistic », *P&P* 46 (1970), p. 33-34, E. Bowie souligne la réticence des historiens de cette époque à utiliser le vocabulaire grec attesté et officiel pour désigner les institutions impériales, les régions, les villes, et même les mesures et les dates, comme s'ils souhaitaient créer ou, du moins, se rattacher à l'illusion d'une permanence du monde grec depuis l'époque classique. Concernant cette difficulté de rendre en grec des réalités romaines, on pensera notamment à l'ouvrage de J. Béranger, *Recherches sur les aspects idéologiques du principat*, Bâle, Reinhardt, 1953, celui de H. J. Mason, *Greek Terms for Roman Institutions : A Lexicon and Analysis*, Toronto, Hakkert, 1974, ou, plus récemment, à la notice de L. Pernot à sa traduction du discours du Pseudo-Aélius Aristide *En l'honneur de Rome* (Paris, Les Belles Lettres, 2007 [1997], p. 42-49).

⁶ Les conclusions ont été résumées par C. R. Whittaker, p. xxiv-xxviii. Par ailleurs, quelques remarques d'ordre culturel dans le récit d'Hérodien (e.g. I, 9, 2 ; I, 11, 1 ; I, 11, 5 ; I, 14, 4) invitent à penser que son public (et lui-même ?) provenait de la partie orientale de l'Empire, cf. C. R. Whittaker, p. xxviii-xxxi et la note 2 au passage I, 11, 1 ; D. Roques, *Histoire des empereurs*, p. 11-14. On ne sent pas, toutefois, de tension

peut-être, l'a-t-on comparé avec Dion, puisqu'on a même voulu accorder à Hérodien une provenance bithynienne. Or, la concordance est trop facile et, surtout, ne s'appuie sur aucune preuve valable : en effet, les connaissances relativement approfondies d'Hérodien sur cette région peuvent tout simplement être attribuées à sa connaissance et son utilisation de Dion. Pour notre part, au vu des rares informations sérieuses, nous nous bornerons à adopter la thèse d'une origine orientale, en nous gardant cependant de trancher entre la Syrie, l'Égypte ou l'Asie mineure.

Avec les rares et assez vagues indications personnelles fournies par l'auteur lui-même et éparpillées dans l'ensemble de son récit, on a tenté de reconstituer ses chronologie et biographie, qui demeurent cependant obscures en plusieurs endroits. Les quelques études prosopographiques menées ont peu abouti⁷, et on a même tenté d'en faire un descendant du grammairien Aélius Hérodien, avec un succès discutable⁸. Par ailleurs, les savants considèrent, d'après quelques calculs, plusieurs estimations et des références cachées à Philippe l'Arabe (244-249) ou à Dèce (249-251), qu'Hérodien aurait vécu aux alentours du dernier quart du II^e siècle jusqu'à au moins la moitié du III^e siècle⁹. L'indice principal de cette chronologie provient d'Hérodien lui-même lorsqu'il dit en I, 1, 3 qu'il ne racontera que des événements dont il a été témoin (οὐ παρ' ἄλλων παραδεξάμενος ἄγνωστόν τε καὶ ἀμάρτυρον, répété en II, 15, 7 : ἄς αὐτὸς οἶδα). La date de rédaction, quant à elle, a été fixée, pour toute fin pratique, à 250, considérant les *termini* du récit et moyennant une

particulière entre la Grèce et Rome, ni quelque résistance à l'Empire. Les différences culturelles romaines sont soulignées par l'historien de la même façon que celles des Germains, des Syriens, des Égyptiens, voire des Grecs. Dès lors, il faudrait peut-être nuancer les conclusions de D. Roques, pour qui Hérodien manifeste une attitude « contestataire » et « réactionnaire » (« Le vocabulaire politique d'Hérodien », *Ktèma* 15 (1990), p. 71).

⁷ C. R. Whittaker, p. xxxv-xxxvi.

⁸ *Id.*, p. xxv.

⁹ Depuis l'étude de G. Alföldy, « Herodians Person », *AS* 2 (1971), p. 204-233, le consensus tend vers une date de rédaction *ca* 250. Pour un bilan des recherches sur la date de composition et la chronologie générale d'Hérodien, cf. H. Sidebottom, « The Date of the Composition of Herodian's *History* », *AC* 66 (1997), p. 271-276. En affirmant qu'il faut être prudent avec le fait qu'Hérodien eût réellement assisté aux Jeux Capitolins de Commode en 184, H. Sidebottom avance l'idée d'une date encore plus haute, vers 260, mais pas après 268, ce qui placerait la rédaction sous le règne de Gallien (p. 274-276).

dizaine d'années pour la rédaction et des travaux de correction et d'édition ; elle fait à peu près consensus chez les chercheurs modernes¹⁰.

L'élément le plus controversé de la biographie d'Hérodien reste sans doute son occupation et, par extension, son statut : était-il sénateur comme Dion, et possiblement comme Marius Maximus¹¹, ou encore chevalier, soldat, licteur, secrétaire, *apparitor*, affranchi impérial, *Stubengelehrter*¹² ? Quelles furent réellement ces « fonctions impériales ou publiques » (βασιλικαῖς ἢ δημοσίου ὑπηρεσίαις, I, 2, 5) ? Les chercheurs ont généralement compris ces ὑπηρεσίαι comme des fonctions mineures¹³. Si Hérodien possède certes une tendance sénatoriale, elle paraît se fonder davantage sur un partage du pouvoir impérial et une réticence craintive envers l'absolutisme de la monarchie que sur une revendication partisane du retour de la puissance sénatoriale disparue¹⁴. De plus, on sera peut-être porté, avec D. Roques, à lui refuser quelque fonction supérieure étant donné plusieurs informations qu'un homme avec de telles responsabilités devait connaître, mais qu'Hérodien a l'air d'ignorer, à moins que l'auteur ne les omît volontairement, ou que l'on puisse accuser le temps et l'oubli¹⁵. Par ailleurs, les jugements peu critiques d'Hérodien

¹⁰ On a également supposé, de façon peu satisfaisante, l'existence d'un neuvième livre, sur le modèle d'Hérodote. La fin du huitième livre est cependant cohérente avec le reste de l'œuvre, d'autant plus qu'aucun manuscrit ne laisse entrevoir la présence d'un ultime livre manquant. L'idée d'une œuvre qui n'aurait pas été révisée, au vu de la pénurie des discours dans les derniers livres et possiblement d'après les conseils de Lucien (*Comment il faut écrire l'histoire*, XLVIII), peut certes être convaincante. Or, la structure différente des deux derniers livres se justifie par leur sujet, c'est-à-dire les années 235-238. On pourrait même penser que la narration ramassée fait écho à la nature critique de la situation politique. *Contra* H. Sidebottom, « Herodian's Historical Methods », *ANRW* II, 34, 4 (1998), p. 2813. D'ailleurs, l'absence d'une conclusion générale n'est pas non plus gênante, puisqu'Hérodien a rapporté des faits qui étaient en train de se produire, une histoire en mouvement.

¹¹ A. Chastagnol, dans son introduction à la *Vie d'Héliogabale* dans l'*Histoire Auguste*, p. 498.

¹² G. W. Bowersock émet en outre l'hypothèse qu'Hérodien eût pu exercer des fonctions religieuses sous Héliogabale, au vu de ses connaissances précises sur le culte d'Élagabal, *cf.* « Herodian and Elagabalus », *YCIS* 24 (1975), p. 236 ; C. R. Whittaker considère qu'Hérodien fut *apparitor* (p. xxiii-xxiv) ; pour sa part, M. Zimmermann voit en Hérodien un *Stubengelehrter*, un « érudit de cabinet », considérant les aspects rhétoriques prédominants de son récit, mais sa thèse demeure peu populaire, *cf. Kaiser und Ereignis : Studien zum Geschichtswerk Herodians*, Munich, Beck, 1999, p. 305 *sq.*

¹³ Au contraire d'ἄρχαι, qui désignent généralement les fonctions sénatoriales, *cf.* C. R. Whittaker, p. xxii.

¹⁴ *Id.*, p. xix-xxi.

¹⁵ *Cf.* D. Roques, *Histoire des empereurs*, p. 8. On soutiendra aussi que les erreurs factuelles étaient monnaie assez courante chez les historiens antiques, en raison de la conception différente de la véracité factuelle qu'avaient les Anciens. À ce sujet, il faut relire le traité de Lucien, *Comment il faut écrire l'histoire*, XXX, où il est davantage question de vraisemblance que de vérité à proprement parler. E. Cary a une réflexion semblable dans son introduction à sa traduction de Dion : pour lui, Dion, surtout lorsqu'il est question de l'histoire impériale, produit un récit assez impressionniste par endroits, grâce à son omission de détails, sa volonté de rester flou (*cf.* p. xv-xvii).

envers la cour ou le sénat invitent à penser que l'auteur, à l'instar de Chryséros qui aurait écrit, sous le règne de Marc Aurèle, une histoire de Rome depuis sa fondation, était un affranchi impérial¹⁶. De cette façon, Hérodien aurait été assez près du pouvoir pour avoir assisté, et même participé, à la grande majorité des événements rapportés. Au vu de ces arguments, et d'autres, comme son intérêt économique pratique et son manque d'indignation envers l'accession d'un empereur équestre, il semble dès lors peu probable que l'historien fût sénateur.

Corpus et visée

Malgré des réminiscences thucydidiennes, Hérodien apparaît comme un homme bien de son temps. En effet, le premier quart du III^e siècle connut les dernières décennies du courant littéraire de la Seconde Sophistique¹⁷. Si, de façon stricte, ce mouvement concernait seulement les rhéteurs ou les sophistes, ce nouveau goût littéraire influença également les auteurs d'autres genres qui auraient forcément produit des écrits tout à fait différents, n'eussent-ils pas vécu à cette époque¹⁸. Dans le cas des historiens, ils tendaient pour la plupart à imiter l'œuvre des classiques tels Thucydide, Hérodote et Xénophon. On reproche d'ailleurs fréquemment à l'*Histoire des empereurs* d'Hérodien son caractère trop rhétorique et trop biographique¹⁹ : l'historien se serait trop intéressé à l'anecdote personnelle, au détriment de l'exactitude factuelle. On lui a donc souvent préféré le récit de l'*Histoire romaine*, même si Hérodien fournit des précisions qu'on ne trouve pas chez Dion. Or, les

¹⁶ D. Roques, *Histoire des empereurs*, p. 5.

¹⁷ Détachée de la démocratie athénienne, « la seconde sophistique incarne plus que tout autre genre, le compromis historique entre la culture grecque et le pouvoir romain », cf. S. Saïd, M. Trédé et A. Le Boulluec, *Histoire de la littérature grecque*, Paris, PUF, 1997, p. 453 ; p. 485-500, pour les historiens, géographes et mythographes plus ou moins contemporains d'Hérodien. Cf. aussi E. Bowie, « Greeks and Their Past », p. 10 sq., sur les historiens de tous genres ; p. 35-41, pour les conclusions.

¹⁸ L'œuvre est à la fois transmise en tant que τῆς μετὰ Μάρκον βασιλείας ἱστορία ; ἡρωδιανοῦ τῆς μετὰ Μάρκον βασιλείας ; ἡρωδιανοῦ τῆς μετὰ Μάρκον βασιλείας ἱστορίας ; ἡρωδιανοῦ ἱστοριῶν πρώτη (cf. M. C. Lucarini dans sa préface à son édition d'Hérodien, p. ix, note 1). S'il faut en croire l'intitulé, on peut ainsi supposer qu'Hérodien se réclamait effectivement du titre d'historien.

¹⁹ Même s'il considère que le récit d'Hérodien n'est pas du tout historique, B. P. Reardon affirme cependant qu'« à partir du début de l'Empire le récit de Dion prend l'allure d'une série de biographies des empereurs successifs », cf. *Courants littéraires grecs*, p. 208, 216-218. Il faut dire que, de façon générale, les histoires de la période impériale se rapprochent davantage de la biographie puisque la division du récit selon les règnes d'empereurs apparaît comme logique et naturelle, ce qui peut amener à traiter de sujets plus personnels, comme l'habillement ou l'alimentation, qui servent fréquemment à l'établissement du caractère moral des princes. Cf., entre autres, sur le mélange de la biographie impériale et des autres genres, G. W. Bowersock, « *Vita Caesarum* : Remembering and Forgetting the Past », in *La biographie antique, actes du colloque tenu à Vandœuvres-Genève les 25-29 août 1997*, Genève, Fondation Hardt, Droz, 1998, p. 193-215.

limites génériques, en ce qui concerne la littérature ancienne, ne sont pas imperméables et il n'est ni rare ni surprenant de voir se côtoyer dans une même œuvre histoire, biographie et même éloge. Ainsi, si l'*Histoire romaine* de Dion conserve une structure essentiellement historique, il n'est ni rare ni surprenant d'y voir parfois des éléments biographiques, parfois des lieux propres au discours d'éloge.

Trompés, peut-être, par les déclarations introductives de rigueur historique et d'objectivité d'Hérodien où celui-ci décrit sa conception de l'histoire (I, 1, 1-4), les savants ont longtemps discrédité son travail, au profit de ceux de Dion et de l'anonyme de l'*Histoire Auguste*. En effet, si Hérodien dénonce ses prédécesseurs qui avaient trop été préoccupés par leur propre renommée et le plaisir que pouvait procurer leurs récits et qui, par conséquent, avaient négligé la vérité au profit du style et de la langue. Il reproche encore à d'autres d'avoir rendu grave et grand ce qui ne l'était pas au départ : à cela, il associe le dessein de plusieurs de vouloir trop louer ou trop blâmer. Pour lui, sans nier qu'on puisse tirer un certain plaisir de l'histoire, il ne s'en tiendra qu'à la stricte vérité et soumettra toute information au plus minutieux examen. Il faut avouer que dès après ces premiers paragraphes, Hérodien ne suit guère ses propres recommandations. Se borner, cependant, à ces seules considérations, qui servent avant tout à inscrire l'œuvre et son auteur dans une tradition littéraire, comme c'était la convention, fait méconnaître la véritable intention de l'historien. En effet, Hérodien procède ensuite à un tri volontaire des informations qu'il souhaite transmettre, en vue de construire un portrait cohérent des empereurs de son récit²⁰. On reconnaît effectivement à l'historien cette méthode particulière de sélection d'informations : par omissions, suppressions, modifications ou ajouts de personnages, d'événements ou de lieux, Hérodien recentre souvent son portrait d'empereur sur une caractéristique spécifique, dont il fait le principe directeur de sa valeur morale. Or, l'économie des détails factuels et événementiels ne peut être portée au compte de la seule

²⁰ Ce particularisme d'Hérodien a bien été remarqué par les modernes : par exemple, B. P. Reardon, *Courants littéraires grecs*, p. 218, note 71. F. Kolb, *Literarische Beziehungen zwischen Cassius Dio, Herodian und der Historia Augusta*, Bonn, Habelt, 1972, p. 159-162, rajoute cependant qu'Hérodien emploie cette méthode partiellement en vue de tromper le lecteur. Pour sa part, C. R. Whittaker, ayant fait un inventaire assez détaillé des erreurs factuelles, chronologiques ou géographiques chez Hérodien, en vient à la conclusion que l'historien se trompe moins qu'on ne pourrait le penser et propose, à juste titre, l'idée que cette sélection d'informations sert à la caractérisation des personnages (p. xxxix sq. ; lviii) ; à sa suite, H. Sidebottom, « Herodian's Historical Methods », p. 2820-2822 ; M. Zimmermann, *Kaiser und Ereignis*, p. 6-7.

ignorance ou même du manque de diligence de l'historien : ce sont précisément les choix de composition d'Hérodien qui révèlent sa pensée profonde. Le but énoncé au début de l'œuvre, à savoir la narration d'une période critique, semble donc en cacher un second : l'expression d'une réflexion politique fondée sur la qualité morale de l'empereur et axée vers les changements s'opérant à cette période, dont surtout la montée en puissance de l'armée et de la garde prétorienne. Préoccupé d'abord par la tyrannie, qui en son temps abondait, Hérodien s'interroge finalement sur le type de gouvernement idéal pour l'Empire romain du III^e siècle.

La mort de Marc Aurèle constitue en quelque sorte l'introduction de l'ouvrage d'Hérodien : tous les empereurs qui lui succédèrent (jusqu'en 238), tels qu'ils sont présentés dans l'*Histoire des empereurs*, lui sont systématiquement comparés. Or, tandis que Marc Aurèle représente, pour l'historien, l'*optimus princeps*, on ne trouve pas, à l'inverse, de *pessimus princeps* : chaque tyran incarne plutôt un vice spécifique et unique. La somme de toutes leurs caractéristiques tyranniques devient ainsi le pendant négatif de l'excellence morale de Marc. Comme nous l'avons déjà évoqué, la particularité d'Hérodien à taire ou inventer certains aspects constitue l'indice principal de son jugement à l'égard des empereurs de son récit. Nous proposons ainsi l'étude de la conception de la tyrannie chez Hérodien, qui ne saurait se faire sans l'examen parallèle de son idée du bon gouvernement. En détaillant d'abord les qualités exceptionnelles de Marc Aurèle, comme le fait Hérodien dans son récit, nous leur comparerons ensuite les vices des tyrans qui succédèrent à l'*optimus princeps* afin de dégager chez l'historien une figure exemplaire du tyran. En remettant cet archétype en parallèle avec la figure de Marc Aurèle, nous comprendrons mieux la visée réelle de l'œuvre d'Hérodien : voulait-il offrir une réflexion uniquement politique ou alors une leçon à la fois civique et morale ? Nous nous devons enfin de souligner le caractère proprement littéraire de notre étude : nous souhaitons en effet nous attacher à l'analyse de personnages construits, voire fictionnels, plutôt qu'à la validation ou non de quelque véracité historique, puisque l'œuvre d'Hérodien ne constitue pas seulement un fonds documentaire, mais aussi une œuvre littéraire.

Afin de bien dégager les attributs principaux des empereurs selon Hérodien, il nous faudra nécessairement comparer ses portraits impériaux avec ceux des autres auteurs anciens qui nous sont parvenus. Pour ce faire, nous ferons donc surtout appel à l'*Histoire romaine* de Dion Cassius et à l'*Histoire Auguste*, car elles sont les œuvres les plus complètes portant sur cette époque. Nous interrogerons également le *Livre des Césars* d'Aurélius Victor, l'*Abrégé de l'histoire romaine* d'Eutrope, les *Césars* de Julien, l'*Abrégé des Césars* du Pseudo-Aurélius Victor et l'*Histoire nouvelle* de Zosime qui offrent des portraits plus brefs, mais qui livrent souvent l'essence des personnages. Quoique certaines de ces œuvres soient fragmentaires ou relativement laconiques, elles serviront toutes à la comparaison avec l'*Histoire des empereurs* d'Hérodien et à l'établissement de l'ensemble des caractéristiques de chaque empereur : nous pourrons en effet mettre en lumière le trait sur lequel il souhaite insister, ou mieux, celui qui articule en fait tout le personnage impérial²¹. Enfin, notons que les *Vies des Douze Césars* de Suétone compléteront notre analyse des bons et mauvais empereurs chez Hérodien, servant en quelque sorte de modèles, à la fois au niveau des caractéristiques à proprement parler que de leur traitement littéraire²².

²¹ Au cours des II^e et III^e siècles, plusieurs rhéteurs, qui s'inscrivaient dans le courant de la Seconde Sophistique, s'intéressèrent aux mécanismes des discours d'éloges d'empereurs. Même s'il ne produit pas un discours d'éloge proprement dit à l'égard de Marc Aurèle, il ne fait aucun doute qu'Hérodien se place à leur suite dans sa composition du portrait de l'empereur. Mentionnons par exemple les traités de Ménandre le Rhéteur sur le *basilikos logos*, les discours *Sur la royauté* de Dion de Pruse, le *En l'honneur de l'empereur* du Pseudo-Aristide et certains passages de Callinicos. Pour un bref aperçu des études modernes menées sur ces auteurs, cf., entre autres, (sur Ménandre le Rhéteur) L. Pernot, « Les *topoi* de l'éloge chez Ménandros le Rhéteur », *REG* 99 (1986), p. 33-53 ; M.-H. Quet, « Conseils de Ménandre le Rhéteur pour l'élaboration d'un "discours du prince", à la fin du III^e siècle », in *L'éloge du Prince, de l'Antiquité au temps des Lumières*, I. Cogitore et F. Goyet (eds), Grenoble, ELLUG, 2003, p. 82-90 ; (sur Dion de Pruse) A. Charles-Saget, « Un miroir-du-prince au I^{er} siècle après J.-C. Dion Chrysostome, *Sur la royauté I* », in *Le plaisir de parler. Études de sophistique comparée*, B. Cassin (éd.), Paris, Minuit, 1986, p. 111-129 ; (sur le Pseudo-Aristide) l'introduction et la préface de L. Pernot à sa traduction du texte dans *Éloges grecs de Rome*, textes traduits par L. Pernot, Paris, Les Belles Lettres, 1997 ; (sur Callinicos) L. Pernot, « Callinicos de Pétra, sophiste et historien », *REG* 123 (2010), p. 71-90.

²² Si Plutarque a composé lui aussi des biographies d'empereurs, il ne nous reste de son recueil que les *Vies* de Galba et d'Othon. Puisque ce corpus est très fragmentaire et n'est composé que de deux portraits d'empereurs contemporains, il est impossible d'en avoir une compréhension d'ensemble. Au contraire, les biographies perdues d'Auguste, Caligula ou Néron auraient sans doute pu éclairer davantage la conception des bons et mauvais princes plutarquéens. Nous nous rapporterons donc principalement aux *Vies* impériales suétoniennes. En ce qui concerne les *Vies parallèles*, l'intérêt moralisateur de Plutarque pourrait sans doute être rapproché des considérations d'Hérodien, d'autant plus que certains *topoi* présents chez l'historien font certainement écho aux biographies plutarquéennes. Cependant, nous avons choisi généralement de nous en tenir, pour cette étude, à une comparaison suétonienne, car nous pensons que le contexte impérial est souvent plus probant

État de la question

Après la redécouverte de l'œuvre et sa traduction latine par l'humaniste A. Politien en 1493, la grande vague de travaux sur Hérodien et l'*Histoire des empereurs* fut entamée vers la fin du XIX^e siècle et au début du XX^e siècle, où plusieurs savants se sont attachés au problème de la *Quellenforschung*. Leurs études portaient également sur la recherche de la source principale d'Hérodien, ainsi que sur l'influence de son récit sur les œuvres postérieures, dont surtout sur l'*Histoire Auguste*. L'article d'A. G. Roos de 1915²³ dresse un bilan éclairé de la majorité de ces thèses concernant les sources, au centre desquelles se trouvent la connaissance et l'utilisation de l'*Histoire romaine* de Dion. Au cours des années 50-70, F. Cassola produisit une série d'études sur le personnage d'Hérodien, sa fiabilité historique, ses sources, en plus d'une traduction en 1967²⁴. À sa suite, G. Alföldy publia plusieurs travaux sur la vie d'Hérodien et sa conscience de la « crise du III^e siècle », qu'il rassembla dans une monographie intitulée *Die Krise des römischen Reiches : Geschichte, Geschichtsschreibung, und Geschichtsbetrachtung : ausgewählte Beiträge* en 1989. Ces deux savants contribuèrent largement à l'avancée des recherches sur Hérodien et son œuvre. La monographie de W. Widmer, *Kaisertum, Rom und Welt in Herodians* Meta Markon Basileias Historia, parue en 1967²⁵, s'attache surtout à l'étude de la terminologie politique et à la notion d'empire chez Hérodien. Du côté anglophone, C. R. Whittaker offrit une introduction générale assez complète à sa nouvelle traduction de l'*Histoire des empereurs*²⁶, qui faisait le point sur les publications allant jusqu'au milieu des années 70.

pour la démonstration. Par ailleurs, pour ce qui est de la transposition en grec de *realia* romaines, on évoquera l'aveu de Plutarque sur son apprentissage tardif du latin (*Démosthène*, 3, 1) et son traitement majoritairement républicain de l'histoire romaine pour lui préférer Dion (cf. *supra* p. 5, sur la question du vocabulaire politique d'Hérodien). Sur Plutarque, ses biographies impériales et ses représentations du vice et de la vertu, cf., notamment, H. Martin Jr., « The Concept of Philanthropia in Plutarch's *Lives* », *AJPh* 82 (1961), p. 164-175 ; R. Flacelière, « Rome et ses empereurs vus par Plutarque », *AC* 32 (1963), p. 28-47, surtout à partir de la page 37 ; C. P. Jones, *Plutarch and Rome*, Oxford, Clarendon Press, 1971, surtout le chapitre VIII « The *Lives of the Caesars* », p. 72-80 ; F. Frazier, « Remarques autour du pouvoir personnel dans les *Vies parallèles* de Plutarque », *Ktèma* 18 (1993), p. 49-66 ; F. Frazier, *Histoire et morale dans les Vies parallèles de Plutarque*, Paris, Les Belles Lettres, 1996 ; T. Duff, *Plutarch's Lives : Exploring Virtue and Vice*, Oxford, Clarendon Press, 1999.

²³ A. G. Roos, « Herodian's Method of Composition », *JRS* 5 (1915), p. 191-202.

²⁴ F. Cassola, « Sulla vita e sulla personalità dello storico Erodiano », *NRS* 41 (1957), p. 165-172 ; « Erodiano e le sue fonti », *RAAN* 32 (1957), p. 165-172 ; *Storia dell'impero romano dopo Marco Aurelio*, texte traduit par F. Cassola, Florence, Sansoni, 1967.

²⁵ W. Widmer, *Kaisertum, Rom und Welt in Herodians* Meta Markon Basileias Historia, Zurich, Fretz & Wasmuth, 1967.

²⁶ E. C. Echols avait donné une traduction anglaise à peine une dizaine d'années auparavant, mais avec une très brève introduction et de rares notes, cf. *History of the Roman Empire from the Death of Marcus Aurelius*

L'introduction porte autant sur l'auteur, les sources, le contenu historique, la valeur littéraire, le style, *etc.* À ce moment, C. R. Whittaker considérait encore que les relations entre les récits de Dion, Marius Maximus et Hérodien constituaient la question la plus importante des études sur l'*Histoire des empereurs*, bien qu'il s'éloignât avec prudence de la thèse populaire mais légèrement démodée selon laquelle Dion aurait constitué la source principale d'Hérodien. Le reste de son commentaire est essentiellement historique, précisant ou expliquant les divers événements qu'Hérodien évoque assez rapidement : pour cela, C. R. Whittaker a souvent tendance à discréditer Hérodien – même du point de vue du style, il lui reproche fréquemment son utilisation de clichés rhétoriques et de formules toutes faites.

Dans les mêmes années, les nombreuses études sur les sources de l'*Histoire Auguste* permirent l'établissement de relations littéraires et historiques entre les deux œuvres. Les travaux importants de T. D. Barnes²⁷ et de R. Syme²⁸ ont replacé Hérodien comme source de l'anonyme de l'*Histoire Auguste*, surtout pour la période 235-238 : l'historien deviendrait même, à ce moment, la source principale des biographies²⁹. Pour qui voudrait mieux comprendre l'*Histoire Auguste*, l'*Histoire des empereurs* d'Hérodien est donc un passage obligé : en effet, les autres sources soit, comme Marius Maximus ou Dexippe, sont fragmentaires et connues principalement grâce à l'*Histoire Auguste*, soit s'achèvent avant, comme Dion Cassius, en 229, soit sont laconiques, comme les abrégés latins. D'autres études mettent en parallèle au moins deux des trois œuvres principales portant sur le III^e siècle, comme l'avait déjà fait A. G. Roos, qui montre bien la connaissance de Dion chez Hérodien. En 1972, F. Kolb³⁰ publia une monographie visant à exposer les relations entre les trois œuvres, mais l'auteur finit par faire de l'*Histoire Auguste* le point focal de

to the Accession of Gordian III, texte traduit par E. C. Echols, Berkeley, University of California Press, 1961. E. C. Echols a généralement une opinion assez défavorable à l'égard d'Hérodien, le discréditant à cause de ses connaissances factuelles limitées et de son style trop orné. C. R. Whittaker reconnaît certes la grande influence de la rhétorique et les nombreuses erreurs chez Hérodien, mais refuse de considérer l'ensemble de son récit comme faux, *cf.* p. xlv-lviii.

²⁷ T. D. Barnes, entres autres : « Ultimus Antoninorum », *BHAC* (1970 /1972), p. 53-74 ; *The Sources of the Historia Augusta*, Bruxelles, Latomus, 1978.

²⁸ R. Syme, *Emperors and Biography : Studies in the Historia Augusta*, Oxford, Clarendon Press, 1971.

²⁹ A. Chastagnol offre un bon résumé des sources de l'*Histoire Auguste*, notamment pour l'importance d'Hérodien, *cf.* son introduction générale aux *Vies*, p. lxi-lxii, pour la rubrique sur Hérodien ; p. lii-lxxii, pour l'ensemble des sources.

³⁰ *Literarische Beziehungen zwischen Cassius Dio, Herodian und der Historia Augusta*, Bonn, Habelt, 1972.

son analyse, malgré des comparaisons pertinentes. F. Kolb avance en outre l'hypothèse d'une autre source, perdue, mais contemporaine d'Hérodien, qui aurait pu être sa *Hauptquelle*. Nombreux furent donc les travaux qui usèrent de l'*Histoire des empereurs* comme d'une source auxiliaire, d'un outil pour mieux comprendre d'autres œuvres historiques. Or, G. W. Bowersock, dans une courte étude de 1975, réfute les thèses émises au début des années 70 qui déconsidéraient trop le récit d'Hérodien³¹. Il apparaît d'ailleurs comme l'un des premiers, après G. Alföldy, à vouloir étudier Hérodien en lui-même, avec une approche positive : utilisant le règne d'Héliogabale, G. W. Bowersock montre comment Hérodien peut effectivement servir de source historique fiable.

Au milieu des années 80 parurent plusieurs travaux en espagnol : il faut penser aux études de F. Gasco³² et à la traduction espagnole de J. J. Torres Esbarranch³³. Les travaux de F. Gasco permirent, après ceux de C. R. Whittaker, un second bilan des questions relatives surtout à la vie et aux sources d'Hérodien ; dans son article de 1982, il contredit la thèse d'une origine orientale d'Hérodien et postule une origine occidentale. Pour sa part, l'introduction générale de J. J. Torres Esbarranch se rapproche de celle de C. R. Whittaker, mais présente une mise à jour des recherches. À leur suite, la traduction française de D. Roques parut en 1990 aux Belles Lettres, en même temps que son relevé linguistique très complet du vocabulaire politique d'Hérodien³⁴. L'introduction de la traduction est courte, mais assez favorable à l'historien. Le commentaire au fil du texte de D. Roques est également principalement historique.

³¹ G. W. Bowersock, « Herodian and Elagabalus », p. 229-236, réfute les thèses des auteurs qui faisaient date à l'époque : G. Alföldy (1971), T. D. Barnes (1972), F. Kolb (1972), et R. Syme (1972), qui, à des degrés variables, rejetaient comme fausse l'*Histoire des empereurs*. Sans pour autant tomber dans l'éloge exagéré, G. W. Bowersock montre une certaine originalité de l'historien en présentant divers éléments qu'on ne retrouve pas chez Dion.

³² F. Gasco, « La patria de Herodiano », *Habis* 13 (1982), p. 165-170 ; « Las fuentes de la *Historia* de Herodiano », *Emerita* 52 (1984), p. 355-360.

³³ *Historia del impero romano después de Marco Aurelio*, texte traduit par J. J. Torres Esbarranch, Madrid, Gredos, 1985.

³⁴ D. Roques, « Le vocabulaire politique d'Hérodien », p. 35-71.

Cette nouvelle vague de travaux aboutit à la série d'articles parus dans l'*ANRW* de 1998³⁵. Les objets d'étude dépassaient désormais le cadre des interrogations intertextuelles et biographiques et les chercheurs tendaient de plus en plus à se recentrer sur le contenu de l'*Histoire des empereurs*. Les études de G. Marasco, d'I. Opelt et de H. Sidebottom offrirent une synthèse exhaustive des thèses et de la bibliographie relatives à Hérodien, présentant en même temps une mise à jour nuancée des idées de G. Alföldy sur le fameux *Krisenbewusstsein* de l'historien, une recherche sur la peur dans son récit, un exposé sur sa conception historique et politique. Plusieurs études en allemand furent également réalisées : après la traduction de F. Müller en 1996, dont l'introduction générale est très complète³⁶, M. Zimmermann publia, en 1999, *Kaiser und Ereignis : Studien zum Geschichtswerk Herodians*, qui constituait la première monographie consacrée à l'historien depuis plus de 30 ans, dans laquelle le chercheur s'est surtout intéressé à la visée d'Hérodien, sa représentation de Commode et une analyse chronologique des empereurs subséquents. Dans son livre paru en 2006, *Herodians Darstellung für Kaisergeschichte nach Mark Aurel*, T. Hidber s'interroge sur la conception historique d'Hérodien et sa représentation dans son récit³⁷.

Depuis le début des années 2000, les études relatives à Hérodien se sont diversifiées : en plus des sujets habituels, on voit, par exemple, la parution d'articles et de monographies sur un empereur spécifique du III^e siècle, qui accordent à bon droit une place importante au témoignage de l'*Histoire des empereurs*. Pour n'en citer que quelques-uns, il faut notamment penser aux travaux sur Héliogabale de M. Icks³⁸, de G. Mader³⁹ et de

³⁵ Dans l'*ANRW* II, 34, 4 (1998) : G. Marasco, « Erodiano e la crisi dell'impero », p. 2837-2927 ; I. Opelt, « Furcht und Schrecken bei Herodian », p. 2928-2952 ; H. Sidebottom, « Herodian's Historical Methods and Understanding of History », p. 3391-3443.

³⁶ *Geschichte des Kaisertums nach Marc Aurel*, texte établi et traduit par F. Müller, Stuttgart, Steiner, 1996.

³⁷ T. Hidber, *Herodians Darstellung der Kaisergeschichte nach Marc Aurel*, Bâle, Schwabe, 2006. Il y eut également, vingt ans auparavant, la thèse inédite de S. Joubert qui traitait plus ou moins des mêmes thèmes : *Recherche sur la composition d'Hérodien (180 ?-250 ?)*, thèse de doctorat, Paris IV, 1981.

³⁸ Dans une série d'articles extraits de sa thèse : « Priesthood and Imperial Power : The Religious Reforms of Heliogabalus, 220-222 AD », in *The Impact of Imperial Rome on Religions, Rituals and Religious Life in the Roman Empire : Proceedings from the Fifth Workshop of the International Network Impact of Empire (Roman Empire, 200 BC-AD 476)*, L. De Blois, P. Funke et J. Hann (eds), Leiden, Brill, 2006, p. 169-178 ; « Heliogabalus, a Monster on the Roman Throne : The Literary Construction of a "Bad" Emperor », in *Kakos : Badness and Anti-Value in Classical Antiquity*, I. Sluiter et R. M. Rosen (eds), Leiden, Brill, 2008, p. 477-488 ; « Empire of the Sun ? Civic Responses to the Rise and Fall of Sol Elagabal in the Roman Empire », in *Ritual Dynamics and Religious Change in the Roman Empire : Proceedings of the Eighth*

S. Gualerzi⁴⁰. D'autres savants ont également employé Hérodien dans leur étude historique du III^e siècle car l'*Histoire des empereurs* demeure essentielle à la connaissance d'une période où les sources sont peu nombreuses et, pour la plupart, succinctes ou incomplètes⁴¹. Nous remarquons donc que les problématiques concernant l'historien lui-même et ses sources ont été largement étudiées au cours du dernier siècle, bien que les savants n'en soient pas arrivés à un réel consensus. L'origine, la chronologie, le statut et la profession d'Hérodien continuent d'intriguer, tout comme son utilisation ou non de l'*Histoire romaine* de Dion. Les plus récentes analyses sont quant à elles majoritairement orientées vers l'historicité du récit et la conception politique de l'auteur confronté à cette situation particulière que fut le III^e siècle.

Intérêt du sujet

En regard des divers travaux dépouillés, il apparaît ainsi qu'il reste encore à explorer certaines questions concernant l'*Histoire des empereurs* d'Hérodien. Pour notre part, nous laisserons de côté les préoccupations biographiques, à moins qu'elles n'aient quelque influence directe sur notre interprétation : les quelques certitudes ont déjà été maintes fois exposées, le reste fera encore longtemps l'objet de spéculations. Les questions bibliographiques et historiographiques ont aussi été abondamment examinées et finissent elles aussi par se fonder sur des théories convaincantes, mais invérifiables : par conséquent, nous ne nous y intéresserons pas davantage. Il ne s'agira pas non plus de redéfinir ici le

Workshop of the International Network Impact of Empire, O. Hekster, S. Schmidt-Hofner et C. Witschel (eds), Leiden, Brill, 2008, p. 111-120.

³⁹ G. Mader, « History as Carnival, or Method and Madness in the *Vita Heliogabali* », *CA* 4 (2005), p. 131-172.

⁴⁰ S. Gualerzi, *Né uomo, né donna, né dio, né dea : ruolo sessuale e ruolo religioso dell'imperatore Elagabalo*, Bologne, Pàtron, 2005.

⁴¹ Par exemple, F. Millar, *The Emperor in the Roman World (31 BC-AD 337)*, Londres, Duckworth, 1977 ; *The Roman Near East, 31 BC-AD 337*, Cambridge, Harvard University Press, 1993 ; L. De Blois, « Traditional Virtues and New Spiritual Qualities in Third Century Views of Empire, Emperorship and Practical Politics », *Mnemosyne* 47 (1994), p. 166-176 ; « Emperorship in a Period of Crises. Changes in Emperor Worship, Imperial Ideology and Perceptions of Imperial Authority in the Roman Empire in the Third Century AD », in *The Impact of Imperial Rome on Religions, Rituals and Religious Life in the Roman Empire : Proceedings from the Fifth Workshop of the International Network Impact of Empire (Roman Empire, 200 BC-AD 476)*, L. De Blois, P. Funke et J. Hann (eds), Leiden, Brill, 2006, p. 268-278.

stéréotype du tyran qui a, par ailleurs, été étudié largement et avec richesse⁴², mais plutôt d'offrir une autre application de ce modèle et d'en souligner les variantes, le cas échéant.

Ainsi, l'originalité de notre étude réside d'abord en son sujet lui-même : nous souhaitons en effet nous tourner vers une lecture davantage philologique et, dès lors, considérer l'*Histoire des empereurs* comme une œuvre en soi plutôt que comme un outil voué à la seule reconstitution historique ou comme une source auxiliaire permettant une meilleure analyse d'une autre. La saveur plus littéraire, et même plus morale, de notre analyse saura ainsi, nous l'espérons, se démarquer des autres études relatives à la vision politique d'Hérodien et au commentaire de ses portraits impériaux. Bien plus, les quelques travaux qui s'intéressent de loin ou de près au portrait du tyran chez Hérodien se concentrent généralement sur un seul empereur, en ne se préoccupant, souvent, que de l'aspect historique et leur approche est essentiellement chronologique. Notre intention s'oriente donc vers une compréhension d'ensemble de l'œuvre d'Hérodien, sous l'aspect de sa construction plus littéraire de la tyrannie et du bon gouvernement, dans un rapport antithétique. En outre, au vu des quelques recherches déjà produites qui sont surtout chronologiques, nous favoriserons une étude plutôt thématique. Enfin, la perspective plus moralisante de notre lecture pourra révéler d'autres aspects de la conscience politico-historique de l'auteur, en regard de l'intérêt marqué d'Hérodien pour l'éducation et la vertu.

Remarques méthodologiques

Pour réaliser notre enquête, nous avons employé une approche philologique. Nous avons procédé à une analyse littéraire des portraits impériaux d'Hérodien, aussi bien à travers leur forme que leur contenu. Nous entendons « analyse littéraire » principalement comme une étude de la composition et de la structure du récit (c'est-à-dire, le choix, la manipulation et l'agencement des faits et des événements), de son vocabulaire, de la construction de ses personnages et, en certains endroits, de son style. Nous avons aussi analysé les discours et les lettres, car ces portions du récit sont souvent révélatrices de la pensée profonde de l'auteur. Nous avons prêté une attention particulière aux relations que

⁴² Cf. *infra* p. 72-76, pour un état de la question sur le tyran littéraire, les façons de nommer le tyran en grec et en latin et les utilisations des termes « tyran » et « tyrannie » chez Hérodien et leurs significations.

l'empereur entretenait avec son entourage et les diverses composantes de l'Empire, ainsi qu'aux réactions que produisirent chez eux les morts des tyrans. Concernant les morts elles-mêmes, elles constituent souvent un élément central de la caractérisation des princes, puisque leurs derniers instants correspondent généralement à l'ensemble de leur vie, bonne ou mauvaise⁴³. Ces passages, tout comme les jugements personnels de l'historien, ont servi à compléter la représentation des vices et des figures tyranniques que nous avons dégagés. Le rapprochement des diverses variantes historico-littéraires d'un même empereur a permis outre de bien cerner les aspects qu'Hérodien considère comme les plus importants et de comprendre l'orientation qu'il souhaite donner à la disposition morale de ses personnages grâce à cette méthode de composition qui lui est particulière.

Notre étude se divisera en quatre parties. D'abord, puisque Marc Aurèle incarne la figure exemplaire du bon prince et que sa présence se fait partout sentir dans l'histoire d'Hérodien, l'analyse de son portrait occupera l'entièreté du premier chapitre. Nous serons ainsi en mesure de saisir les particularités d'un modèle qui, s'il est généralement conforme à la tradition littéraire, s'en éloigne parfois sur certains points importants. Ayant ciblé cinq empereurs spécifiques – Macrin, Commode, Sévère, Alexandre et Pertinax – pour lesquels Hérodien insiste davantage sur le rapprochement avec Marc, nous pourrons mieux constater, au cours du deuxième chapitre, cette utilisation exemplaire de l'empereur philosophe chez l'historien. Nous nous consacrerons, pour le troisième chapitre, à une étude systématique et thématique des *topoi* tyranniques utilisés par Hérodien, dont certains auront forcément déjà été abordés dans les deux premières parties. On se rendra vite compte, au fil de cet examen, qu'il manque deux vices importants dans notre relevé, soit la cruauté et l'impiété. Celles-ci feront plutôt l'objet du quatrième chapitre, car elles semblent constituer, pour Hérodien, les vices directeurs des pires tyrans de son récit. D'une certaine manière, l'organisation de notre étude s'apparentera à une gradation, passant du portrait du prince excellent à ceux des empereurs les plus tyranniques. Dans cette optique, les princes abordés au deuxième chapitre n'appartiendront ni au type de l'empereur idéal ni à celui du

⁴³ J. Scheid, dans son article « La mort du tyran : chronique de quelques morts programmées », in *Du châtement dans la cité : supplices corporels et peine de mort dans le monde antique, table ronde organisée par l'École française de Rome avec le concours du CNRS, Rome, 9-11 novembre 1982*, Y. Thomas (ed.), Rome, École française de Rome, 1984, p. 177-193, analyse et établit des correspondances entre les vies et les morts de Caligula, Néron, Vitellius et Galère.

tyran accompli, mais représenteront plutôt une sorte d'entre-deux, comme si l'association étroite avec Marc permettait de racheter même les plus méchants. S'il est impossible de traiter du bon prince sans porter attention au tyran, et inversement, on pourra toutefois considérer que les deux premières parties se concentrent davantage sur les *boni principes* et la vertu et que les deux dernières portent surtout sur les *mali principes* et le vice. Grâce à cette économie quadripartite, il nous sera ainsi possible de mieux comprendre les réflexions politiques et moralisantes d'Hérodien dans son *Histoire des empereurs*.

1. LE MODÈLE INAUGURAL DE L'*OPTIMUS PRINCEPS* : MARC AURÈLE

Dans le portrait moral antique, le caractère du sujet se compose souvent d'après l'enfance, l'éducation reçue, l'hérédité et la disposition naturelle à faire le bien ou le mal pour se manifester à travers les divers événements de sa vie et ses réalisations. Sous l'Empire, le prince remplaça vite les Alexandre, Périclès et César qui jadis intéressèrent longuement biographes et historiens. Au milieu de bons, mauvais et médiocres empereurs se dressent les figures archétypales de l'*optimus* et du *pessimus princeps*, dont les caractéristiques sont généralement antithétiques. Le prince idéal et le tyran accompli deviennent des types, des modèles selon lesquels on appréciera les autres empereurs. Parmi les vertus du bon prince, on trouvait, en plus des quatre vertus cardinales (courage, sagesse, tempérance et justice)¹, clémence, bonté ou piété ; à l'inverse, les traits typiques du tyran étaient l'excès, la cruauté, la violence, l'orgueil, l'impiété.

Au nombre des meilleurs empereurs romains, on trouve couramment Auguste, Trajan, Hadrien, Antonin et Marc Aurèle². Pour ce dernier, dont la mort marqua, aux yeux d'Hérodien, la fin du siècle d'or de la dynastie antonine, ses mérites furent reconnus

¹ Platon, en *République*, 427e, les nomme σοφία, δικαιοσύνη, ἀνδρεία et σωφροσύνη et expose dans le passage suivant sa théorie des quatre vertus cardinales. Par ailleurs, l'εὐσέβεια / ὁσιότης apparaissait dans des dialogues antérieurs, comme dans le *Protagoras*, 349b, en tant que l'une de cinq vertus. Pour un bilan des vertus cardinales, grecques et latines, cf. A. Wallace-Hadrill, qui doute par ailleurs d'une existence d'un canon de vertus avant Platon (p. 301), dans son article « The Emperor and His Virtues », *Historia* 30 (1981), p. 298-323, particulièrement p. 300-307.

² Cf. à ce sujet l'énumération des « meilleurs » dans l'*Histoire Auguste, Divin Aurélien*, XLII, 4 : *sed in his optimi ipse Augustus, Fl(avius) Vespasianum, Fl(avius) Titus, Cocceius Nerua, diuus Traianus, diuus Hadrianus, Pius et Marcus Antonini, Seuerus Afer, Alexander Mammaeae, diuus Claudius et diuus Aurelianus.*

d'emblée, puis longtemps encore après sa mort³. Pour ses laudateurs, Marc incarnait une fusion réussie de toutes les qualités fondamentales du bon empereur : le génie militaire, les bons rapports avec le sénat, le peuple et l'armée, une modération et un sens de la justice exemplaires et un intérêt marqué pour les lettres et la culture. Cet équilibre, enfin, était motivé par sa pratique active de philosophie morale. Les éloges de Marc Aurèle furent par ailleurs nombreux : pensons entre autres à Dion Cassius, à l'*Histoire Auguste*, à Julien ou même à l'empereur lui-même⁴. Si tous ces portraits louent certes le prince, le parant de quantité de vertus, ils dévoilent néanmoins une certaine part de torts et de défauts, dont sa faiblesse physique, son épouse inconstante et son fils héritier tyrannique. En revanche, le personnage de Marc Aurèle qu'on trouve dans l'*Histoire des empereurs* d'Hérodien, tout en étant conforme au sentiment populaire, a ceci de particulier : il présente une image polie, débarrassée de toute imperfection quelle qu'elle soit. C'est donc selon le caractère et le règne mené par l'empereur philosophe qu'Hérodien esquisse son modèle du souverain exemplaire⁵, à partir de critères davantage grecs et, plus spécifiquement, platoniciens. À la suite de l'établissement de ses vertus – il les possède toutes –, l'historien procède alors au récit des règnes des successeurs de Marc Aurèle, qu'il définit, pour la plupart, comme des tyrans. *Exempla* en leur genre, les portraits des mauvais princes confortent ainsi le statut et la qualité de l'empereur philosophe. De même, ceux des princes qui échappent à la condamnation d'Hérodien sont modelés, parfois remodelés, selon les caractéristiques du meilleur. Les portraits impériaux deviennent ici le fruit d'une véritable construction littéraire, elle-même sous-tendue par une réflexion parfois plus politique de l'auteur.

Nous nous intéresserons, dans cette première partie, à la caractérisation de Marc Aurèle chez Hérodien, en étudiant les aspects militaire, politique et personnel du

³ Marc fut loué dès au moins Dion et jusqu'à Julien, l'*Histoire Auguste* et les épitomistes tardifs, dont Eutrope qui considère Marc « homme que l'on pourrait plus facilement admirer que louer » (*uir quem mirari facilius quis quam laudare possit*, VIII, 11). Cf., par exemple, S. A. Stertz, « Marcus Aurelius as Ideal Emperor in Late-Antique Greek Thought », *CW* 70 (1977), p. 433-439 ; en dernier lieu, le chapitre « Marcus Aurelius in the Third and Fourth Century AD », dans G. W. Adams, *Marcus Aurelius in the Historia Augusta and Beyond*, Plymouth, Lexington, 2013, p. 213-240.

⁴ Cf. L. Pernot, sur l'idée d'un auto-portrait ou, mieux, d'un auto-éloge, à travers celui d'Antonin dans les *Pensées*, « Miroir d'un Prince par lui-même : les *Pensées* de Marc Aurèle », in *L'éloge du Prince, de l'Antiquité au temps des Lumières*, I. Cogitore et F. Goyet (eds), Grenoble, ELLUG, 2003, p. 91-104.

⁵ Entre autres, C. R. Whittaker, p. lxxxii-lxxv ; G. Marasco, « Erodiano e la crisi dell'impero », p. 2842-2857 ; H. Sidebottom, « Herodian's Historical Methods », p. 2805-2807.

personnage. En plus de nous référer aux portraits correspondants dans l'*Histoire romaine* de Dion Cassius et dans l'*Histoire Auguste*, nous ferons fréquemment appel aux *Césars* de Suétone, particulièrement à la biographie d'Auguste, puisqu'elle constitue peut-être le premier modèle de l'*optimus princeps*. Du reste, que l'historien ait choisi l'épisode de la mort de Marc Aurèle pour commencer son récit suscite un certain questionnement : en effet, l'auteur ne dit-il pas précisément lui-même que son but est de raconter les événements qui vinrent « après la mort de Marc » (μετὰ τὴν Μάρκου τελευτὴν, I, 1, 4-5 ; I, 2, 5 ; II, 15, 7) ? À la lumière de l'analyse du portrait de l'empereur philosophe chez Hérodien, nous serons en mesure d'émettre quelques hypothèses quant à ce choix narratif particulier.

1.1 Vertus militaire et politique

L'*Histoire des empereurs* s'ouvre, après un court préambule exposant la méthode et l'intention d'Hérodien à la manière d'un second Thucydide⁶, sur la mort de Marc Aurèle, en 180. L'historien passe en revue le règne de l'empereur philosophe, mais s'attache peu, encore moins qu'à son habitude, aux détails factuels : en effet, aucune guerre n'est explicitement nommée, aucune date citée, aucune ville mentionnée. S'il est vrai que le règne de Marc ne constitue pas à proprement parler le sujet de l'œuvre, l'économie de cet épisode révèle néanmoins cette particularité stylistique qu'à l'historien de trier, modifier, adapter ou tout simplement supprimer une information qu'il jugerait soit superflue soit incompatible avec l'image spécifique qu'il souhaite donner d'un empereur. Hérodien brosse donc ici à grands traits une période relativement longue qui, malgré sa douceur d'ensemble, ne fut pourtant pas exempte de péripéties, dont de sempiternelles guerres, une usurpation notable et une peste presque interminable.

1.1.1 La qualité militaire

L'empereur romain était d'abord responsable de la sécurité et de la survie de l'État ; il s'en assurait donc par la défense du territoire. Si les guerres civiles étaient hautement

⁶ Pour se rendre compte de cet emprunt thucydéen, il suffit de comparer le passage I, 1, 1 chez Hérodien avec le préambule de l'*Histoire de la guerre du Péloponnèse*, en I, 20-22. Lucien, dans son traité *Comment il faut écrire l'histoire*, LIII-LIV, affirme que si l'on choisit de commencer son récit par un exorde, il faut surtout montrer l'intérêt du sujet, comme l'ont fait Hérodote et Thucydide.

condamnées, les guerres contre les barbares étaient cependant nécessaires pour protéger les frontières⁷. En tant que représentant de l'Empire, le prince devait ainsi toujours se montrer supérieur au barbare qui, dans l'imaginaire collectif, était sauvage, inculte et, à la vérité, un adversaire indigne. Par ailleurs, le versement de tributs ou de subsides à l'ennemi n'était pas, semble-t-il, particulièrement encouragé, mais il était parfois essentiel afin de recentrer ses forces sur un danger plus important, ou plus imminent.

Dans leurs récits, Dion Cassius et l'anonyme de l'*Histoire Auguste* consacrent chacun un livre entier à la vie et au règne de Marc Aurèle, en insistant sur les campagnes militaires de l'empereur. Dion raconte en détail le déroulement des guerres, les causes et les conséquences, les effectifs en place et décrit même les lieux du combat : le sénateur rapporte, par exemple, que Marc, alors qu'il était posté en Pannonie vers 166, repoussa les Germains (ou les Celtes) en leur opposant ses généraux Pompéianus et Pertinax (LXXI, 3, 2). Plus loin, Dion raconte que les Quades demandèrent aux Romains la paix, que ceux-ci leur accordèrent en espérant qu'ils se séparassent des Marcomans. Les Quades avaient accompagné leur requête de dons de chevaux et de bétail et promis de rendre les déserteurs et les captifs (LXXI, 11, 1). Mieux encore, Dion représente Marc comme un être « frêle » (ἄσθενής, LXXI, 6, 3)⁸, qui surmontait sa mauvaise condition physique et ses autres maladies, plus grâce à la thériaque qu'à sa seule force de caractère (LXXI, 6, 4)⁹, même s'il lui reconnaît cette qualité.

⁷ Sur le rôle de l'empereur dans les guerres internes et externes, cf. notamment O. J. Hekster, « Fighting for Rome : The Emperor as a Military Leader », in *The Impact of the Roman Army (200 BC-AD 476) : Economic, Social, Political, Religious and Cultural Aspects*, L. De Blois et E. Lo Cascio (eds), Leiden, Brill, 2007, p. 91-105 ; p. 91-96, pour les guerres contre les barbares.

⁸ Marc parlait lui-même de sa faiblesse physique en discours, cf. Dion, LXXI, 24, 4.

⁹ L'empereur le disait encore dans sa correspondance avec Fronton, cf., entre autres, *Ad Marcum Caesarem*, V, 28-35 ; sur une prise de remède, qui n'est pas forcément la thériaque, cf. IV, 8. En dépit des propres témoignages de l'empereur, il semble que la question de son état de santé réel ne fasse pas consensus. P. Fleury, dans « Marcus Aurelius' Letters », in *A Companion to Marcus Aurelius*, M. van Ackeren (ed.), Malden, Wiley-Blackwell, 2012 [en ligne], p. 62-76, p. 68-70, nuance la position peut-être trop littérale de J. E. G. Whitehorne, « Was Marcus Aurelius a Hypochondriac ? », *Latomus* 36 (1977), p. 413-421.

Le rédacteur de l'*Histoire Auguste* relate également les différentes guerres menées par Marc Aurèle, les nomme et les replace dans le temps¹⁰. Malgré le genre biographique avoué et son intérêt marqué pour l'anecdote personnelle, l'auteur considère les exploits guerriers comme faisant partie intégrante du règne, et donc du caractère, de Marc Aurèle. Qui plus est, l'anonyme offre une description relativement détaillée de la peste qui sévit durant le règne de l'empereur : « or il y eut une peste si violente que ce fut dans des voitures qu'on transporta les cadavres, ainsi que dans des chariots » (*Marc*, XIII, 3)¹¹. On y parle même de « plusieurs milliers de victimes » (*multa milia*, *Marc*, XIII, 5). Le biographe en profite pour signaler les qualités législatives de l'empereur philosophe¹² et sa grande humanité¹³. Même s'ils reconnaissent la qualité exemplaire de Marc, Dion et le biographe anonyme n'hésitent pas à fournir d'autres éléments moins brillants de son règne, comme sa faible constitution ou les épreuves qu'il dut surmonter.

De son côté, Hérodien représente Marc Aurèle à la fois comme bon administrateur et chef militaire exemplaire. L'auteur résume ainsi les nombreuses campagnes militaires de Marc par ces expéditions « contre les habitants du Nord de la terre et contre les peuples qui vivaient en Orient » (I, 2, 5)¹⁴, mais cette simplification a au moins le mérite de souligner l'étendue des fronts sur lesquels le prince dut combattre. De plus, Hérodien prend soin de noter que Marc « avait, par persuasion, poussé certains [barbares] à l'alliance et l'avait emporté sur d'autres par les armes » (I, 3, 5)¹⁵. D'autres barbares encore, nous dit Hérodien, avaient pris la fuite « par crainte de la présence d'un empereur si puissant » (δέει τῆς παρουσίας τοιούτου βασιλέως, I, 3, 5). Grâce à son image, à sa *persona* terrifiante, Marc parvint également à établir son pouvoir et à parfois éviter des conflits armés au moyen de sa

¹⁰ Ainsi, sur les guerres parthiques, cf. VIII, 6 ; 9 ; IX, 1-4 ; sur la guerre en Bretagne, cf. VIII, 7 ; sur les guerres marcomanes, cf. XII, 14-XIII, 2 ; XIV, 1-6 ; sur les guerres contre les Germains, cf. XVII, 1-3 ; XX, 6 ; sur les guerres contre les Maures, cf. XXI, 1.

¹¹ *Tanta autem pestilentia fuit, ut uehiculis cadauera sint exportata serracisque.*

¹² « Or, à ce moment-là, les Antonins prescrivirent des lois très sévères sur les sépultures et les tombes, puisqu'ils veillèrent à ce que personne n'érigeât de tombes comme il voudrait – ce qui est observé encore aujourd'hui » (*tunc autem Antonini leges sepeliendi sepulchrorumque asperrimas sanxerunt, quando quidem cauerunt, ne quis ut uellet fabricaretur sepulchrum. Quod hodieque seruat, Marc*, XIII, 4).

¹³ « Si grande était sa bonté qu'il ordonna de mener les funérailles des gens ordinaires aux frais de l'État [...] » (*tantaque clementia fuit, ut et sumptu publico uulgaria funera iuberet [et] efferri [...], Marc*, XIII, 6).

¹⁴ πρὸς τε τοὺς τὰ ἄρκτωα τῆς γῆς κατοικοῦντας πρὸς τε τοὺς ὑπὸ ταῖς ἀνατολαῖς ποιούμενους τὸν βίον. Il s'agit sans doute des guerres sarmatiques (174-175) et marcomanes (168-174 et 177-180) et des guerres parthiques (161-166), respectivement.

¹⁵ τοὺς μὲν πειθοῖ ἐς συμμαχίαν προσηγάγετο, τῶν δὲ καὶ κρατήσας ἦν τοῖς ὅπλοις.

seule réputation. En outre, l'empereur était, aux dires de l'historien, « vaillant général » (γενναῖον στρατηγόν, I, 4, 8), auteur de nombreux actes d'un grand « courage » (ἀνδρεία, I, 2, 5). Sa bravoure rappelle celle des grands lieutenants d'autrefois. En effet, le bon prince n'était pas qu'un chef militaire, séparé de ses troupes et commandant de loin, à l'abri des dangers : il combattait aux côtés de son armée, partageait aussi les tâches des soldats ordinaires et traitait chacun avec équité. Hérodien mentionne ainsi que Marc constituait, pour ses soldats, un « confrère des actions en armes » (συμφοιτητὰς τῶν ἐν ὄπλοις ἔργων, I, 5, 3) : c'est même ainsi que l'empereur appelait Commode, « plutôt que son fils » (ἢ υἱόν, I, 5, 3). Cependant, le peu d'informations factuelles relatives aux expéditions guerrières menées par Marc Aurèle suggérerait chez Hérodien une importance réduite, quoique nécessaire, de la qualité militaire dans son portrait d'excellence impériale. Les guerres contre les barbares occupèrent en effet presque tout le règne de Marc, mais se retrouvent ici résumées en quelques lignes. Si le récit strictement événementiel intéresse toujours assez peu l'historien, la brièveté de ses remarques sur cet aspect du règne de l'empereur philosophe semble toutefois signifiante. En effet, l'armée constituera, dans la suite du récit, un souci récurrent pour Hérodien : dès lors, il tente de minimiser l'importance de ce thème dans son portrait de l'*optimus princeps*, afin d'éloigner Marc de tout blâme possible.

Que l'historien décide, par conséquent, de résumer en quelques lignes les exploits guerriers de Marc Aurèle, qui ont pourtant occupé la plus grande partie de son règne, ou qu'il taise complètement les faiblesses physiques du prince et la peste dite « antonine », souligne une intention spécifique d'Hérodien (qui n'est visiblement intéressé ni par la précision factuelle ni par l'exhaustivité anecdotique) et différente des visées de Dion¹⁶ ou

¹⁶ À ce sujet, E. C. Echols, dans son introduction à sa traduction anglaise de l'*Histoire des empereurs* (p. 12), remarque chez Hérodien une certaine volonté de se démarquer d'un Dion qui venait de produire juste auparavant l'histoire universelle définitive de leur époque, en écrivant pour sa part un récit moralisant de la période contemporaine critique. Sur la clairvoyance réelle d'Hérodien, les opinions modernes divergent : ainsi, E. C. Echols trouve superficielle et guère convaincante l'enquête étiologique d'Hérodien, qui manquerait d'expérience personnelle et générale pour fournir une appréciation correcte (p. 1-2) ; L. De Blois, s'il lui accorde certes une juste conscience de la situation, considère cependant qu'il n'en présente pas les causes réelles, c'est-à-dire, factuelles, et qu'il préfère s'intéresser aux facteurs moraux (« Emperor and Empire in the Works of Greek-Speaking Authors », p. 3423) ; D. Roques soutient, pour sa part, qu'à l'inverse de Dion à qui fait défaut une compréhension claire des menaces et mutations de l'époque, Hérodien a su avec lucidité, clairvoyance et courage montrer ses dangers et son particularisme croissant (*Histoire des empereurs*, p. 10-15 ; avec C. R. Whittaker, p. li).

du rédacteur de l'*Histoire Auguste*¹⁷. Bien que c'eût été utile pour Hérodien de noter ces événements moins positifs du règne de Marc afin de mettre en lumière sa capacité à surmonter les épreuves¹⁸, ses mérites de bon administrateur et sa magnanimité, on comprend bien que l'historien choisit de taire ces épisodes dans l'intention de montrer un portrait sans tare et un règne éclatant. En outre, la qualité militaire de l'empereur est certes exprimée dans l'*Histoire des empereurs*, mais elle l'est de façon presque mécanique et n'est pas davantage développée, ce qui nous pousse à penser qu'elle ne constitue pas, pour l'historien, l'aspect quintessentiel de la vertu de Marc Aurèle, encore qu'elle soit nécessaire à la figure du prince idéal. Du reste, le silence d'Hérodien au sujet d'autres prouesses plus physiques n'en étonnera aucun, puisque l'empereur n'aurait pas disposé finalement d'une solide constitution et que les guerres meublèrent tout son règne, sans qu'il n'y eût réellement de victoire effective et définitive, sinon de nombreuses trêves¹⁹.

1.1.2 La qualité politique

En plus du commandement des troupes et de la défense des frontières, il fallait aussi que l'*optimus princeps* entretînt de bonnes relations avec le sénat, le peuple et l'armée : là résidait en effet la clé d'un règne stable et durable, en ce qui concernait, du moins, les rapports internes. Si la peur et le mépris des Romains pour la royauté sont par ailleurs bien

¹⁷ On pourra rapprocher, par ailleurs, la réflexion politique d'Hérodien de la visée du rédacteur des biographies, à savoir une critique de son époque réelle, sous couvert d'un sujet antérieur d'au moins un siècle.

¹⁸ Alors qu'Hérodien omet toute allusion à quelque fléau que ce soit, le Pseudo-Aurélius Victor dans l'*Abrégé des Césars*, XVI, 3, dresse la longue liste de catastrophes naturelles survenues dans les années 161-180 : *terrae motus non sine interitu ciuitatum, inundationes fluminum, lues crebrae, locustarum species agris infestae, prorsus ut prope nihil, quo summis angoribus atteri mortales solent, dici seu cogitari queat, quod non illo imperante saeuieri*. La peste, et autres calamités, soulignait d'ordinaire une faute grave, comme ce fut le cas à Thèbes, dans le mythe d'Édipe. Or, pour le pseudo-Aurélius, était-ce vraiment une critique de l'empereur ? L'épitomiste dit en effet d'emblée que Marc « fit montre de toutes les vertus et d'un génie divin et s'opposa aux malheurs publics comme un protecteur » (*iste uirtutum omnium caelestisque ingenii exstitit aerumnisque publicis quasi defensor obiectus est*, XVI, 2). Cette figure permettrait en fait d'illustrer le rôle tutélaire du prince, « car si Marc n'était pas né pour cette époque, assurément, presque en un seul coup, toutes les composantes de l'État romain se seraient écroulées » (*etenim nisi ad illa tempora natus esset, profecto quasi uno lapsu ruissent omnia status Romani*, XVI, 2).

¹⁹ Enfin, dans ce traitement sommaire du thème guerrier, il est peut-être possible de voir un écho des *Pensées* (si tant est que l'œuvre fût connue à l'époque d'Hérodien), dans lesquelles Marc, à la vérité, n'a lui-même recours à la métaphore militaire que rarement (cf. VII, 7 et XII, 9), au contraire d'autres philosophes. Cf., entre autres, C. Lévy, « Le philosophe et le légionnaire : l'armée comme thème et métaphore dans la pensée romaine, de Lucrèce à Marc Aurèle », in *Politica e cultura in Roma antica : atti dell'incontro di studio in ricordo di Italo Lana, Torino, 16-17 ottobre 2003*, F. Bessone et E. Malaspina (eds), Bologne, Patron, 2005, p. 76-77.

connus, le principat, en théorie, échappait à cet écueil²⁰. L'étymologie même le prouve : le prince n'était finalement que le *princeps senatus*, « le premier du sénat ». Citoyen, il était en quelque sorte le porte-parole de cette institution dont il faisait autrement partie, comme tout autre sénateur. L'empereur se devait ainsi de rester accessible à chacun²¹, autant aux pauvres qu'aux gens nobles, car il restait après tout mortel et humain²². Enfin, il était également nécessaire pour le prince de s'assurer la loyauté de l'armée, entre autres par des largesses et de bonnes conditions de vie, puisque c'était grâce à elle qu'il pouvait garantir la sécurité, la défense du territoire et donc la survie de l'Empire²³.

En ce qui concerne les questions de politique intérieure, l'auteur ne mentionne pas dans son résumé du règne de Marc le co-empereur Vêrus, dont le gouvernement et la personne ne furent pas, dit-on, à la hauteur de ceux de son collègue²⁴. Il n'est pas non plus question de l'usurpation d'Avidius Cassius qui, à la suite de la mort supposée de Marc Aurèle, se fit proclamer empereur en Orient en 175, usurpation à laquelle aurait participé ou dont aurait été au moins au courant l'impératrice Faustine²⁵. Aucun trouble, donc, à l'interne, n'apparaît chez Hérodiens, ce qu'on comprend d'ailleurs très bien par sa

²⁰ Cf. par exemple les nombreux « refus » d'Auguste de titres royaux et impériaux chez Suétone (*Auguste*, LII-LIII).

²¹ « Prends garde de te Césariser à fond », s'exhorte ainsi Marc dans ses *Pensées* (ὄρα μὴ ἀποκαισαρωθῆς, VI, 30). Par ailleurs, le thème de l'accessibilité du prince pour tous se retrouve déjà chez Suétone : Auguste se promenait à pied ou en litière découverte, saluait chacun des sénateurs par leur nom, entretenait des rapports proches avec beaucoup de citoyens, assistait aux fêtes de famille, etc. (*Auguste*, LIII).

²² La seule part de divin qu'il pût posséder venait de son intelligence et non pas de sa condition sociale, sa noblesse ou son titre ; Marc n'était certainement pas l'égal d'aucun dieu ni demi-dieu, cf. *Pensées*, XII, 26. Sur la piété de Marc, cf. *infra* p. 38-40.

²³ À l'instar des grands *imperatores* tardo-républicains essentiellement portés au pouvoir par leurs troupes, l'empereur dépendait, à partir de l'extrême fin du II^e siècle et du III^e siècle, de plus en plus du soutien de l'armée, au point de n'être choisi que par elle et de rendre sinon caduc, du moins formaliste l'entérinement du sénat. Cf. L. De Blois, à propos des empereurs qui auraient craint leur propre armée, « Emperorship in a Period of Crises », p. 270-271.

²⁴ Par exemple, l'*Histoire Auguste* rapporte que Marc fut meilleur homme encore lorsqu'il régna seul, à la mort de Vêrus, qui fut pour sa part irréflecti, impulsif, dépravé, excessif et dépourvu de principes moraux stricts (*Marc*, XVI, 3-5 ; *Vêrus*, I, 4-5) – quoiqu'il ne fût finalement ni bon ni mauvais (*Vêrus*, I, 3). Si le Caracalla d'Hérodiens affirme dans sa propre apologie que Marc, à son instar, « ne supporta pas les excès de son gendre, Lucius, mais [qu'] il se débarrassa de lui grâce à un complot » (Λουκίου τὴν ὕβριν οὐκ ἤνεγκεν ὄντος γαμβροῦ, ἀλλ' ἐξ ἐπιβουλῆς αὐτὸν ἀπεσεύσατο, IV, 5, 6), l'*Histoire Auguste* raconte plutôt que Marc s'appliquait à masquer ou excuser les vices de Vêrus (*Marc*, XV, 3). On voit également cette attention de Marc pour Commode, même après sa mort, par sa simple mémoire, dans un discours de Sévère chez Hérodiens (II, 10, 3).

²⁵ Dion rapporte même en détail la participation de Faustine dans l'usurpation d'Avidius Cassius (LXI, 22, 2 sq.). L'*Histoire Auguste* évoque également les rumeurs sur la complicité de l'impératrice, mais finit par l'en acquitter (*Avidius Cassius*, IX-XI).

volonté de produire un portrait de l'empereur dépourvu de toute imperfection. Si l'historien n'évoque jamais directement la question de la politique intérieure de Marc Aurèle, la mort de l'empereur permet en revanche de dégager d'autres traits de ses relations avec le sénat, le peuple et l'armée. Marc mourut alors qu'il était « déjà vieux et accablé, non seulement par l'âge, mais encore par les travaux et les soucis » (I, 3, 1)²⁶, au terme d'un long règne²⁷. La mort naturelle représente l'un des *topoi* du bon prince : il n'était jamais emporté par la male mort. Bien au contraire, la mort naturelle (et souvent douce) était ainsi perçue comme un repos bien mérité, une sorte de récompense pour les travaux accomplis et les services rendus à l'Empire et aux dieux. Entre la belle mort au combat des héros épiques et la mort sauvage des tyrans, la mort paisible du bon prince serait le dernier témoin de son excellence morale et de la prospérité de son règne²⁸. Le tyran, de son côté, périssait nécessairement assassiné ou d'une maladie effrayante²⁹, mais surtout, il expirait seul et abandonné de tous, rejeté du cadre civique. On voit bien ici que la mort quasi rituelle du tyran – chasse, expulsion et trépas en retrait de tous, comme une bête sauvage³⁰ – ne ressemble en rien à celle de Marc Aurèle dans l'*Histoire des empereurs* : mieux, la mort douce de l'empereur philosophe le situe en parfaite antithèse du mauvais prince. Alors que Dion explique que la mort de l'empereur aurait plutôt été le fruit des manigances de physiciens gagnés à la cause du fils (LXXI, 33, 4), Hérodien, cependant, choisit de nouveau la version du récit qui s'accorde le mieux avec l'image exemplaire qu'il souhaite donner de l'empereur, c'est-à-dire le bon souverain, à qui tous vouent un amour, un respect et une loyauté indéfectibles.

²⁶ γηραιὸν ὄντα Μάρκον, καὶ μὴ μόνον ὑφ' ἡλικίας, ἀλλὰ καὶ καμάτοις τε καὶ φροντίσι τετραχωμένον.

²⁷ On a quand même l'impression que Marc Aurèle mourut plus âgé qu'il ne l'était réellement : Hérodien, sachant bien que la petite soixantaine restait assez tôt pour mourir (pensons à Pertinax ou à Gordien I), prend soin de préciser qu'il accomplit beaucoup. Sur l'ambiguïté du couple jeunesse / vieillesse chez Hérodien et dans l'*Histoire Auguste*, cf. E. Conde Guerri, « Ambivalencia de la edad avanzada como garantía del *optimus princeps* (SHA y Herodiano) », in *Koinos logos : Homenaje al profesor José Garcia Lopez*, E. Calderon Dorda, A. Morales Ortiz et M. Valverde Sanchez (eds), Murcia, Universidad de Murcia, 2006, p. 187-196.

²⁸ Auguste mourut sereinement dans les bras de Livie, après un dernier entretien avec ses proches. Il avait alors 76 ans et avait régné sur Rome pendant quarante ans. Cf. Suétone, *Auguste*, XCIX. L'épisode rappelle également la mort de Numa chez Plutarque, qui ne fut « ni prompte ni soudaine » (οὐ ταχείας οὐδ' αἰφνιδίου, *Numa*, XXI, 4). Ces images, et celle d'Hérodien, s'inscrivent dans une réflexion plus large sur la vieillesse et la mort douce. Par exemple, Cicéron, par la bouche de Caton l'Ancien, disait que « [...] les hommes les plus sages meurent le plus calmement, les plus insensés, le moins calmement [...] » ([...] *sapientissimus quisque aequissimo animo moritur, stultissimus iniquissimo [...]*, *De la vieillesse*, LXXXIII).

²⁹ Cf. la mort de Galère, d'après Lactance, *De la mort des persécuteurs de l'Église*, XXIII.

³⁰ En détail, cf. J. Scheid, « La mort du tyran ».

Pour ce qui est des relations de l'empereur avec le peuple, l'un des meilleurs exemples prend forme dans l'aspect plus physique, dirons-nous, de la relation qu'il entretenait avec ses sujets. Selon Hérodien, « Marc se montrait, pour ses sujets, un empereur doux et mesuré, recevant auprès de lui ceux qui s'approchaient et empêchant ses gardes du corps de chasser ceux qui venaient à sa rencontre » (I, 2, 4)³¹. À l'inverse, le tyran était fortement protégé et, surtout, tenu à l'écart de la masse populaire par sa garde impériale nombreuse³². De même, la disposition des sujets à imiter la conduite de l'empereur suggérait leur admiration et leur respect à son égard. La tendance à la vertu, ou au vice, du peuple, était en cela révélatrice de l'essence du prince et de l'état de l'Empire. Hérodien conclut ainsi que « le règne de Marc produisit une quantité impressionnante d'hommes sages, car le sujet aime toujours, en quelque sorte, passer sa vie avec le désir d'imiter les dispositions d'esprit de son souverain » (I, 2, 4)³³. L'amour du peuple, et même de l'armée, pour l'empereur se constata une ultime fois à sa mort : Marc Aurèle s'éteignit chez lui, parmi ses Amis et tous ses proches (I, 4, 1). Bien plus, à l'annonce de son décès, « tout soldat qui se trouvait là et la masse du peuple étaient pareillement remplis de chagrin et il n'y eut personne, sous la domination romaine, qui ne reçût sans pleurer une telle nouvelle » (I, 4, 8)³⁴. La mort de Marc Aurèle fut donc analogue à celle d'un être cher, d'un

³¹ Παρεῖχε δὲ καὶ τοῖς ἀρχομένοις ἑαυτὸν ἐπεικῆ καὶ μέτριον βασιλέα, τοὺς τε προσιόντας δεξιούμενος κωλύων τε τοὺς περὶ αὐτὸν δορυφόρους ἀποσοβεῖν τοὺς ἐντυγχάνοντας. Sur la douceur de l'empereur, cf. Y. Benferrat, *Du bon usage de la douceur en politique dans l'œuvre de Tacite*, Paris, Les Belles Lettres, 2011.

³² Cf. Julianus qui, rapporte Hérodien, en direction du palais impérial « se mit en marche escorté de gardes en plus grand nombre qu'à l'habitude » (προήγετο ὑπ' αὐτῶν πλέον τι τῆς συνηθείας δορυφορούμενος, II, 6, 12) ; « comme s'il menait quelque offensive », précise Dion (ὥσπερ ἐς παράταξιν τινα ἄγων, LXXIV, 12, 1 ; aussi LXXIII, 12, 5). On peut s'interroger, comme Marc Aurèle, sur l'utilité réelle de cette protection car, dit-il chez Hérodien, « aucun corps de gardes n'est suffisant pour sauver un souverain s'il ne dispose pas de la bonne volonté de ses sujets » (οὔτε δορυφόρων φρουρὰ ἰκανὴ ρύεσθαι τὸν ἄρχοντα, εἰ μὴ προσυπάρχοι ἡ τῶν ὑπηκόων εὖνοια, I, 4, 4). Selon lui, la prospérité d'un empereur se trouve dans sa bonté plutôt que dans sa cruauté (I, 4, 5). On n'a qu'à penser, en outre, aux propos du tyran syracusain dans le *Hiéron* de Xénophon, si malheureux fût-il d'être tyran (particulièrement II-VI, sur les relations personnelles du tyran, sa méfiance et ses craintes), qui montrent bien la garantie illusoire que procuraient une garde nombreuse et une vie isolée.

³³ Πολύ τε πλῆθος ἀνδρῶν σοφῶν ἤνεγκε τῶν ἐκείνου καιρῶν ἢ φορά· φιλεῖ γάρ πως αἰεὶ τὸ ὑπήκοον ζῆλον τῆς τοῦ ἄρχοντος γνώμης βιοῦν. De même, dans son *Abrégé de l'histoire romaine*, Eutrope cite l'influence positive de Marc pour Vêrus, « un homme d'un tempérament peu affable qui, par déférence à l'égard de son frère, n'osa cependant jamais se montrer cruel » (*uir ingenii parum ciuilis, reuerentia tamen fratris nihil umquam atrox ausus*, VIII, 10, 4).

³⁴ πᾶν τε τὸ παρὸν στρατιωτικὸν καὶ τὸ δημῶδες πλῆθος ὁμοίως πένθει κατείχετο, οὐδέ τις ἦν ἀνθρώπων τῶν ὑπὸ τὴν Ῥωμαίων ἀρχὴν ὃς ἀδακρυτὶ τοιαύτην ἀγγελίαν ἐδέχετο. On accueillit tout autrement les morts de Caracalla ou de Maximin : si l'armée les regrettait (IV, 13, 7 ; VIII, 6, 1), le reste du peuple accueillit la nouvelle avec grande joie et soulagement (V, 2, 1 ; VIII, 7-8). Julianus, par ailleurs, mourut « seul, abandonné par tous » (ἔρημός τε καὶ ὑπὸ πάντων καταλειφθεὶς, II, 12, 7).

parent pour chacun, fût-il sénateur ou plébéien. En effet, souvent appelé « père de la patrie », symboliquement ou officiellement³⁵, le bon empereur agissait comme le patriarche de l'Empire, gouvernait avec une bienveillance et une bonté tout empreintes d'amour paternel pour ses sujets. La figure de Marc chez Hérodien n'y déroge certes pas : les funérailles de l'empereur philosophe furent ainsi celles du « père vertueux » (πατέρα χρηστόν, I, 4, 8)³⁶. Commode, son fils légitime et son héritier, considérait que Marc Aurèle se conduisait en père pour chacun ; il s'adressa ainsi à son armée et aux Amis de Marc Aurèle : « alors que mon père était encore en vie, je ne jugeais pas l'emporter sur vous, car il nous aimait tous comme si nous n'étions qu'un seul » (I, 5, 3)³⁷. La relation père-patrie transcende donc les liens conventionnels du sang et transforme ce rapport d'autorité et de souveraineté en une relation filiale. Autrement dit, la nature plutôt publique et civique des liens entre le prince et ses sujets devient dès lors plus personnelle et intime. Enfin, comme pour renforcer l'idée d'un lien fort et spirituel entre le père et sa patrie, l'historien remarque que, lorsque Marc expira pour la dernière fois, « une plainte s'empara de tous ceux qui se trouvaient là, si bien que certains, ne pouvant se contenir, s'écrièrent de désespoir » (I, 4, 7)³⁸. Au seuil de sa mort, l'empereur demeurait, lui, impassible, sans trace de douleur physique ou de chagrin pour son propre sort ; ses pensées étaient tournées vers Commode et l'avenir de Rome. Hérodien semble vouloir partager les maux appartenant naturellement au mourant avec les proches du prince. Par ses conseils et ses exhortations, Marc tentait en outre d'alléger leurs peines et leurs incertitudes face au futur. Le deuil était mutuel et collectif ; l'amour des sujets pour leur empereur, dont la force de caractère aura été remarquable jusqu'à la toute fin, est rendu presque tangible à travers leurs plaintes. Marc lui-même dit encore que « par nature, il y a quelque chose de digne de la pitié humaine dans les épreuves de nos semblables, et les malheurs arrivés sous nos yeux provoquent une plus grande compassion » (I, 4, 2)³⁹. Grâce, enfin, au transfert de la

³⁵ Le titre de *pater patriae* est plus qu'un simple surnom, c'était en fait un titre honorifique officiel attribué par le sénat, qu'on retrouve ainsi sur les monnaies et les inscriptions (cf., par exemple, l'attribution du titre à Auguste chez Suétone en LVIII).

³⁶ Dans l'*Histoire Auguste, Marc, XVIII*, Marc Aurèle est « tantôt frère, tantôt père, tantôt fils » (*modo frater, modo pater, mode filius*) ; la position centrale de *pater* n'est sans doute pas anodine.

³⁷ Οὐδὲ γὰρ περιόντος μοι τοῦ πατρὸς πλεονεκτεῖν ὑμῶν ἤξιον. Ἐκεῖνος γὰρ πάντας ἡμᾶς ὡς ἓνα ἠγάπα. L'expression est reprise presque littéralement en I, 5, 4 : πάντας γὰρ ἡμᾶς ὡς ἓνα ὁ πατὴρ ἐφίλει.

³⁸ οἴκτος δὲ πάντας ἐλάμβανε τοὺς παρόντας, ὡς μηδὲ κατασχόντας αὐτῶν τινὰς ἐς οἰμωγὴν ἀναβοῆσαι.

³⁹ φύσει τε γὰρ τὸ ἀνθρώπινον ἐλεεινὸν ἐν ταῖς τῶν ὁμοφύλων συμφοραῖς, τά τε δεινὰ ὑπ' ὄψιν πεσόντα οἴκτον προκαλεῖται μείζονα.

souffrance, l'empereur paraît donc, en acceptant de porter pour son peuple cette douleur insurmontable, d'une force de caractère incomparable et l'amour pour Marc de ses proches est concrétisé une dernière fois.

L'analyse des mérites de Marc Aurèle qui relèvent des sphères militaire et politique montre que les aspects plus factuels et événementiels sont en réalité peu significatifs pour Hérodien. À l'inverse de ce qui est annoncé en préambule, la précision historique préoccupe rarement l'écrivain : en effet, la manière dont Hérodien insiste sur des aspects plus personnels de la vie et du règne de Marc au détriment de ses exploits guerriers ou de ses mesures législatives et administratives distingue en quelque sorte ce récit de la tradition historiographique et des autres portraits de l'empereur. Hérodien précise cependant que Marc Aurèle « s'intéressait à toute vertu » (ἀρετῆς δὲ πάσης ἔμελεν αὐτῷ, I, 2, 3 ; aussi en I, 5, 4 : πᾶσαν ἀρετὴν), en accord avec son statut d'*optimus princeps*. L'historien oriente finalement son portrait vers un axe plus moral et met l'accent notamment sur les relations personnelles de l'empereur avec les diverses composantes de l'Empire, son influence sur le caractère et la qualité de ses sujets ou encore l'impact de sa mort auprès du peuple. Les thèmes militaire et politique sont ainsi recentrés sur un aspect plus personnel.

1.2. Vertus personnelles

1.2.1. Le caractère

Dans son récit, Hérodien préfère souvent montrer la vertu de l'empereur par le biais de ses actions plutôt que de la décrire explicitement. C'est dans ce procédé que réside toute la force de la représentation du prince. L'historien s'attache en outre aux intérêts plus personnels de Marc, la majorité relevant d'une éducation et d'une formation intellectuelle approfondies. Marc Aurèle, en effet, « était épris de littérature ancienne au point de ne le céder à personne, ni Grec ni Romain : le montre ainsi clairement tout ce qui nous est parvenu, à savoir ses discours et ses écrits » (I, 2, 3)⁴⁰. Loin de trouver suffisante

⁴⁰ Λόγων τε ἀρχαιότητος ἢ ἐραστῆς, ὡς μηδενὸς μῆτε Ῥωμαίων μῆτε Ἑλλήνων ἀπολείπεσθαι· δηλοῖ δὲ ὅσα καὶ ἐς ἡμᾶς ἦλθεν ἢ λεχθέντα πρὸς αὐτοῦ ἢ γραφέντα. Rien n'indique que ces γραφέντα dont il est question ici soient les *Pensées* : il est vrai cependant qu'il faudrait une étude comparative systématique, autant du point de vue du style que des thèmes abordés, pour pouvoir déterminer de manière définitive si Hérodien connaissait ou non les *Pensées*. Du reste, on pourra également penser qu'il s'agit des lettres à Fronton.

l'éducation reçue depuis son enfance, l'empereur poursuivait son apprentissage des lettres classiques, même après sa prise du pouvoir. Il était, nous dit Hérodien, un « homme de la plus grande érudition » (ἄνδρα πολυίστορα μάλιστα, I, 3, 2), et connaissait bien, entre autres, les récits d'anciens rois comme ceux des hommes l'ayant précédé à la tête de l'Empire (I, 3, 2-5)⁴¹.

L'intérêt de Marc Aurèle pour la littérature et la culture est, de plus, consolidé par son souci scrupuleux de procurer à Commode la meilleure éducation possible⁴² : « Marc l'éleva avec le plus grand soin, sollicitant de partout au monde les plus fameux érudits de leurs contrées, moyennant des salaires non méprisables, afin qu'ils éduquassent son fils en restant continuellement auprès de lui » (I, 2, 1)⁴³. Dans les recommandations que l'empereur fit à ses Amis pour la formation de son fils et dans sa peur de l'abandon de Commode des études qu'il lui avait procurées, on comprend bien que ces activités constituent pour Marc Aurèle un pilier important du développement moral de tout individu et, surtout, de la garantie d'un souverain exemplaire. On ne s'étonnera donc pas si l'empereur ignora les dépenses pour doter Commode d'une brillante éducation : à ses yeux, seule la formation de l'esprit paraissait en effet mener vers la juste mesure et la vertu, « car il considérait ces seules qualités inhérentes et inaltérables comme de véritables possessions » (I, 2, 2)⁴⁴ ; les biens matériels, au contraire, devenaient négligeables. Par ailleurs, la sollicitude paternelle de l'empereur envers ses sujets se doublait d'un aspect didactique : la recherche personnelle des vertus ne suffisait effectivement pas à Marc, il désirait encore les inculquer toutes à son peuple (I, 5, 4)⁴⁵. À la vérité, ce n'est pas tant l'idée que la bienveillance paternelle de Marc Aurèle se sépare en éléments distincts plus qu'elle n'est en fait parachevée et désormais intégrale. Rappelons-nous en effet qu'à Rome

⁴¹ Caracalla, en des termes peu favorables, dit de Marc qu'il « affectait la philosophie et la bonté » (φιλοσοφίαν καὶ ἐπιείκειαν προσποιούμενος, IV, 5, 6). Son scepticisme quant à la vertu de Marc Aurèle ou, mieux, sa volonté de pervertir même la mémoire du meilleur des empereurs ne peut qu'appuyer son propre caractère tyrannique.

⁴² Sur la vision de Marc de la pédagogie, cf. G. Pire, *Stoïcisme et pédagogie : de Zénon à Marc Aurèle, de Sénèque à Montaigne et à J.-J. Rousseau*, Paris et Liège, Vrin et Dessain, 1958, p. 146-158.

⁴³ ὁ πατήρ μετὰ πάσης ἐπιμελείας ἀνεθρέψατο, πάντοθεν τοὺς ἐν τοῖς ἔθνεσιν ἐπὶ λόγοις δοκιμωτάτους ἐπὶ συντάξεσιν οὐκ εὐκαταφρονήτοις καλῶν, ὅπως συνόντες ἀεὶ παιδεύοιεν αὐτῷ τὸν υἱόν.

⁴⁴ ταῦτα γὰρ μόνα ψυχῆς ἴδια καὶ ἀναφαίρετα ἠγεῖτο κτήματα.

⁴⁵ « Lui-même s'intéressait à toutes les vertus » (ἀρετῆς δὲ πάσης ἔμελεν αὐτῷ, I, 2, 2).

l'éducation des enfants était prise en charge par le *pater familias*⁴⁶ : l'empereur remplissait donc toutes les fonctions de son rôle de « père de la patrie », autant comme protecteur que comme éducateur. En outre, citons de nouveau l'influence positive de Marc sur ses sujets : leur désir de reproduire les actes de l'empereur philosophe engendra alors de nombreux sages. Le prince ne les soumettait pas⁴⁷, mais il les instruisit et les guida dans leur quête de la vertu. Pour Marc Aurèle, le peuple n'est ainsi plus réduit à une masse dépourvue d'intelligence et imperfectible, analogue au troupeau animal. Sous l'égide philosophico-intellectuelle de l'empereur, et grâce à sa nature pédagogique, la foule accède désormais à la possibilité d'évolution et de rectification.

D'ailleurs, fidèle à la nature de la philosophie (stoïcienne) de Marc Aurèle, Hérodien s'embarrasse peu des grandes théorisations de la pensée et insiste plutôt sur le caractère de l'empereur et sur ses actions concrètes, qui révèlent d'elles-mêmes sa modération et son excellence morale⁴⁸. « Lui seul, parmi les empereurs, montra une philosophie non pas par des discours ni par une connaissance des dogmes, mais par un comportement grave et un mode de vie tempéré » (I, 2, 4)⁴⁹. De plus, Marc Aurèle n'exerça pas une monarchie absolue, mais s'entoura plutôt d'un conseil d'Amis avisés et dignes de confiance. Marc partageait ainsi avec eux ses intérêts personnels et sa recherche constante de vertu, entretenait avec eux des relations réciproques de respect et les considérait comme des égaux en leur confiant même la tutelle de ses enfants. À la manière augustéenne, l'empereur donna à chacun de ses sujets la chance de s'exprimer devant lui et demeura accessible même au petit peuple. Toutes ses activités auraient donc été tournées vers sa

⁴⁶ C'est une notion assez traditionnelle qui semblait de moins en moins valable à l'époque de Marc Aurèle ou d'Hérodien. Il faut peut-être y voir une volonté antiquisante de la part de l'historien, dans le but de se rattacher à une tradition littéraire et culturelle, ou encore une figure rhétorique servant à accentuer les traits tutélaires de Marc.

⁴⁷ À ce sujet, cf. *Pensées*, I, 14, 2, où Marc remercie son frère Sévère « pour avoir saisi l'idée d'un régime politique fondé sur l'égalité des droits, administré selon l'égalité et la liberté de parole égale pour tous, et d'un empire honorant par-dessus tout la liberté de ses sujets » (καὶ φαντασίαν λαβεῖν πολιτείας ἰσονόμου, κατ' ἰσότητά καὶ ἰσηγορίαν διοικουμένης, καὶ βασιλείας τιμώσης πάντων μάλιστα τὴν ἐλευθερίαν τῶν ἀρχομένων). Cf. également l'*Histoire Auguste, Marc*, VIII, 1.

⁴⁸ Nous ajoutons « stoïcienne » entre parenthèses puisque Hérodien ne désigne jamais nommément l'appartenance philosophique de Marc Aurèle, tout comme l'empereur lui-même, dans ses *Pensées*, ne s'identifie pas clairement comme tel.

⁴⁹ Μόνος τε βασιλέων φιλοσοφίαν οὐ λόγοις οὐδὲ δογμάτων γνώσεσι, σεμνῶ δ' ἦθει καὶ σώφρονι βίῳ ἐπιστώσατο. L'opposition μόνος / βασιλέων appuie d'autant plus la supériorité de Marc Aurèle par rapport aux autres princes, qui pourraient être soit les empereurs qui l'ont précédé, soit les rois fameux de l'Antiquité, grecs et romains, auxquels Marc fait allusion plus loin, soit tous ceux-là.

pratique active de principes philosophico-moraux. D'ailleurs, Hérodien ne présente que les actions concrètes de Marc, sur lesquelles se fondait l'excellence morale du prince, et non sur son érudition ou son savoir théorique.

1.2.2. L'entourage

L'empereur, comme on l'a vu, mourut entouré de ses Amis et de ses proches⁵⁰. Or, ces « Amis » dont parle Hérodien incarnaient bien plus que l'acception courante de ceux pour lesquels on éprouve un attachement affectif privilégié. C'étaient en fait les Φίλοι du prince : exprimé en grec, le terme prend alors tout son sens. Nous sommes reportés au temps d'Alexandre le Grand, où les *Philoï* du roi étaient à la fois ses amis proches et ses confidents, mais aussi ses meilleurs lieutenants, qui formaient une sorte de conseil royal. Hérodien, ici, ne suggère cependant aucune véritable implication militaire de leur part, sinon une certaine activité politique. Bien plus, leur présence sert à qualifier l'entourage de l'empereur philosophe : sage, moral, mesuré, en d'autres mots, à l'image du souverain⁵¹. En effet, la relation de l'empereur avec ses Amis, qui ne sont d'ailleurs jamais nommés, jamais individualisés, mais toujours pris comme une entité morale unique, ὡς ἓνα⁵², se construit sur un rapport réciproque, malgré la disparité des statuts de l'un et des autres⁵³. Vu leurs relations réciproques et, surtout, l'estime qu'il avait pour eux, (I, 4, 2), Marc espérait donc avec confiance obtenir la sympathie de ses proches et conseillers. Le rapport entre les Amis et le prince se constituait par conséquent sur un système d'échanges de bonnes volontés et de largesses méritées⁵⁴, encadré par leur recherche commune de la vertu. Remarquons également que l'identité des Amis, dans le récit d'Hérodien, est

⁵⁰ Sur la mort de Marc et son aspect dramatique chez Hérodien, cf. G. Alföldy, « Herodian über den Tod Mark Aurels », *Latomus* 32 (1973), p. 345-353.

⁵¹ Sur le sens de Φίλοι chez Hérodien, cf. D. Roques, « Le vocabulaire politique d'Hérodien », p. 55-56.

⁵² Cf. L. De Blois, « Emperor and Empire in the Works of Greek Authors », p. 3416-3417.

⁵³ Sur cette idée d'unité, cf. *infra* p. 41 et la note 73. Par ailleurs, on constate, chez Hérodien, une tendance à obscurcir les personnages secondaires, qui parfois restent sans nom, car l'historien préfère concentrer son récit autour de l'empereur, qui, dès lors, devient le seul protagoniste et l'incarnation physique de l'Empire. C'est peut-être, aussi, une façon pour Hérodien d'esquisser le trop grand pouvoir de l'empereur, qui accapare ainsi toute l'histoire, au point de vouer à l'oubli tous les autres personnages.

⁵⁴ « Voici maintenant un moment opportun pour moi de percevoir que ce n'est pas vainement que je vous ai proposé, pendant si longtemps, honneur et attachement, et pour vous de m'en témoigner reconnaissance, en montrant que vous n'êtes pas sans égards pour ce que vous avez reçu » (νῦν δὲ καιρὸς εὐκαιρὸς ἐμοί τε αἰσθῆσθαι μὴ μάτην ἐς ὑμᾶς τοσούτου χρόνου τιμῆν τε καὶ σπουδὴν κατατεθεῖσθαι, ὑμῖν τε ἀποδοῦναι χάριν, δεῖξασιν ὅτι ὑπὲρ ὧν ἐτύχετε οὐκ ἀμνημονεῖτε, I, 4, 3).

principalement construite sur les témoignages de l'empereur lui-même. De plus, c'est leur qualité morale qui est ici mise de l'avant, si bien qu'on a l'impression que Marc Aurèle guide les esprits de ses Amis, à la fois dans son discours et dans la réalité, d'après sa propre disposition naturelle. La mort de l'empereur cristallise l'attachement des Amis. La promesse du bon souvenir fixe donc la qualité exemplaire de Marc : bien plus, les services rendus selon ses dernières volontés représentaient le seul moyen d'assurer à l'empereur une mémoire vivante et éternelle (I, 4, 6), car ils deviennent le témoin, et même la matérialisation, de cette relation amico-filiale réciproque nourrie par les qualités surtout éthiques de l'empereur.

C'est, par ailleurs, du côté du soin des enfants du prince qu'il faut chercher une autre confirmation de ces liens entre empereur et Amis. En effet, en I, 2, 2, Hérodien explique que :

lorsqu'elles furent en âge de se marier, Marc donna ses filles aux hommes les plus éminents du sénat, ne voulant pas que ses gendres fussent des patriciens de naissance par de longues lignées, ni des hommes brillants par les parures de leur richesse, mais plutôt des hommes au caractère ordonné et au mode de vie tempéré⁵⁵.

L'empereur choisit donc comme maris pour ses filles des hommes se distinguant par leur valeur propre et leur qualité morale, méprisant les mérites traditionnels du sang et de la fortune⁵⁶. Ainsi, d'une part, le souverain récompensait ses Amis et les autres hommes d'honneur pour leur vertu remarquable et les gratifiait pour leur amitié sincère par ces mariages brillants. Si les mariages romains servaient couramment à cimenter les liens politico-économiques entre les grandes familles ou encore à se rapprocher du pouvoir impérial, Hérodien donne ici l'impression que les mariages des filles de Marc Aurèle furent plutôt l'objet de considérations morales et personnelles⁵⁷. L'empereur signalait d'autre part

⁵⁵ τὰς τε θυγατέρας ἐν ᾧρᾳ γενομένας ἐξέδοτο ἀνδράσι τῆς συγκλήτου βουλῆς τοῖς ἀρίστοις, οὐ τοὺς γένους μακραῖς διαδοχαῖς εὐπατρίδας οὐδὲ τοὺς πλοῦτου περιβολαῖς λαμπροῦς, κοσμίους δὲ τὸν τρόπον καὶ σώφρονας τὸν βίον γαμβροὺς αὐτῶ γενέσθαι θέλων.

⁵⁶ Hormis un seul qui est né patricien, « tous les autres gendres sont étrangers au cercle de famille, mais une fois qu'ils y sont entrés, tous deviennent patriciens » (p. 39), cf. H.-G. Pflaum, « Les gendres de Marc-Aurèle », *JRS* 1 (1961).

⁵⁷ Le mariage avec Faustine est également passé sous silence. Ce mutisme d'Hérodien pourrait s'expliquer par les rumeurs de collaboration de Faustine dans l'usurpation d'Avidius Cassius et dans l'assassinat de Véru (*Histoire Auguste, Véru*, X, 1-5) ou ses relations adultères supposées avec des gladiateurs (*Histoire Auguste, Marc*, XIX – des rumeurs circulaient même sur la véritable paternité de Commode), en plus de suggérer une

à ses Amis sa foi en leur bonne influence auprès de ses jeunes enfants et en l'authenticité de leur excellence morale. Bien plus, en leur confiant la tutelle de ses filles, Marc les marquait à cet effet comme ses égaux en tant qu'éducateurs et exemples moraux à suivre.

Marc remet encore à ses Amis l'éducation et la formation de son fils Commode, ce fils « qu'ils avaient personnellement élevé », dit-il même (ὄν αὐτοὶ ἀνεθρέψασθε, I, 4, 2). Au moment de sa mort, l'empereur les pria en outre de poursuivre leur enseignement et de faire office, pour son fils qui « avait besoin, comme s'il passait au travers de tempêtes et d'orages, de pilotes⁵⁸, afin que, emporté ça et là, sous l'effet de son impéritie des devoirs, il ne se heurtât à de vaines activités » (I, 4, 3)⁵⁹. Plus que des guides, ou des pilotes, il leur fallait aussi être, « au lieu de [lui] seul, de nombreux pères » (ἀνθ' ἐνὸς ἐμοῦ πατέρες πολλοί, I, 4, 4) et « l'entourer de soins et lui conseiller les meilleures décisions » (περιέποντές τε καὶ τὰ ἄριστα συμβουλευόντες, I, 4, 4). Par leur attention dévouée, poursuivit Marc Aurèle, ils « produiraient pour eux-mêmes et pour tous les autres le meilleur empereur » (ὕμῖν τε αὐτοῖς καὶ πᾶσιν ἄριστον ἀποδείξετε βασιλέα, I, 4, 6). À l'instar des mariages de ses filles, dont la nature était à la fois légale et morale, ce transfert de la tutelle de Commode souligne la très haute estime que le prince avait pour ses Amis. En effet, plus que la seule garde de son fils, l'empereur leur livrait, à dire vrai, la gestion et le futur de l'État, matérialisé dans la personne de l'empereur. La préoccupation dynastique du souverain mourant est donc transmise à ses confidents les plus proches, comme l'ultime marque de confiance.

volonté de l'historien d'écarter une influence néfaste trop proche de Marc. Il est également intéressant de noter que la seule mention de Faustine, en I, 7, 4, sert surtout à faire remarquer l'ascendance illustre de Commode (θυγάτηρ τε οὕσα Ἀντωνίνου τοῦ εὐσεβοῦς ἐπικληθέντος, καὶ Ἀδριανοῦ ἔκγονος κατὰ θηλυγονίαν, ἀνήνεγκε δὲ τὸ γένος αὕτη ἐπὶ Τραϊανὸν πρόπαππον).

⁵⁸ Platon, en *République*, 488a-488e, compare les sycophantes du souverain à un équipage pernicieux de vaisseau et donc, de façon plus générale, l'État à un navire. Hérodien utilise également la métaphore navale en II, 8, 4 (dans un discours de Niger : l'Empire était ballotté par les flots (σαλεύουσα), plutôt que d'être ancré (ἰδρυμένη) à une seule personne) et en V, 1, 4 (dans un discours de Macrin : l'Empire avait été ballotté (ἐσάλεινεν) par la guerre parthique menée naguère par Caracalla). Cf. M. Meulder, « 193 ap. J.-C. : l'année aux trois fonctions », *RBPH* 80 (2002), p. 73-96, p. 84 et la note 34.

⁵⁹ δεόμενον ὡσπερ ἐν χειμῶνι καὶ ζάλῃ τῶν κυβερνησόντων, μὴ ποι φερόμενος ὑπ' ἀτελοῦς τῆς τῶν δεόντων ἐμπειρίας ἐς φαῦλα ἐπιτηδεύματα προσαραχθῆ.

1.3. Réflexions de Marc sur la tyrannie

Pour Hérodien, Marc Aurèle constitue sans contredit le modèle du bon prince, si bien que ce prince se révèle être le fondement de sa réflexion sur la tyrannie. Le discours de l'empereur, malgré ce qu'on pourra lui reprocher en fait de vraisemblance et de crédibilité⁶⁰, nous paraît servir en réalité de véritable introduction au récit. Dans une sorte de permutation écrivain / personnage, Hérodien prête ainsi à l'empereur ses propres méditations sur le bon gouvernement de l'État et les caractéristiques principales de l'*optimus princeps*. On perçoit surtout cette première réflexion dans les passages relatifs à l'éducation du fils, c'est-à-dire les demandes et recommandations de Marc à ses Amis, tout empreintes qu'elles sont de préoccupations dynastiques et personnelles (I, 4, 2-6).

Nous remarquerons par ailleurs que l'historien fait peu référence aux événements antérieurs, fussent-ils bons ou mauvais. La plus longue mention de souverains passés est insérée dans la réflexion de Marc Aurèle sur la tyrannie, et particulièrement sur les dangers d'accorder un pouvoir absolu à un adolescent (I, 3). Qu'il le fasse dans ce cas spécifique, au cours de ce questionnement politique, mais surtout moralisant, laisse d'autant plus supposer qu'Hérodien veut mettre cette problématique en évidence. Plus que de rapporter les actions des souverains de son temps, l'historien rappelle surtout des crimes anciens, autant de tyrans grecs, de rois hellénistiques que d'empereurs romains⁶¹. Ces évocations de turpitudes lointaines et récentes donnent à penser qu'Hérodien s'intéresse à la tyrannie sous une

⁶⁰ D. Roques, dans son introduction à l'*Histoire des empereurs*, affirme que les discours rapportés par l'auteur « ont une fonction plus décorative que scientifique » (p. 11) et montrent surtout l'habileté rhétorique d'Hérodien. Certains correspondent effectivement à cette description : pensons entre autres aux discours de Caracalla (IV, 5, 2-7, où le prince se défend d'avoir tué son frère et sa mère) et, mieux encore, à celui de Maximin (VII, 8, 4-8, trop orné pour l'empereur thrace). H. Sidebottom, suivant D. Roques, soutient de plus que les discours permettent d'établir une certaine connivence avec le lecteur, d'élaborer les caractères et de (re)créer une ambiance plausible et crédible, cf. « Herodian's Historical Methods », p. 2817-2820 ; C. R. Whittaker souligne pour sa part une volonté d'imitation de la vraisemblance thucydédienne, cf. p. lviii-lxi ; cf. enfin le traité de Lucien, *Comment il faut écrire l'histoire*, en LVIII.

⁶¹ Une autre de ces mentions apparaît dans le discours de Caracalla : le prince légitime en effet ses parricides par ceux de Romulus, Tibère, Néron et Domitien, allant même jusqu'à suggérer que Marc aurait ourdi un complot contre Vêrus (IV, 5, 6 ; aussi chez Dion, LXXI, 3, 1, où Vêrus aurait été empoisonné avant de pouvoir mener à terme quelque complot contre Marc, bien que Dion ne dise rien de l'identité du responsable de ce meurtre ; et dans l'*Histoire Auguste, Marc*, XV, 5-6). Y verrait-on un écho ironique d'une « imitation » de Marc Aurèle par Caracalla ? Quoi qu'il en soit, le procédé est astucieux : si Hérodien mentionne bien la rumeur de l'assassinat de Vêrus, il veille cependant à l'insérer dans le discours autrement faux et manipulateur d'un tyran, de sorte que le lecteur rejette aussitôt l'accusation.

approche plus ou moins universelle : il s'interroge notamment sur les fondements de la tyrannie chez un souverain, cherchant souvent à montrer que le vice n'est pas inné.

Dans un long développement sur l'avenir de l'Empire, Hérodien raconte que Marc Aurèle « craignait que la jeunesse [de Commode] qui s'épanouissait et qui aurait reçu un pouvoir absolu à la mort de son père, ne devînt rétive aux belles études et aux belles occupations, et qu'elle ne s'offrît à l'ivresse et à la débauche » (I, 3, 1)⁶². Citant les Denys, Ptolémée, Antigonos, Néron et Domitien (τοιαύτας τυραννίδος εικόνας, I, 4, 2-6), Hérodien expose les dangers d'accorder le pouvoir absolu à un adolescent, « car les esprits des jeunes gens sont facilement détournés des bienfaits de l'éducation lorsqu'ils dévient vers les plaisirs » (I, 3, 1)⁶³. Il est frappant de remarquer le rapprochement du souvenir de ces tyrans avec l'exhortation de l'empereur à ses Amis, mis en parallèle à travers l'expression d'une grave inquiétude à l'égard de son fils et de ses années à venir en tant que nouveau souverain. L'avertissement n'en est que plus saisissant, comme si Marc (et peut-être les Antonins de façon générale) se retrouvait intercalé entre un passé immoral et un futur angoissant par son potentiel tyrannique, à commencer par son propre fils encore trop jeune et inexpérimenté pour disposer seul, et déjà, d'un si grand pouvoir. Ainsi, de même que son père incarne le bon modèle, Commode, encore qu'il soit représenté chez Hérodien sous un jour plus favorable que dans la plupart des récits des auteurs anciens, figurerait en quelque sorte le stéréotype du tyran potentiel, advenant que ses bonnes mœurs et ses dispositions naturelles pour les vertus soient perverties par d'autres méchants⁶⁴.

⁶² δεδιώς μὴ νεότης ἀκμάζουσα καὶ ἐν ὀρφανίᾳ ἐξουσίαν αὐτοκράτορα καὶ ἀκόλυτον προσλαβοῦσα μαθημάτων μὲν καλῶν καὶ ἐπιτηδευμάτων ἀφηνιάσει, μέθαις δὲ καὶ κραιπάλαις ἐπιδοῖ ἑαυτήν.

⁶³ ῥᾶστα γὰρ αἱ τῶν νέων ψυχαὶ ἐς ἡδονὰς ἐξολισθαίνουσαι ἀπὸ τῶν παιδείας καλῶν μετοχετεύονται. C'est ce que l'historien reprochera ensuite aux Caracalla, Géta, Héliogabale, etc. Cf. *Histoire Auguste, Tacite*, VI, 5 sq.

⁶⁴ Cf. surtout l'*Histoire Auguste* dont le rédacteur s'attache à énumérer tous les travers, les extravagances et les cruautés de l'empereur. Dion, pour sa part, rejoint en quelque sorte la description d'Hérodien en disant que Commode « n'était pas méchant par naissance » (πανούργος μὲν οὐκ ἔφν, LXXII, 1, 1). Cependant, on peut supposer que cette nuance sert plus à montrer sa faiblesse de caractère qu'à renforcer, comme c'est le cas dans l'*Histoire des empereurs*, la qualité morale de Marc qui, en tant que bon prince, n'aurait pu engendrer un tyran qui le fût par nature. Par ailleurs, même si l'idée peut être séduisante, ce ne semble pas être, pour Hérodien, une réelle réhabilitation de Commode. Le peu de qualités attribuées à Commode doivent en fait être rapportées à Marc, qui les lui aurait transmises par nature et par enseignement – lui qui, en tant qu'*optimus princeps* n'aurait jamais pu engendrer un être complètement mauvais. Enfin, on peut également penser que la vertu, ou du moins la tyrannie, n'est pas forcément innée pour l'historien, mais que l'éducation des enfants (si

Mieux encore, Marc Aurèle, dans ses requêtes à ses Amis, évoque ou, mieux, annonce les qualités et comportements des tyrans à venir dans le reste du récit :

En effet, il n'est aucune abondance d'argent qui soit suffisante, ni corps de gardes qui soit satisfaisant, en ce qui concerne l'intempérance d'une tyrannie, pour sauver un souverain, s'il ne dispose pas déjà de la bonne volonté de ses sujets. Et, surtout, ils prolongèrent sans danger la durée de leur commandement, ceux qui s'établirent, non par crainte de leur cruauté, mais par recherche de leur bonté, dans les esprits de leurs sujets. En effet, ce ne sont pas les sujets qui sont asservis sous la contrainte, mais ceux qui consentent librement par l'éloquence à obéir qui passent leurs vies à agir sans flatterie simulée et qui ne se révoltent jamais, à moins d'y être forcés à cause de violence et de démesure. Il est difficile d'être mesuré et de poser des limites à ses désirs lorsqu'on a le pouvoir à son service (I, 4, 4-6)⁶⁵.

De cette réflexion peuvent être dégagées les caractéristiques suivantes du tyran typique pour Hérodien : le recours à une garde personnelle (sans doute nombreuse) plutôt que le libre accès à sa personne pour ses sujets, la cruauté qui cultive un climat de terreur au sein du peuple, les cajoleries fourbes des parasites et des intéressés encouragées par la superbe du prince et la force violente mise au profit de la discipline et de l'asservissement des dissidents, toutes ensemble exacerbées par la propension du tyran aux excès et à la démesure, par son désir et son avarice sans bornes. Se dessine en négatif sur tous les points la figure de Marc que l'historien a voulu construire et d'après laquelle il évaluera les règnes et les caractères des empereurs subséquents.

Or, l'un des traits principaux du portrait traditionnel du bon prince semble manquer dans la description qu'en donne Marc / Hérodien : jusqu'à présent, il n'a été nulle part question de la piété de l'empereur. Si, comme on l'a vu, la piété n'est certes pas incluse dans le canon platonicien des quatre vertus cardinales (bien qu'elle fit une brève apparition dans une liste plus ancienne), elle occupait cependant constamment la pensée des auteurs qui se sont intéressés à la valeur morale d'un homme, *princeps* ou *priuatus*. Les règnes des

présente dans l'œuvre pour les jeunes empereurs) joue un rôle crucial dans la constitution du caractère et de la qualité morale, cf. *infra* p. 143 sq.

⁶⁵ Ούτε γὰρ χρημάτων πλῆθος οὐδὲν αὐταρκες πρὸς τυραννίδος ἀκρασίαν, οὔτε δρυφορῶν φρουρὰ ἱκανὴ ῥύεσθαι τὸν ἄρχοντα, εἰ μὴ προσυπάρχοι ἢ τῶν ὑπηκόων εὐνοία. Μάλιστα δὲ ἐκεῖνοι ἐς ἀρχῆς μῆκος ἀκινδύνως ἤλασαν, ὅσοι μὴ φόβον ἐξ ὠμότητος, πόθον δὲ ἐκ τῆς αὐτῶν χρηστότητος ταῖς τῶν ἀρχομένων ψυχαῖς ἐνέσταξαν. Οὐ γὰρ οἱ ἐξ ἀνάγκης δουλεύοντες ἀλλ' οἱ μετὰ πειθοῦς ὑπακούοντες ἀνύποπτα καὶ ἔξω κολακείας προσποιήτου δρῶντές τε καὶ ἀσχόντες διατελοῦσι καὶ οὐδέ ποτε ἀφηνιάζουσιν, ἦν μὴ βία καὶ ὕβρει ἐπὶ τοῦτο ἀχθῶσι. Χαλεπὸν δὲ μετριάσαι τε καὶ ὄρον ἐπιθεῖναι ἐπιθυμίας ὑπηρετοῦσης ἐξουσίας.

princes dans l'*Histoire des empereurs* sont effectivement parsemés de sacrifices, de réparations aux dieux, de sacrilèges ou lèse-majesté divine. D'ailleurs, le récit du règne de Marc, qu'Hérodien considère après tout comme le meilleur des empereurs, est étrangement peu abondant en mentions pieuses. Les seules véritables allusions à la piété du prince se retrouvent en fait dans le jugement qu'il émet sur les crimes de souverains passés⁶⁶. Ainsi, Marc Aurèle désapprouvait l'inceste de Ptolémée qui, « malgré les lois macédoniennes et grecques, alla jusqu'à aimer sa sœur naturelle » (I, 3, 3)⁶⁷, condamnait les prétentions divines d'Antigonos le Borgne qui, « en imitant en tout Dionysos, s'était mis sur la tête du lierre, au lieu du chapeau et du diadème macédoniens et avait porté un thyrses au lieu d'un sceptre » (I, 3, 3)⁶⁸ et réprouvait le matricide de Néron (I, 3, 4)⁶⁹. Même si ces crimes ont effectivement un certain caractère religieux, la désapprobation de l'empereur se place peut-être davantage au niveau de la tyrannie au sens plus général. En effet, ils font partie d'un plus grand développement sur les jeunes souverains investis d'un pouvoir absolu, dans lequel Marc aborde également les plaisirs excessifs de Denys de Syracuse, la violence des Diadoques et la cruauté de Domitien. C'est plutôt la jeunesse de son fils qui inquiète l'empereur philosophe, plutôt qu'un vice en particulier.

La piété de Marc Aurèle n'est donc pas abordée directement par Hérodien, comme elle le sera pour les *boni principes* Pupien, Balbin et Pertinax. Il faut encore rappeler la relative brièveté du portrait du prince et le fait que, comme l'a dit l'historien lui-même, Marc n'est pas, au final, le sujet de son ouvrage. On se demandera en revanche si la tendance stoïcienne de l'empereur n'eût pas été contraire à la piété telle qu'elle est défendue partout ailleurs par Hérodien⁷⁰. S'il est vrai que l'historien admire le penchant

⁶⁶ L'anonyme de l'*Histoire Auguste* rapporte une réflexion similaire, mais qui s'en tient aux empereurs tyranniques Néron, Caligula et Domitien (*Marc*, XXVIII, 10).

⁶⁷ καὶ μέχρις ἀδελφῆς γνησίας ἔρωτος προχωρήσας παρὰ τοὺς Μακεδόνων τε καὶ Ἑλλήνων νόμους. Philadelphie ou non, Hérodien ne le précise pas. D'ailleurs, la pratique était courante chez les monarques égyptiens.

⁶⁸ Ἀντίγονος δὲ Διόνυσον πάντα μιμούμενος καὶ κισσὸν μὲν περιτιθεὶς τῇ κεφαλῇ ἀντὶ καυσίας καὶ διαδήματος Μακεδονικοῦ, θύρσον δὲ ἀντὶ σκῆπτρου φέρων. Héliogabale sera également comparé à Dionysos, cf. *infra* p. 78.

⁶⁹ Sur l'impiété dans les biographies suétoniennes de tyrans, cf. F. van Haerpen, « L'impiété, une caractéristique des “mauvais” empereurs », *FEC* 10 (2005), <http://bcs.fltr.ucl.ac.be/FE/10/impiete.htm#impiete> [en ligne].

⁷⁰ Sur la religion, la théologie et la superstition de Marc Aurèle, cf. J. Beaujeu, *La religion romaine à l'apogée de l'Empire, t. 1 : La politique religieuse des Antonins (96-192)*, Paris, Les Belles Lettres, 1955, p. 331-353.

littéraire et la disposition morale de l'empereur, peut-être peina-t-il néanmoins à concilier la tendance monothéiste et rationaliste de la conception philosophico-religieuse de l'empereur avec sa propre défense de la religion traditionnelle⁷¹. On pourrait expliquer la piété de Marc, et *ipso facto*, le silence relatif d'Hérodién sur le sujet, par la volonté diligente du prince de se comporter comme un simple homme. Dès lors, le portrait de l'empereur semble inspiré de ce souci religieux tacite : préoccupations sur l'avenir et sur l'éducation des enfants, rattachement aux activités politiques et militaires, intérêts littéraires et philosophiques, *etc.* L'historien taira d'autres aspects plus grandioses de la vie du prince, de sorte à fournir des preuves implicites de sa mortalité et à trancher avec les actes de piété presque excessifs de Sévère ou les extravagances religieuses de Commode et d'Héliogabale.

Quoi qu'il en soit, les thèmes plus personnels se retrouvent au centre des préoccupations de l'historien. D'ailleurs, Hérodién s'applique surtout à mettre en évidence les gestes posés au quotidien par l'empereur et ne s'embarrasse pas de théories et de préceptes. En cela au moins, il s'inspire de la dimension pratique de la philosophie stoïcienne et rend en quelque sorte un énième hommage à son *optimus princeps*. Enfin, les réflexions sur la tyrannie, qui semblent appartenir tantôt à l'empereur tantôt à l'auteur, sont le reflet d'une crainte commune, celle d'un retour forcé à la tyrannie mené par un empereur-enfant encore dépourvu d'expériences personnelles suffisantes.

L'*Histoire des empereurs* est remplie de références et d'allusions à Marc Aurèle, si bien que la présence du prince est ressentie tout au long du récit et ce, même s'il n'apparaît véritablement qu'au début du premier livre. L'empereur, chez Hérodién, possède toutes les

⁷¹ Cf. les *Pensées*, particulièrement dans les derniers livres. Et que dire, finalement, de l'absence totale des chrétiens dans l'*Histoire des empereurs* ? Le christianisme n'était certes pas encore religion officielle de l'Empire, mais devenait en tout cas de plus en plus important au cours du III^e siècle. Ce n'était déjà plus le culte presque sectaire des origines et il y eut plusieurs persécutions, dont celle de Lyon, sous le règne de Marc. Ce silence d'Hérodién est effectivement curieux : il est fort improbable que l'historien ignorât sinon l'importance croissante du christianisme, du moins sa seule existence. Dans ce cas, il faut peut-être l'attribuer au ton presque apologétique de son œuvre, comme si l'auteur souhaitait un maintien, voire un retour, de l'éducation et de la religion traditionnelles. Quoi qu'il en soit, on s'aventurera à dire que les persécutions des chrétiens, impies, traîtres ou non, allaient à l'encontre de la douceur et de la modération de Marc, sans parler de sa grande humanité (φιλανθρωπία), sur lesquelles insiste tant Hérodién.

vertus, politiques, militaires et morales, et son image n'est ternie par aucun vice : à sa mort, « tous, comme s'ils n'avaient qu'une seule voix, célébraient autant le père vertueux que le bon empereur, le général vaillant ou le souverain⁷² tempéré et ordonné, et personne ne mentait » (I, 4, 8)⁷³. Par ailleurs, si l'historien présente plutôt un résumé du règne de Marc, il prend néanmoins soin d'éviter toute trace qui obscurcirait la perfection du prince : ainsi, nulle mention de Faustine, de l'usurpation d'Avidius Cassius, de la peste ou de la persécution des chrétiens, de rares et brèves remarques sur Vêrus, et même un portrait de Commode qui prend des airs de réhabilitation. C'est, d'une certaine manière, la figure de Marc Aurèle qui crée, au-delà de critères strictement historiques et chronologiques exprimés par l'auteur en préambule, une véritable cohésion dans l'œuvre. L'idée de concorde et d'unité incarnée par Marc dans le récit d'Hérodien déborde, en effet, le cadre historique pour pénétrer dans l'espace textuel et narratif. L'historien utilise donc le personnage réimaginé de Marc comme un thème important dans l'histoire, en l'évoquant continuellement dans les chapitres suivants : il compose ainsi une œuvre cohérente, notamment du point de vue de la réflexion politique. C'est, enfin, la notion même de l'*optimus princeps*, dont Marc est en quelque sorte la personnification, qui constitue le fondement réel de l'*Histoire des empereurs*.

Ce n'est d'ailleurs pas un hasard si Hérodien amorce son ouvrage par la mort de Marc Aurèle. D'un point de vue narratif, le procédé peut étonner : pourquoi débiter par ce qui consiste, essentiellement, en une fin ? À notre sens, il s'agit là d'un choix à la fois

⁷² Dans ce contexte, ἄρχων, traduit ici par « souverain » et utilisé au lieu de βασιλεύς, « empereur », rend peut-être aussi l'idée de protection et se rapprocherait, dans ce cas, de προστάτης, « protecteur », « garant » ; cela conforterait la couleur paternelle du portrait de Marc chez Hérodien. Cf. D. Roques, « Le vocabulaire politique d'Hérodien », p. 38-39. Il faut également consulter les remarques de M.-L. Freyburger-Galland, dans *Aspects du vocabulaire politique et institutionnel de Dion Cassius*, sur les mots βασιλεύς (p. 113-115 ; 131-133), τύραννος (p. 133-135), προστάτης (p. 143-147), αὐτοκράτωρ (p. 149-152), etc. Elle souligne que ces deux derniers termes sont généralement utilisés dans un sens positif, voire affectif, ce qui correspondrait à l'image qu'Auguste aura voulu offrir du principat : à la fois puissance et protection (p. 147, 152).

⁷³ πάντες δ' ὡσπερ ἐκ μιᾶς φωνῆς, οἱ μὲν πατέρα χρηστόν, οἱ δ' ἀγαθὸν βασιλέα, γενναῖον δὲ ἕτεροι στρατηγόν, οἱ δὲ σώφρονα καὶ κόσμιον ἄρχοντα ἀνεκάλουν, καὶ οὐδεὶς ἐψεύδετο. Cette idée de concorde est partout présente chez Hérodien, qui en fait l'un des traits du bon prince : ainsi, la mort de Marc rassembla, de corps et d'esprit, « tous les sujets » (πάντες) de l'empereur, qui le louèrent « comme s'ils n'avaient qu'une seule voix » (ὡσπερ ἐκ μιᾶς φωνῆς). Cette notion d'unité de l'Empire se retrouve ainsi fréquemment chez l'historien, sans doute conscient des tensions internes et frontalières à l'époque. Tandis que les bons empereurs favorisaient l'harmonie de leurs sujets et de toutes les composantes de l'Empire grâce à leur propre excellence morale et leur administration juste et modérée, les mauvais empereurs, quant à eux, incitaient à l'alliance ponctuelle et intéressée qui n'offrait finalement d'avantages qu'aux tyrans eux-mêmes.

littéraire et idéologique : la mort de Marc Aurèle présentée comme introduction fonctionne comme borne, en marquant de façon définitive le terme d'une époque. Pour Hérodien, cette fin, si, bien sûr, on en exclut Commode, est celle d'un âge d'or de l'Empire, incarné par la dynastie des Antonins. La présence de Marc Aurèle en tête du récit ne saurait signaler, comme on l'a déjà remarqué, une continuité entre les règnes du père et du fils, ni même entre les deux époques ; bien au contraire, Hérodien l'emploie pour accentuer la rupture qui eut lieu entre eux et la période qui suivit. Rappelons d'ailleurs que c'est d'abord la situation critique, mais surtout changeante, de l'Empire romain au cours du III^e siècle qui poussa l'historien à en produire le récit. Du reste, on constatera que le but premier d'un rapport rigoureusement historique comme l'énonçait Hérodien laisse place, tout compte fait, à une réflexion plus large sur le gouvernement idéal et, par le fait même, sur l'essence même de la tyrannie, qui occupe presque l'intégralité de l'œuvre.

Enfin, en rendant sensible dans toute son œuvre la présence exemplaire de Marc Aurèle, Hérodien composerait une sorte de célébration de l'empereur, malgré ce qu'il s'est empressé de dénoncer sur la partialité d'autres écrivains (I, 1, 1-2 ; II, 15, 7). Le portrait moral du souverain, exempt de précisions factuelles et de détails événementiels, se rapproche donc des discours sur la royauté et des éloges royaux pour devenir une sorte de « miroir du prince ». Plus qu'un simple éloge, ce portrait, enrichi du discours de l'empereur mourant, sollicite activement l'imitation de Marc auprès de son fils et des futurs empereurs, ainsi qu'une participation dynamique de ses amis dans la reprise de l'éducation du fils. Dans un dernier enseignement, l'empereur les instruit sur les dangers d'un mauvais gouvernement et, surtout, d'un prince trop jeune laissé à lui-même. C'est selon ces principes qu'Hérodien construira la suite de son récit et qu'il mesurera la qualité morale des successeurs de Marc Aurèle : les bons princes furent ceux qui imitèrent avec succès l'empereur philosophe, les mauvais ceux qui y échouèrent ou, pire, qui ne s'y essayèrent même pas.

2. LA CONSÉCRATION PAR L'IMITATION

Pour Hérodien, l'*optimus princeps* possédait ainsi toutes les vertus, cardinales et autres, et en imprégnait sa conduite dans chaque aspect de sa vie. Il ne lui suffisait pas de bien mener ses tâches impériales et civiques, il lui fallait également montrer un comportement irréprochable envers ses proches et ses amis. Les qualités que l'historien attribue à Marc sont tributaires d'une longue tradition littéraire gréco-romaine : les seules curiosités de cette représentation demeurent la brièveté de l'aspect guerrier et, surtout, l'absence d'éléments pieux. Du reste, le portrait de Marc Aurèle donne parfois l'impression d'un ornement destiné à capter, dès les premières lignes, l'intérêt du public puisque, comme nous l'avons déjà relevé plusieurs fois, les paragraphes consacrés à l'empereur philosophe apportent peu d'informations historiques. Les éléments factuels sont de plus remaniés par Hérodien afin d'offrir une représentation idéale et idéalisée du prince.

Cependant, l'épisode du règne de Marc n'est pas seulement un exercice rhétorique, et s'il permet de remettre en contexte le sujet de l'œuvre complète, comme une sorte d'introduction, ce n'est pas non plus la finalité principale qu'il faut lui attribuer. Marc Aurèle, en effet, constitue pour Hérodien la source de son questionnement sur la tyrannie. L'historien accorde même à l'empereur une longue introspection sur les souverains passés, particulièrement sur les jeunes tyrans pourvus d'une autorité absolue et de ressources immenses. Bien plus, en présentant ainsi Marc en tête de l'œuvre, Hérodien établit son idéal du prince et le fondement de toute comparaison à venir, qu'il s'agisse de tyrans ou de bons souverains. Les empereurs qui succédèrent à Marc lui sont par conséquent comparés de façon systématique, autant dans leur façon de gouverner et de se comporter que dans leurs qualités morales intrinsèques. La présence de l'empereur

philosophe est donc sensible dans l'ensemble de l'œuvre, imprégnant presque chaque règne de son autorité morale.

Pour certains des empereurs, l'auteur émet une comparaison explicite : il formule ainsi le désir clair pour un empereur de se rapprocher de Marc Aurèle. Il peut s'agir par exemple de références dans la titulature, d'imitations volontaires des agissements ou de parallèles avec les vertus morales de l'empereur philosophe. Il en va de même pour les princes qui se seront écartés, délibérément ou non, du règne ou de la personne de Marc. Pour d'autres souverains, Hérodien procède plutôt par allusions : dans les comportements qu'il loue ou qu'il blâme se reflètent soit en calque soit en négatif ceux de l'empereur philosophe. En ce qui concerne la seconde catégorie, on a parfois l'impression que la qualité morale de l'empereur est idéalisée moins en elle-même que pour le modèle, théorique et général, qu'elle offre. C'est pourquoi nous nous concentrerons surtout, dans cette deuxième partie, sur les comparaisons explicites, positives et négatives, pour mieux mettre en lumière et même valider l'excellence de Marc. Nous étudierons les cas de cinq empereurs : partant d'abord des deux comparaisons négatives avec l'empereur philosophe (Macrin et Commode), nous verrons comment l'un tenta d'imiter Marc Aurèle tandis que l'autre s'en distancie volontairement, des comportements qui reçoivent, finalement, un jugement similaire chez Hérodien. Les cas de Septime Sévère et d'Alexandre Sévère nous serviront de transition, car l'aspect trop forcé, pour l'un, de son imitation l'exclut de la seconde série, et l'échec guerrier, pour l'autre, l'empêche d'intégrer la catégorie des princes excellents. Nous terminerons par la seule comparaison entièrement positive, Pertinax. En outre, certaines de ces analyses, particulièrement celle d'Alexandre, permettront de montrer toute l'ambiguïté de la distinction entre le modèle spécifique de Marc Aurèle et le modèle plus théorique de l'*optimus princeps*. Enfin, les nombreuses ressemblances des *boni principes* avec Marc consacreront la figure de l'empereur philosophe en tant que parangon de vertu dans l'*Histoire des empereurs*.

2.1 Les imitations manquées

2.1.1 Macrin

En 217, Macrin succéda à Caracalla, dont il avait été l'un des préfets du prétoire. Après les excès tyranniques de Caracalla, l'accession de Macrin fut, au moins au début, assez bienvenue ; il n'y eut que les soldats pour s'en mécontenter et regretter la mort de leur compagnon d'armes. Or, l'impression qui subsista finalement de Macrin fut généralement négative, sans doute redevable en grande partie à la critique cassienne relativement dure, où l'empereur maure est représenté comme un usurpateur de la pire espèce, hybristique, barbare et tyrannique. Le point focal de cette condamnation réside dans son statut équestre, indigne, selon Dion, de la dignité impériale. Ce souci essentiellement sénatorial ne transparait pas chez Hérodien : on trouve, dès lors, un portrait différent de Macrin chez cet historien, qui aura des préoccupations autres que le rang ou la naissance.

Dans l'*Histoire des empereurs*, l'usurpateur Macrin apparaît à première vue comme l'exemple typique du despote à l'orientale. Il affectionnait en effet l'or et les gemmes, portait des habits efféminés, que Caracalla raillait (IV, 12, 2 et V, 2, 4), s'adonnait sans retenue au plaisir (V, 2, 4), « cédait à ses envies débridées et avait en horreur ce qui, des mets et des boissons, était sans valeur et dont on s'était débarrassé » (IV, 12, 2)¹, se voyait reprocher sa mollesse et son relâchement par l'armée (V, 2, 5) et était superstitieux (IV, 12, 3). Cet aperçu du portrait de Macrin offre un bon exemple de la description courante des tyrans, qui reprend les lieux communs du luxe et de la luxure, de l'indolence et de la volupté. Cependant, l'historien souligne également que Macrin s'efforçait de prendre exemple sur Marc Aurèle². Son imitation de la figure antonine se voit autant dans son apparence physique que dans son comportement. Ainsi Macrin « taillait avec soin sa barbe, marchait plus doucement qu'il n'était nécessaire, répondait à ceux qui s'approchaient pour lui parler si lentement et difficilement que souvent on ne l'entendait pas, vu qu'il baissait la

¹ διαίτη ἐλευθερίῳ χρώμενον καὶ τὰ φαῦλα καὶ ἀπερριμμένα τῶν ἐδεσμάτων καὶ ποτῶν μυσσάτομενον.

² L'étude de G. Marasco, « L'idéologie impériale de Macrin », *REA* 98 (1996), p. 187-195, si elle s'attache à la volonté de filiation de Macrin avec Sévère, Caracalla et même Pertinax, tait curieusement cette idée qu'on retrouve (uniquement ?) chez Hérodien, malgré une utilisation abondante de l'historien.

voix » (V, 2, 3)³. Hérodien pousse l'imitation de Macrin jusqu'à la caricature : en tentant de se conformer à l'idéal de l'empereur philosophe, Macrin en devient la copie ridicule. Tout du prince est trop ou trop peu ; son manque de modération et de juste mesure déjà constaté dans ses préférences alimentaires et vestimentaires s'étend alors à tout aspect de sa vie, physique ou moral. C'est là, semble-t-il, l'essence du reproche fait par l'historien à Macrin. En effet, non seulement il n'eut pas les qualités nécessaires pour bien régner en tant que prince ordinaire, mais il tenta en plus de le faire au même titre que l'*optimus princeps*, car « il cherchait à imiter ces habitudes, comme si c'était celles de Marc » (ἐζήλου δὲ ταῦτα ὡς δὴ Μάρκου ἐπιτηδεύματα, V, 2, 4), précise Hérodien⁴. C'est pour cette prétention et pour l'échec de l'imitation que l'auteur critique réellement l'empereur équestre, qui « pour le reste de sa vie, ne l'imita pas » (τὸν δὲ λοιπὸν βίον οὐκ ἐμιμήσατο, V, 2, 3-4). Sur ce point, l'historien est clair : si Macrin voulut reproduire les manières de Marc (ὡς δὴ Μάρκου), il le fit seulement en surface ou, mieux, essaya de transposer dans des comportements physiques et évidents les vertus morales et spirituelles de l'empereur philosophe qu'il ne possédait pas véritablement lui-même. Bien qu'on ait dit que la particularité de la philosophie de Marc était son aspect pratique et concret, ici le rapport est autre : dans le cas de Marc Aurèle, comme dans celui du bon prince, les agissements se fondent sur la vertu, et non pas l'inverse, car la qualité morale ainsi créée ne serait qu'artifice et illusion.

Macrin se défendit par ailleurs d'être le premier empereur équestre en soutenant que Marc et Pertinax provenaient « de langes ordinaires » (ἐξ ἰδιωτικῶν σπαργάνων, V, 1, 8) – ce qui est faux pour le premier (pour le second, cf. II, 3, 1)⁵. Le rang équestre de Macrin ne mécontente certainement pas autant Hérodien qu'un Dion issu de l'ordre sénatorial : Dion rapporte en effet que « Macrin avait ravi le pouvoir impérial alors qu'il était encore chevalier » (τὴν αὐτοκράτορα ἀρχὴν ἰππεύων ἔτι ἠρπάκει, LXXVII, 14, 8)⁶. Le mépris du

³ γένειόν τε ἀσκῶν βαδίζων τε πλέον τοῦ δέοντος ἡρεμαίως, βραδύτατά τε καὶ μόλις τοῖς προσιούσιν ἀποκρινόμενος ὡς μηδ' ἀκούεσθαι πολλάκις διὰ τὸ καθιεμένον τῆς φωνῆς. Cf. *Histoire Auguste, Macrin*, XIII, 4-5.

⁴ La perception personnelle de Macrin constitue un bon exemple de discours ironique chez Hérodien. Il se dit ainsi, dans une lettre envoyée au sénat juste après sa prise de pouvoir, doux, modéré, capable (V, 1, 1-6).

⁵ Cf. *infra* p. 146-147.

⁶ Entre autres, LXXVIII, 18, 4 : « au sujet de sa basse condition » (περὶ τῆς ταπεινότητος αὐτοῦ) ; et, surtout, LXXVIII, 41, 2-3 : « s'il ne s'était pas attaché le pouvoir, mais s'il avait choisi quelqu'un de ceux qui faisaient partie du sénat pour être à la tête du pouvoir romain, il aurait engendré un empereur » (εἴ γε μὴ αὐτὸς αὐταρχῆσαι ἐπετεθυμήκει, ἀλλ' ἐπιλεξάμενός τινα τῶν ἔξ γε τὴν γερουσίαν τελούντων τῆς τῶν Ῥωμαίων

sénateur est manifeste dans le verbe qu'il choisit, ἀρπάζω, qui suggère une prise de pouvoir illégitime, voire armée, et dans la position enclavée du ἰππεύων ἔτι, dans lequel on perçoit toute l'indignation de l'historien. En revanche, c'est sans doute aucun la qualité médiocre de l'usurpateur et les prétentions antonines qui offensent l'auteur de l'*Histoire des empereurs*⁷. Malgré tout, Macrin demeure un empereur ni particulièrement bon ni particulièrement mauvais⁸, qui rappellera peut-être Vérus. Hérodien accorde bien à Macrin certains mérites : l'empereur, la cinquantaine passée, se rapprochait au moins par l'âge et l'expérience du type idéal d'empereur chez l'historien. Macrin, en effet, « n'était pas sans expérience des affaires juridiques et, surtout, avait une connaissance du droit » (τῶν δὲ ἐν ἀγορᾷ οὐκ ἀπειρώς εἶχε, καὶ μάλιστα νόμων ἐπιστήμης, IV, 12, 1)⁹. Hérodien cite encore sa purge de criminels et de dénonciateurs (V, 2, 1-2) et sa paix avec les barbares (IV, 15, 6-8). Seulement, du point de vue de la personnalité, Macrin était un homme indolent, efféminé, couard¹⁰. Le sénat blâmait d'ailleurs son manque d'énergie et de fibre morale (ῥαθυμίαν τε καὶ τρόπων χαυνότητα, V, 5, 2) et ses propres soldats le trouvaient trop dissolu (αὐτοῦ τῷ βίῳ ὡς ἀνειμένῳ ; ἐν χλιδῇ καὶ τρυφῇ διατώμενον, V, 2, 5-6). Si, d'ordinaire, l'armée était la première à bénéficier de largesses et de privilèges particuliers, elle était également habituée à une relation de camaraderie avec l'empereur, comme ce fut le cas sous Sévère et

ἀρχῆς προστατῆσαι, αὐτοκράτορα αὐτὸν ἀπεδείξει), où Dion exprime la nécessité du titre sénatorial pour mériter la dignité impériale, ce dont Macrin ne disposait pas encore (« et il n'avait pas le nom de sénateur », μηδ' ὄνομα βουλευτοῦ ἔχων, LXXVIII, 41, 4). L'empereur équestre n'échappa pas, en outre, à la couardise propre à sa race (« et, en effet, étant Maure, il s'effrayait terriblement », καὶ γὰρ Μαῦρος ὧν δεινῶς ἐδείμαινε, LXXVIII, 27, 1 – où il faut remarquer le polyptote expressif), encore que Dion admette ailleurs que « grâce à sa douceur, Macrin fit de l'ombre sur ses origines si vulgaires » (τῇ δὲ ἐπιεικείᾳ καὶ ἐκεῖνο συνεσκίαζεν, LXXVIII, 11, 2). Cf. aussi, LXXIX, 40, 3 : « en faisant entrevoir une vertu » (ἀρετὴν τε ὑποδεικνύων) ; LXXVIII, 41, 2 : « et il aurait pu être loué au-dessus de tous les hommes » (καὶ ὁ μὲν ἐπαινεθεῖς ἂν ὑπὲρ πάντας ἀνθρώπους).

⁷ Pour sa part, le rédacteur de l'*Histoire Auguste* semble associer origine modeste et médiocrité : II, 1 ; IV, 1 ; V, 5, etc. La relation généralement admise du biographe avec le cercle des Nicomaques et des Symmaques, à défaut de faire lui-même partie de l'une des *gentes*, et la forte tendance sénatoriale de l'œuvre contribuent à la dévalorisation de Macrin qui n'est nulle part modéré, honnête ou intègre. Sur l'identité de l'auteur, cf. entre autres M. Festy, « Les Nicomaques, auteurs de l'*Histoire Auguste*. La jalousie des méchants », *CRAI* 148 (2004), p. 151-161, qui l'identifie comme Nicomaque Flavien Junior.

⁸ On retrouve le même jugement partagé chez d'autres : par exemple, Julien se contente de le traiter de « fuyard sanguinaire » (φυγὰς μαιφόνος, *Césars*, X), Aurélius Victor écrit qu'il ne nous reste de Macrin et de Diadumène que « leur caractère cruel et sauvage » (*saevos atque inciviles animos*, *Césars*, XXII, 1), mais le Pseudo-Aurélius rapporte qu'on l'assassina « parce qu'il aurait réduit le luxe des soldats et leur solde trop élevée » (*quod Macrinus militarem luxuriam stipendiaque profusiora comprimeret*, XXII), entreprise qui, au vu de la corruption sans cesse croissante de l'armée, aurait sans doute été bienvenue chez les troupes.

⁹ Cf. l'*Histoire Auguste*, réticente : « Macrin n'était pas incompetent en matière de droit » (*fuit in iure non incallidus*, *Macrin*, XIII, 1) et Dion, LXXVIII, 11, 2 ; LXXVIII, 40, 3.

¹⁰ Certes un vice, la mollesse semble toutefois posséder un statut particulier chez Hérodien, cf. *infra* p. 83 sq.

sous Caracalla. Le mode de vie de Macrin, qui ne convenait certes pas à un homme de guerre, rompait donc avec cette tradition des souverains précédents.

Hérodien, au contraire de Dion et de l'*Histoire Auguste*, n'insiste pas spécifiquement sur les origines modestes ou semi-barbares de Macrin. Curieusement, la volonté première de se rattacher en apparence et en comportement à la mémoire de Marc qu'attribue l'historien à Macrin, dont on ne trouve d'ailleurs trace ni chez Dion ni dans l'*Histoire Auguste*¹¹, paraît accorder quelque mérite supplémentaire à Macrin et le racheter provisoirement. Cette originalité d'Hérodien, qui est généralement circonspect dans son utilisation des références à Marc, souligne au moins une certaine sympathie – peut-être, précisément, en raison de la condition modeste de l'empereur maure¹². Toutefois, c'est bien l'échec de cette imitation de Marc qui consolida le jugement final d'Hérodien¹³ sur Macrin, qui n'aura pas su égaler son modèle¹⁴, échec qui explique tous les défauts de l'empereur évoqués plus haut. En cela, la fin de l'empereur était, pour l'historien, inévitable (τῆς τύχης παρασχούσης, V, 3, 1), vraisemblablement accélérée par son mauvais jugement et ses vertus inadéquates et insuffisantes pour sa nouvelle fonction.

Ces défauts trouvèrent d'ailleurs confirmation dans la mort de l'empereur maure. Pour échapper à ses ennemis, l'empereur se rasa la barbe, revêtit des vêtements ordinaires au lieu de ses vêtements princiers et prit la fuite (V, 4, 7) ; il fut découvert alors qu'il se cachait dans un faubourg et finalement décapité (V, 4, 11)¹⁵. Son déguisement et sa cachette illustrent bien les apparences qu'il souhaitait tromper en adoptant les traits d'un

¹¹ Pour l'anonyme de l'*Histoire Auguste*, c'était plutôt à l'autorité de Sévère qu'il souhaitait se raccrocher, en prenant son nom et en attribuant à son fils le nom de Caracalla : *Macrin*, II, 1 ; V, 7 ; XI, 2.

¹² Cf. *supra* p. 3-4, sur les professions possibles d'Hérodien.

¹³ Pour Dion, peut-être, en plus de sa soif de pouvoir, sa couardise inhérente ? En effet, confronté à sa mort, Macrin fuit « comme un esclave fugitif » (δραπετεύσας, d'après E. Cary, dans la traduction Loeb), « appréhendé comme une sorte de voleur » (συλληφθεῖς ὑπὸ τῶν τυγχόντων ὡς περ τις ληστής, LXXVIII, 40, 5).

¹⁴ L'*Histoire Auguste*, pour sa part, insiste particulièrement sur le caractère cruel et sanguinaire de l'empereur (*sanguinarius*, XII, 1 ; *longum est eius crudelitates omnes aperire*, XII, 3 sq. ; *macelli specia domus eius cruentarentur sanguine uernalarum*, XIII, 3 ; *crudelitatem miram*, XIV, 1). Macrin « [réprouvait] même la discipline des temps antérieurs, louant Sévère seul devant tous les autres » (*incusans quin etiam superiorum temporum disciplinam ac solum Seuerum prae ceteris laudans*, XII, 1).

¹⁵ Ironiquement, il se montra fort vaillant et énergique : « il chevauchait nuit et jour, allant au devant de la rumeur de son sort » (νύκτωρ τε καὶ μεθ' ἡμέραν ὠδοιπόρει, φθάνων τὴν φήμην τῆς ἑαυτοῦ τύχης, V, 4, 8).

autre et, pire, ceux du prince exemplaire. On comprendra que l'évocation de la barbe, d'emblée anodine, renvoie directement à Marc : la rapide propension à se raser la barbe, trait distinctif des Antonins et marque par excellence du philosophe, consolide donc le caractère superficiel et artificiel de son imitation de la figure de Marc Aurèle. De la même manière, son abandon spontané des marques de la dignité impériale suggère la faiblesse de son pouvoir qui ne se fondait, en fin de compte, que sur des artifices faciles à délaisser. En cela, sa mort fut un miroir de vérité, en regard de sa vie factice, entièrement construite sur l'apparence.

2.1.2 Commode

On ne peut cependant comparer en rien l'imitation manquée de Macrin à la distanciation complète et délibérée de Commode, premier empereur porphyrogénète qui succéda à Marc Aurèle en 180. Cette spécification n'est pas anodine : ce fut en effet la seule succession héréditaire chez les Antonins, car les successeurs avaient plutôt été choisis en fonction de leur qualité¹⁶, puis adoptés en tant qu'héritiers. Comme pour se détacher définitivement de sa filiation naturelle, Commode fit donc exécuter les amis sénateurs et aristocrates du père (I, 9, 1) puis ses derniers Amis (I, 17, 2), alors qu'il s'en était d'abord remis à leurs conseils, comme son père l'avait souhaité¹⁷. Il s'entoura ensuite exclusivement de sycophantes, de clowns et d'artistes de tous genres et fut complètement contrôlé par eux (I, 13, 8)¹⁸. De même, les belles études encouragées par son père, tout comme la noble pratique de l'exercice physique, furent vite oubliées au profit d'une quête continue des plaisirs (I, 13, 7) et de l'entraînement à la course de chars et à la chasse (I, 13, 8). Dans une caricature de ses premières études, Commode s'entoura alors des meilleurs archers et lanciers barbares pour l'entraîner au combat gladiatorial (I, 15, 2). Tout ce qui le rattachait à son père, tout ce que lui avait légué Marc en possessions matérielles et, surtout, spirituelles, il s'en défit clairement et irrévocablement.

¹⁶ Selon le « choix du meilleur ». Or, il est vrai qu'ils avaient malgré tout un certain lien de parenté avec l'empereur précédent.

¹⁷ On remarquera au passage qu'en ce qui concerne Hérodien la source du pouvoir de Commode ou, autrement dit, la nature héréditaire de la transmission du pouvoir de Marc à Commode, consacre en quelque sorte la ruine des Antonins. Sur les modes de succession dynastique chez Hérodien, *cf. infra* p. 146-152.

¹⁸ Ceux-là constituaient l'entourage typique du tyran : intéressé, sans réelle préoccupation politique, assoiffé de pouvoir et de richesses, doté d'une loyauté contestable, *etc.*

Bien plus, ce sont les aspirations divines du prince qui portèrent à son paroxysme sa renonciation à la filiation antonine. Selon Hérodien, l'empereur s'imaginait en effet en nouvel Héraclès et désirait se faire honorer en tant que tel de son vivant (I, 14, 8)¹⁹. Les spectacles de Commode dans l'arène comme chasseur de bêtes sauvages et comme gladiateur (I, 15, 7) lui servirent à fixer sur sa nouvelle *persona* héracléenne le pouvoir impérial et à s'assurer la loyauté populaire grâce à la renommée du héros mythologique. « Le bonheur du ventre » (τὸ εὐδαιμον γαστρί, I, 6, 1) de Commode, ses excès et son insatiabilité (II, 1, 3) rappellent d'ailleurs la passion démesurée du héros pour le vin²⁰. De la même façon, Commode « recouvrit la tenue impériale de la peau de lion et prit dans ses mains la massue [d'Héraclès] » (I, 14, 8)²¹, qui constituaient les signes distinctifs de l'Alcide. Or, ses « habits teints en pourpre et brodés d'or » (άλουργεῖς καὶ χρυσοφεῖς ἐσθῆτας, I, 14, 8) peuvent, à première vue, surprendre puisque ce faste vestimentaire fait plus penser à la mode asiatique efféminée – gage de la mollesse typique des barbares orientaux – qu'à Héraclès. On se rappellera cependant l'épisode chez Omphale²² : à l'instar du héros grec, Commode revêtait des tuniques féminines, « illustrant, au moyen d'une seule tenue, la prodigalité des femmes et la force des hommes » (I, 14, 8)²³. Comme Hérodien le remarque, l'imitation d'Héraclès par le jeune empereur semblait donc cohérente et, surtout, complète à tous égards.

¹⁹ Sur cette association à Héraclès, il faut se référer à l'étude d'O. J. Hekster, « Commodus-Hercules : The People's Princeps », *SCI* 20 (2001), p. 51-83, qui analyse la représentation matérielle de Commode en Héraclès, ses rapports avec la gladiature et l'idéologie impériale que le prince souhaitait propager. D'après J. Béranger, le rapprochement entre l'empereur et Hercule remontait au tout début du principat. À l'exception d'Auguste et Trajan, les princes qui s'identifièrent à l'Alcide paraissent être parmi les plus tyranniques : Tibère, Caligula, Néron, Domitien. Cf. *Recherches sur l'aspect idéologique du principat*, p. 181-183.

²⁰ Cela fournissait en plus le prétexte idéal de sa mort (II, 1, 3).

²¹ βασιλειον σχῆμα λεοντῆν ἐπεστρώοντο καὶ ρόπαλον μετὰ χειρας ἔφερον.

²² Selon C. R. Whittaker, le culte oriental d'Héraclès présentait des éléments homosexuels et même féminins, cf. la note 1 au passage I, 14, 8. Il cite notamment Plutarque, *Questions grecques*, 58 : « pourquoi, à Cos, le prêtre d'Héraclès à Antimachie entreprend le sacrifice vêtu d'un habit féminin et la tête coiffée d'un bandeau ? » (διὰ τί παρὰ Κόοις ὁ τοῦ Ἡρακλέους ἱερεὺς ἐν Ἀντιμαχείᾳ γυναικεῖαν ἐνδεδυμένος ἐσθῆτα καὶ τὴν κεφαλὴν ἀναδούμενος μίτρα κατάρχεται τῆς θυσίας;). Cf. les notes 303 et 306 de J. Boulogne à ce passage (*Œuvres morales*, Paris, Les Belles Lettres, 2002). En outre, les prêtres du culte d'Héraclès à Chypre prenaient « les habits féminins » pour accomplir les sacrifices (γυναικείας στολαῖς, Jean le Lydien, *Sur les mois*, IV, 67). Cf. l'étude de D. van Berchem, « Sanctuaires d'Hercule-Melqart (suite et fin) », *Syria* 44 (1967), p. 307-338, p. 317-319.

²³ ὕφ' ἐνὶ σχήματι καὶ θηλειῶν πολυτέλειαν καὶ ἠρώων ἰσχὺν μιμούμενον. Sur cette question des habits féminins de Commode, Dion, pour sa part, ne fait qu'une allusion ethnique (LXXII, 17, 3-4) ; l'*Histoire Auguste* associe, à la suite d'Hérodien, les deux aspects du personnage herculéen : *in ueste muliebri et pelle leonina* (Commode, IX, 5), mais pourrait ne faire allusion qu'au ridicule de l'empereur, plus qu'à la portée mythologique suggérée par Hérodien.

L'auteur insiste également sur l'apparence physique de Commode, dont la description est particulière, en ce qu'elle est dans l'*Histoire des empereurs*, sinon la seule du genre, du moins la plus détaillée :

Ainsi donc Commode était-il de naissance noble ; outre la fleuraison de son âge, il était aussi d'une apparence spectaculaire, grâce à la symétrie de son corps et à la beauté de son visage non sans virilité. En effet, les éclats de ses yeux étaient calmes et enflammés ; il avait une chevelure par nature blonde et bouclée, de sorte que, si jamais il se promenait au soleil, il en émanait de lui un flamboiement si grand que certains croyaient qu'on répandait sur lui de la poussière d'or alors qu'il s'avançait et que d'autres l'honoraient comme un dieu, disant qu'un halo céleste apparut autour de sa tête avait accompagné sa naissance. Et des germes de blé, qui commençaient à éclore, fleurissaient sur ses joues. Les Romains, ayant contemplé un tel empereur, l'accueillaient avec des acclamations de toutes sortes et des couronnes et des fleurs qu'ils lui lançaient (I, 7, 5-6)²⁴.

Ce portrait de Commode se rapproche d'une *ekphrasis* : le vocabulaire imagé capte effectivement l'attention et fait revivre ces moments dignes d'un véritable spectacle (ἀξιοθέατος, θεασάμενοι). On arrive presque à sentir le feu (πυρώδεις, πυροειδές) et à percevoir l'éclat (ἐκλάμπειν) et la lumière (δι' ἡλίου). L'auteur fait appel à tous les sens : on entend ainsi les acclamations diverses de la foule (εὐφημίαις παντοδαπαῖς). En outre, ce passage dynamique et sensitif met l'accent sur l'apparence divine de Commode, dont cet ἐκθειάζειν se veut sans doute le point focal de la description. Mieux encore, la perfection physique et la beauté, qu'Hérodien n'accorde à aucun autre, évoquent l'apparence spectaculaire des dieux – l'auteur ne parle-t-il pas d'ailleurs d'un « halo céleste » (αἴγλην οὐράνιον) ? –, insupportable dans son état naturel à la vue des hommes. D'ailleurs, les yeux enflammés de Commode suggèrent également un aspect divin : en effet, l'éclat traduisait une essence divine que cherchèrent surtout à illustrer les auteurs postérieurs, à une époque

²⁴ Γένους μὲν οὖν ὁ Κόμοδος οὕτως εἶχε, πρὸς δὲ τῇ τῆς ἡλικίας ἀκμῇ καὶ τὴν ὄψιν ἦν ἀξιοθέατος σώματός τε συμμετρία καὶ κάλλει προσώπου μετ' ἀνδρείας. Ὀφθαλμῶν τε γὰρ ἄρθμοιαιτ' καὶ πυρώδεις βολαί, κόμη τε φύσει ξανθὴ καὶ οὐλῆ, ὡς, εἴποτε φοιτῆ δι' ἡλίου, τοσοῦτον ἐκλάμπειν αὐτῷ πυροειδές τι, ὡς τοὺς μὲν οἶεσθαι ρίνημα χρυσοῦ προϊόντι ἐπιπάσσεσθαι, τοὺς δὲ ἐκθειάζειν, λέγοντας αἴγλην τινὰ οὐράνιον περὶ τῇ κεφαλῇ συγγεγενῆσθαι αὐτῷ· ἰουλοὶ τε αὐτοῦ κατιόντες ταῖς παρειαῖς ἐπήνθουν. Τοιοῦτον δὲ θεασάμενοι τὸν βασιλέα οἱ Ῥωμαῖοι, εὐφημίαις τε παντοδαπαῖς καὶ στεφάνων καὶ ἀνθέων βολαῖς ὑπεδέχοντο. On trouve, dans l'édition récente de C. M. Lucarini, la leçon ἀρθμοίαι, d' ἄρθμοις, « ajusté » ou « uni », qui dans ce contexte n'est pas très parlante. Pour ἄρθμοις, le Liddell-Scott présente également « calme », en citant précisément ce passage d'Hérodien ; le rapprochement ἀρθμοίαι καὶ πυρώδεις apparaît cependant un peu curieux. La leçon θερμαί de C. R. Whittaker, dès lors, semble convenir davantage, mais il faut reconnaître, à la lecture des appareils, qu'il y a, finalement, autant de corrections possibles que d'éditeurs. Nous avons adopté la solution de la plus récente édition et la définition du Liddell-Scott.

où l'empereur et la dignité impériale s'étaient sacrnalisés²⁵. Or, bien que ce ne fût pas encore le cas lors du règne de Commode, l'intention d'Hérodien paraît semblable puisque cette précision relie l'empereur à une force surnaturelle, à l'image de ce que Commode souhaitait projeter comme *persona* publique²⁶.

Du reste, on se demandera si, en plus de l'allusion divine, cette longue description de beauté physique ne pourrait pas aussi servir à rappeler que, pour l'historien, la tyrannie de Commode n'était pas innée. Aux yeux d'Hérodien, ces vices ne pouvaient en aucun cas provenir de Marc – qui lui aura finalement légué une perfection naturelle et de très estimés conseillers –, mais plutôt le fruit de mauvaises influences externes. En effet, il est frappant de constater l'abondance des références à la belle naissance de Commode, qui est même dit « le plus noble des empereurs qui ont vécu avant lui » (εὐγενέστατός τε τῶν πρὸ αὐτοῦ γενομένων βασιλέων, I, 17, 12). Bien plus, cette insistance d'Hérodien sur des termes comme εὐγενής (I, 7, 3 ; I, 15, 7 : II, 3, 1), εὐγένεια (II, 10, 3 ; V, 1, 6) et εὐπατρίδης (I, 7, 4)²⁷ suggère sa volonté de distancier Marc Aurèle des vices de Commode, voire de l'en détacher complètement. S'il est vrai que la noblesse de la naissance, ou du prestige ancestral, intéresse généralement peu l'historien et, surtout, ne fait pas partie de ses critères du bon prince²⁸, le cas Marc Aurèle / Commode est forcément différent. Hérodien met ainsi

²⁵ F. Heim, *Virtus : idéologie politique et croyances religieuses au IV^e s.*, Berne, Lang, 1991, p. 191-193.

²⁶ Ou était-ce, là encore, la présence tacite de Marc, empereur désormais divinisé, qu'Hérodien désirait insérer dans ce portrait de Commode, pour consolider l'innocence de son *optimus princeps* ? Par ailleurs, on lit dans l'*Histoire Auguste* (Commode, XVII, 3) que Commode avait « la chevelure toujours teinte et constellée de paillettes d'or » (*capillo semper fucato et auri ramentis inluminato*). Comme, d'ordinaire, avoir les cheveux blonds rapprochait du lion (cf. M. Gleason, *Making Men : Sophists and Self-Presentation in Ancient Rome*, Princeton, Princeton University Press, 1995, p. 29-37) et, par extension, d'Héraklès, l'anonyme peut ainsi signifier le caractère cosmétique ou, mieux, artificiel de la *persona* herculéenne de Commode et de son essence divine.

²⁷ Cf. D. Roques, « Le vocabulaire politique d'Hérodien », p. 47-49. Sur ces termes grecs relatifs à la noblesse, leur signification et leurs équivalents latins, cf. A. Bérenger-Badel, « Regards des historiens grecs du III^e siècle de notre ère sur la noblesse romaine », *Ktèma* 30 (2005), p. 299-316, surtout p. 302 ; 304-309.

²⁸ Comme on peut l'entrevoir, la question de la noblesse chez Hérodien est sans doute plus complexe. Par exemple, Albinus, riche et bien né (II, 15, 1-2), préféré du sénat (III, 5, 2), se révéla un homme superficiel, simple, crédule (II, 15, 3-5), arrogant (III, 5, 2), en plus d'être indolent (III, 7, 1) et couard (III, 7, 2), qui eut un règne bref et peu remarquable. Or, comme l'historien le rapporte pour chacun, les nouveaux empereurs cherchaient sans cesse à se rattacher aux précédents, en prenant leurs noms ou en s'arrogant d'obscur liens familiaux – par exemple, Sévère prit le nom de Pertinax (II, 10, 1) et Héliogabale était dit fils illégitime de Caracalla (V, 3, 10). Hérodien adhérait-il à cette nécessité de légitimer par une naissance noble un nouveau pouvoir ? Parfois, il semble certes y attacher un certain intérêt (cf. les dyarques Maxime et Balbin, en VIII, 8, 1 ; VIII, 8, 4), mais les cas de Commode et d'Albinus ou, mieux, celui de Pertinax nous font plutôt penser que, si la belle naissance peut être un facteur de la qualité morale, elle n'est en aucun cas fondamentale, ni

l'accent sur l'ascendance prestigieuse de Commode, ce qu'il ne fait pour aucun autre empereur, à moins de vouloir l'en blâmer. Or, pour l'historien, un être vertueux tel que Marc n'aurait, en aucun cas, pu engendrer un tyran de la sorte, ni même lui transmettre des prédispositions au vice : toute la tyrannie de Commode est mise au compte de son manque d'expérience et de sa jeunesse, dont profitèrent largement des personnages malveillants et malintentionnés.

Le principe de la tyrannie de Commode est confirmé à la fin du premier livre de l'*Histoire des empereurs*, lors de sa mort. Hérodien rappelle ses origines très nobles, son courage, son adresse et son habileté et il ajoute également que « sa beauté fit de lui le plus bel homme de son temps et [que] sa prestance le mit au-dessus du lot » (I, 17, 12)²⁹. Cependant, sa volonté de se dissocier de Marc, exacerbée par ses aspirations divines, constitue le trait marquant de son règne. D'ailleurs, la faute de Commode se transforme en une impiété double : le prince se fit en quelque sorte parricide de la mémoire du père vertueux et aspira à la divinité de son vivant. De plus, plutôt que de revendiquer à juste titre l'héritage antonin, c'est par son ascendance soi-disant divine et son rapprochement avec Héraklès que l'empereur souhaitait s'attacher la loyauté du peuple, à travers les jeux et spectacles et l'exaltation du culte déjà populaire du héros. L'adoption de Zeus comme père légitime couronna la tyrannie de Commode : en effet, « il ordonna qu'on l'appelât Héraklès fils de Zeus, plutôt que Commode, fils de Marc » (I, 14, 8)³⁰. Qu'il reniât ainsi Marc semble constituer le comble du vice pour Hérodien³¹. Le jeune prince renonça même à la titulature impériale et familiale habituelle pour préférer « au titre de Vainqueur des Germains celui de Vainqueur de mille gladiateurs » (ἀντὶ δὲ Γερμανικοῦ μονομάχου χιλίου νικήσαντος, I, 15, 9), rendant dès lors officielle cette disgrâce de la lignée antonine.

même particulièrement importante. Cf. A. Bérenger-Badel, « Regards des historiens grecs », p. 304 sq. ; cf. *infra* p. 144-147, pour une analyse du discours de Macrin, en V, 1, 2-8, dans lequel l'empereur compare les mérites d'une belle naissance à ceux d'une qualité morale et d'une expérience propres.

²⁹ κάλλει τε τῶν καθ' αὐτὸν ἀνθρώπων εὐπρεπέστατος αὐταρκέστατος τε συμμετρία σώματος.

³⁰ [...] ἀντὶ δὲ Κομόδου καὶ Μάρκου υἱοῦ Ἡρακλέα τε καὶ Διὸς υἱὸν αὐτὸν κελεύσας καλεῖσθαι [...].

³¹ On remarquera qu'en plus d'une convergence de tous les défauts de Commode vers une imitation d'Héraklès, la débauche et les excès coutumiers servent également à appuyer le rapport antithétique qui confronte le père, exemplaire, et le fils, tyrannique, comme ce sera également le cas pour Sévère et Caracalla.

Pour Hérodien, Commode proclamait ainsi son mépris des traditions et de son ascendance exemplaire et se plaçait volontairement à l'opposé de Marc³².

Si Macrin tenta une imitation médiocre de Marc, Commode procéda à une distanciation complète et volontaire de sa figure paternelle. Hérodien ne manque pas de trouver plusieurs qualités au jeune prince, mais celles-ci, plus qu'à une réhabilitation du personnage, servent plutôt à excuser Marc d'avoir légué à Rome un tel empereur. L'historien insiste donc sur les vertus innées de Commode et les vices développés par la suite, ainsi que sur son impuissance face à un entourage pernicieux. Enfin, la faute de ce nouvel Héraklès est également religieuse et double : elle représente en effet un reniement délibéré du père mortel, de l'*optimus princeps*, et des aspirations à la divinité de son vivant, à travers une imitation d'un dieu et la création d'une nouvelle filiation céleste.

2.2 Les entre-deux

2.2.1 Sévère

Comme Macrin, Sévère s'évertua à prendre exemple sur l'empereur philosophe pour façonner sa personnalité impériale. L'empereur africain, maître de la manipulation et du subterfuge selon Hérodien (entre autres, II, 9, 13), procéda donc à la création d'une figure publique et, surtout, entièrement factice. Tout fut mis en œuvre pour contrôler l'opinion populaire : puisque tous regrettaient les vertueux Marc et Pertinax et déploraient le règne tyrannique de Commode, Sévère choisit naturellement de se rattacher à la mémoire des bons princes. Dès le début de son règne, il dénonça la déloyauté des soldats et non seulement il se désola du meurtre de Pertinax (II, 9, 8), mais il déclara en plus que ce crime devait être puni et vengé (II, 13, 11 ; II, 14, 3). Bien plus, Sévère s'imagina comme un second Pertinax, du moins se présenta-t-il ainsi aux sénateurs et aristocrates pour se concilier leur allégeance, lors de sa prise du pouvoir. Par son association calculée aux

³² Commode, en rapprochant ses identités herculéenne et gladiatoriale, aurait créé une image publique cohérente et logique ; ce n'était pas une simple dégradation de sa dignité impériale. En effet, son triomphe de la mort, perpétré dans l'arène, lui aurait en quelque sorte permis de s'attribuer l'immortalité divine à laquelle il prétendait. D'un point de vue plus historique, la « folie » de Commode aurait donc été un geste politique réfléchi. Sur l'*infamia* des gladiateurs, cf. G. Ville, *La gladiature en Occident : des origines à la mort de Domitien*, Rome, École Française de Rome, 1981, p. 339-343 ; cf. O. J. Hekster, « Commodus-Hercules », p. 64-69, pour des explications plus politiques de cette fureur.

derniers bons empereurs, Sévère s'assurait popularité et loyauté de la part de ses sujets, cherchant en plus à tromper par son discours les apparences tyranniques de son nouveau règne.

Hérodien trouve par ailleurs de nombreuses qualités à Sévère : par exemple, toute décision d'exécution ou de confiscation fut rendue lors d'un procès et l'historien parle de la prospérité de son règne (entre autres, III, 15, 3). De plus, l'empereur demeura inégalé au combat (III, 7, 8 ; III, 15, 2)³³, œuvra à la réorganisation et à la remise en ordre de l'Empire (III, 8, 2), établit de nombreuses fêtes et sacrifices (III, 8, 10), enseigna à ses fils la maîtrise de soi (III, 10, 2-4), *etc.* Il fut également un administrateur vigoureux et efficace, habitué à une dure vie et aux épreuves physiques, vif à décider et à agir, assuré et courageux, bon commandant, prudent, déterminé (particulièrement II, 9, 2 et II, 14, 2). Or, dans une même phrase, Hérodien peut à la fois louer et blâmer l'empereur : ainsi, Sévère « gouvernait certes (γούν) plus grâce à la peur que par la bonne volonté de ses sujets, mais il essaya cependant (μέντοι) d'accorder des faveurs au peuple » (III, 8, 8)³⁴. Signalons à la lumière de ce dernier extrait que de nombreux autres passages sur le caractère de Sévère sont construits en antithèse : appuyés par exemple par des particules fortes comme γούν ou μέντοι, ou un balancement ὡς / οὕτως³⁵, les aspects négatifs et positifs de son personnage

³³ On a souvent l'impression, par ailleurs, que l'aspect militaire du succès de Sévère domine sa représentation chez Hérodien. Les campagnes, les mesures de guerre, les réformes de l'armée se retrouvent dès lors partout dans le règne de l'empereur africain, à l'inverse du portrait de Marc : pourtant, le premier fut tout autant préoccupé par la défense du territoire et les expéditions contre les barbares que l'autre. L'historien admire les victoires de Sévère contre Julianus, Albinus et Niger, trois figures d'autorité impériale, un exploit « dont il n'est pas facile d'en nommer un autre [semblable] » (οὐκ ἔστιν ἄλλον ῥαδίως εἰπεῖν, III, 7, 8) et, de même, ses qualités militaires, sa gloire inégalée, son long règne et son armée invincible (III, 15, 2-3). Hérodien compare certes les triomphes de Sévère à ceux des *imperatores* Marius, Sylla, César et Pompée et à ceux d'Auguste sur Antoine (III, 7, 8) ; le contexte strictement martial dans lequel Auguste est cité empêche cependant un rapprochement véritablement positif avec Sévère, d'autant plus qu'il y est question des nombreuses guerres civiles qui mirent fin à la République. En outre, la volonté de concorde et, surtout, la peur toujours croissante de l'armée à l'époque d'Hérodien font plutôt voir dans cette réminiscence une critique du caractère trop belliqueux de Sévère, surtout en ce qui concerne les querelles intestines. Les caractéristiques guerrières du bon prince, incarnées ici incomparablement par Sévère, ne peuvent toutefois pas faire de l'empereur africain un second Marc, car elles sont grandies au point d'obscurcir les autres mérites qu'il aurait pu posséder et, pire, de se transformer elles-mêmes en vices.

³⁴ Φόβῳ γούν ἤρξε μάλλον τῶν ἀρχομένων ἢ εὐνοίᾳ. Τῷ μέντοι δῆμῳ ἐπειρᾶτο ποιεῖν κεχαρισμένα.

³⁵ « En effet, de même que (ὡς) Sévère ne se montrait, par sa force d'âme, son endurance patiente dans les épreuves, son administration des affaires militaires, inférieur à aucun de ceux qu'on loue, de même (οὕτως) il accroissait en lui-même sa cupidité, née de son injustice, en tuant à cause de cette raison fatale » (ὡς γὰρ καρτερία ψυχῆς καὶ ἀνεξικακία πόνων διοικήσει τε στρατιωτικῶν πραγμάτων οὐδενὸς τῶν ἐπαινουμένων ἀπελείπετο, οὕτως ἐν αὐτῷ ἐπλήθυνε τὸ φιλοχρήματον ἐξ ἀδικίας, φονῶν ἐκ τῆς τυχούσης αἰτίας, II, 8, 8).

se côtoient et s'équilibrent. Du reste, la volonté sensible de l'historien de contrebalancer les vertus et les vices de Sévère tend même parfois à créer des contradictions. Si devant les réussites politiques et militaires, mais très audacieuses de Sévère, les Romains éprouvaient « en même temps épouvante et crainte » (ἐκπληξίν τε καὶ δέος ἅμα, II, 14, 1), en revanche, « tout chez lui était en effet admiré, mais surtout sa vivacité d'esprit, sa vaillance dans les épreuves, sa confiance lors des entreprises qui étaient risquées, en même temps que son audace » (II, 14, 2)³⁶. La détermination et la ténacité de Sévère pouvait donc inspirer à la fois la peur et l'émerveillement ; le sentiment partagé d'Hérodien, qui apparaît souvent comme contradictoire, pouvait possiblement correspondre à celui de ses contemporains. En outre, le portrait mixte de l'empereur répondait sans doute à la relation conflictuelle entre la véritable personnalité de Sévère et sa figure publique soigneusement construite.

Si Sévère possédait plusieurs qualités, il n'appartenait pas complètement, comme nous venons de voir, au type du bon prince³⁷ : l'empereur, selon Hérodien, « accomplissait tout avec acharnement et était par nature plus faible que sa propre colère » (III, 6, 1)³⁸, ou encore « était par nature absolument insupportable dans sa haine » (III, 8, 3)³⁹. De plus, Sévère usa généralement de terreur et d'intimidation pour maintenir son pouvoir : en effet, « la plupart [des sénateurs] baignaient dans la plus grande peur, car ils estimaient que l'empereur ne les épargnerait pas » (III, 8, 3)⁴⁰. De plus, Hérodien met en évidence l'aspect fourbe du caractère de Sévère tout au long de son règne⁴¹. Par exemple, Sévère piégea les meurtriers de Pertinax (II, 13), s'adjoignit temporairement Albinus pour se concentrer sur le front oriental contre Niger (II, 15) et entreprit finalement de se débarrasser de son César

³⁶ Πάντα γὰρ ἐν αὐτῷ ἐθαυμάζετο, μάλιστα δὲ τὸ ἀγγίνου τῆς γνώμης τό τε τῶν πόνων γενναῖον καὶ τὸ ἐς τὰ τολμώμενα ἅμα τῷ θαρραλέῳ εὐελπί. Bien plus, Sévère, grâce à sa vaillance et son ardeur, gagna l'obéissance de ses soldats « non seulement [par] la crainte et [par] la discipline, mais encore [par leur] envie d'imiter et d'égalier leur empereur » (ὡς μὴ μόνον αὐτοὺς φόβῳ καὶ νόμῳ ἀντέχειν πρὸς τοὺς καμάτους, ἀλλὰ καὶ μιμήσει καὶ ζήλῳ τοῦ βασιλέως, III, 6, 10).

³⁷ Pour M. Meulder, Sévère incarne même, sous plusieurs aspects, le tyran platonicien, cf. « 193 ap. J.-C. : l'année aux trois fonctions », p. 86 sq.

³⁸ καὶ πάντα μὲν ἐκθύμως πράττων, ὀργῆς δὲ ἦττων ὧν φύσει.

³⁹ φύσει μὲν ὧν ἐχθρὸς χαλεπώτατος.

⁴⁰ οἱ πλείστοι ἐν μεγίστῳ δέει καθεστῶτες, λογιζόμενοι ὅτι αὐτῶν οὐ φείσεται.

⁴¹ N'était-ce pas, d'ailleurs, l'homme politique rusé qui, dans la *République* de Platon, devint le tyran par excellence (565d ; 579e) ? Cf. M. Meulder, « La *mêtis* du tyran ou l'aporie d'un pouvoir malin (Plat. *Rép.* VIII, 565 d-IX, 579 e) », *AC* 63 (1994), p. 45-63.

par ruse et stratagème (III, 5, 3 *sq.*). Une fois arrivé à Rome, tandis qu'il jouissait déjà de la loyauté des troupes, Sévère chercha ensuite à gagner la confiance du sénat, en déclarant :

qu'il était venu comme vengeur du meurtre de Pertinax, et que son règne accueillerait le début d'une aristocratie ; qu'il ne mettrait à mort ni ne déposséderait personne sans jugement et qu'il ne tolérerait pas les délateurs, mais qu'il rendrait aux sujets un bonheur extrême ; qu'il agirait toujours dans l'intention d'imiter le règne de Marc et qu'il aurait de Pertinax non seulement le nom, mais aussi les dispositions d'esprit (II, 14, 3)⁴².

Ces promesses de Sévère furent évidemment bien accueillies par le peuple et le sénat qui, démoralisés par la fin abrupte et prématurée de leur second Marc, encore hantés par le règne tyrannique de Commode et scandalisés par l'achat de l'Empire opéré par Julianus, trouvèrent en lui un renouveau inespéré. Ses paroles correspondaient exactement à ce que les citoyens souhaitaient entendre⁴³. À l'instar des engagements intéressés qu'il prit devant les sénateurs, Sévère distribua également de grandes largesses au peuple et lui offrit de nombreux spectacles (surtout, III, 8, 9-10), dont l'historien fait sentir la munificence bien supérieure à la générosité impériale attendue (πολυτελεῖς, παντοδαπάς, πολλάκις, πασης). En outre, dans une imitation pernicieuse de Commode (ἔθος τῷ Κομμώδῳ, III, 2, 3) – plus sincère et naturelle que celle du père ? –, Sévère extorqua la trahison d'Aemilianus, chargé par Niger de la province d'Asie, grâce aux enfants du gouverneur qu'il tenait en otage. Cependant, si Sévère est sans conteste l'empereur le plus rusé dans l'*Histoire des empereurs*, il ne doit pourtant pas figurer aux côtés de Commode ou de Caracalla en tant que tyran, au vu, peut-être, de ses nombreuses victoires et réussites.

Contrairement à ce qu'il fait dans le portrait de Marc, Hérodien rend central l'élément guerrier chez Sévère et justifie ainsi la gloire de ce dernier par ses nombreuses

⁴² ἦκειν μὲν ἔκδικος τοῦ Περτίνακος φόνου, τὴν δ' ἀρχὴν παρέξειν <...> καὶ εἴσοδον ἀριστοκρατίας, μήτε δὲ ἄκριτόν τινα φονευθήσεσθαι ἢ δημευθήσεσθαι, μήτε συκοφαντοῦντος ἀνέξεσθαι, ἀλλὰ βαθυτάτην εὐδαιμονίαν τοῖς ἀρχομένοις παρέξειν, καὶ πάντα πράξειν ἐς ζῆλον τῆς Μάρκου ἀρχῆς, ἔξειν δὲ τοῦ Περτίνακος οὐ μόνον τοῦνομα ἀλλὰ καὶ τὴν γνώμην.

⁴³ « Or il y en eut certains parmi les plus âgés et ceux qui avaient connaissance de son caractère pour professer en se cachant que Sévère était un homme rempli de ruse, qu'il était habile à se présenter avec art dans les affaires, à simuler et à contrefaire, et qu'en plus il voyait jusqu'au bout ce qui lui était utile et avantageux » (ἦσαν δὲ τινες τῶν πρεσβυτέρων καὶ γνωρίζοντων αὐτοῦ τὸν τρόπον, οἱ προύλεγον λανθάνοντες, ὅτι ἄρα εἴη ἀνὴρ πολύτροπός τις καὶ μετὰ τέχνης εἰδῶς προσφέρεσθαι πράγμασιν, ὑποκρίνασθαι τε καὶ προσποιήσασθαι πᾶν ὅτιοῦν ἰκανώτατος, ἔτι δ' ἀνύσαι καὶ τὸ χρεῖωδες καὶ τὸ λυσιτελεῖς αὐτῷ, II, 14, 4). Ces quelques opinions résumées parfaitement, selon Hérodien, le caractère stratégique de Sévère, qui tendait le plus souvent vers la fourberie.

victoires militaires. Or, selon son habitude, l'historien choisit de nuancer cet aspect élogieux en lui juxtaposant la cupidité de l'empereur et de ses troupes, vice propre à l'armée, et dont Sévère serait la source. En effet, l'avarice du prince et son avidité auraient été responsables d'une première corruption de l'armée, car Sévère fondait tout son succès sur la force et la loyauté de ses troupes. L'empereur leur reconnut ainsi plusieurs privilèges sociaux, politiques et économiques destinés à se maintenir dans leurs bonnes grâces⁴⁴. Par cet octroi extraordinaire :

Sévère, le premier, subvertit leur grande robustesse, la rigueur de leur diète, leur obéissance face aux épreuves et leur discipline qui s'accompagnait de respect pour leurs souverains, en leur ayant appris la convoitise des richesses et les ayant entraînés vers la vie délicate (III, 8, 5)⁴⁵.

Dans un pastiche de Marc qui enseignait à ses sujets toutes les vertus, on trouve ici non seulement une implication directe de Sévère dans la corruption de l'armée, mais aussi son rôle didactique (διδάξας καὶ μεταγαγών). Mieux, ce fut Sévère qui, le premier (πρῶτος, répété), les introduisit à une vie de vices par son octroi de privilèges inouïs (μὴ πρότερον). La nouveauté de ces prérogatives se double ainsi d'une sorte de fascination consternée de la part d'Hérodién. La cupidité sans borne du prince africain, le poussant entre autres au meurtre de quantité de sénateurs sous prétexte d'hostilité de leur part, le porta en cela au-delà de tout autre empereur épris d'argent (οὐδεὶς βασιλέων, III, 8, 7). Ce vice, contraire

⁴⁴ « Quant aux soldats, il leur donna en plus de très grandes sommes, et il leur accorda de nombreux autres bienfaits qu'ils n'avaient pas avant ; et, en effet, le premier, il augmenta leur annone et les autorisa à porter des anneaux d'or et à vivre avec leurs femmes, des pratiques qu'on croyait fort étrangères à la tempérance militaire et à l'empressement et aux bons préparatifs guerriers » (τοῖς τε στρατιώταις ἐπέδωκε χρήματα πλείστα, ἄλλα τε πολλὰ συνεχώρησεν ἃ μὴ πρότερον εἶχον· καὶ γὰρ τὸ σιτηρέσιον πρῶτος ἠΰξησεν αὐτοῖς, καὶ δακτυλίοις χρυσοῖς χρῆσασθαι ἐπέτρεψε γυναιξὶ τε συνοικεῖν, ἅπερ ἅπαντα σωφροσύνης στρατιωτικῆς καὶ τοῦ πρὸς τὸν πόλεμον ἐτοίμου τε καὶ εὐσταλοῦς, ἀλλότρια ἐνομίζετο, III, 8, 4).

⁴⁵ Καὶ πρῶτός γε ἐκεῖνος τὸ πᾶν αὐτῶν ἐρρωμένον καὶ τὸ σκληρὸν τῆς διαίτης τό τε εὐπειθὲς πρὸς τοὺς πόνους καὶ εὐτακτον μετ' αἰδοῦς πρὸς ἄρχοντας ἐπανέτρεψε, χρημάτων τε ἐπιθυμεῖν διδάξας καὶ μεταγαγὼν ἐς τὸ ἀβροδίαιτον. Hérodién attribue également ce tort à Julianus en II, 6, 14, dans un passage qui illustre ses conséquences sur le caractère et le comportement des soldats : « et alors, pour la première fois, le caractère des soldats fut suborné et initié à un désir insatiable et honteux de richesses et au mépris des souverains. [...] Ce fut le commencement et la cause d'une situation indécente et indocile, et qui continuerait, puisque toujours la cupidité des soldats et leur mépris des souverains s'accroîtraient et ce, même jusqu'au meurtre » (τότε δὲ καὶ πρῶτον ὑποδιεφθάρη τὰ τῶν στρατιωτῶν ἦθη, καὶ χρημάτων ἐδιδάχθησαν ἅπληστον καὶ αἰσχρὰν ἐπιθυμίαν καταφρόνησιν τε τῆς πρὸς τοὺς ἄρχοντας αἰδοῦς. [...] ἀρχηγὸν καὶ αἴτιον ἀπρεποῦς καὶ ἀπειθοῦς καταστάσεως καὶ ἐς τὰ ἐπιόντα ἐγένετο, αἰεὶ αὐτοῖς τῆς φιλοχρηματίας καὶ τῆς τῶν ἀρχόντων καταφρονήσεως καὶ μέχρις αἵματος αὐξηθείσης). Dion relève des conséquences semblables, mais insiste sur leur nouveau mode de vie, plutôt que sur leur cupidité : « en effet, les prétoriens ne firent rien qui fût digne de leur nom ou de leur promesse, car ils avaient appris à vivre délicatement [...] » (οὔτε γὰρ οἱ δορυφόροι ἄξιόν τι τοῦ τε ὀνόματος καὶ τῆς ἐπαγγελίας σφῶν, ἅτε καὶ ἀβρῶς διαιτᾶσθαι μεμαθηκότες, ἐποίουν [...], LXXIII, 16, 3).

certainement à l'excellence de Marc, donnait en plus lieu à une grande cruauté et une grande injustice⁴⁶.

En dépit de ces tares qui empêchent la consécration de Sévère en tant que *bonus princeps*, on arrive cependant à discerner dans les portraits de Marc et de Sévère plusieurs ressemblances. Les plus importantes concernent surtout la fin de leurs règnes : tous deux eurent pour successeurs leurs fils, dont ils s'occupèrent particulièrement de l'éducation, en leur enseignant les belles lettres⁴⁷ et, surtout, la juste mesure. Ils furent préoccupés, pendant leurs derniers moments, par l'inaptitude à régner de leurs héritiers et, plus largement, par l'avenir de l'Empire. Enfin, de tous les princes présentés par Hérodien, Marc et Sévère furent parmi les seuls à ne pas mourir par assassinat et ce, au terme de règnes longs et prospères : les deux succombèrent, en effet, à la maladie au cours de campagnes contre les barbares⁴⁸. Par ailleurs, la volonté de Sévère d'égaliser Pertinax n'était pas non plus anodine puisqu'elle permettait une sorte de filiation plus ou moins directe avec Marc⁴⁹, Pertinax agissant comme intermédiaire entre eux. Finalement, la précision que donne Hérodien du lieu de sépulture de Sévère – son urne fut placée dans le temple où reposaient déjà Marc et les autres Antonins (IV, 1, 4) – doit sans doute être considérée comme un indice du jugement réel de l'historien sur l'empereur africain. La mort, voire l'après-mort, est généralement révélatrice du caractère profond d'un prince : ici, l'explication funéraire d'Hérodien, qu'on ne trouve d'ailleurs pour aucun autre empereur, se rapproche d'un ultime triomphe pour Sévère, à savoir la célébration d'un long succès et la continuation quasi spirituelle de la dynastie des Antonins.

⁴⁶ Sur la cruauté en tant qu'opposé et prolongement excessif de la sévérité, cf. M. Molin, « *Seueritas*, une valeur politique romaine en échec au III^e siècle », in *La « crise » de l'Empire romain de Marc Aurèle à Constantin : mutations, continuités et ruptures*, M.-H. Quet (ed.), Paris, PUPS, 2006, p. 185-209, particulièrement p. 199-204 ; 207.

⁴⁷ Selon Dion, Sévère « s'attacha en effet davantage aux lettres qu'il n'y réussit » (παιδείας μὲν γὰρ ἐπεθύμει μᾶλλον ἢ ἐπετύγχανε, LXXVI, 16, 1).

⁴⁸ Hérodien raconte en III, 15 la mort de Sévère, qui rappelle en quelque sorte celle de Marc ; Sévère ne se montra toutefois pas aussi impassible que l'empereur philosophe à ses derniers instants, ou même que Pertinax (II, 5, 5).

⁴⁹ Il se disait aussi frère de Commode et le fils de Marc, selon Dion, LXXV, 7, 4 ; de cela, Hérodien ne dit mot. Cf. aussi l'*Histoire Auguste*, Sévère, X, 6 et XI, 3-4 : selon le biographe, Sévère désirait intégrer la famille de Marc grâce au nom d'Antonin qu'il donna à Caracalla et à sa déification de Commode.

Même s'il manquait au moins la douceur et la modération à Sévère pour être un véritable *optimus princeps* comme Marc Aurèle, Hérodien semble le percevoir comme un bon général, mais comme un empereur médiocre, puisque la plupart des qualités de Sévère appartiennent au domaine militaire⁵⁰. Mieux encore, ruse et bellicisme doivent être mis en relation car, finalement, le bon général était aussi fin stratège. Les subterfuges imaginés par l'empereur africain pourraient être admirables sur le champ de bataille, mais dès lors qu'ils sont transférés dans la sphère civique, deviennent inadmissibles et condamnables. Sévère paraît donc représenter les dangers d'une modération qui varie selon les circonstances, d'une grande habileté stratégique et d'une ruse accrue : l'empereur parvint à les éviter ou, du moins, à les tourner à son avantage, ce qu'Hérodien semble, dans une certaine mesure, apprécier chez lui⁵¹. Sévère constitue, si l'on veut, le pendant positif de Macrin : en effet, si tous deux cherchèrent activement à imiter Marc Aurèle, l'un échoua à cause de sa mollesse et de sa médiocrité, tandis que l'autre régna pendant presque dix-huit ans, parvenant même à léguer l'Empire à ses fils.

2.2.2 Alexandre Sévère

Alexandre Sévère connut une postérité largement positive, attribuable particulièrement à la biographie très élogieuse de l'*Histoire Auguste*⁵². Le portrait qu'en offre Hérodien semble constituer l'une des seules exceptions de cette littérature laudative. Si l'historien attribue volontiers de nombreuses qualités et vertus à Alexandre, il n'hésite pas en revanche à critiquer d'autres aspects de son caractère et de son règne. Le reproche

⁵⁰ *Contra* M. Zimmermann, pour qui le portrait de Sévère dans l'*Histoire des empereurs* est indéniablement celui d'un tyran, cf. *Kaiser und Ereignis*, p. 186-188.

⁵¹ Selon l'*Histoire Auguste*, et dans un écho du sentiment partagé d'Hérodien, les sénateurs disaient qu'« il aurait dû soit ne pas naître soit ne pas mourir parce qu'il paraissait à la fois trop cruel et trop utile à l'État » (*aut nasci non debuisset aut mori quod et nimis crudelis et nimis utilis rei publicae uideretur*, Sévère, XVIII, 7 ; « le jugement à son égard fut après sa mort le plus grandiose de tous » (*iudicium de eo post mortem magnum omnium fuit*, XIX, 6). Cf. aussi la reprise chez Aurélius Victor, *Césars*, XX, 6.

⁵² Entre autres, Aurélius Victor, *Césars*, XXIV et le Pseudo-Aurélius, XXIV ; pour sa part, Dion n'évoque que son association au pouvoir par Héliogabale et son avènement subséquent (LXXX), en offrant une vision favorable du jeune empereur avec lequel, semble-t-il, il entretenait également de bons rapports personnels (LXXX, 5). Quant à l'*Histoire Auguste*, elle fait indéniablement d'Alexandre son modèle du bon prince (cf. l'étude d'A. Arbo, « L'*optimus princeps* dans l'*Histoire Auguste* : modèle politique ou figure utopique ? », in *Utopia e utopia nel pensiero storico antico*, C. Carsana et M. T. Schettino (eds), Rome, L'Erma di Bretschneider, 2008, p. 87-108). Eutrope dresse, en VIII, 14, un portrait de l'empereur assez proche de ce qu'on retrouve dans l'*Histoire Auguste* : Alexandre vainquit les Perses dans la plus grande gloire (*gloriosissime*), reprit la discipline au sein de l'armée avec beaucoup de sévérité (*seuerissime*) et fut, envers sa mère, exceptionnellement pieux (*unice pius*).

principal d'Hérodien s'articule autour du jeune âge et du manque d'expérience de l'empereur : en effet, Alexandre est souvent dépeint dans l'*Histoire des empereurs* comme un adolescent assujéti à l'emprise ferme de sa grand-mère et de sa mère (V, 8, 10 ; VI, 1-2 ; VI, 1, 10)⁵³. Hérodien rapporte, en outre, que le jeune prince « ne disait ni ne faisait rien tant que [ses conseillers], en l'ayant préalablement décidé, n'étaient pas d'accord » (VI, 1, 2)⁵⁴. Les soldats de Maximin percevaient ainsi Alexandre comme « un adolescent pusillanime asservi à sa mère » (μειράκιον δειλὸν μητρὶ δουλεῦον, VI, 9, 5 ; aussi, VI, 8, 3), lui préférant forcément le général thrace, à cause de son courage et de son énergie. Contrairement à l'opinion qu'avaient les soldats d'Alexandre, Hérodien finit néanmoins par considérer la douceur et la modération du jeune prince comme bénéfiques et propices à l'établissement du régime aristocratique qu'il souhaitait⁵⁵.

Alexandre est fréquemment taxé de procrastination et de couardise, particulièrement par ses propres troupes. Les expéditions militaires constituent sans doute l'un des points les plus problématiques de son règne. Empereur certainement plus politique que guerrier, Alexandre préférait de loin la diplomatie à l'affrontement armé, ce qui, en soi, n'était pas forcément condamnable. Or, confronté à un danger inévitable, le prince devait rapidement passer à l'action : c'est en cela, principalement, qu'Alexandre manqua à ses devoirs. Sous son gouvernement, tout ce qui concernait les guerres contre les barbares ne fut alors qu'attente, délais et atermoiements : ὀκνοῦντα (VI, 7, 3), διατριβῆς ματαΐας (VI, 7, 10), μηδὲν τι γενναίον ; μέλλησιν (VI, 8, 3)⁵⁶. Face à cette menace et à la puissance toujours

⁵³ G. Martinelli, dans « MAMAEAE ALEXANDER / ΑΛΕΞΑΝΔΡΟΣ Ο ΜΑΜΑΙΑΣ », *AALig* 48 (1991), p. 669-673, montre que, si les appellations *Mamaeae Alexander* ou Ἀλέξανδρος ὁ Μαμαΐας ne firent jamais partie de la titulature officielle d'Alexandre, elles demeurèrent néanmoins présentes dans l'historiographie ; l'auteur cite des passages de Dion et de l'*Histoire Auguste* (*Alexandre*, III, 1 ; V, 2 ; *Antonin*, XLII, 4 et *Carus, Carin et Numérien*, III, 4), ainsi que le titre de l'abrégé de l'*Histoire romaine* de Dion par Xiphilin (Ἐπιτομὴ τῆς Δίωνος τοῦ Νικαέως Ῥωμαϊκῆς ἱστορίας ἣν συνέτεμεν Ἰωάννης ὁ Ξιφιλῖνος περιέχουσα μοναρχίας Καισάρων εἴκοσι πέντε ἀπὸ Πομπηίου Μάγνου μέχρις Ἀλεξάνδρου τοῦ Μαμαΐας) et dans la rubrique de la Souda qui porte sur l'empereur. G. Martinelli analyse également les récits d'autres auteurs, tels Eutrope, Aurélius Victor et Zosime, qui illustrent les rapports entre Alexandre et Mamaea. Pour sa part, Hérodien n'utilise pas cette formule spécifiquement, mais fait partout sentir l'empire de Mamaea sur Alexandre.

⁵⁴ οὐδέ τι ἐλέγετο ἢ ἐπράττετο, εἰ μὴ κάκεῖνοι αὐτὸ ἐπικρίναντες σύμψηφοι ἐγένοντο.

⁵⁵ Sur les rapports monarchie / aristocratie et βασιλεύς / τύραννος chez Hérodien, *cf.*, entre autres, G. Marasco, « Erodiano e la crisi dell'impero », p. 2857 *sq.*

⁵⁶ Par exemple, en apprenant la suspension des hostilités par les Perses, qui n'avait d'ailleurs été sanctionnée par aucun traité de paix, Alexandre choisit de laisser la campagne de côté, se préoccupant plus volontiers des plaisirs d'Antioche (VI, 6, 6). Il tarda également pour lancer une expédition contre les Germains. Ses

croissante de l'armée, le pacifisme et la douceur de l'empereur devenaient de fatales temporisations⁵⁷. Pour tout ce qui concerne le domaine militaire, Hérodien dresse finalement un portrait d'Alexandre assez peu favorable : le jeune empereur, par inexpérience, nature ou caractère, fit constamment preuve de procrastination, et même de pusillanimité⁵⁸. Les échecs contre les barbares et sa réticence générale à partir en guerre furent autant de raisons pour les soldats de se rallier à Maximin⁵⁹. D'ailleurs, lorsqu'il fut confronté à Maximin et à son armée, Alexandre devint alors « très perturbé », « épouvanté », « comme en délire », « plein de larmes et de tremblements » (ἐν μεγίστη παραχῆ ; ἐκπλαγεῖς ; ἐνθουσιῶν ; δακρυροῶν καὶ τρέμων, VI, 9, 1)⁶⁰. C'est donc dire qu'à l'inexpérience et l'incurie militaire d'Alexandre s'adjoignait une certaine mollesse de caractère.

L'inexpérience d'Alexandre que déplore Hérodien paraît cependant être compensée par la sagesse de sa grand-mère Maesa et sa mère Mamaea. L'historien remet à la mère du prince les devoirs de formation physique, morale et politique, lui confiant ainsi le rôle naturel du père qu'avait subverti Héliogabale en voulant enseigner à Alexandre son mode de vie et « ces actions honteuses et indécentes pour des empereurs » (τῶν αἰσχρῶν καὶ

décisions militaires, prises par incurie ou couardise, équivalurent à des défaites que vécurent avec difficulté les soldats romains (VI, 6, 1 ; 3). Les campagnes d'Alexandre furent d'ailleurs souvent ordonnées par l'empereur « à contre-cœur et avec irritation » (ἄκων καὶ ἀσχάλλων, VI, 7, 5). L'*Histoire Auguste* dit au contraire qu'Alexandre sortit victorieux de cet affrontement (*fuso denique fugatoque rege*, LI, 1 sq.) et qu'il était d'ailleurs vaillant, courageux et très aimé des soldats (*tantus ac talis imperator domi ac foris*, *Alexandre*, L, 1 ; *milites iuuenem imperatorem sic amabant ut fratrem ut filium ut parentem*, L, 3).

⁵⁷ En cela, Alexandre n'était pas très différent de Niger, dont les lenteurs furent d'autant plus accentuées par la hâte et la diligence de Sévère. Cf. par exemple, S. Joubert dans *Recherche sur la composition d'Hérodien*, p. 324 sq., qui montre dans les affrontements de Sévère contre Niger, Julianus et Albinus, la fréquence et l'importance de termes comme ἤδη et ἔτι.

⁵⁸ Hérodien attribue en partie la couardise d'Alexandre à sa mère : lorsque l'empereur ne s'avança pas en territoire parthe, l'historien accuse à la fois sa peur personnelle et Mamaea qui l'en avait découragé « par sa couardise féminine et son amour maternel » (γυναικεῖα δειλία καὶ φιλοτεκνία, VI, 5, 8) et qui, en plus, « émoussa son ardeur au courage » (ἤμβλωνε γὰρ αὐτοῦ τὰς πρὸς ἀνδρείαν ὀρμάς, VI, 8, 9).

⁵⁹ Hérodien suggère même un certain relâchement des troupes (τὴν πορείαν ἀμελέστερον, VI, 5, 7) et tait, finalement, toute mesure ou réforme militaire. Or, cf. l'*Histoire Auguste*, *Alexandre*, XV, 3-5 ; XXIII, 1-2 ; XXXIII, 3 ; LII-LIV, etc.

⁶⁰ Son chagrin inspira d'ailleurs le même à chacun (οὐδὲ τῶν δημοτῶν ἦν τις ὃς ἀδακρυτί, VI, 4, 2). Au-delà de la réticence d'Alexandre, Hérodien évoquerait à la fois le regret d'un règne pacifique et modéré et celui d'un empereur jusqu'alors considéré comme un des meilleurs, en plus d'aborder subtilement le thème de l'unité et de la concorde que devait incarner l'*optimus princeps* (cf. *supra* p. 36-38).

ἀπρεπῶν βασιλεῦσιν ἔργων, V, 7, 5)⁶¹. En plus de différencier Alexandre de son cousin, l'enseignement fourni en secret par Mamaea légitimait en quelque sorte son futur gouvernement de l'Empire, grâce à l'établissement d'une filiation culturelle et spirituelle avec les bons empereurs de naguère⁶². Quand Alexandre devint Auguste, Maesa et Mamaea choisirent seize sénateurs « qui leur paraissaient par l'âge les plus respectables et par la vie les plus tempérés » (τοὺς δοκοῦντας καὶ ἡλικία σεμνοτάτους καὶ βίῳ σωφρονεστάτους, VI, 1, 2) comme conseillers du prince. Nous pouvons sentir ici deux réminiscences du souci pédagogique de Marc : d'abord, lorsqu'en I, 2, 2, l'Antonin choisit pour gendres des hommes modérés et vertueux, puis, lorsqu'en I, 4, 2-6, il mandata ses propres Amis en tant que mentors pour Commode⁶³. Par ces nominations, Maesa et Mamaea restituèrent au sénat de nombreuses fonctions dont il n'avait plus la charge depuis longtemps⁶⁴. Alexandre s'en remit donc au bon jugement et à la régence de ces hommes d'expérience : son gouvernement prit de véritables airs d'aristocratie sénatoriale. En somme, les deux femmes œuvrèrent dès l'avènement d'Alexandre à de grands travaux de restauration de l'Empire et invalidèrent la plupart des décisions politiques et religieuses d'Héliogabale (VI, 1, 1-4)⁶⁵. Leur plus grand apport à Alexandre fut peut-être la réversion du pouvoir impérial, devenu une sorte de monarchie orientale, en une aristocratie sénatoriale plus traditionnelle.

⁶¹ Hérodien dit en plus que Maesa διδασκάλους δὲ πάσης παιδείας λάθρα μετεπέμπετο, τοῖς τε σώφροσιν αὐτὸν ἥσκει μαθήμασι, παλαίστραις τε καὶ τοῖς ἀνδρῶν γυμνασίοις εἰθίζε, παιδείαν τε τὴν Ἑλλήνων καὶ Ῥωμαίων ἐπαίδευεν (V, 7, 5). Ce passage sur l'éducation traditionnelle d'Alexandre fait certainement écho à la formation de Commode que lui avait assurée son père (I, 2, 1).

⁶² En effet, au-delà d'une unité seulement politique, l'éducation traditionnelle que reçut Alexandre évoquait également un sentiment de concorde psychique au sein d'un Empire de plus en plus hétérogène.

⁶³ Selon l'*Histoire Auguste*, Alexandre veilla lui-même à la sélection de ses conseillers (LXVIII). Par ailleurs, la version d'Hérodien donne plus l'impression d'une régence, en plus de l'influence de ses parentes, permettant ainsi à l'auteur d'insister sur la faiblesse et l'inexpérience de l'empereur.

⁶⁴ « En ce qui concerne toutes les actions et les charges administratives, elles mirent les fonctions politiques et judiciaires dans les mains des hommes les plus distingués par leur éloquence et leur connaissance des lois et les fonctions militaires dans celles des hommes qui avaient été éprouvés et qui s'étaient distingués dans des actions stratégiques et militaires » (τάς τε πράξεις ἀπάσας καὶ τὰς διοικήσεις, τὰς μὲν πολιτικὰς καὶ ἀγοραίους ἐνεχείρισαν τοῖς ἐπὶ λόγοις εὐδοκιμωτάτοις καὶ νόμων ἐμπείροις, τὰς δὲ στρατιωτικὰς τοῖς ἐξετασθεῖσι τε καὶ εὐδοκίμησασιν ἐν εὐτάκτοις τε καὶ πολεμικαῖς πράξεσιν, VI, 1, 4).

⁶⁵ Après la mort de Maesa, Mamaea reprit seule la régence de son fils. Cependant, son rôle ne possédait déjà plus les qualités de Marc : en effet, la mère de l'empereur devint de plus en plus cupide (VI, 9, 4 : φιλάργυρον καὶ τὰ χρήματα ἀποκλείουσιν et VI, 9, 5 : γύναιον μικρολόγον), faisant honte à Alexandre qui, s'il la blâmait, ne parvenait guère à empêcher ses comportements presque tyranniques engendrés par sa grande avidité. Dans une caricature des mariages des filles de Marc Aurèle et de sa propre sélection minutieuse de conseillers pour Alexandre, Mamaea se choisit une belle-fille d'origine patricienne, qu'elle eut tôt fait de répudier elle-même pour finalement la bannir en Libye (VI, 1, 9-10). Hérodien n'offre pas vraiment d'explication de ce changement : peut-être souhaite-t-il simplement montrer désormais la maturité et la prise en charge politique d'Alexandre ?

Du reste, les mérites d'Alexandre étaient nombreux et convergeaient tous vers la douceur et la tempérance de son caractère. L'empereur avait « un caractère naturellement doux et clément » (φυσικὸν ἦθος πρᾶον καὶ ἡμερον), « penchant fortement vers l'humanité » (ἐξ τε τὸ φιλάνθρωπον πάνυ ἐπιρρεπές, VI, 1, 6 ; aussi, VI, 9, 8). Hérodien insiste ainsi plusieurs fois sur la modération de l'empereur. Mieux, il insère, au cours d'un long développement sur la prospérité du règne d'Alexandre, une comparaison avec l'*optimus princeps* :

Étant donc parvenu à la quatorzième année de son règne, il gouverna sans effusion de sang et personne ne put dire qu'un homme fut tué par lui. Cependant, alors que certains étaient tombés sous le coup de très grandes accusations, il s'abstint néanmoins de les tuer, ce que nul autre empereur de notre temps a observé depuis le règne de Marc. Et, sous Alexandre, nul ne pouvait dire ni se souvenir que quiconque fut injustement exécuté pendant de si nombreuses années (VI, 1, 7)⁶⁶.

De composition circulaire, ce passage commence et finit par une formule quasi identique sur la longue durée et la douceur de son règne, la comparaison avec Marc se trouvant au milieu. Les traits qu'Hérodien condamnait en situation martiale deviennent louables dès lors qu'ils sont transférés dans la sphère civique : le sang qu'Alexandre répugnait à faire couler le transforme en bon prince dès lors qu'il s'agit de ses sujets et, surtout, de sénateurs. Ainsi, « sa douceur excessive et son respect plus grand qu'il ne fallût pour sa mère » (περιττῆς πραότητος καὶ αἰδοῦς πλείονος ἢ ἐχρῆν τῇ μητρὶ), ressemblent finalement plus à des qualités qu'à des défauts, au vu, par exemple, des nombreux crimes sanguinaires et impies dont Hérodien fait état pour la plupart des autres empereurs. De plus, l'extrait cité montre bien toute l'insistance de l'historien sur la longue prospérité du règne d'Alexandre et le bilan plutôt positif qu'il en fait, par la datation qualitative (καθ' ἡμᾶς μετὰ τὴν Μάρκου ἀρχήν ; ἐν ἔτεσι τοσοῦτοις) et quantitative (ἐς τεσσαρεσκαίδέκατον ἔτος). Le livre VI, consacré à Alexandre, comprend d'ailleurs plusieurs des rares occurrences d'une durée chiffrée de règne chez Hérodien⁶⁷. Cette insistance sur la durée du règne d'Alexandre

⁶⁶ Ἐς τεσσαρεσκαίδέκατον γοῦν ἐλάσας τῆς βασιλείας ἔτος ἀναιμωτὶ ἤρξεν, οὐδέ τις εἰπεῖν ἔχει ὑπ' ἐκείνου φονευθέντα. Καίτοι τινῶν μεγίσταις αἰτίαις ὑποπεσόντων, ὁμως ἐφείσατο ὡς μὴ φονεῦσαι, οὐ ῥαδίως τοῦτο ἄλλου βασιλέως τῶν καθ' ἡμᾶς ποιήσαντος ἢ παραφυλάξαντος μετὰ τὴν Μάρκου ἀρχήν. Ὑπ' Ἀλεξάνδρου δ' οὐκ ἄν τις εἰπεῖν ἔχοι ἢ μνημονεῦσαι ἐν ἔτεσι τοσοῦτοις ἀκρίτως φονευθέντα.

⁶⁷ VI, 2, 1 : « Alexandre régna « de la manière la plus irréprochable possible, pendant treize ans » (ἐτῶν μὲν οὖν τρισκαίδεκα οὕτως, ὅσον ἐπ' αὐτῷ, τὴν βασιλείαν ἀμέμπτως δῖφκησε) ; VI, 4, 2 : « il avait gouverné avec modération durant tant d'années » (μετρίως ἄρξας τοσοῦτων ἐτῶν) ; VI, 9, 3, par Alexandre lui-même : « sous le règne de qui, pendant quatorze ans durant, ils n'avaient jamais eu à se plaindre » (ὑφ' ᾧ βασιλεύοντι

doit peut-être être comprise à la fois comme un éloge du prince et comme un étonnement de cette incongruité parmi tant de règnes-éclair. Enfin, il faut noter que, dans cette revue du règne d'Alexandre, et dans d'autres vers la fin du chapitre, Hérodien ne fait aucune allusion aux échecs militaires d'Alexandre : on serait donc porté à penser que la vertu guerrière d'un empereur, si elle est certes essentielle au bon prince, n'est toutefois pas centrale au développement de l'excellence morale⁶⁸.

Alexandre Sévère fut donc un prince à vocation plus politique que militaire : en cela, son règne s'oppose à celui de Sévère qui se préoccupa plutôt des devoirs guerriers. Si, par exemple, dans l'*Histoire Auguste*, la biographie d'Alexandre est clairement construite en antithèse avec celle d'Héliogabale, la correspondance, pour Hérodien, s'effectue mieux avec le fondateur de la dynastie sévérienne et ce, dans un rapport complémentaire plutôt qu'antinomique⁶⁹. Tout comme nous avons vu qu'il manquait à Sévère le côté plus politique, et spécifiquement le respect du sénat, nécessaire au bon empereur, à Alexandre faisaient défaut les qualités martiales. Bien que ce dernier demeure, chez Hérodien, un prince essentiellement bon, son jeune âge, son inexpérience politique et militaire⁷⁰, son incurie et sa couardise, en plus de son incapacité à maîtriser les passions de sa mère, empêchent de le rapprocher trop de Marc, ce qu'Hérodien se garde bien de faire

τεσσαρεσκαίδεκα ἔτεσιν ἀμέμπτως βεβιώκεσαν), et finalement, VI, 9, 8 : « il régna quatorze ans, sans encourir les reproches des sujets de l'Empire ni verser leur sang » (βασιλεύσαντα ἔτεσι τεσσαρεσκαίδεκα, ὅσον πρὸς τοὺς ἀρχομένους, ἀμέμπτως καὶ ἀναιμωτί). Dans le reste de son récit, Hérodien emploie généralement des expressions temporelles assez floues, cf. C. R. Whittaker, p. xxxix-xliii ; S. Joubert, *Recherche sur la composition d'Hérodien*, p. 28-112.

⁶⁸ Il y est question, en revanche, des nombreux écarts de Maesa, qu'Hérodien considère comme « la seule chose que quiconque pourrait lui reprocher » (τοῦτο δ' ἂν τις μόνον ἔσχεν ἐγκαλέσαι αὐτῷ, VI, 1, 10). On retrouve la même idée en VI, 9, 8 : « assurément le règne d'Alexandre aurait eu bonne réputation dans l'ensemble, si ne l'avaient pas déprécié les manières de sa mère, vu son avarice et sa mesquinerie » (πάνυ γοῦν ἂν ἡ Ἀλεξάνδρου βασιλεία εὐδοκίμησεν ἐς τὸ ὀλόκληρον, εἰ μὴ διεβέβλητο αὐτῷ τὰ τῆς μητρὸς ἐς φιλαργυρίαν τε καὶ μικρολογίαν).

⁶⁹ Il y a bien une certaine corrélation entre les deux règnes des jeunes Syriens, mais elle n'a rien de la rigueur qu'on retrouve dans la composition de leurs deux biographies dans l'*Histoire Auguste*.

⁷⁰ Encore qu'Hérodien attribue à la Fortune certains des échecs militaires d'Alexandre, pour le disculper partiellement même de cela, cf. VI, 5, 4-5 et VI, 7, 3.

explicitement, sauf à une occasion⁷¹. La comparaison d'Alexandre avec l'empereur philosophe s'avère donc plus subtile.

2.3 Pertinax : l'imitation réussie

Dans l'*Histoire des empereurs*, Pertinax constitue l'imitation la plus réussie de l'exemple de Marc Aurèle, bien que son règne se soit abruptement achevé lorsqu'il fut assassiné à peine quelques mois après sa prise du pouvoir. À la suite de la mort de Commode, on l'acclama avec grand enthousiasme et avec l'espoir d'un retour à la prospérité de naguère : Ami de Marc, homme de grande expérience militaire et politique, mesuré et juste, Pertinax appartenait selon toute vraisemblance au même type de bon prince que Marc Aurèle. Le règne de Pertinax fut bref et occupa, pour cela, une petite place dans le récit d'Hérodien ; cependant, l'historien ne manque pas de souligner fréquemment et amplement les mérites du prince, si bien que son portrait rappelle en plusieurs endroits celui de Marc.

Pertinax s'était en outre distingué dans quantité de charges militaires et civiles et avait triomphé des barbares (II, 1, 3 ; II, 2, 7-9). Sous son gouvernement, Rome eut droit à un répit « après l'âpre et déchaînée tyrannie » (II, 1, 3)⁷² de Commode et à un retour « à une vie tempérée et insoucieuse » (ἐς σώφρονα καὶ ἀμέριμνον βίον, II, 4, 2 ; aussi, II, 4, 8). Pertinax était « d'un caractère doux et bienveillant » (πραῶν καὶ ἡμερῶν ἦθος, II, 4, 2-4 ; aussi, II, 5, 1). Le prince reprit le contrôle des soldats, œuvra à la réorganisation de l'armée et fit de grandes réformes (II, 4, 1-8), insufflant un véritable renouveau à l'Empire. Il fut un empereur d'une réputation remarquable, aimé et honoré du peuple (surtout, II, 1, 4 ; II, 1, 9). Hérodien lui confère en outre des qualités semblables à celles de l'empereur philosophe : modéré, courageux, impassible devant la mort (entre autres, II, 1-3). Bien plus, précise l'historien, Pertinax régna « grâce à la reproduction et à l'imitation du règne de Marc » (τῆς Μάρκου ἀρχῆς ζήλω τε καὶ μιμήσει, II, 4, 2). Mieux encore, l'empereur

⁷¹ La réticence chez l'historien d'un parallèle trop direct avec Marc Aurèle est peut-être également sensible dans l'omission complète de l'épisode du *nomen Antonini*, dont l'*Histoire Auguste* fait grand cas dans la biographie d'Alexandre (VI-XII).

⁷² ἀπὸ τῆς πικρᾶς καὶ ἀκολάστου τυραννίδος ; aussi, II, 4, 2 : « à la suite d'une sauvage et outrageante tyrannie » (ἐξ ὀμῆς καὶ ἐφουβρίστου τυραννίδος).

interdisait à son fils adolescent l'accès au palais impérial et souhaitait que, « en fréquentant ses écoles et ses gymnases habituels en simple particulier, il y soit éduqué comme le reste et qu'il agisse en tout en ne montrant jamais le luxe et la pompe impériaux » (II, 4, 9)⁷³. En cela, Pertinax, apprenant en quelque sorte de l'inadvertance de Marc pour Commode, prévenait la corruption de la qualité morale de son fils et le détournait de tout comportement tyrannique éventuel⁷⁴. Sa modération, et peut-être aussi sa propre origine modeste, le poussa donc à s'éloigner du régime monarchique précédent et à en abandonner les trop grands privilèges matériels pour se tourner finalement vers une aristocratie dont il ne serait que le porte-parole.

C'est, enfin, par la mort du prince qu'est révélée toute l'ampleur de la ressemblance avec Marc. En effet, tous deux réagirent à leur mort imminente avec calme et sang-froid. D'ailleurs, devant les prétoriens, Pertinax demeura imperturbable – et même noble (σεμνῶ), dit Hérodien, en II, 5, 5 –, bien au contraire d'un Gordien I affolé et désespéré qui en vint à supplier ses bourreaux (ἐν ἀπογνώσει πάντων, VII, 9, 9). En outre, du deuil public causé par le décès de l'*optimus princeps* se rapproche ainsi le malheur général du peuple suscité par la mort de Pertinax : « la confusion et le deuil s'emparèrent de tous et ils coururent dans tous les sens comme s'ils étaient en délire » (II, 6, 1)⁷⁵. De même, les sénateurs perçurent comme un désastre l'assassinat de Pertinax, car c'était, selon eux, « un malheur commun » (συμφορὰν κοινήν, II, 6, 2). L'empereur se considérait en effet comme l'un des leurs, et jamais leur supérieur. Une fois Pertinax éliminé, la menace pressante d'une nouvelle tyrannie se faisait sentir. L'emportement effréné des citoyens montre ainsi leur attachement au prince, mais aussi leur espérance perdue en un nouvel âge d'or et leurs inquiétudes renouvelées. La volonté de Sévère de prendre à la fois les noms de Marc et de Pertinax, à la suite des tyrannies de Commode et Julianus⁷⁶, (II, 10, 1 ; II, 10, 9 ; II, 14, 3) et celle de Niger d'imiter les comportements de Pertinax (τὸν τοῦ Περτίνακος βίον ζηλοῦντος, II, 7, 5)

⁷³ καὶ ἐς τὰ συνήθη προϊόντα διδασκαλεῖα καὶ γυμνάσια ιδιωτεύοντα ὁμοίως τοῖς λοιποῖς παιδεύεσθαι τε καὶ πάντα πράττειν, οὐδαμοῦ τύφον ἢ πομπὴν παρεχόμενον βασιλικήν.

⁷⁴ D'après l'*Histoire Auguste*, Pertinax prit cette décision parce qu'il avait en horreur (*sic horruit*) le pouvoir impérial (*Pertinax*, XIII, 1).

⁷⁵ ταραχὴ τε καὶ πένθος πάντα κατεῖχε διέθεόν τε ἐνθουσιῶσιν εὐκότες. Le meurtre de Pertinax est tout empreint du divin, le rapprochant déjà de Marc Aurèle divinisé. Cf., au contraire, les morts « rituelles », *infra* p. 106-107 ; 128-129.

⁷⁶ D'ailleurs, l'armée avait attribué à Julianus le nom de Commode (II, 6, 11 ; cf. aussi Dion, LXXIII, 12, 1).

montrent la qualité du successeur de Commode en elle-même, en plus de le rapprocher de Marc au niveau exemplaire.

Pertinax apparaît donc comme un empereur possédant des vertus à la fois politiques, militaires et personnelles. Homme d'expérience, il prouva sa valeur dans quantité de charges civiles et de campagnes militaires, ayant œuvré au sein des Amis les plus proches de Marc. Les représentations de Pertinax sont par ailleurs généralement bonnes⁷⁷, sauf celle de l'*Histoire Auguste*, où le prince est dépeint comme « mal élevé et presque obscène » (*inliberalis ac prope sordidus*), « avide de profit » (*lucri cupidus*), en vérité mal aimé du peuple (*nec multum tamen amatus est*) et pourvu d'une « éloquence médiocre » (*mediocri eloquentia*) sinon « enjôleuse » (*christologum*) (*Pertinax*, XII, 2-3 ; XIII, 4-6)⁷⁸. Dans l'*Histoire des empereurs*, le portrait de Pertinax subit également une déformation littéraire⁷⁹, mais tend vers une idéalisation du prince, qui n'est pas sans rappeler la représentation de Marc. En cela, l'historien cherche donc à mettre l'accent sur la tyrannie de Commode, enclavée entre les vertus de deux bons princes⁸⁰, et permet de créer une sorte de filiation morale entre ces deux empereurs qu'Hérodien considère comme les meilleurs. Enfin, le règne tyrannique de Commode ainsi mis en évidence préfigure la suite du récit et, mieux encore, se transforme en une sorte d'apophétie funeste.

Grâce à une brève analyse de ces cinq personnages (Macrin, Commode, Sévère, Alexandre et Pertinax), on arrive à bien voir comment Hérodien utilise la figure de Marc Aurèle, son empereur idéal, pour évaluer le caractère et les actions des autres princes. Macrin s'appliqua consciemment à une imitation de Marc, mais il se préoccupa plus du

⁷⁷ Pour Dion, Pertinax était un homme vertueux (τῶν καλῶν κἀγαθῶν, LXXIII, 1, 1 ; ἄνδρα ἀγαθόν, 10, 2) qui redressa aussitôt arrivé au pouvoir tout le désordre laissé par Commode, dans l'administration impériale, les finances et le bien public (LXXIV, 5, 1-2). On retrouve à peu près le même jugement dans le récit d'Aurélius Victor (*Césars*, XVIII : *hic doctrinae omnis ac moribus antiquissimis, immodice parcus, Curios aequauerat Fabriciosque*).

⁷⁸ La version du Pseudo-Aurélius se rapproche peut-être davantage de celle de l'*Histoire Auguste* (XVIII). Par ailleurs, Julien lui reproche même sa complicité, au moins en pensée, dans l'assassinat de Commode (*Césars*, X).

⁷⁹ M. Philippides remarque d'ailleurs que le portrait de Pertinax est construit sur des stéréotypes scolaires, remontant peut-être à Homère et à son portrait de Priam comme « roi doux », cf. « Herodian 2.4.1 and Pertinax », *CW 77* (1984), p. 295-297, p. 296-297.

⁸⁰ *Id.*, p. 295.

paraître que de l'être et se laissa gagner par la mollesse naturelle de son caractère. Tandis que Macrin transgressait la perfection absolue de l'empereur philosophe par sa médiocrité et ses échecs, Commode déshonora complètement et volontairement la mémoire de son père. Le jeune prince, en effet, s'imaginait déjà dieu à l'égal de Marc et alla jusqu'à renier son père et son héritage. Prenant d'abord une tendance hybristique et se croyant un nouvel Hercule, il souilla entièrement son ascendance très noble lorsqu'il s'identifia publiquement et officiellement comme gladiateur. Sévère, pour sa part, représente le pendant positif de Macrin, en ce qu'il possédait certes sa part de vices – dont surtout la manipulation et l'avarice –, mais se rachetait partiellement par d'autres qualités, du moins par son habileté stratégique, son courage et son énergie. L'aspect trop étudié de son imitation de Marc et de Pertinax paraît ne pas satisfaire Hérodien, qui lui reproche aussi son fort sentiment anti-sénatorial et lui attribue finalement la corruption de l'armée par l'argent. L'historien admire en revanche ses exploits militaires et la longue prospérité de son règne. Par conséquent, nous aurons tendance à le considérer comme un empereur généralement neutre, dont les qualités, mais surtout les victoires parvinrent à l'emporter sur les vices.

En ce qui concerne Alexandre Sévère, c'est en quelque sorte la situation inverse. En effet, Hérodien loue ses nombreuses qualités, particulièrement la modération et la douceur, mais semble incapable de trop rapprocher le jeune prince couard et négligent d'un empereur qui aura finalement passé presque tout son règne en campagnes militaires. Cependant, l'inexpérience d'Alexandre fut contrebalancée par ses parentes qui régentèrent en collégialité pendant les premières années de son règne et par son entourage de conseillers choisis soigneusement, distingués et compétents. Les charges d'éducation, de mariage et de surveillance des mœurs d'Alexandre, encore trop jeune, sont confiées par Hérodien à Maesa et à Mamaea, à défaut d'une figure paternelle. D'abord inapte à régner indépendamment puis manquant de courage et d'énergie, Alexandre ne serait donc pas un *optimus princeps* au sens strict, plutôt un *bonus princeps*. Peut-être eût-il été meilleur candidat au titre, s'il eût accédé au pouvoir une dizaine d'années plus tard ou s'il n'eût pas été soumis aux caprices de sa mère. De plus, l'aspect contraire, mais surtout complémentaire, des caractères et des règnes de Sévère et d'Alexandre suggère peut-être le besoin d'un pouvoir impérial collégial, tout comme l'évoquait aussi l'échec de la régence

unique de Mamaea. Alors que Marc, et possiblement Pertinax, rassemblait en lui seul toutes les qualités de l'*optimus princeps*, Hérodien semble vouloir montrer l'état désuet d'un pouvoir monocéphale et le besoin impératif d'un partage des charges impériales. Pour l'historien, Pertinax, s'inspirant ou étant inspiré de Marc, constituait le meilleur candidat à l'Empire. Son meurtre, aux mains des soldats (à l'instar de celui d'Alexandre quelque trente ans plus tard), fut aux yeux d'Hérodien très symptomatique des événements à suivre et marquait dès lors la grande licence que l'armée continuerait à s'arroger tout au long du III^e siècle. En ce Pertinax remanié on pourrait voir, par une sorte de composition contrefactuelle d'Hérodien, un Marc Aurèle plus âgé, n'eût-il pas succombé à la maladie si tôt.

La plupart des comparaisons tirent leur origine d'une référence explicite à Marc, soit que l'empereur se façonne selon son modèle, soit que l'historien opère lui-même le rapprochement. Dans le cas d'Alexandre, pour lequel Hérodien ne s'appuie que sur une seule allusion directe, la figure de Marc Aurèle dans l'*Histoire des empereurs* est utilisée comme critère théorique du jugement principalement moral de l'auteur. Les traits exemplaires de Marc s'accroissent et les spécificités du personnage historico-littéraire s'amenuisent : de cette façon, le modèle de l'empereur philosophe se stylise et se théorise pour devenir une sorte d'archétype pour Hérodien, d'après lequel l'auteur appréciera les empereurs futurs.

3. ASPECTS GÉNÉRAUX DE LA FIGURE TYRANNIQUE

Après avoir établi les bases du modèle du bon prince incarné par Marc, nous avons ensuite procédé à une étude des cinq empereurs que l'auteur compare de façon explicite avec Marc. D'une renonciation complète et volontaire à une ressemblance si grande qu'elle s'apparente à une communion intrinsèque d'esprits, en passant par un modelage finement étudié de soi, ces rapprochements sont déployés sur l'ensemble de l'œuvre. D'ailleurs, le souci de la plupart des Sévères de se rattacher à la tradition antonine, par la filiation, les titres et les agissements, est peut-être révélateur de cette période où l'instabilité politique devenait de plus en plus importante. Pour ces cinq empereurs, le rapprochement avec Marc leur est généralement favorable : même Commode finit par jouir d'une certaine réhabilitation de la part d'Hérodien.

Ce premier abord des empereurs tyranniques nous a permis de nous intéresser aux vices comme la lubricité, la glotonnerie, le goût du luxe, l'impiété et la cruauté. Par une approche thématique, nous verrons maintenant la manière dont l'historien utilise les caractéristiques typiques du tyran à l'intérieur de l'ensemble de ses portraits de mauvais empereurs. Pour cette première partie, nous étudierons les caractéristiques plus générales du tyran, dans sa conception et sa représentation chez Hérodien. En d'autres mots, nous nous attacherons ici aux vices communs à l'ensemble des mauvais empereurs. On remarquera d'emblée que ces vices sont appliqués par l'historien de façon relativement uniforme. En effet, Hérodien utilise ces tares assez spontanément, comme si elles servaient à effectuer une première caractérisation dans la sphère tyrannique. À moins d'une description particulière et plus élaborée du *topos* – dans ce cas il s'insérera vraisemblablement au sein d'un autre vice plus distinctif, voire propre à un seul tyran –, ces

attributs sont conformes à ce qu'on trouve dans la tradition littéraire et, à dire vrai, se révèlent plutôt banals. Ils esquissent ainsi une première image des mauvais empereurs, en les identifiant comme tels et les séparant de leurs contreparties vertueuses.

3.1. Remarques préliminaires

Les études qui portent sur la tyrannie ancienne, si elles ne sont pas majoritairement historiques (notamment la monographie de C. Mossé, sur la tyrannie grecque¹), voire à tendance sociologique², peuvent parfois examiner la question sous une perspective plus littéraire. Du côté grec, cela s'applique surtout à la représentation du tyran platonicien ou du tyran à la mode orientale³. Pour Rome, les études demeurent cantonnées, pour la plupart, à la période tardo-républicaine ou julio-claudienne⁴. En ce qui concerne la définition et la caractérisation du tyran littéraire, l'étude de J. R. Dunkle publiée en 1971⁵ semble être l'une des premières à détailler le stéréotype tyrannique d'une façon plus théorique⁶. L'analyse de L. Jerphagnon, parue une dizaine d'années plus tard⁷, constitue en quelque sorte le prolongement logique et chronologique de celle de J. R. Dunkle puisque le chercheur s'intéresse davantage à l'Empire et utilise quelques sources plus tardives. J. Scheid, pour sa part, s'attache à mieux cerner la façon si révélatrice dont meurent les

¹ C. Mossé, *La tyrannie dans la Grèce antique*, Paris, PUF, 2004 [1969].

² Entre autres, L. Strauss, *On Tyranny (Including the Strauss-Kojève Correspondence)*, Chicago, University of Chicago Press, 2000 [1948].

³ Par exemple, les articles de M. Meulder : « Est-il possible d'identifier le tyran décrit par Platon dans la *République* de Platon ? », *RBPh* 68 (1989), p. 30-52 ; « La *mêtis* du tyran ou l'aporie d'un pouvoir malin », p. 45-63 ; « Le tyran platonicien et les divinités noires : essai d'archéologie de la mythologie platonicienne », *RPhA* 17 (1999), p. 43-74 ; « Un monstre platonicien : le tyran », *RPhA* 26 (2009), p. 79-100 ; cf. aussi l'étude de J.-P. Vernant, « Le tyran boiteux, d'Œdipe à Périandre », *TR* 2 (1981), p. 235-255.

⁴ Pour ne nommer que ceux-là : D. Briquel, « La fabrication d'un tyran : Mézence chez Virgile », *BAGB* (1995), p. 173-185 ; M. Chassignet, « La "construction" des aspirants à la tyrannie : Sp. Cassius, Sp. Maelius et Manlius Capitolinus », in *L'invention des grands hommes de la Rome antique : actes du Colloque du Collegium Beatus Rhenanus tenu à Augst du 16 au 18 septembre 1999*, M. Coudry et T. Späth (eds), Paris, De Boccard, 2001, p. 83-96.

⁵ J. R. Dunkle, « The Rhetorical Tyrant in Roman Historiography : Sallust, Livy and Tacitus », *CW* 64 (1971), p. 12-20.

⁶ Plusieurs des travaux postérieurs y font ainsi référence, dont entre autres R. Tabacco, « Il tiranno nelle declamazioni di scuola in lingua latina », *MAT* 9 (1984 / 1985), p. 1-141.

⁷ L. Jerphagnon, « Que le tyran est contre-nature. Sur quelques clichés de l'historiographie latine », *CPhPJ* 6 (1984), p. 39-50.

tyrans, d'une mort sur laquelle semblent se cristalliser tous les éléments de leur tyrannie, régis par un principe unique⁸.

De façon générale, les chercheurs considèrent ainsi comme *loci communes* de la figure littéraire du tyran la *crudelitas / saeuitia*, la *superbia*, la *uis*, la *libido*, le choix d'un garde du corps étranger, l'impiété, le caprice sexuel, l'habillement à l'orientale, la mort sanglante et le refus de sépulture, *etc.* De récentes études comme celles de F. van Haeperen⁹ ou A. Zadorojnyi¹⁰, au cours des années 2000, se penchent en outre sur un aspect spécifique dans la représentation littéraire d'un tyran, se plaçant à la suite des travaux produits quelque vingt ou trente années auparavant. Si ces études sont tournées vers le personnage de l'empereur, elles se concentrent encore, pour plusieurs, sur la période du I^{er} siècle, parfois du II^e siècle. Les œuvres racontant des événements plus tardifs demeurent ainsi moins étudiées, malgré la tendance récente de la recherche sur la littérature tardive ou, plus largement, l'Antiquité tardive.

Si les représentations du tyran ont souvent intéressé les savants, anciens¹¹ et modernes, il ne semble pas en revanche exister un canon de vices qui correspondraient en tous points aux vertus cardinales¹². Or, bien que la composition de la tyrannie soit peut-être moins rigide que celle de l'excellence impériale, cela ne veut pas dire qu'il n'y aucune

⁸ J. Scheid, « La mort du tyran », p. 177-193.

⁹ F. van Haeperen, « L'impiété, une caractéristique des “ mauvais ” empereurs ».

¹⁰ A. Zadorojnyi, « Lords of the Flies : Literacy and Tyranny in Imperial Biography », in *The Limits of Ancient Biography*, B. McGing et J. Mossman (eds), Swansea, The Classical Press of Wales, 2006, p. 351-394.

¹¹ Parmi les premières du côté grec, les réflexions sur la tyrannie qu'on retrouve dans la *République* de Platon (particulièrement VIII-IX) et le *Hiéron* de Xénophon, œuvres contemporaines et de propos similaire (« le tyran est l'homme le plus malheureux de tous » : *République*, 578a-e ; *Hiéron*, II, 4-6 ; VIII, 11-12), sont enrichies, sous l'Empire et sous l'effet du goût biographique croissant (Plutarque, Suétone, *etc.*), d'éléments de la vie quotidienne, comme l'habillement ou les préférences alimentaires.

¹² Platon, dans sa tripartition de l'âme, pose les relations suivantes : tempérance / désir, courage / colère, sagesse / déraison, lesquelles sont subordonnées à la justice (*République*, 427e sq.). Le pseudo-Aristote reprend et résume la tripartition platonicienne (cf. *Des vertus et des vices*, 1249a-1250a). Selon nous, l'évolution vers un canon quadripartite sans sujétion d'une vertu à une autre, mais surtout la nouveauté de la figure impériale tyrannique qui regroupera à la fois les caractéristiques du tyran grec archaïque, du despote asiatique et de l'*imperator* tardo-républicain, rendra difficile l'établissement d'une correspondance parfaite entre vices et vertus. De façon générale, si le bon prince regroupe par définition toutes les vertus morales, politiques, militaires et intellectuelles, les tyrans seront tantôt cruels, tantôt impies, tantôt cupides. Ainsi, comme dit Platon, « il y a une seule forme de vertu, mais d'infinies formes de vice » (ἐν μὲν εἶναι εἶδος τῆς ἀρετῆς, ἅπειρα δὲ τῆς κακίας, *République*, 444c).

cohérence entre les auteurs, les genres ou les tyrans eux-mêmes. Plusieurs caractéristiques tyranniques sont effectivement récurrentes : cruauté, avarice et avidité, lubricité, gloutonnerie, effémination, goût du luxe. Au vu des *topoi* employés par Hérodien, la classification ci-dessous permettra d'aborder à la fois l'apparence physique et le caractère et la vie politique et privée. Du reste, on gardera à l'esprit qu'il nous faudra toujours traiter deux types distincts de tyrans en même temps, le barbare sanguinaire et le despote à l'orientale, dont les caractéristiques sembleront fréquemment et ce, à juste titre, opposées, voire contradictoires. Chacune sera ou excessive ou insuffisante et constituera, pour cette raison, un attribut tyrannique, contraire à la juste mesure essentielle au bon prince.

Par ailleurs, les façons de nommer le tyran en grec sont variées, de même que ses emplois. Dans l'histoire, le premier sens de τύραννος ne possédait pas forcément, ou pas entièrement, une connotation péjorative : le tyran archaïque grec s'apparentait à un roi, certes, mais son gouvernement n'était pas nécessairement illégitime. Ainsi, la notion d'usurpation était possible, mais pas fondamentale. Le terme traduisait principalement une notion d'absolutisme. D'ailleurs, l'acception en contexte tragique se rapprochait davantage du βασιλεύς, comme en témoigne notamment le titre de la pièce sophocléenne Οιδίπους τύραννος. C'est surtout à partir de la constitution des royaumes hellénistiques et de la production littéraire platonicienne (surtout la *République* et les *Lois*) que τύραννος devint plus négatif. Il s'opposait, en cela, au βασιλεύς, roi éclairé et bon : l'accession et la manière d'exercer le pouvoir du τύραννος étaient désormais illégales. Au terme τύραννος s'ajoutaient dorénavant les idées de violence et de brutalité et d'entrave à la liberté personnelle et politique. En outre, du grec τύραννος et τυραννίς, « pouvoir absolu » puis « pouvoir despotique », dérivèrent les mots latins *tyrannus* et *tyrannis*, qui prirent les mêmes significations péjoratives¹³ ; ces termes s'appliquèrent autant aux souverains de la période royale qu'aux *imperatores* tardo-républicains et en vinrent finalement à désigner les mauvais *principes* sous l'Empire.

¹³ Ce survol s'inspire largement des conclusions de l'étude étymologique, sémantique et historique de J. Labarbe, « L'apparition de la notion de tyrannie dans la Grèce archaïque », *AC* 40 (1971), p. 471-504. Selon lui, le mot τύραννος serait d'origine phrygo-lydienne. Pour sa part, J. Béranger s'attacha à l'aspect linguistique et étymologique de *tyrannus* dans « *Tyrannus* : notes sur la notion de tyrannie chez les Romains, particulièrement à l'époque de César et de Cicéron », *REL* 13 (1935), p. 85-94.

Selon le *Thesaurus Linguae Graecae*, Hérodien utilise τύραννος ou ses composés vingt-neuf fois : τύραννος (sept), τυραννίς (vingt), τυραννικός (une), τυραννέω (une)¹⁴. Ces occurrences correspondent autant à des réflexions historiques plus générales de l'auteur qu'à des empereurs, ou à leur régime, en particulier¹⁵. On aurait pu s'attendre à une utilisation plus abondante de ces expressions de la part de l'historien, considérant que la notion de tyrannie est l'une de ses préoccupations principales tout au long de son récit. Cependant, comme l'a prouvé l'étude de sa représentation de Marc Aurèle, Hérodien préfère généralement montrer que décrire platement les caractères. Dans cette perspective, il est moins étonnant de trouver peu d'emplois de τύραννος et de ses dérivés. Par ailleurs, environ treize occurrences peuvent être rapportées à Commode¹⁶. *A priori*, le compte paraît curieux, puisqu'Hérodien s'efforçait au premier livre de le réhabiliter en quelque sorte. On a l'impression, par la suite, que l'auteur, une fois le tyran mort et ses vices confirmés et irréparables, se permet un véritable jugement final : dès lors, ce verdict pourra s'appuyer davantage sur les actions propres de Commode et moins sur l'héritage ou les fautes de Marc. Enfin, le noircissement posthume de la figure de Commode sert en même temps de faire-valoir au nouveau *bonus princeps*, Pertinax.

Parmi le reste des occurrences de τύρανν-, neuf renvoient à Maximin et une à Héliogabale¹⁷. Pour ce dernier, le procédé utilisé par Hérodien est le même que pour le couple Commode / Pertinax : la caractérisation du gouvernement d'Héliogabale comme τυραννίς permet de l'opposer à l'ἀριστοκρατία instaurée par Alexandre et ses parentes. En revanche, le cas de Maximin est un peu différent. Si sa représentation négative met également en valeur les dyarques Pupien et Balbin, et même Gordien I, Hérodien n'hésite

¹⁴ Les termes sont absents de l'étude de D. Roques, « Le vocabulaire politique d'Hérodien ». Par ailleurs, en se fondant sur son relevé des occurrences de δεσποτής et δεσποτεία (p. 39-40 : « seulement un maître incontesté, détenteur de l'autorité mais non autoritaire » ; « δεσποτής n'a donc pas, on le voit, la valeur excessivement péjorative qu'il avait dans la tradition grecque classique ») et l'association à βασιλεύς (III, 2, 3) et à βασιλεία (II, 8, 4), on peut supposer que τύραννος et δεσποτής ne sont pas particulièrement synonymes pour Hérodien. Lorsqu'il désigne l'empereur, δεσποτής est souvent utilisé comme forme d'adresse (à Commode : I, 6, 2 ; I, 6, 4 ou à Sévère : III, 12, 2 ; III, 12, 5) et exprimerait une certaine flatterie de la part de l'énonciateur.

¹⁵ Sur les tyrannies passées : I, 3, 2 ; I, 3, 5. Dans des réflexions plus générales sur la tyrannie : II, 4, 4 ; III, 11, 9. En opposition avec βασιλεύς : I, 1, 2 ; I, 1, 4.

¹⁶ I, 16, 1 ; II, 1, 3 ; II, 1, 8 ; II, 2, 3 ; II, 2, 4 ; II, 2, 5 ; II, 3, 1 ; II, 3, 9 ; II, 4, 2 ; II, 4, 7 ; II, 5, 1 ; II, 6, 2 ; II, 6, 5.

¹⁷ À Maximin : VII, 1, 1 ; VII, 1, 4 ; VII, 3, 3 ; VII, 4, 1 ; VII, 5, 5 ; VII, 7, 6 ; VII, 10, 2 ; VIII, 3, 4 ; VIII, 5, 8. À Héliogabale : VI, 1, 2.

pas à qualifier l'empereur thrace de τύραννος et son régime de τυραννίς de son vivant. À notre sens, il faudrait moins y voir la confirmation du statut de *pessimus princeps* de Maximin, mais davantage l'expression, pour l'auteur, d'un dernier sentiment de danger, voire d'urgence, pour son époque¹⁸. Finalement, concernant notre traduction de l'*Histoire des empereurs*, on rendra généralement τύραννος par son dérivé français « tyran »¹⁹. Dans nos analyses, nous utilisons également « tyran » au sens français, avec toutes les idées d'absolutisme, d'usurpation, d'illégalité, de violence, de cruauté, *etc.* qu'il comprend²⁰.

3.2. L'apparence physique

3.2.1. L'âge et le corps

Pour les Anciens, l'apparence physique était étroitement liée à la qualité morale dont elle était en quelque sorte la matérialisation. Le bon prince serait donc beau, vigoureux et dépourvu de tares ou de difformités corporelles, comme si sa vertu était rendue concrète et tangible par son enveloppe charnelle²¹. À l'inverse, le tyran souffrirait de quelque

¹⁸ Cf. *infra* p. 152 sq.

¹⁹ Dans sa traduction, E. C. Echols utilise parfois *autocracy* pour rendre τυραννίς (II, 3, 1 ; VI, 1, 2 ; VII, 1, 1 ; VII, 10, 2) ou βασιλεία (V, 1, 4, par opposition à ἀριστοκρατία). À l'examen des contextes, on a plus l'impression d'une préférence personnelle, voire d'une volonté de *uariatio*, que d'une réelle différenciation sémantique. Selon nous, *autocracy* (ou, en français, « autocratie ») se rapproche trop du mot grec ἀτοκράτωρ (lat. *imperator*), qu'Hérodien utilise en quasi synonyme de βασιλεύς et généralement sans connotation particulière, pour l'utiliser comme traduction de τυραννίς. Pour notre part, nous nous en tiendrons au plus courant « tyrannie », qui comprend davantage la nuance que l'historien souhaite exprimer en employant τυραννίς au lieu de βασιλεία, ἀτοκκρατία, μοναρχία, *etc.*

²⁰ D'ailleurs, le tyran accompli pourra être l'équivalent du *pessimus princeps* et l'antithèse de l'*optimus princeps*. Or, contrairement à l'expression consacrée d'*optimus princeps*, qui est aussi une titulature officielle, mais que nous utiliserons généralement comme notion théorique, l'expression *pessimus princeps* semble peu utilisée dans la littérature ancienne, mais relativement fréquente dans les études modernes. En recherchant *pessimus princeps* et *princeps pessimus* sur la *Library of Latin Texts*, on obtient deux occurrences réellement pertinentes, après avoir éliminé les auteurs médiévaux et les deux emplois en contexte chrétien chez Jérôme. Il reste donc deux occurrences chez Pline le Jeune dans le *Panegyrique de Trajan* (XCIV, 3 et XCIV, 3) ; à cela, il faudrait aussi ajouter le passage en XCV, 4. Ces trois cas correspondent cependant à un emploi assez générique de l'expression *pessimus princeps* : en comparaison systématique avec Trajan, l'*optimus princeps*, le mauvais prince, toujours anonyme, lui sert uniquement de faire-valoir. On pensera également aux quelques occurrences de *pessimus* dans l'*Histoire Auguste* : notamment, *Héliogabale*, XXXIV, 5 ; *Alexandre*, LXV, 2 et LXV, 5 qui traduisent un sens similaire.

²¹ Le *De la physiognomonie* du Pseudo-Aristote est sans doute le traité le plus ancien qui nous soit parvenu ; à sa suite, le *Physiognomonica* de Polémos de Laodicée, le *Physiognomonica* d'Adamantios le Sophiste et le *Physiognomonica* d'un anonyme latin tardif. Chez les modernes, *cf.*, entre autres, H. V. Canter, « Personal Appearance in the Biography of the Roman Emperors », *SPh* 25 (1928), p. 385-399 ; E. C. Evans, « Roman Descriptions of Personal Appearance in History and Biography », *HSPH* 46 (1935), p. 43-94 et « Physiognomics in the Ancient World », *TAPhS* 59 (1969), p. 1-101.

infirmité²² ou serait doté d'un physique particulièrement laid²³. Or, Hérodien, pour sa part, s'embarrasse généralement peu des descriptions physiques de ses empereurs et se borne souvent à mentionner leur âge approximatif, les classant de façon binaire entre hommes âgés et adolescents. Bien plus, outre l'aspect factuel obligé, cette classification doit être interprétée en synonymie avec expérience et inexpérience, sagesse et ignorance, un thème, on l'a dit, récurrent dans l'*Histoire des empereurs*. Le côté physique de l'âge est en outre une caractéristique ambivalente : on croirait volontiers que la vigueur et la force des jeunes gens sont préférables à l'affaiblissement et la dégradation des plus âgés. Cependant, pour Hérodien, l'adolescent, dénué de connaissances théoriques et pratiques, est incapable de contrôler son énergie brute et de l'appliquer correctement à ses devoirs, tandis que l'homme mature a pu acquérir expérience et honneur à travers les charges diverses et ordinaires qu'il aura occupées durant sa vie pré-impériale²⁴. Ainsi, le choix d'un homme s'étant déjà démarqué pour ses compétences était rassurant pour les sujets qui voyaient en lui un empereur autonome et qualifié. Ce n'est pas un hasard si tous les jeunes empereurs, à l'exception d'Alexandre, sont considérés par Hérodien comme des tyrans²⁵. L'historien souligne constamment la jeunesse de Commode qui fut, d'ailleurs, l'une des préoccupations principales de Marc à sa mort (I, 3, 1-5 ; I, 4, 3-6). Il en est de même pour Caracalla et Géta, les fils de Sévère qui les exhortait sans cesse à la concorde et à la maîtrise de soi (III, 13, 1-5). Hérodien ne manque pas non plus de rapporter l'aspect très ridicule (*γελοιότατα*, V, 7, 4) de l'adoption d'Alexandre par Héliogabale, alors que l'un avait seize ans et l'autre douze. Les bons princes de l'œuvre (particulièrement Macrin, Pertinax, Pupien et Balbin),

²² Par exemple, sur la boiterie et sa relation avec la tyrannie (grecque), cf. l'article déjà cité de J.-P. Vernant, « Le tyran boiteux ».

²³ Pour comprendre toute l'importance de la physionomie dans le portrait moral, on n'a qu'à comparer les portraits suétoniens d'Auguste et de Caligula : l'un, en effet, « était d'une beauté enlevante et si gracieuse durant toutes les étapes de sa vie » (*forma fuit eximia et per omnes aetatis gradus uenustissima*, Auguste, LXXIX, 1) et avait « des membres de bonnes et harmonieuses proportions » (*commoditate et aequitate membrorum*, LXXIX, 5), l'autre « était d'une taille proéminente, d'un teint très pâle, d'un corps mal proportionné, de la plus grande maigreur du cou et des jambes, avait des yeux et des tempes creux, un front large et menaçant, un cheveu rare et inexistant tout autour du sommet de la tête, et il était velu quant au reste de son corps » (*statura fuit eminenti, colore expallido, corpore enormi, gracilitate maxima ceruicis et crurum, oculis et temporibus concauis, fronte lata et torua, capillo raro at circa uerticem nullo, hirsutus cetera*, Caligula, L, 1). Cf. J. Couissin, « Suétone physiognomoniste dans les *Vies des XII Césars* », *REL* 31 (1953), p. 234-256.

²⁴ Sur la valeur ambiguë de l'âge chez un empereur, voir, en détail, E. Conde Guerri, « Ambivalencia de la edad avanzada », particulièrement p. 187-192.

²⁵ Cependant, même Alexandre n'eut pas un comportement irréprochable : l'historien le blâme fréquemment d'avoir trop souvent été sous l'emprise de sa mère, cf. *supra* p. 61 sq.

quant à eux, accédèrent tous au pouvoir avec la quarantaine passée. Il faut toutefois noter qu'un homme pouvait également être trop âgé pour devenir empereur, comme ce fut le cas pour Gordien I, qui avait lors de son accession près de 80 ans (VII, 5, 2)²⁶. Le bon empereur semble donc se situer idéalement du côté de la maturité, même de la maturité avancée, sans toutefois verser dans la vieillesse et l'affaiblissement intellectuel et physique conséquent.

Par ailleurs, Hérodien ne mentionne la beauté physique d'un empereur qu'à deux reprises, pour Commode et Héliogabale. Dans le cas du premier, nous avons déjà dit que la description détaillée, la grande beauté et l'aspect presque divin du prince, (I, 7, 5-6) sont plutôt à mettre en lien avec Marc qu'avec Commode lui-même. En effet, dans un effort de rendre son *optimus princeps* exempt de toute faute, volontaire ou non, Hérodien fait de la splendeur de Commode un héritage qui l'aurait prédisposé à l'excellence morale²⁷, tout comme l'éducation procurée et les conseillers légués. Pour tout dire, l'apparence physique de Commode n'est pas particulièrement mensongère, même au vu de sa conduite tyrannique ; elle devient plutôt le dernier élément de son ascendance antonine qui reste plus ou moins intouchée. En revanche, la beauté d'Héliogabale est très certainement trompeuse. Selon l'historien, le prince « était, du point de vue de l'apparence, le plus beau de tous les jeunes hommes de son âge » et « on aurait pu comparer ce jeune homme aux belles statues de Dionysos » (V, 3, 7)²⁸. Ainsi, son apparence physique, trop parfaite, le rapproche non pas d'un dieu, mais de représentations d'un dieu, de simulacres²⁹, comme le souligne Hérodien. C'est donc une grâce à la fois fallacieuse et factice, d'une part, parce qu'à la manière d'un fard, elle dissimule le caractère tyrannique d'Héliogabale sous couvert d'un trait propre à l'origine et à l'excellence impériales. En effet, sa beauté, qui attirait tous les

²⁶ Gordien I disait lui-même être trop âgé pour gouverner l'Empire en VII, 5, 7, bien que ce fût, selon Hérodien, par fausse modestie. Or l'historien insiste ailleurs sur son âge avancé (VII, 5, 2 ; VII, 8, 5 ; VII, 9, 9), en insinuant qu'il était au moins physiquement inadéquat pour accéder au pouvoir.

²⁷ Comme le montrent les nombreuses évocations de sa très grande noblesse, cf. *supra* p. 52-53.

²⁸ Τὴν ὄψιν τῶν κατ' αὐτὸν ὠραιότατος μαιρακίων πάντων ; ἀπέικασεν ἂν τις τὸ μαιρακίον Διονύσου καλαῖς εἰκόσιν.

²⁹ Sur les statues d'empereurs, leurs expressions faciales normales sous l'Empire tardif, et le pouvoir divin insufflé à la dignité impériale, cf. G. Pucci, « La statua, la maschera, il segno », in *La maschera, il doppio e il ritratto : strategie dell'identità*, B. Maurizio (ed.), Rome, Laterza, 1991, p. 107-128.

regards, éblouit les soldats, les ensorcelant presque (V, 3, 8)³⁰, au point qu'ils crurent qu'il était réellement le fils naturel de Caracalla, comme le prétendait Maesa, et qu'ils le proclamèrent empereur et lui jurèrent loyauté et protection au détriment de Macrin (V, 3, 9-10). Son apparence est, d'autre part, trompeuse, parce qu'elle se double de trop d'artifices : Héliogabale, dit Hérodien, « sortait en public tout en ayant les yeux grimés, se fardant les joues de rouge et outrageant son visage naturellement beau de maquillages indécents » (V, 6, 10)³¹. Ses pratiques cosmétiques renforçaient donc l'aspect artificiel de son pouvoir, transgressant en plus sa masculinité naturelle et la dignité impériale³².

Alors que Commode et Héliogabale déshonorèrent leur propre fonction, en voulant prendre une apparence divine, Macrin souilla la dignité de Marc dans sa tentative d'imitation. L'empereur maure modela en effet toute sa personne physique sur Marc Aurèle, à la fois barbe, allure et voix, (V, 2, 3). Ce portrait permet à Hérodien de renforcer l'artificialité et la superficialité de la ressemblance et, mieux encore, l'échec mimétique du tyran qui ne posséda pas les vertus morales suffisantes pour appuyer son imitation formelle. En cela, on peut le rapprocher d'Héliogabale en tant que simulacre hybristique, cette fois d'un bon prince et non d'un dieu (sinon d'un empereur divinisé), car les similitudes entre Marc et Macrin n'existaient qu'en surface. Du reste, l'historien ne souligne pas davantage les traits physiques des empereurs, si ce n'est que Caracalla était de petite taille, mais de grande endurance (IV, 7, 7), et que Maximin était grand et fort (VI, 8, 1)³³. Pour Caracalla, cette description sert à accentuer son militarisme, pour Maximin, sa tyrannie barbare, mais nous reviendrons sur ces aspects spécifiques dans le prochain chapitre.

³⁰ Περιεργότερον ἐπέβλεπον οἱ τε ἄλλοι ἄνθρωποι καὶ μάλιστα οἱ στρατιῶται, εἰδότες γένους ὄντα βασιλικῷ, καὶ τῆς ὥρας αὐτοῦ πάντων τὰς ὄψεις ἐς αὐτὴν ἐπιστρεφούσης.

³¹ Προΐει τε ὑπογραφόμενος τοὺς ὀφθαλμοὺς καὶ τὰς παρεϊὰς ἐρυθραίνων, φύσει τε πρόσωπον ὠραῖον ὑβρίζων βαφαῖς ἀσχήμοσιν.

³² Dion dit aussi qu'il se maquillait et s'épilaît « de sorte qu'il eût l'air davantage d'une femme » (ὥστε καὶ ἐκ τούτου γυναικίζειν, LXXX, 14). Cf. l'*Histoire Auguste, Héliogabale*, V, 4-5 ; XXVI, 1 ; XXXI, 7 ; XXXII, 1, qui insiste à la fois sur son aspect efféminé et ses goûts très luxueux.

³³ Aussi, VII, 1, 2 ; VII, 1, 6 ; VII, 1, 12. L'insistance d'Hérodien sur l'aspect physique de Maximin doit être mise en relation avec l'élément dominant de sa tyrannie, cf. *infra* p. 125-127.

Quoiqu'il en soit, cette relative modestie des portraits physiques chez Hérodien peut s'expliquer de deux façons. D'abord, l'*Histoire des empereurs* constitue un récit historique : ainsi, Dion non plus ne rapporte pas en détail chaque aspect de la physionomie d'un prince, si tant est qu'il s'en donne la peine, à l'inverse de Suétone ou du rédacteur de l'*Histoire Auguste*, pour lesquels l'intérêt physionomique est systématique³⁴. Ensuite, la perspective physique n'est certainement pas celle qui intéresse le plus l'historien, malgré les correspondances physiognomoniques traditionnelles. En réalité, Hérodien considère tout ce qui peut être rattaché à un héritage, biologique ou matériel, avec beaucoup de prudence. Autrement dit, l'auteur, s'il reconnaît que certaines caractéristiques sont innées, héréditaires ou ethniques³⁵, se méfie toutefois de la bonne naissance des empereurs. Il juge effectivement que leur noblesse, leur fortune familiale ou leur belle apparence servent trop souvent de vernis d'excellence, au détriment de réelles qualités morales³⁶. D'ailleurs, l'âge – et donc l'expérience – est souvent le seul attribut physique qui est spécifié chez les bons empereurs et répond finalement davantage à une valeur idéologique. C'est donc dire que l'apparence physique, pour Hérodien, correspond généralement, mais à grands traits, au canon physiognomonique qu'on peut trouver profusément chez les biographes. Enfin, dans le cas des mauvais empereurs, la caractéristique physique doit souvent être rattachée à un autre *topos* tyrannique qui leur est plus spécifique.

3.2.2. L'habillement

Si l'aspect corporel, à quelques exceptions près, préoccupe peu l'historien, l'habillement est au contraire un critère important dans l'appréciation d'un empereur. On se bornera à dire que, de façon générale, alors qu'une certaine décence était de mise, le trop grand faste vestimentaire d'un empereur était certainement mal vu par ses sujets³⁷. En

³⁴ Au genre on pourrait ajouter le format et la longueur du récit, bien que, comme on peut le voir chez Dion, ce ne soit pas forcément en corrélation.

³⁵ Hérodien évoque à plusieurs reprises la cupidité « naturelle » des barbares : I, 7, 9 ; VI, 7, 9, etc.

³⁶ Comparer, par exemple, les origines de Pertinax et d'Albinus, l'un modeste, l'autre très noble, cf. *supra* p. 52 n. 28 ; cf. également *infra* p. 144-147 sur l'éloge des mérites propres dans le discours de Macrin.

³⁷ Sur le vêtement à Rome, cf., entre autres, A. Arbo, « *Imperium in uirtute esse, non in decore* : le discours sur le costume dans l'*Histoire Auguste* », in *Costume et société dans l'Antiquité et le Haut Moyen-Âge*, F. Chausson et H. Inglebert (eds), Paris, Picard, 2003, p. 687-694 ; le chapitre « *Vestis muliebris* : le vêtement efféminé. Marc Antoine travesti ? » de T. Éloi et F. Dupont dans *L'érotisme masculin dans la Rome antique*, Paris, Belin, 2003, p. 115-137 ; J. Edmondson, « Public Dress and Social Control in Late Republican and

outre, le prince était soumis à des lois strictes sur le type de vêtement permis et convenable pour chaque occasion publique³⁸. En effet, plus qu'un code social arbitraire, la toge comportait plusieurs significations. D'abord, le prince signalait ainsi son appartenance au corps civique romain : la toge devenait en quelque sorte le symbole de l'activité politique et, surtout, rhétorique du Romain. En agissant donc comme marqueur social, la toge distinguait en plus le citoyen – mâle, adulte, libre et Romain – de la femme, de l'enfant, de l'esclave et du barbare qui n'avaient ni le droit ni la dignité de la porter³⁹. À l'inverse, le citoyen ou, pire, l'empereur, qui revêtait les habits efféminés, infâmes du comédien, du gladiateur, voire de la prostituée, prenait automatiquement les caractéristiques dégradantes de ce type d'individus⁴⁰. De plus, le fait d'agir et de se présenter devant tous comme un dieu vivant constituait également une transgression, car le fautif outrepassait alors son statut humain et mortel, empereur ou non.

En outre, si l'habillement du bon prince intéresse peu Hérodien, celui du mauvais le concerne davantage, parce qu'il lui permet d'illustrer concrètement une autre caractéristique tyrannique. Ainsi, Commode pervertissait le costume traditionnel en revêtant la peau de lion d'Héraklès ou les tuniques féminines (I, 14, 8), reniant en même temps son identité romaine et sa filiation antonine⁴¹. Dans le cas du héros, la fourrure léonine est le témoin d'un grand exploit guerrier : puisque la bête de Némée possédait un pelage impénétrable, il fallut à Hercule l'étrangler de ses propres mains. Trophée, la peau le glorifie et exalte sa puissance surhumaine. À l'inverse, le mortel qui voudrait l'imiter se rapproche plus du barbare que du héros, parce qu'il échangerait ignominieusement sa toge et sa qualité oratoire contre un vêtement grossier, une peau d'animal, et, plus largement, un

Early Imperial Rome », in *Roman Dress and the Fabrics of Roman Culture*, J. Edmondson et A. Keith (eds), Toronto, University Press of Toronto, 2008, p. 21-46.

³⁸ Par exemple, Auguste gardait toujours une toge dans ses appartements au cas où il devait s'occuper d'affaires officielles (Suétone, *Auguste*, LXXIII, 3), mais Caligula portait la toge triomphale sans même compter à son actif de campagnes militaires, et encore moins de victoires (Suétone, *Caligula*, LII, 3).

³⁹ Dans cette définition large, nous n'incluons pas, à dessein, les cas plus marginaux des enfants qui portent la toge prétexte avant de prendre la toge virile, ou des prostituées qui peuvent aussi porter la toge.

⁴⁰ Suétone ne dit-il pas à propos de Caligula qu'« il était toujours affublé d'un costume, d'une chaussure et de tout autre élément de sa tenue qui n'étaient ni romains ni citoyens, ni même virils, ni, en somme, humains » (*uestitu calciatuque et cetero habitu neque patrio neque ciuili, ac ne uirili quidem ac denique humano semper usus est*, *Caligula*, LII, 1) ? On trouve un passage similaire chez Dion, LIX, 26, 5 sq. Cf. aussi T. Éloi et F. Dupont, *L'érotisme masculin*, p. 314-317.

⁴¹ Cf. *supra* p. 52.

mode de vie primitif. De toute façon, les mêmes règles ne s'appliquent pas également aux dieux ou demi-dieux et aux humains : ce qui symbolise une force divine pour l'un rend l'autre ridicule et sauvage. Du reste, le port de cette tenue par Commode en pleine joute gladiatoriale ajouta à cette humiliation personnelle la dérision de la dignité impériale⁴², tout en rappelant le rejet de son héritage antonin.

Pour leur part, Macrin et Héliogabale préféraient porter des vêtements précieux. « Macrin sortait en public, orné de broches et d'une ceinture toutes en or et en pierres précieuses, bien qu'une telle magnificence ne fût pas louée auprès des soldats romains, mais passât plutôt pour barbare et efféminée », raconte Hérodien en V, 2, 4⁴³. De cette manière, Macrin se rapproche donc du despote à l'orientale et révèle sa véritable nature : mou, efféminé, luxueux, semblable en tous points aux vêtements qu'il affectionnait. Le participe πεποικιλμένος, au passif, s'appliquerait normalement à un objet : utilisé ici pour un personnage, il appuie dès lors le caractère factice de la *persona* publique de l'empereur maure. En revanche, les goûts vestimentaires d'Héliogabale, « revêtant un costume aux plus magnifiques éclats, orné de tissus brodés d'or et de pourpre, de colliers et de bracelets et ayant posé sur la tête une couronne en forme de tiare en or et sertie de pierres précieuses » (V, 5, 3)⁴⁴, doivent plutôt être considérés sous une perspective religieuse. Aussi ne feraient-ils pas tant référence à l'image du tyran asiatique, mais plutôt à celle du prêtre, ce que confirme par la suite Hérodien : « sa tenue était à mi-chemin entre la robe sacrée des Phéniciens et les beaux vêtements mèdes » (V, 5, 4)⁴⁵. Par ailleurs, on trouve une description presque identique des habits d'Héliogabale en V, 3, 6, dans une première

⁴² C. Edwards, « Unspeakable Professions », in *Roman Sexualities*, J. P. Hallet (ed.), Princeton, Princeton University Press, 1997, p. 66-95. Ce faisant, Commode s'affublait en même temps d'une sexualité douteuse, presque transgressive, qui normalement l'aurait fait frapper d'*infamia* et qui le rapprochait peut-être du statut trop accessible de la prostituée (p. 79-85). Cependant, l'accessibilité du bon prince s'opposait aux métiers de la scène puisqu'il s'affichait matériellement comme empereur, par sa tenue, son action et l'endroit où il accueillait ses sujets.

⁴³ Προήει τε πόρπαις καὶ ζωστῆρι χρυσῶ τε πολλῶ καὶ λίθοις τιμίοις πεποικιλμένος, τῆς τοιαύτης πολυτελείας παρὰ τοῖς Ῥωμαίων στρατιώταις οὐκ ἐπαινουμένης, βαρβάρου δὲ μᾶλλον καὶ θηλυπρεποῦς εἶναι δοκούσης.

⁴⁴ Σχήμασί τε ἐσθῆτος πολυτελεστάτοις χρώμενος, διαχρύσοις τε πόρφυρας ὑφάσμασι περιδεραίοις τε καὶ ψελίοις κοσμούμενος, ἐς εἶδος δὲ τιάρας στεφάνην ἐπικείμενος χρυσῶ καὶ λίθοις ποικίλην τιμίοις. Expriment son origine barbare et manifestant son rejet des traditions romaines, Héliogabale « haïssait tout costume grec, déclarant qu'ils étaient faits de laine, c'est-à-dire d'un matériau bon marché, et n'était satisfait que par les tissus des Sères » (Ῥωμαϊκὴν δὲ ἢ Ἑλληνικὴν πᾶσαν ἐσθῆτα ἐμυσάτετο, ἐρίου φάσκων εἰργάσθαι, πράγματος εὐτελοῦς· τοῖς δὲ Σηρῶν ὑφάσμασι μόνοις ἠρέσκετο, V, 5, 4).

⁴⁵ Ἦν τε αὐτῶ τὸ σχῆμα μεταξὺ Φοινίσσης ἱερᾶς στολῆς καὶ χλιδῆς Μηδικῆς.

présentation du personnage, alors qu'il n'était pas encore empereur⁴⁶. Il faut remarquer d'abord que l'ensemble du portrait vestimentaire d'Héliogabale est sans doute le plus long dans l'*Histoire des empereurs*, malgré un règne de quelques années à peine : pour Hérodien, qui a généralement tendance à supprimer des détails, la répétition est curieuse. Il y a donc là une volonté forte de la part de l'historien de souligner le caractère particulier de la tyrannie d'Héliogabale : religieuse ou, plus précisément, impie. Bien plus, l'historien suggère, au moyen d'une description répétée de la mode vestimentaire d'Héliogabale, que l'accession au pouvoir du prince ne fit qu'exacerber sa préoccupation première du culte d'Élagabal et son goût naturel du luxe.

L'habillement devient pour Hérodien un marqueur visible et tangible de la vertu ou du vice, plus souvent au détriment qu'en complément des principes traditionnels physiognomoniques. Comme l'auteur éprouve une certaine méfiance pour tout ce qui relève de l'hérédité, bien qu'il ne soit pas insensible aux clichés ethnographiques⁴⁷, le vêtement du prince constitue un élément idéal pour l'expression de sa qualité morale, puisqu'il relève d'un choix personnel. Nous avons dit plus tôt que le bon prince devait s'identifier personnellement et publiquement comme *princeps senatus*, dans sa définition littérale et culturelle ; la simplicité solennelle des habits impériaux illustre donc à la fois le désir du souverain de s'assimiler au reste de la noblesse, de confirmer ses fonctions civiques ordinaires et d'affirmer son humanité (et son humilité). Enfin, un empereur indifférent à la somptuosité de sa propre apparence se révélait généralement assidu dans ses devoirs et peu enclin à la dilapidation du bien public pour ses intérêts personnels.

3.3 Le caractère : mollesse et effémination

Le bon prince se démarquait en outre grâce à son courage exemplaire, surtout dans les guerres contre les barbares et, parfois, contre les usurpateurs. Garant de la conservation

⁴⁶ « Il sortait en public en tenue barbare, ceint de tuniques à l'éclat d'or et teintes en pourpre, garnies de manches, et qui lui descendaient jusqu'aux pieds, et chaussé d'étoffes qui lui couvraient toutes les jambes, des talons jusqu'aux cuisses, semblablement décorées d'or et de pourpre » (προήει τε σχήματι βαρβάρῳ, χιτῶνας χρυσοῦφεις καὶ ἀλουργεῖς χειριδωτοὺς καὶ ποδήρεις ἀνεζωσμένους, τὰ τε σκέλη πάντα σκέπων ἀπ' ὀνύχων ἐς μηροῦς ἐσθῆσιν ὁμοίως χρυσῶ καὶ πορφύρα πεποικιλμέναις).

⁴⁷ Par nature, les Égyptiens agissent selon leurs impulsions (I, 17, 6), les Syriens sont friands de spectacles (II, 7, 9-10), les Pannoniens sont grands et forts, mais peu perspicaces (II, 9, 11), les Grecs se querellent constamment (III, 2, 8), etc.

de l'Empire, il lui fallait se montrer brave devant les dangers, car il portait sur lui la crainte de ses sujets et inspirait en plus ses soldats par son exemple. À l'inverse, le tyran, s'il n'était pas téméraire au point d'imprudences ou de cruauté⁴⁸, comptait souvent parmi ses défauts une grande mollesse⁴⁹. On remarque ce *topos* tyrannique à maintes reprises dans l'*Histoire des empereurs*, que ce soit dans les jugements de l'auteur lui-même ou dans les reproches qu'il fait adresser aux tyrans par leurs adversaires, comme c'était pratique courante dans les invectives politiques à Rome⁵⁰. La mollesse, chez Hérodien, est souvent accompagnée de lâcheté et de couardise et se double, comme nous le verrons plus loin, d'une propension particulière aux plaisirs et d'une incurie des devoirs impériaux.

Comme Sévère se rapprochait de Rome, les sénateurs voyaient que « Julianus s'effrayait et était au désespoir » (τὸν Ἰουλιανὸν ἀποδειλιῶντα καὶ ἐν ἀπογνώσει ὄντα, II, 12, 3 ; ὀδυρομένου, II, 12, 6)⁵¹. À leur instar, Sévère le trouvait « lâche et malheureux » (ἄνανδρον καὶ ἄθλιον, II, 12, 7 ; II, 12, 2). Les termes relatifs à la mollesse et à la couardise de Julianus sont donc répétés et accumulés, de sorte que son vice se révèle prédominant. Rien, d'ailleurs, n'aurait pu être plus lâche que sa prise du pouvoir : en effet, lorsque les soldats mirent honteusement aux enchères l'Empire (II, 6, 14), aucun sénateur distingué ne se présenta devant eux pour « acquérir un pouvoir répréhensible contre de l'argent » (ἐπὸνείδιστον χρήμασι κτήσασθαι τὴν ἀρχήν, II, 6, 5)⁵². Il y eut cependant Julianus, qui fut ensuite injurié et méprisé par le peuple indigné (II, 7, 6 ; II, 6, 13)⁵³. Comme s'il avait peine

⁴⁸ Cf. *infra* p. 114 sq. et p. 121 sq. sur la cruauté de Caracalla et de Maximin.

⁴⁹ Néron, par exemple, lorsque Galba fit défection avec les Espagnes, « s'évanouit et fut longtemps le cœur abattu, sans voix et presque mort pendant ce temps-là [...] mais il n'oublia néanmoins rien de son habitude de luxe et de paresse et ne s'en défit pas » (*conlapsus animoque male facto diu sine uoce et prope intermortuus [...] nec eo setius quicquam ex consuetudine luxus atque desidia omisit et inminuit*, Suétone, *Néron*, XLII, 1-2).

⁵⁰ Concernant l'utilisation des *topoi* d'effémination et de mollesse dans l'invective politique romaine, où l'injure devient une forme rhétorique et les motifs d'accusation, au lieu d'être véridiques, s'en prennent plutôt à la figure publique et sociale et à la réputation de l'adversaire, on peut penser, entre autres, aux *Philippiques* de Cicéron contre Antoine, surtout la deuxième en 44-45, 55 et 77. Sur l'effémination d'Antoine chez Cicéron, cf. C. Edwards, *Politics of Immorality*, p. 64-65 ; A. Corbeill, *Controlling Laughter : Political Humor in the Late Roman Republic*, Princeton, Princeton University Press, 1996, p. 129 sq. ; T. Éloi et F. Dupont, *L'érotisme masculin*, p. 115 ; 118-119 ; 135-137.

⁵¹ Dion rapporte même que Julianus sacrifia plusieurs jeunes garçons dans un rituel destiné à lui apprendre le dénouement des événements prochains (LXXIII, 16, 5).

⁵² « Ce fut alors une affaire très honteuse et indigne de Rome » (ὅτε δὴ καὶ πρᾶγμα αἰσχιστόν τε καὶ ἀνάξιον τῆς Ρώμης ἐγένετο), affirme Dion en LXXIII, 11, 3.

⁵³ Cf. aussi Dion, LXXIII, 13, 3-5, où Julianus est traité de « voleur d'empire » (τῆς ἀρχῆς ἄπραγα) et de « parricide » (πατροφόνον).

à y croire, Hérodien insiste encore plusieurs fois sur cet achat honteux en II, 10, 4, II, 12, 7 et II, 13, 6. Bien plus, après sa proclamation impériale, Julianus « s'employa immédiatement à vivre dans la mollesse et la débauche, tout en manifestant de l'indolence lorsqu'il s'agissait des affaires publiques, mais en se livrant entier au luxe et au vice » (II, 7, 1)⁵⁴. Son intérêt pour le pouvoir était donc confiné aux seuls avantages pécuniaires. Le gain de l'Empire par son achat préfigurait la négligence de Julianus dans ses devoirs impériaux et la lâcheté dont il allait faire preuve lorsqu'il serait confronté à un véritable combat à l'arrivée de Sévère⁵⁵.

Autre adversaire de l'empereur africain, Pescennius Niger fut également critiqué pour « ses temporisations et son insouciance » (μέλλησίν τε καὶ ῥαθυμίαν, II, 12, 2), qui s'opposent aussi au courage et à l'empressement du prince victorieux. Cependant, pour Hérodien, Niger n'était pas complètement mauvais, en dépit de son indolence : l'historien conclut que, « du reste, il ne fut pas, dit-on, un homme sans valeur, ni comme souverain ni comme simple citoyen » (III, 4, 7)⁵⁶. En effet, l'auteur reconnaît que l'empereur « a acquis bon renom dans de nombreuses et grandes actions » (εὐδοκιμήσας δὲ ἐν πολλαῖς καὶ μεγάλαις πράξεσι, II, 7, 5). D'ailleurs, « une rumeur courait à son sujet, comme quoi il était doux et généreux et imitait la vie de Pertinax » (II, 7, 4)⁵⁷. Hérodien mentionne aussi que « sans cesse on l'invoquait dans les assemblées du peuple » (II, 7, 5)⁵⁸. L'expérience et la réputation de Niger le prédisposait donc à devenir un bon prince : en revanche, dès ses premiers succès en tant qu'empereur, Niger, « exalté par ces espoirs, s'affala sous le soin

⁵⁴ τρυφαῖς εὐθέως καὶ κραιπάλαις ἐσχόλαξε, τῇ μὲν τῶν δημοσίων ἐπιμελείᾳ ῥαθύμως προσφερόμενος, ἐς δὲ τὸ ἀβροδίαιτον καὶ ἄσημον ἐπιδιδούς ἑαυτόν. Finalement, Julianus perdit même la loyauté des soldats lorsqu'ils se rendirent compte que le nouvel empereur avait menti sur l'ampleur de ses richesses (II, 7, 1-2). Pour Dion, la défection des prétoriens fut plutôt à mettre au compte des épreuves qu'ils endurèrent, ramollis pour leur nouveau mode de vie, et par leur peur des troupes de Sévère (LXXIII, 17, 2-3).

⁵⁵ En LXXIII, 14, 1-2, Dion rapporte que Julianus, moins indolent certes que chez Hérodien, s'occupait cependant des affaires comme un esclave (ἀνελευθέρως) et comme un parasite (θωπεύειν). Selon lui, l'abondance des jeux et des spectacles que l'empereur organisait relevait moins d'un intérêt personnel que d'une énième tentative de gagner la faveur des sénateurs.

⁵⁶ τὰ ἄλλα, ὡς φασι, γενόμενος μὴ φαῦλος ἄνθρωπος, μήτε ἄρχων μήτε ιδιώτης.

⁵⁷ Φήμη τε περὶ αὐτοῦ διεφοῖτα ὡς ἐπιεικοῦς καὶ δεξιῶς καὶ τὸν τοῦ Περτινακοῦ βίον ζηλοῦντος.

⁵⁸ ἐκάλουν τε αὐτὸν συνεχῶς ἐν ταῖς τοῦ δήμου συνόδοις. Cf. aussi II, 7, 9-10 et II, 8, 8. Pour Dion, Niger n'était ni particulièrement bon ni particulièrement mauvais et, s'il disposait d'une grande puissance, s'était rendus lorsable de nombreuses erreurs causées par son manque de vivacité d'esprit (LXXIV, 6, 1-2a).

des affaires et, ayant été jeté dans la luxure, célébrait avec les Antiochiens » (II, 8, 9)⁵⁹. Le prince demeura donc en Syrie au lieu de se diriger vers Rome pour consolider son pouvoir (II, 8, 10 *sq.* ; II, 14, 6). Capturé et décapité par les partisans de Sévère alors qu'il s'était réfugié dans un faubourg d'Antioche, Niger « paya ainsi ses temporisations et sa nonchalance » (μελλήσεως καὶ βραδυτήτος δοῦς δίκας, III, 4, 7). À la déception d'Hérodien, l'empereur succomba à la facilité : le regret de l'historien est d'autant plus sensible qu'il se permet de suggérer à Niger ce qu'il aurait dû faire, au lieu de temporiser à Antioche (δέον ἐπιφοιτῆσαι τὴν ταχίστην καὶ φθάσαι οἰκειωσάμενον αὐτά, II, 8, 10), comme si son succès n'eût tenu qu'à cela⁶⁰. Enfin, le rapprochement entre Pertinax et Niger n'est certainement pas anodin puisque chez Hérodien la volonté d'imiter un bon prince permettrait de racheter un empereur, tel qu'on l'a vu pour Macrin, ou au moins de lui redonner quelque valeur plus ou moins positive.

À l'instar des deux autres, le troisième rival de Sévère, Clodius Albinus, dut également sa défaite à sa nonchalance et sa mollesse. D'abord, il se laissa facilement convaincre des bonnes intentions de l'Africain lorsque ce dernier le nomma César, « puisqu'il se réjouissait d'obtenir sans combat ni danger ce dont il se languissait » (II, 15, 4)⁶¹. De même, la nouvelle de l'arrivée de Sévère en Occident le troubla fortement, avachi comme il l'était « dans la nonchalance et la mollesse » (ὕπτιάζοντι καὶ τρυφῶντι, III, 7, 1). Bien plus, lors de leur affrontement final, « Albinus, s'étant enfermé [dans Lyon], y resta et envoya ses troupes au combat » (III, 7, 2)⁶². Ainsi, dans un dénouement ironique, l'empereur qui pourtant commandait en Bretagne une armée assez puissante pour inquiéter Sévère (γένει δυνάμει τε στρατοῦ, II, 15, 1) finit par fuir le combat en voyant qu'il perdait peu à peu l'avantage. La mollesse apparaît dès lors comme un trait important du caractère

⁵⁹ Ταύταις ἐπαιρόμενος ταῖς ἐλπίσιν ὑπτιάζε τε πρὸς τὴν τῶν πραγμάτων ἐπιμέλειαν, καὶ ἐς τὸ ἀβροδιατον ἀνειμένους τοῖς Ἀντιοχεῦσι συνευφραίνετο.

⁶⁰ Hérodien émet d'autres conseils tardifs en V, 2, 3 ; V, 4, 12 ; VI, 7, 10. Peut-être n'est-il pas inutile de remarquer qu'ils s'adressent à Macrin et à Alexandre, deux empereurs qui, comme Niger, furent très prometteurs : si le premier ne parvint pas à devenir le bon prince qu'il semblait pouvoir être, le second fut en revanche très apprécié, mais son règne fut irrémédiablement entaché par la cupidité et la licence de sa mère et par sa réticence à partir en guerre contre les barbares. En outre, Hérodien reconnaît plusieurs qualités impériales à Niger, mais ne souscrirait pas au retour d'un âge d'or sous son égide, *cf.* M. Meulder, « 193 ap. J.-C. : l'année aux trois fonctions », p. 85-86.

⁶¹ ἀγαπήσας ἄνευ μάχης καὶ κινδύνου λαβεῖν ταῦτα ὧν ὠρέγετο.

⁶² Ἐν ἧ κατακλείσας ἑαυτὸν ὁ Ἀλβῖνος ἔμενε, τὸν δὲ στρατὸν ἐς τὴν μάχην ἐξέπεμψε.

d'Albinus, malgré ses victoires passées et ses effectifs. En effet, l'empereur refusa deux fois la confrontation armée, préférant d'abord l'association suspecte que lui proposait Sévère, puis la fuite et la sûreté en cachette au lieu du combat. Pourtant, Albinus, qui était noble, fortuné, bon général et, grâce à tout cela, favori du sénat (III, 5, 2), devait sans doute constituer la plus grande menace pour Sévère, plus que Julianus qui, ayant acheté l'Empire et fait de fausses promesses aux soldats, était méprisé par tous, plus aussi que Niger qui, malgré tous ses mérites, disposait de troupes moins nombreuses et moins expérimentées (III, 1, 3). Or, habitué depuis toujours à l'aisance que lui procuraient sa naissance et sa richesse, Albinus choisit finalement la voie qui lui semblait la plus naturelle, celle de la facilité et de la mollesse. À l'instar de la tyrannie de Commode, la défaite d'Albinus montre, pour Hérodien, les dangers d'une belle naissance et du luxe qui l'accompagnait⁶³. Du reste, il est frappant de remarquer à quel point Hérodien insiste sur la mollesse de Julianus, d'Albinus et de Niger, alors qu'ils ne figurent que dans quelques chapitres et qu'ils régnèrent au plus une année⁶⁴. En fait, dans l'*Histoire des empereurs*, la mollesse de ces empereurs répond au courage et à la détermination résolument militaire de Sévère. Autrement dit, leur couardise, leur nonchalance et leurs temporisations servent de faire-valoir aux qualités guerrières et victorieuses de l'empereur africain : Hérodien notera ainsi le caractère remarquable des triomphes du prince à plusieurs reprises (notamment, III, 15, 2-3).

La mollesse est par ailleurs souvent associée à l'effémination, à tel point que les deux peuvent devenir quasi-synonymes, selon l'opposition traditionnelle homme / femme. En effet, les Anciens considéraient la femme inférieure et plus « molle » que l'homme, à la fois de corps et de caractère⁶⁵. La lâcheté (*μαλακία* ou *ἀνανδρία*, plus révélateur), vice proprement féminin, est opposée au courage (*ἀνδρεία*). Dans cette perspective, l'homme efféminé est mystérieux, inquiétant et contre-nature, d'où, justement, cet *ἀν* privatif⁶⁶ : à

⁶³ Par extension, l'historien exprime donc sa méfiance envers la succession héréditaire.

⁶⁴ Il faut dire qu'Albinus fut César pendant quelque quatre années.

⁶⁵ Selon Aristote, la femme est par nature inférieure à l'homme (elle ne produit pas de semence, donc constitue seulement la matière pour la génération) et, si elle possède sa part de vertu morale, elle n'égale certainement pas l'homme, tant en courage qu'en sens de la justice ; enfin, le propre de la vertu féminine est sa soumission à l'homme libre, cf. Aristote, *Politique*, 1260a-b.

⁶⁶ Il existe un cas semblable en latin : *effeminatio* (ainsi qu'*effemino* et *effeminatus*), où le préfixe *ex* d'origine ou, mieux, de matière (« à partir de ») montre les caractéristiques féminines prépondérantes de l'homme

mi-chemin entre l'homme et la femme, il rassemble en lui les traits des deux sexes mais, à l'inverse de la vierge virile qui transcende sa nature féminine⁶⁷, il pervertit la sienne, se rabaissant même en deçà du statut de la femme ordinaire. L'effémination, outre son évocation de l'apparence physique de la femme⁶⁸, rappelle également son aspect caractériel stéréotypé, c'est-à-dire la lâcheté, la volupté et, parfois, la sexualité passive. Cumulant donc les défauts typiques féminins, l'efféminé leur joint aussi sa propre honte de ne pas être assez viril : d'apparence et de tempérament contraires à sa nature, il est dès lors ridiculisé et méprisé⁶⁹.

Par ailleurs, la mollesse et l'effémination peuvent être doublées d'un aspect sexuel et homosexuel⁷⁰, mais ce n'est pas forcément toujours le cas. Même si on a souvent combiné l'homosexualité, et particulièrement l'homosexualité passive, à la mollesse et l'effémination, il semble que l'association s'avère inexacte. En plus d'une sexualité douteuse, hétérosexuelle ou homosexuelle, ces deux vices ciblent en effet une homosexualité sociale, bien plus que sexuelle⁷¹ ; c'est la façon dont on se présentait en

efféminé. Cet *ex* souligne en plus l'aspect anormal, quasi inhumain, de l'efféminé : en ce sens, *effeminatus* peut souvent traduire, ou du moins sous-entendre, « qui a des mœurs contre-nature », cf. Cicéron, *Devoirs*, I, 14 ; I, 34 ; Suétone, *Auguste*, LXVIII, etc.

⁶⁷ Pensons par exemple à Athéna / Minerve et Artémis / Diane dans la sphère divine, ou encore à Antigone du côté mythico-légendaire, dont les attributs masculins leur confèrent une valeur supérieure aux autres femmes et au moins égale à celle des hommes.

⁶⁸ Dans « Roman Dandies and Transvestites », *EMC* 20 (1976), p. 60-63, V. A. Tracy traite de l'effémination de l'homme par ses goûts vestimentaires : façons de porter la toge, couleurs des habits, variété des costumes, splendeur des parures, coiffures et pratiques cosmétiques. Qui plus est, la transformation efféminée, d'abord physique, évoluait ensuite en un basculement des rôles sociaux et des activités normales de l'homme.

⁶⁹ Les rois perses furent parmi les premières figures de la « femme-roi », avec leurs vêtements jugés trop féminins, leurs parures joaillères et cosmétiques. Ainsi, le despote oriental apparut tôt et perdura dans toutes sortes d'écrits : tragédies, comédies, histoires, biographies, déclamations, plaidoyers, etc. Il devint même un type, ou un personnage rhétorique, si bien que l'effémination se transforma en insulte commune, voire obligée, dans les affrontements politiques. Outre les passages déjà cités de Cicéron, Suétone consacre par exemple un long paragraphe aux injures adressées à César concernant son séjour chez Nicomède : le dictateur est appelé tour à tour « rivale de la reine », « cadre intérieur de la litière royale », « étable de Nicomède », « bordel de Bithynie » et « reine de Bithynie » (*paelicem reginae* ; *spondam interiorem regiae lecticae* ; *stabulum Nicomedis* ; *Bithynicum fornicem* ; *Bithynicam reginam*, César, XLIX). Même Auguste, aux dires du biographe, fut traité d'efféminé et de prostitué par ses rivaux (*Auguste*, LXVIII).

⁷⁰ Chez Néron, l'effémination se doublait d'une lubricité exacerbée : Suétone raconte même que l'empereur s'était marié à un jeune homme (XXVIII, 1) et qu'il s'était déshonoré en contaminant presque toutes les parties de son corps (*contaminatis paene omnibus membris*, XXIX, 1). La biographie d'Héliogabale dans l'*Histoire Auguste* se veut vraisemblablement l'écho du portrait suétonien de Néron : pour les deux passages cités plus haut, cf. respectivement, X, 5 (le mariage d'Héliogabale à l'athlète Zoticus) et V, 2 (*per cuncta caua corporis libidinem recipientem*, les pratiques sexuelles honteuses).

⁷¹ C. Edwards, *Politics of Immorality*, p. 68 sq. ; T. Éloi et F. Dupont, *L'érotisme masculin*, p. 89-95.

public, plutôt que le fondement réel de toute accusation, qui importait. Pour Hérodien, si l'effémination conserve certainement sa corrélation étroite avec la mollesse, les deux tendent toutefois à perdre de leur dimension sexuelle, peut-être même à en être entièrement dépourvues. L'homosexualité passive, d'ordinaire si présente dans les portraits du despote à l'orientale, n'apparaît nulle part dans l'*Histoire des empereurs*⁷². De plus, il arrive que l'effémination se transforme en une sorte de tremplin pour une seconde condamnation, plus spécifique. Si Commode portait des vêtements féminins, il s'identifiait donc en tous points à Hercule. Si Macrin affectionnait les habits raffinés, il manifestait ainsi son caractère mou, mais surtout la superficialité de son imitation antonine vouée à l'échec. Si Héliogabale portait des tenues précieuses, il mettait de l'avant sa préoccupation religieuse et une nature qu'il revendiquait comme au moins à moitié divine. Mieux encore, les reproches adressés à l'efféminé peuvent se confondre dans la mollesse d'un empereur pour en devenir finalement le quasi-synonyme. Par exemple, la vie luxueuse d'Albinus (III, 6, 7, dans des critiques de Sévère) mettait en évidence sa fortune familiale et, plus généralement, son ascendance noble sur laquelle il fondait un mérite discutable et son énergie qui n'était certes pas à la hauteur de son ambition.

De façon générale, la mollesse semble posséder chez Hérodien un statut ambivalent : si elle permet de condamner sur-le-champ Julianus, Albinus et Macrin, elle affaiblit sans cependant réduire à néant les mérites de Niger ou d'Alexandre. L'historien manifeste donc une certaine indulgence envers ce vice, qu'il perçoit peut-être comme le prolongement excessif d'un caractère doux et clément. En effet, Niger et Alexandre possédaient tous deux une grande bonté et un sens exemplaire de la justice, en plus de refuser de verser inutilement du sang (II, 8, 8 et, entre autres, VI, 1, 6 ; VI, 9, 8)⁷³. Il faut aussi dire que ce sont les temporisations de chacun qu'il réproche, plus qu'une réelle couardise. Le récit de leurs morts, qui est, chez Hérodien, un épisode toujours révélateur du caractère des princes et de son propre jugement à leur égard, peut donc livrer d'autres indices de leur réelle qualité morale. Alexandre, à l'image d'une victime issue de la

⁷²Cf. *infra* p. 93 sq.

⁷³ Ou alors il faut considérer en plus que la mollesse du premier, trop vieux, était en fait son courage qui s'était émoussé au fil des ans et que celle du second, trop jeune, tirait racine de son inexpérience des affaires politiques et militaires.

noblesse, s'était ainsi jeté en larmes dans les bras de sa mère et Niger avait fui en tant qu'ennemi public battu, tout en conservant les signes matériels de sa dignité impériale⁷⁴. En revanche, Macrin, lorsqu'il fut défait et confronté à une mort imminente, prit la fuite en abandonnant toute trace de luxe impérial et en se déguisant en simple particulier. Dans son cas, sa lâcheté, exacerbée au point de devenir un des aspects principaux de sa tyrannie, s'étendit également à sa mort.

Enfin, l'effémination apparaît liée, de façon plus ou moins précise, à une origine extra-italienne : Albinus et Macrin venaient d'Afrique, Héliogabale et Alexandre de Syrie, encore que Niger fût Italien de naissance, mais il se laissa gagner par les plaisirs d'Antioche (II, 8, 9). Cela concorderait avec les nombreuses parenthèses ethnographiques d'Hérodien, dans lesquelles les peuples orientaux sont généralement représentés comme légers, friands de festivités et assez peu préoccupés par les activités guerrières⁷⁵. Par ailleurs, il faut peut-être faire une distinction entre les différentes utilisations d'ἀνανδρία, qui serait à la fois « mollesse » et « couardise », à la fois manque d'énergie et manque de courage : dès lors, la première acception pourrait être plus facilement tolérée. On ne peut pas, au contraire, en dire autant de l'effémination qui, si on la réserve strictement à l'apparence physique, est trop souvent associée au luxe et à l'excès, dénature la virilité de l'homme et tend généralement vers un caractère permanent, au contraire d'une lâcheté qui serait plutôt ponctuelle.

3.4 Les plaisirs excessifs

3.4.1 La lubricité

L'une des vertus les plus importantes de l'*optimus princeps* était la modération, ou la tempérance, à laquelle répondait la démesure du tyran. En outre, les excès du mauvais

⁷⁴ M. Bats, « Mort violente et *damnatio memoriae* sous les Sévères dans les sources littéraires », *CCG* 14 (2003), p. 281-298, p. 290, note 61 pour Niger et p. 291 pour Alexandre. « Niger, monté sur un pur-sang, fuyait avec une petite escorte » les troupes de Sévère (ὁ δὲ Νίγρος ἵππῳ γενναίῳ ἐποχούμενος φεύγει μετ' ὀλίγων [...], III, 4, 6). La noblesse de sa monture, au même titre que la précision sur la modicité de sa garde, atténue certainement les caractéristiques tyranniques de Niger. Sa mort correspondit ainsi au reste de sa vie, à peu près noble et courageuse, mais avec beaucoup d'atermoiements (μελλήσεως καὶ βραδυτήτος, III, 4, 7).

⁷⁵ Concernant le manque de courage des gens d'Asie, on pensera aux remarques d'Aristote dans le *Politique*, 1327b et de Vitruve dans le *De l'architecture*, VI, 1, 4. Sur le barbare nordique, cf. *infra* p. 125-126.

empereur étaient particulièrement sensibles dans la quantité, la qualité et la diversité des plaisirs auxquels il s'adonnait. Le tyran était souvent dit asservi à ses propres désirs, si déréglés qu'ils devinssent alors la seule autorité plus puissante que lui⁷⁶. Ayant perdu le contrôle de ses passions, ou ne l'ayant même jamais eu, il lui fallait donc s'appliquer constamment à assouvir ses désirs, qui continueraient de grandir et qui ne pourraient jamais qu'être partiellement satisfaits. Dans cette quête infinie, l'empereur tyrannique deviendrait trop occupé par ses affaires personnelles, de sorte qu'il négligerait puis délaisserait complètement ses devoirs⁷⁷.

De même qu'il estompait la sexualité dans l'effémination du tyran, Hérodien manifeste une certaine réticence envers l'aspect sexuel de ces plaisirs, au contraire des biographes ou même de Dion. D'emblée, on pourrait se tourner du côté de l'origine orientale de l'historien, qui relâcherait la position rigide des Romains, mais sans grande conviction. Faut-il sinon y voir une maigreur du contenu ou encore un accès restreint à l'information ? Puisque Hérodien avait sans doute à sa disposition l'*Histoire romaine* de Dion⁷⁸, qui ne manque pas de mentionner l'aspect lubrique de la tyrannie⁷⁹, on supposera que la carence du thème sexuel ne dépend ni d'une rareté de renseignements ni de leur difficulté d'accès. Il est également possible d'envisager l'idée que cet aspect intéresse peu Hérodien parce que l'auteur jugerait que la sexualité en général n'est pas concernée par le sujet ni le genre de son œuvre. Il est vrai, en revanche, que l'historien n'hésite certes pas à inclure d'autres éléments qui relèvent de la vie quotidienne d'un empereur, en les choisissant et les agaçant pour faire ressortir tel ou tel autre vice ; aussi son récit s'apparente-t-il maintes fois à la biographie, bien que sa nature demeure fondamentalement

⁷⁶ Platon établissait déjà la comparaison entre la cité asservie au tyran et l'âme esclave des passions, en insistant sur le malheur inhérent de l'homme tyrannique, *cf. République*, 577^e sq. Plus tard, Sénèque insinuerait le caractère inhumain de celui qui choisirait de s'enivrer sans retenue au point de négliger et d'asservir son esprit à son corps (*De la vie heureuse*, V, 4).

⁷⁷ Le goût des vêtements luxueux, grâce auquel nous avons abordé plus haut la relation antagoniste du souci égotiste et de l'intérêt public, fait également partie des plaisirs excessifs auxquels se soumet le tyran. Or, pour notre étude, il a semblé plus judicieux de l'inclure dans un développement plus complet sur l'apparence physique et de le confronter aux autres tendances vestimentaires et cosmétiques du mauvais empereur.

⁷⁸ *Cf. supra* p. 10 sq.

⁷⁹ L'absence du thème sexuel chez Hérodien est particulièrement perceptible dans les paragraphes consacrés à Héliogabale, comme nous le verrons en détail plus bas, *cf. infra* p. 138.

historique. Sans forcément parler d'une retenue pudique de la part d'Hérodien⁸⁰, on avancera au moins que cette perspective présentait pour lui un faible intérêt et qu'il a préféré se concentrer sur d'autres aspects relevant plutôt de la sphère publique que de la vie privée des empereurs. Quoi qu'il en soit, l'effacement partiel de la sexualité chez Hérodien demeure cependant curieux puisque la lubricité du tyran était d'ordinaire l'une de ses caractéristiques principales⁸¹, illustrant à la fois ses pulsions dérégées et son incapacité à les maîtriser. Bien plus, sa sexualité exacerbée rendait sa tyrannie encore plus dangereuse car, en plus de supprimer la liberté de ses sujets sur le plan politique, le mauvais empereur dominait même leur corps, possession personnelle appartenant normalement à la sphère privée, attaquant ainsi les derniers remparts de leur dignité. En outre, dans le cas d'une victime masculine, le crime n'en était que plus redoutable, car non content de soumettre sa dignité citoyenne, il s'en prenait en plus à sa qualité fondamentale d'homme, libre et viril.

Dans son récit, Hérodien ne fait mention d'aucun viol, si ce n'est la très vague allusion en V, 6, 2, lorsqu'il raconte comment Héliogabale, « après l'avoir arrachée au temple de Vesta et à l'appartement des vierges, fit [d'Aquilia Sévéra] sa femme » (ἀποσπάσας αὐτὴν τῆς Ἑστίας καὶ τοῦ ἱεροῦ παρθενῶνος γυναῖκα ἔθετο)⁸². Le mot d'Hérodien est ἀποσπᾶω, littéralement « tirer au loin », et dénote plus une séparation ou, mieux, un enlèvement qu'un rapport de dominance ou un acte déshonorant, malgré le caractère violent de l'acte⁸³. L'historien n'évoque pas non plus de relations incestueuses impliquant ses empereurs, comme le fera par exemple le rédacteur de l'*Histoire Auguste* pour Commode (*sororibus dein suis ceteris, ut dicitur, constupratis*, V, 6) ou Caracalla

⁸⁰ *Contra* M. Icks, *Crimes of Elagabalus : The Life and Legacy of Rome's Decadent Boy Emperor*, Harvard, Harvard University Press, 2012, p. 105. Ailleurs, le chercheur reconnaît pourtant la finalité de la sélection factuelle particulière d'Hérodien : dès lors, pourquoi l'élément sexuel devrait-il être seulement mis au compte d'une pudeur de l'historien ?

⁸¹ Sur l'obscénité du tyran, entre autres, cf. T. Éloi et F. Dupont, *L'érotisme masculin*, p. 27-28 ; 266-269, où elle est d'ailleurs catégorique.

⁸² La chose est plus claire dans l'*Histoire Auguste* : *in uirginem Vestalem incestum admisit* (VI, 6), encore qu'on puisse davantage l'imputer à la volonté du rédacteur de faire d'Héliogabale son *pessimus princeps*, plutôt qu'à un réel souci de véracité historique. Dion insiste pour sa part sur le caractère impie et déshonorant de l'acte (ἀσεβέστατα ἤσχυονεν, LXXX, 9, 3).

⁸³ On remarquera également que l'épisode, comme chez Dion, est plus empreint d'impiété que de lubricité, cf. *infra* p. 134.

(*nouercam suam Iuliam uxorem ducisse*, X, 1)⁸⁴, si ce n'est la rumeur moqueuse qui avait surnommé Julia Domna « Jocaste » (IV, 9, 3). Il faut dire, cependant, qu'Hérodien insiste plus sur la nature hypothétique, voire humoristique, de la transgression, rumeur qu'il rejette aussitôt ; l'historien n'y accorde pas plus d'intérêt, sauf pour attirer l'attention sur le caractère irascible et susceptible de Caracalla. Puisque l'auteur condamne ailleurs les agissements incestueux des rois ptolémaïques (I, 3, 3), on supposera soit que l'accusation contre Caracalla fût réellement infondée soit que cet aspect, qui se rattache à la sexualité du tyran, l'intéresse peu et qu'il préfère se concentrer sur d'autres éléments de sa tyrannie.

On trouve les descriptions les plus explicites de la sexualité des tyrans dans les portraits de Commode et de Julianus. Ainsi, « ses plaisirs du corps, incessants et débridés, asservissaient toute son âme, nuit et jour » (I, 13, 7)⁸⁵. En plus, « ces actions de sa vie privée pour lesquelles il était décrié, Commode osa même les exposer en public » (I, 14, 7)⁸⁶. Pour sa part, Julianus « se livrait à la volupté et à l'immoralité » (ἐς δὲ τὸ ἀβροδίατον καὶ ἄσεμνον ἐπιδίδους ἑαυτόν, II, 7, 1) et « à des plaisirs honteux et douteux » (ἐπ' αἰσχραῖς τε καὶ ἀμφιβόλοις ἡδοναῖς, II, 7, 2). Si, en contexte, la nature de ces plaisirs semble peut-être évidente, on remarque que l'historien utilise une formulation qui reste assez vague. Les termes sont généralement ἡδονή et τροφή qui désignent chez Hérodien aussi couramment les plaisirs des spectacles, du vin, de la table. Même la notion de honte, qu'on voit fréquemment associée à ces plaisirs, peut finalement s'appliquer à toute catégorie de plaisirs, que l'historien considère comme fort inconvenants pour un empereur, voire pour tout homme de bien. Rappelons en outre que l'auteur ignore toute notion d'homosexualité passive chez les empereurs, bons ou mauvais⁸⁷. La critique d'Hérodien paraît donc être fondée sur le caractère excessif et ostensible d'une pratique qui devrait au moins être cantonnée à la sphère privée, plus que sur sa nature et ses caractéristiques propres. Au vu de son sous-traitement, le thème sexuel doit nécessairement être subordonné à un vice plus important, la démesure du tyran et sa propension malsaine au plaisir.

⁸⁴ Ailleurs, *et matrem enim (non alio dicenda erat nomine) duxit uxorem et ad parricidium iunxit incestum, si quidem eam matrimonio sociauit cuius filium nuper occiderat* (Caracalla, X, 4).

⁸⁵ Δεδούλωντο δὲ πᾶσαν αὐτοῦ τὴν ψυχὴν νύκτωρ τε καὶ μεθ' ἡμέραν ἐπάλληλοι καὶ ἀκόλαστοι σώματος ἡδοναί. Aussi, I, 17, 9 ; I, 17, 12.

⁸⁶ ἃ δὲ πρᾶττων οἴκοι διεβάλλετο, ταῦτα καὶ δημοσίᾳ δεῖξαι ἐτόλμησεν.

⁸⁷ Cf. *supra* p. 88.

3.4.2 Le vin et les excès alimentaires

À la sexualité dépravée du tyran est couramment associé un autre genre d'appétit, cette fois pour les plaisirs de la table et du ventre. En donnant libre cours à ses passions, le tyran peut ainsi rejeter sur ses sujets sa propre impuissance, les rendant esclaves de ses désirs et les associant à sa propre condition. Ces deux vices illustrent physiquement l'intempérance et l'insatiabilité du tyran ou, mieux, son appétit violent d'un pouvoir sans bornes⁸⁸. Outre la surabondance ordinaire, l'empereur tyrannique recherche fréquemment l'exotisme, une grande diversité et la nouveauté dans les mets qu'il consomme. De plus, le vin et la nourriture servaient aussi de marqueurs sociaux, en distinguant notamment le pauvre du riche et le barbare du Romain. En effet, les excès alimentaires et bachiques pervertissent le banquet où débordements, violence et grossièreté remplacent l'ordre, l'agrément et la civilité : à l'instar de la toge, le banquet participe des règles de sociabilité et sépare le citoyen romain du reste.

Comme pour la lubricité des mauvais empereurs, Hérodien demeure assez général et imprécis sur le sujet des débordements relatifs au vin et à la nourriture. Il mentionne donc plusieurs fois les grands banquets et festins donnés par l'empereur, qui s'accompagnent souvent de plaisirs érotiques et de spectacles. Commode, par exemple, prenait des repas fréquents et surabondants (I, 17, 9-10) et s'avalisait dans le vin⁸⁹. « Mais ivre comme tu l'es, tu ne resteras pas impuni d'une femme sobre », lui lançait sa concubine Marcia (I, 17, 5)⁹⁰. Le rejet du verbe en tête de phrase au profit du regroupement chiasmatisé des pronom et nom en finale met d'autant plus l'accent sur les dérèglements bachiques de l'empereur. Cependant, l'historien n'offre aucune précision supplémentaire sur les

⁸⁸ C. Edwards, *Politics of Immorality*, p. 192-195; T. Éloi et F. Dupont, *L'érotisme masculin*, p. 107-113.

⁸⁹ Commode prenait des bains tout aussi fréquents et son sommeil était devenu irrégulier du fait de ses nombreuses activités nocturnes (I, 17, 9).

⁹⁰ ἄλλ' οὐ καταπρόϊξη αὐτὸς μεθύων νηφύσεως γυναικός. Il faudrait peut-être considérer aussi le passage en I, 14, 8 : « il fêlait à tel point folie et ivresse [...] » (ἐς τοσοῦτόν τε μανίας καὶ παραινίας προύχωρησεν [...]). Si M. Lucarini donne *παραινίας* « ivresse » comme lecture et ne précise aucune variante dans l'apparat critique, C. R. Whittaker et D. Roques choisissent pour leur part *παραινίας* « folie ». Dans cette leçon, Hérodien ne suggérerait pas l'amour exagéré du vin de Commode, mais répéterait plutôt l'idée de déraison déjà incluse dans *μανία*.

préférences alimentaires du prince⁹¹ ; l'intérêt d'Hérodien ne réside donc pas dans l'exhaustivité des plaisirs gourmands de Commode, mais bien dans leur nature excessive.

De la même manière, Julianus se prélassait à Rome, « dans l'ivresse et la débauche » (παρὰ μέθην καὶ κραπάλην, II, 6, 6), tandis que les soldats mettaient aux enchères l'Empire. À l'évidence, le tyran, déjà habitué à un luxe quasi impérial, n'aura guère su voir davantage à ses fonctions une fois investi de la dignité d'empereur (τροφᾶς εὐθέως καὶ κραπάλαις, II, 7, 1). L'empereur Macrin, de son côté, faisait la fine bouche⁹², à l'image de ses préférences pour les vêtements précieux et ornés. À l'inverse, Caracalla, qui raillait d'ailleurs les habitudes raffinées de Macrin, appréciait plutôt les aliments ordinaires « en simple soldat qu'il était » (ὡς στρατιωτικός, IV, 12, 2). La précision, tout comme la comparaison entre les deux hommes, sert autant à accentuer les manières orientales du premier que les pratiques trop militaires du second, qui versaient presque dans la barbarie.

Hérodien ne mentionne pas davantage les caprices alimentaires de ses empereurs tyranniques qui auraient pourtant pu servir à renforcer leur dimension vicieuse. Puisque Dion Cassius traite également ces éléments assez rapidement, on accuserait là encore volontiers le genre de l'œuvre qui, bien au contraire de la biographie, fait généralement peu de cas des aspects concernant plutôt la vie quotidienne et privée d'un souverain. Pour éclairer le manque d'intérêt d'Hérodien en ce qui concerne ces détails, on se tournera plus justement vers l'attention particulière, et souvent prédominante, de l'historien à la dimension publique de la figure impériale. En effet, même si la perspective moraliste d'Hérodien peut toucher à la fois au privé et au public, son examen des vertus et des vices

⁹¹ D'ailleurs, alors que cet aspect du portrait de Commode correspond effectivement au stéréotype du tyran, ses habitudes ogresques parvinrent presque, dans un développement ironique, à le sauver d'une mort par empoisonnement : en effet, la nourriture et le vin, consommés abondamment (πολλῶ), servirent peut-être à absorber le poison (I, 17, 10). En outre, si Commode mourut finalement par étranglement, on répandit une rumeur d'apoplexie qui pût être assez crédible vu « sa volupté insatiable et hyperbolique » (τῆς ἀκορέστου καὶ ὑπερβαλλούσης ἐκείνου τροφῆς, II, 1, 3 ; aussi, II, 2, 6).

⁹² διαίτη ἐλευθερίῳ χρώμενον καὶ τὰ φαῦλα καὶ ἀπερριμμένα τῶν ἐδεσμάτων καὶ ποτῶν μυσσᾶτόμενον (IV, 12, 2) ; le passage est déjà cité *supra* p. 45. Dans la traduction de D. Roques, la première partie de la phrase se lit comme suit : « Macrin faisait le délicat à table comme un civil » (διαίτη ἐλευθερίῳ χρώμενον) et reprend celle de L. Halévy « avait une table délicatement servie », mais le sens reste ambigu. On pourra entendre « se laissait aller à ses mœurs relâchées », une traduction qui, certes encore plus générale, se rapprocherait néanmoins du texte et, sinon, rejoindrait l'imprécision retrouvée ailleurs dans l'*Histoire des empereurs* en ce qui concerne toutes les sortes de plaisirs.

des princes est surtout orienté vers leur bon gouvernement ou non de l'Empire. Hérodien ne s'appliquera donc pas à produire un catalogue exhaustif de tous les caprices et manies des empereurs. Si, en revanche, il s'attache bien aux habitudes vestimentaires et cosmétiques des princes, cela se rapporte davantage à leur *persona* politique, à leur façon de se présenter en public et, plus largement, à leur propagande impériale. Dans cette optique, il paraît donc naturel pour l'historien de se détourner des activités privées et personnelles du tyran, à moins qu'elles ne servent ponctuellement à illustrer un certain aspect de son caractère, pour se concentrer plutôt sur son rôle politique et sa qualité morale.

3.4.3 Le goût des spectacles et la mise en scène de soi

Que l'empereur offrît de nombreux et grandioses spectacles au peuple ne faisait pas forcément de lui un tyran⁹³. Les largesses impériales, comme les spectacles et les jeux, étaient même attendues, particulièrement lors de l'accession au pouvoir puis tout au long du règne du prince, pour remercier, récompenser ou simplement gratifier les sujets⁹⁴. Les spectacles accompagnaient souvent les grandes fêtes et les banquets, avaient une dimension religieuse et pouvaient également célébrer une victoire militaire ou encore des funérailles. Trop fastueux, trop fréquents ou trop inaccessibles, les spectacles s'ajoutaient alors aux plaisirs érotiques et gastronomiques excessifs, à la fois en genre et en circonstance : productions luxueuses, surtout lorsqu'ils n'étaient donnés qu'en milieu aulique, les spectacles de ce type étaient également révélateurs de l'intempérance du tyran. Ainsi, comme nous l'avons déjà évoqué, Hérodien inclut généralement les spectacles dans la notion plus large de plaisirs, sans en distinguer nécessairement les sortes ou les particularismes. Sans revenir en détail sur cette idée, rappelons seulement que les banquets de Commode ou de Julianus sont peut-être le meilleur exemple chez l'historien de ce mélange hédonistique, où se confondaient finalement vin, débauches, jeux et bonne chère.

⁹³ Chez Suétone, Auguste appréciait particulièrement les spectacles et se faisait un devoir d'y assister à chaque fois, même malade (XLIII, 12). Malgré un plaisir forcément personnel, ce trait d'Auguste appartient certainement davantage à la sphère politique et civique, cf. I. Cogitore, « Les plaisirs impériaux, révélateurs politiques », in *Le plaisir dans l'Antiquité et à la Renaissance*, P. Galland-Hallyn (ed.), Turnhout, Brepols, 2008, p. 353-354.

⁹⁴ Encore plus grandioses qu'à l'accoutumée, les largesses de Sévère (III, 8, 4 *sq.*) étaient aussi un moyen stratégique pour l'empereur de s'attirer la faveur et la loyauté des soldats, devenant alors de véritables instruments de propagande impériale.

Or, les spectacles de Commode sont, dans l'*Histoire des empereurs*, bien distincts des autres plaisirs évoqués par Hérodien. À la manière d'un nouveau Néron, le prince se mit lui-même en scène et combina les traits infâmes de l'acteur et du gladiateur⁹⁵, en adoptant fièrement le costume, l'équipement et l'activité. Si cette nouvelle occupation survint certes vers la fin de son règne, son intérêt pour les spectacles et la scène est suggéré assez tôt par Hérodien. En effet, c'est, selon l'historien, son goût des plaisirs et des spectacles de Rome qui constitua la raison principale pour laquelle Commode abandonna le front danubien tout de suite après son avènement (I, 6)⁹⁶. De plus, ce premier manquement du prince à ses devoirs impériaux au profit de divertissements et d'agrément préfigurerait en quelque sorte la fin de son règne et la cause ultime de son assassinat. De la même façon, le premier complot dont l'empereur fut victime, celui de Lucilla, Quadratus et Quintianus, qui se serait achevé au Colisée (I, 8, 6), évoque également le lieu et l'occupation que favorisa Commode au cours de ses dernières années. Enfin, l'intervention du « philosophe »⁹⁷ pendant les Jeux sacrés agit comme une sorte d'avertissement final et, mieux encore, de confirmation du résultat irréversible de son incurie et de ses prédilections ludiques. L'acteur dit ainsi au jeune empereur en I, 9, 4 :

Ce n'est pas le moment, Commode, de célébrer maintenant des festivals ni de te consacrer à des spectacles ou à des fêtes. Plane en effet sur ton cou le glaive de Pérennis et, si tu ne prends pas garde à un danger qui n'est pas suspendu au-dessus de toi, mais déjà devant toi, tu mourras sans t'en rendre compte. Si tu ne vas pas au devant, tu périras⁹⁸.

⁹⁵ C. Edwards, « Unspeakable Professions », p. 76-78. Cf. *supra* p. 50 sq.

⁹⁶ Toutefois D. Roques se demande si « l'épuisement de l'armée romaine, les difficultés financières, l'hostilité d'un partie de l'État-major » ne seraient pas aussi à prendre en considération, cf. la note 54 au passage I, 6, 8.

⁹⁷ Cet étranger pourrait être vu comme un genre d'incarnation du défunt Marc, si l'on compare les soucis de l'empereur philosophe (I, 3-4) à la mise en garde de cet homme. D'ailleurs, Hérodien prend bien soin de relever les caractéristiques physiques propres au philosophe cynique : « il avait un bâton dans les mains, était à demi-nu et portait au côté une besace » (βάκτρον γὰρ ἦν αὐτοῦ μετὰ χειρας, ἡμιγύμνω τε αὐτῷ ἐκκρεμῆς πήρα, I, 9, 3). D'ailleurs, Cynique et Stoïcien se rejoignaient notamment sur leur science pratique et, surtout, leur objectif vertueux. L'apparence de l'homme tranche, en outre, fortement avec le faste impérial des célébrations et le luxe ordinaire que préférerait Commode.

⁹⁸ « Οὐ πανηγυρίζεις σοι καιρός ἔφη Ἰόμοδε, νῦν, οὐδὲ θέαις καὶ ἑορταῖς σχολάζειν. Ἐπίκειται γάρ σου τοῖς ἀρχέσι τὸ τοῦ Περηνίου ξίφος, καὶ εἰ μὴ φυλάξῃ κίνδυνον οὐκ ἐπαιωρούμενον ἄλλ' ἤδη παρόντα, λήσεις ἀπολόμενος. [...] Εἰ δὲ μὴ φθάσεις, διαφθείρη. Ἐμὲ ἐχο πλὴν παρ Φαδίλλα : « “ mais toi, Empereur ”, dit-elle, “ en restant dans la tranquillité, dans l'ignorance des événements, tu te tiens en danger ultime ” » (« σὸ μὲν ἔφη ὁ βασιλεῦς, μένων ἐπὶ ἡσυχία τῶν πραττομένων ἀγνοία, ἐν ἐσχάτῳ καθέστηκας κινδύνῳ », I, 13, 2 ; 3). Les thèmes sont les mêmes : ignorance et lenteur ou inaction de l'empereur face à un danger imminent et fatal.

Cette nouvelle épée de Damoclès présageait donc, à la manière des autres épisodes cités, les activités douteuses de l'empereur qui le menèrent à sa mort.

Le règne de Commode est construit de motifs récurrents, en particulier les complots répétés et le désir du prince de demeurer à Rome et de prendre part à ses plaisirs et amusements. Ainsi, à la suite de l'élimination de Kléandros et de tous ses proches, l'empereur revint encore dans la capitale, malgré la peur d'une nouvelle révolte (I, 13, 7). C'est peut-être, en ce qui concerne Hérodien, l'événement qui poussa Commode à se tourner complètement vers les jeux et les spectacles et à apprendre de façon professionnelle la course de chars et la *uenatio* (I, 13, 8). Poussé par les encouragements de ses sycophantes, Commode s'appliqua donc, « bien qu'il y participât avec plus d'indécence qu'il ne seyait à un empereur tempéré » (τοῦ δὲ ἀπρεπέστερον μετιόντος ἢ βασιλεῖ σῶφρονι ἤρμοζε, I, 13, 8)⁹⁹, à la pratique assidue de ces activités ludiques qui lui offrait en plus un simulacre de bravoure. Dans un écho ironique des nombreuses fois où Commode choisit le repli ou le versement de subsides en campagne militaire contre les barbares, Hérodien procède ici à une description variée et détaillée des jeux auxquels Commode participait (I, 15). S'il paraît admirer la force et l'adresse de l'empereur qui ne manquait jamais son but à l'arc et au javelot, l'historien a finalement plutôt l'air de se moquer de sa soi-disant bravoure. Le prince s'était fait construire un couloir qui longeait l'arène, du haut duquel il pouvait viser en toute sécurité et qui lui servait spécialement pour les fauves « et tous les animaux nobles » (ὄσα τε ζῷα γενναῖα, I, 15, 2)¹⁰⁰. Alors que la chasse sportive pouvait, dans une certaine mesure, compenser pour les campagnes militaires dans l'exaltation de la vertu guerrière du prince¹⁰¹, les chasses spectaculaires de Commode travestissaient tout de

⁹⁹ Il y a cette même idée de comportements étrangers à la dignité impériale chez Commode en I, 15, 7 : βασιλείας τὰ πραττόμενα ἤν ἀλλότρια.

¹⁰⁰ On pourra y voir un parallèle entre les statuts non-humains des proies et du chasseur qui interagissent à l'extérieur des sphères anthropiques et citoyennes, dans une sorte de monde sauvage et inculte.

¹⁰¹ Cf. C. Badel, « La noblesse romaine et la chasse », in *Chasses antiques : pratiques et représentations dans le monde gréco-romain (III^e siècle av.-IV^e siècle apr. J.-C.)*, J. Trinquier et C. Vendries (eds), Rennes, PUR, 2009, p. 37-52. Pratiquée par les aristocrates, la chasse perdait de sa dimension nutritive et devenait sportive et ludique. Elle était en quelque sorte une activité noble qui, dans ce cas, appartenait à l'*otium* propre à l'élite. Par ailleurs, la pratique cynégétique, quoique noble, ne possédait pas l'aspect moral de la *uirtus* que les aristocrates s'arrogeaient par l'intermédiaire de leur statut social. À partir d'Hadrien, puis de Commode, la chasse au lion, la plus noble des chasses, fut intégrée dans le programme iconographique impérial : dès lors, ce type de chasse fut associé à l'empereur et à un certain aspect triomphal (p. 44-46).

ces pratiques¹⁰². En effet, les spectacles se produisaient déjà dans des milieux circonscrits et des circonstances contrôlées¹⁰³ : il ne restait alors que l'action pure, réduite à sa plus simple expression de face-à-face direct. Or, la retenue de Commode et de ses adversaires rendit le combat complètement artificiel.

Les chasses de Commode, qui parvenaient encore à émerveiller le peuple grâce à leurs nombreuses bêtes exotiques et à leur caractère spectaculaire et plaisant, firent bientôt place aux combats gladiatoriens (I, 15, 7) :

Alors le peuple romain vit un sombre spectacle : le noble empereur romain, avec un père et des ancêtres aux si nombreux trophées, non pas marcher en armes militaires contre les barbares ni se montrer digne du pouvoir romain, mais outrager sa dignité par une tenue des plus honteuses et porteuse de souillure¹⁰⁴.

De même qu'il affrontait les bêtes les plus dangereuses de haut et de loin, les adversaires de Commode n'osaient pas livrer de véritables combats contre l'empereur, de peur de le blesser gravement ou de l'humilier (I, 15, 8). Dans un dernier accès de folie, Commode fit déborder sa propre mise en scène gladiatoire, qui était déjà discutable bien qu'elle eût été circonscrite dans les limites de l'amphithéâtre, dans sa vie quotidienne et, pire encore, dans ses fonctions impériales : il dédaigna ainsi le palais impérial au profit des résidences de gladiateurs (I, 15, 8 ; I, 16, 3) et troqua son prestigieux titre familial et son nom contre ceux d'un gladiateur renommé (I, 15, 9). Ce changement constitue une double offense : d'abord, Commode renia son héritage antonin et, surtout, sa filiation avec Marc, ensuite, il préféra au titre prestigieux d'un général victorieux de barbares celui vil et infâme d'un gladiateur, si célèbre fût-il. Curieusement, les passages chez Hérodien qui décrivent les exploits de Commode dans l'arène, contre les bêtes et les gladiateurs (surtout, I, 15, 1-8), sont presque

¹⁰² Malgré ce déshonneur du titre impérial, on perçoit chez Hérodien un émerveillement qui n'est pas seulement descriptif, mais aussi personnel (notamment par l'usage des pronoms de la première personne), d'où cette alternance entre admiration et dérision des prouesses chasseresses de Commode qui apparaît comme étonnante et contradictoire.

¹⁰³ Cependant, les spectacles où le prince figurait lui-même étaient si inusités qu'« on arrivait à la course de toute l'Italie et des provinces limitrophes pour voir ce que jamais auparavant on n'avait vu ni entendu » (συνέθειον ἕκ τε τῆς Ἰταλίας πάσης καὶ τῶν ὁμόρων ἐθνῶν, θεασόμενοι ἅ μὴ πρότερον μῆτε ἐωράκεσαν μῆτε ἠκηκόεσαν, I, 15, 1), comme ces bêtes du monde entier « que nous avons admirées en peinture » (ὄσα ἐν γραφαῖς ἐθαυμάζομεν, I, 15, 4).

¹⁰⁴ τότε σκυθρωπὸν εἶδεν ὁ δῆμος θέαμα, τὸν εὐγενῆ Ῥωμαίων βασιλέα μετὰ τοσαῦτα τρόπαια πατρός τε καὶ προγόνων οὐκ ἐπὶ βαρβάρους ὄπλα λαμβάνοντα στρατιωτικὰ ἢ Ῥωμαίων ἀρχῆ πρέποντα, καθυβρίζοντα δὲ τὸ ἀξίωμα αἰσχίστῳ καὶ μεμιασμένῳ σχήματι.

plus précis et plus développés que n'importe quel autre dans son règne, s'agit-il de guerres contre les barbares, de décisions politiques ou de complots déjoués. Mieux encore, c'est peut-être l'une des seules occurrences d'un rôle exclusivement actif de Commode, puisque Hérodien insiste par ailleurs fortement sur l'influence néfaste et puissante de l'entourage aulique et l'impuissance effective du prince devant les conjurations et les guerres contre les barbares. Ce que l'historien veut réellement signifier n'implique pas seulement les spectacles mêmes, mais l'ensemble du règne de Commode, qui n'aura été finalement que simple acteur au service des véritables régnants, à savoir ses préfets et ses sycophantes. Le vrai décor de la mise en scène débordait donc des planches du théâtre pour s'étendre sur tout l'Empire. Enfin, l'empereur troquait sa *dignitas* contre un métier infâme, ou pire contre un statut servile, de sa propre volonté.

Hérodien rapporte plus loin que Caracalla développa tôt le goût des spectacles (III, 10, 3 *sq.*)¹⁰⁵ et qu'il le cultiva pendant le reste de sa vie. En effet, le prince « faisait de ses courses de char et de son carnage de bêtes sauvages de toutes sortes en combat rapproché ses exercices physiques, mais ne rendait que rarement la justice » (IV, 7, 2)¹⁰⁶. Plus loin, l'historien décrit le traitement hâtif et désintéressé de Caracalla pour les affaires politiques, tout en soulignant son désir prompt à retourner à ses activités habituelles (IV, 11, 9 et IV, 12, 7). Malgré une vive intelligence, l'empereur s'intéressait peu, ou pas, aux affaires juridiques, accomplissant ses tâches avec une grande négligence (IV, 7, 3). Mieux, le détournement des affaires militaires au profit des agréments d'Orient¹⁰⁷ dévoile toute l'impotence du bellicisme impérial de Caracalla, auquel Hérodien fit déjà allusion en dépréciant son aptitude au commandement des troupes¹⁰⁸. De plus, l'historien dévalorise complètement la qualité guerrière du prince, lorsqu'il raconte comment Caracalla abandonna le combat réel et juste pour lui préférer les artifices de la *uenatio* scénique. Loin de la chasse « sauvage », considérée comme un sport noble réservée à l'élite, le spectacle cynégétique appartenait plutôt au milieu factice de l'amphithéâtre. Par ailleurs, comme le

¹⁰⁵ Ce goût était partagé certes par son frère Géta mais, dans son cas, Hérodien attribue ce vif intérêt à la jeunesse et l'inexpérience et lui accorde finalement de nombreuses qualités viriles et impériales (IV, 3).

¹⁰⁶ γυμνάσια τοῦ σώματος ποιούμενος ἠνιοχείας καὶ θηρίων παντοδαπῶν συστάδην ἀναιρέσεις, δικάζων μὲν σπανίως [...]. Si l'on compare ce passage sur les *uenationes* de Caracalla avec celles de Commode, la bravoure effective de chacun n'en est que plus évidente.

¹⁰⁷ L'*Histoire Auguste* reste assez silencieuse sur le sujet de ces divertissements.

¹⁰⁸ Cf. *infra* p. 118-119.

gladiateur, le *bestiarius* provenait des rangs inférieurs de la société, et était soit condamné à mort soit professionnalisé¹⁰⁹. Déjà, à l'instar de Commode pour la gladiature, Caracalla s'adonnait honteusement aux chasses théâtrales et aux courses de chars (IV, 7, 2), qu'il sortait souvent de l'arène, un lieu circonscrit et régulé, pour s'y adonner dans le monde réel. Le prince travestissait ainsi la dignité impériale en rendant perméables des frontières qui ne l'étaient fondamentalement pas, passant de la scène à la vie publique, et vice-versa.

Dans le cas d'Héliogabale, son intérêt excessif pour les spectacles se doublait d'une mise en scène grotesque des plus hauts dignitaires de l'Empire (entre autres, V, 5, 9-10)¹¹⁰, lui-même compris¹¹¹. Hérodien insiste d'ailleurs sur le caractère chorégraphique de la participation de l'empereur (V, 5, 9 ; 6, 1 ; 6, 9 ; 8, 1)¹¹² qui, couplé avec ses habits efféminés et barbares, met d'autant plus l'accent sur le type du despote asiatique. C'est même ainsi, par ses danses rituelles, qu'il avait attiré l'attention des soldats et gagné leur loyauté (V, 3, 8). Cette perspective cérémoniale replace donc cet élément dramatique du portrait d'Héliogabale dans le domaine religieux, au-delà du seul aspect scénique. Du reste, si les autres tyrans eurent généralement un penchant excessif pour les spectacles, ils se retinrent néanmoins pour la plupart d'en faire eux-mêmes partie¹¹³. Macrin, par exemple, « se consacrait aux spectacles de danse et aux interprétations artistiques de toutes sortes de

¹⁰⁹ C. Edwards, « Unspeakable Professions », p. 92, note 36. G. Ville, dans *La gladiature en Occident*, p. 335, souligne que les bestiaires, en tout cas au I^{er} siècle, semblaient jouir d'un prestige inférieur à celui des gladiateurs, ce qui était peut-être en corrélation avec les dangers encourus dans l'arène.

¹¹⁰ Et, à l'inverse, « aux cochers, comédiens et acteurs de mimes, il mit entre les mains les plus grandes des charges impériales. À ses esclaves ou à ses affranchis, comme si chacun l'avait obtenue en ayant eu une réputation d'après quelque acte honteux, il mit entre les mains le pouvoir proconsulaire » (ἡνιόχοις τε καὶ κωμωδοῖς καὶ μίμων ὑποκριταῖς τὰς μεγίστας τῶν βασιλείων πίστεων ἐνεχείρισε. Τοῖς δὲ δούλοις αὐτοῦ ἢ ἀπελευθέροις, ὡς ἔτυχεν ἕκαστος ἐπ' αἰσχρῶ τινὶ εὐδοκίμησας, τὰς ὑπατικὰς τῶν ἐθνῶν ἐξουσίας ἐνεχείρισε, V, 7, 7). Cf. G. Mader, sur la volonté d'inversion des structures et des traditions d'Héliogabale dans l'*Histoire Auguste*, « History as Carnival, or Method as Madness », surtout p. 162-169.

¹¹¹ Les spectacles donnés par Héliogabale étaient en fait de véritables cérémonies religieuses au sein desquelles l'empereur agissait à la fois en tant que grand prêtre et que divinité vivante.

¹¹² La danse pouvait agir comme marqueur ou, mieux, comme modèleur social : lorsqu'Héliogabale fut investi de la dignité impériale, il poursuivit néanmoins ses pratiques chorégraphiques. Ses danses, qui se produisaient alors dans un contexte culturel étranger, devinrent indécentes et condamnables. En effet, leur origine orientale permit d'ancrer tous les stigmates couramment associés aux Syriens et contraires aux vertus romaines sur la personne déjà peu populaire d'Héliogabale. Cf. T. Éloi et F. Dupont, *L'érotisme masculin*, p. 104-107 ; F. Naerebout, « *Das Reich tanzt... Dance in the Roman Empire and Its Discontents* », in *Ritual Dynamics and Religious Change in the Roman Empire : Proceedings of the Eighth Workshop of the International Network Impact of Empire*, O. Hekster, S. Schmidt-Hofner et C. Witschel (eds), Leiden, Brill, 2008, p. 143-158.

¹¹³ Hérodien reproche souvent aux cités asiatiques (particulièrement Alexandrie et Antioche) leur goût prononcé des divertissements de tous genres, accusant la légèreté naturelle de leurs habitants, cf. II, 7, 9 ; III, 1, 3, etc. Cf. *supra* sur la corrélation entre la mollesse et l'origine extra-italienne, p. 90.

musiques et de chorégraphies, tout en éprouvant peu d'intérêt pour l'administration de l'État » (V, 2, 4)¹¹⁴. Ce passage, même s'il s'applique ici spécifiquement à Macrin, pourrait finalement concerner tous les autres empereurs tyranniques, car l'occupation personnelle aux dépens des intérêts publics est un thème populaire et récurrent de la tyrannie chez Hérodien et dans toute la littérature antique.

Il ne semble pas, enfin, y avoir de différence majeure entre jeux et arts, que ce soit dans le vocabulaire utilisé par Hérodien ou le contexte de déroulement, surtout lorsqu'il s'agit des causes de la négligence des devoirs impériaux et d'une propension personnelle au luxe, à l'oisiveté et à la mollesse. Hérodien reconnaît certes la nécessité de la prise en charge par l'empereur de telles activités dans l'intérêt de la collectivité, mais déplore comme à son habitude le manque de modération de chaque partie et le glissement pernicieux des obligations citoyennes vers les plaisirs. Finalement, en se mettant lui-même en scène, le tyran affirmait son association étroite aux plaisirs, voire sa soumission, et, dès lors, subvertissait toute la hiérarchie sociale sur laquelle se fondait l'Empire¹¹⁵.

3.4.4 Les exactions financières

L'empereur tyrannique était donc celui qui plaçait ses propres intérêts au-dessus de ceux de l'Empire, allant jusqu'à négliger complètement ses devoirs. Les exactions financières du tyran étaient en quelque sorte l'aboutissement politique de ses passions personnelles. En effet, afin de pourvoir à ses excès de tous genres, le tyran préférait souvent puiser dans le bien public, plutôt que dans sa fortune personnelle. Lorsque les caisses publiques et privées eurent été mises à sec¹¹⁶, il n'hésitait pas à taxer, confisquer ou piller : rien n'était sauf, ni demeures privées ni bâtiments publics ni temples. Ainsi, Hérodien se désole que, au moment de la seconde année des quatre empereurs, « le trésor public n'avait

¹¹⁴ ὀρχηστῶν τε θέαις καὶ πάσης μούσης κινήσεώς τε εὐρύθμου ὑποκριταῖς σχολάζων, τῆς τε τῶν πραγμάτων διοικήσεως ἀμελῶς ἔχων.

¹¹⁵ Cf. C. Edwards, « Unspeakable Professions », p. 88-90.

¹¹⁶ Pour Hérodien, il ne semble pas y avoir de différences majeures entre les exactions exigées en vue de la satisfaction des plaisirs du tyran et celles qui seraient plutôt destinées au paiement de la solde de l'armée : les deux fins étaient répréhensibles, car le tyran manifestait son mépris pour le bien commun, au profit de ses intérêts personnels. En outre, l'historien a peut-être tendance à souligner davantage les extorsions vouées aux largesses pour les soldats puisqu'il peut ainsi montrer de nouveau la cupidité de l'armée et ses dangers pour l'Empire.

plus rien, mais tout avait été vidé par la prodigalité de Commode et ses dépenses et ses débours irréflechis » (II, 7, 2)¹¹⁷. De plus, une fois les caisses épuisées, Commode chercha de nouveaux moyens de les remplir¹¹⁸ : droits de péage pour le passage des fleuves, des ports et des routes, que Pertinax supprimera sitôt arrivé au pouvoir (II, 4, 7). De la même manière, Julianus, à bout de ressources et devant l'arrivée imminente de Sévère, « rassembla donc toutes ses richesses et même celles de ses amis et, s'il y avait quelque chose, le prit des édifices publics et des lieux sacrés » (II, 11, 7)¹¹⁹ pour tenter de racheter la loyauté et la protection des soldats¹²⁰. Le tyran, excessif, impulsif et sans scrupule pour l'État et ses sujets, n'hésitait donc pas à dépenser toute somme d'argent disponible pour satisfaire ses envies.

Héliogabale, en plus d'accorder les largesses habituelles, offrit des hécatombes quotidiennes, ne ménageant pour ces occasions ni animaux ni aromates ni vins précieux (V, 5, 8). Il pourvut d'une dot considérable la déesse Céleste en vue de son mariage avec Élagabal (V, 6, 5) et fit de grandes distributions de biens et d'argent en les lançant du haut des tours du temple de son dieu (V, 6, 9)¹²¹. La somptuosité du prince syrien, malgré sa modestie chez Hérodiens, surtout en regard de sa version dans l'*Histoire Auguste*, se perçoit tout de même dans les nombreuses évocations de biens précieux et luxueux, figurant

¹¹⁷ οὔτε μὴν οἱ δημόσιοι τι θησαυροὶ εἶχον, ἀλλὰ πάντα προκεκένωτο τῇ Κομόδου ἀσωτία καὶ ἀφειδέσει καὶ ἀκρίτοις ἀναλώμασιν. Cf. le discours de Pertinax en II, 3, 9 : « ceux qui sont habitués de se repaître des largesses irréflechies et prodigues de la tyrannie [...] ne savent pas que les grandes richesses, comme il leur arriva d'en être gratifiés, ne leur seraient pas parvenues, si elles ne venaient pas de rapines et de violence » (οἱ τ' εἰθισμένοι ταῖς τῆς τυραννίδος ἀκρίτοις καὶ ἀφειδέσει μεγαλοδωρίαις ἐντροφῶν [...] οὐκ εἰδότες, ὅτι τὸ μὲν μεγάλα καὶ ὡς ἔτυχε χαρίζεσθαι οὐκ ἂν περιγένοιτο, εἰ μὴ ἐκ τοῦ ἀρπάζειν καὶ βιάζεσθαι).

¹¹⁸ Commode voulait redistribuer une partie de la fortune qu'il avait prise aux riches à ses soldats et aux gladiateurs, pour s'assurer la loyauté des uns et l'agrément des autres (I, 17,2).

¹¹⁹ Χρήματα δὴ πάντα ἀθροίζων τὰ τε αὐτοῦ καὶ παρὰ τῶν φίλων, καὶ εἴ τινα ἦν, ἐκ δημοσίων καὶ ἱερῶν τόπων λαμβάνων, τοῖς στρατιώταις διανέμειν ἐπειρᾶτο, ὡς ἀνακτήσαιο τὴν εὐνοίαν αὐτῶν.

¹²⁰ Ces nombreuses exactions ne lui servirent finalement en rien, puisque les soldats estimèrent qu'il réglait ainsi la dette attendue de son achat, sans verser de somme supplémentaire (II, 7, 8).

¹²¹ D'ailleurs, souligne Hérodiens, « dans ces attrapées, plusieurs périssaient, piétinés les uns par les autres et empalés sur les lances des soldats, de sorte que l'amusement de l'empereur portait malheur à plusieurs » (ἐν δὴ ταῖς ἀρπαγαῖς πολλοὶ διεφθείροντο, ὑπὸ τε ἀλλήλων πατούμενοι καὶ τοῖς δόρασι τῶν στρατιωτῶν περιπίπτοντες, ὡς τὴν ἐκείνου ἐορτὴν πολλοὶς φέρειν συμφορὰν, V, 6, 10). La métaphore, qui en est à peine une, évoque plus largement le déclin de Rome aux mains de l'avarice de ses sujets et de ses princes. Par ailleurs, il faut voir les nombreuses morts causées par les distributions du prince plus comme une conséquence collatérale liée à l'extravagance insouciant d'Héliogabale que comme le produit direct et attendu de sa cruauté éventuelle.

souvent dans de longues énumérations et accumulations¹²². Du reste, même si Héliogabale fit construire quantité de temples et de statues qui pouvaient *a priori* avoir l'air de monuments destinés aux intérêts publics, ses grands travaux de construction relèvent plutôt d'un intérêt privé car, finalement, son culte d'Élagabal s'apparentait davantage à une relation individuelle entre génie et homme, amplifiée seulement par la dignité particulière du dévot qui, non content de pouvoir s'adonner librement et aisément à sa religion, y soumit en plus tout l'Empire.

L'argent ou, mieux, l'amour insensé et excessif de la richesse, est un thème qui préoccupe continuellement Hérodien. À l'avarice, l'historien associe souvent soit le tyran, soit l'armée, soit le barbare, dans un portrait assez peu flatteur. Pour tout dire, l'avidité des soldats paraît être, selon lui, l'une des causes premières de la décadence de l'Empire à son époque¹²³. C'est peut-être la mise aux enchères de Rome par l'armée, tout juste après une tentative éphémère de Pertinax de restaurer les fonds publics, qui constitue pour Hérodien à la fois l'abattement du dernier rempart d'un espoir de renouveau politico-économique et l'annonciation du déclin imminent de l'Empire. Le mépris de l'historien, autant envers Julianus que l'encan lui-même, confirmerait ce sentiment. Pour Hérodien, l'an 193 semble marquer un tournant important dans l'histoire romaine¹²⁴ : en effet, il précise par deux fois, l'attribuant d'abord à Julianus (II, 6, 14) puis à Sévère (III, 8, 5), le mérite douteux de la corruption des prétoriens par l'argent. En outre, Hérodien associe plusieurs fois armée et tyrannie¹²⁵, en déplorant la trop grande liberté des soldats sous un tel régime politique. L'audace impunie du meurtre de Pertinax, « héritier spirituel » de Marc, montra aux soldats toute l'ampleur de leur puissance et ils en arrivèrent ainsi à la vente encore plus criminelle de l'Empire. « À nouveau, il y avait crainte de tyrannie, puisqu'on croyait que les soldats s'en réjouissaient » (II, 6, 2)¹²⁶, constate ainsi Hérodien. Dès lors, la méfiance envers l'armée est présente partout dans l'*Histoire des empereurs*. Outre l'influence indéniable des soldats sur le choix de l'empereur, la grande autorité de l'armée sur l'ensemble de Rome,

¹²² Vêtements précieux (V, 5, 3-4), hécatombes somptueuses (V, 5, 8-10), procession annuelle d'Héliogabale dans toute la ville (V, 6, 6-8), grandes distributions aux sujets (V, 6, 9), *etc.*

¹²³ Entre autres, L. De Blois, « Emperor and Emperorship », p. 3421-3423.

¹²⁴ Zosime émet un sentiment analogue au sujet de l'achat de Julianus : θέαμα δούς ιδεῖν ἄπασιν οἶον οὐπω πρότερον ἐθεάσαντο (I, 7, 2).

¹²⁵ II, 2, 5 ; II, 5, 1 ; IV, 13, 7 ; VII, 1, 3, VII, 3, 3, *etc.*

¹²⁶ πάλιν τε τυραννίδος ἦν δέος, ἐπεὶ τοῦτω χαίρειν τοὺς στρατιώτας ἤλιζον.

supérieure à celle du sénat qui était de plus en plus relégué à un rôle municipal, ou pire d'apparat, représentait un danger constant pour la stabilité et la conservation de l'Empire.

On retiendra donc que, pour Hérodien, le tyran cherche constamment à assouvir ses désirs, qui jouissent d'une si grande force qu'ils arrivent à l'asservir, à tel point qu'il délaisse complètement ses obligations et devoirs impériaux. De souverain absolu, il devient esclave de ses propres passions, entraînant avec lui dans sa déchéance ses sujets et tout son empire. Par ailleurs, la typologie des plaisirs paraît concerner peu l'historien, qui les regroupe souvent sous une même indication lexicale, sémantique et circonstancielle. De plus, son silence partiel mais évident sur le thème sexuel demeure inexpliqué, bien que nous en ayons fourni quelques hypothèses : la préférence d'Hérodien pour les aspects publics, sa focalisation sur la dimension impériale et politique de la personne de l'empereur, plutôt que les facettes cachées ou privées, constitue peut-être une partie de la réponse. En outre, la plupart de ces excès se combinent généralement entre eux pour se subordonner ensuite à un autre vice qui singularisera et polarisera la personnalité du tyran. Finalement, les exactions financières deviennent la représentation matérielle et politique du mépris absolu du tyran pour les intérêts de ses sujets. À l'avarice et l'avidité du tyran est fréquemment adjointe l'armée qui, en plus d'assurer militairement son pouvoir, avait de plus en plus d'impact dans les affaires politiques et économiques.

3.4.5 La mort du tyran

Comme la mort du tyran révèle généralement, chez Hérodien, les aspects les plus importants de son caractère et de son règne, l'historien produit même parfois des résonances narratives tout au long de la vie de l'empereur. Ainsi, Commode, qui s'était laissé convaincre des bonnes intentions de Pérennis, son préfet du prétoire, lors d'un premier complot ourdi par Lucilla, Quadratus et d'autres sénateurs (I, 8), ne s'imaginait certes pas que son plus proche conseiller projetait lui aussi d'usurper son pouvoir (I, 9). Si le prince put compter sur la collaboration de ses courtisans et de sénateurs, fondée surtout sur la haine qu'ils éprouvaient pour Pérennis plutôt que sur une réelle loyauté pour l'empereur, pour empêcher la conspiration du préfet (I, 9, 6 *sq.*), il dut peu après faire face à une autre conjuration, menée cette fois par Maternus (I, 10). Hérodien enchaîne les

complots contre Commode sans interruption, bien qu'ils se passassent sur quelque sept ans. Cet agencement rhétorique permet d'accentuer la transformation morale du prince : d'abord d'un caractère assez candide, Commode devint méfiant, « fit assassiner sa sœur et, sans pitié, tous ceux qui faisaient partie de la conjuration et ceux qui avaient été accusés, quelles qu'en fussent les raisons » (I, 8, 8)¹²⁷ et créa ensuite deux préfets du prétoire pour éviter une répétition de la trahison de Pérennis (I, 9, 10). Bien plus, après avoir contrecarré le projet de Maternus, Commode « affecta autour de lui une garde plus nombreuse et paraissait rarement en public » (πλειονί τε περι αὐτὸν ἐχρῆτο φρουρᾶ καὶ σπανίως τοῖς δήμοις ἐπεφάνετο, I, 11, 5)¹²⁸. Hérodien mentionne également qu'il avait l'habitude d'avalier un contrepoison avant les repas (I, 17, 10), une pratique qui faillit d'ailleurs déjouer la dernière conspiration¹²⁹. Enfin, à l'image de son règne, sa mort fut le produit d'un complot ourdi par ceux qu'il appréciait, dont surtout sa concubine préférée Marcia.

Forcément violent, le tyrannicide, une fois accompli, rendait la liberté au peuple et à l'Empire¹³⁰. Par son meurtre, le tyran retournait à sa nature première, bestiale, sauvage et monstrueuse, qui n'appartenait pas à la sphère civique, et encore moins à la dignité impériale. Pour expier la faute du tyran et son existence même, son meurtre ne suffisait pas : son cadavre, en effet, était soumis à tous les outrages, de sorte qu'il ne ressemblât même plus à rien d'humain, autant dans le monde des vivants que dans celui des morts. Le cadavre d'Héliogabale¹³¹, ainsi que celui de sa mère, fut traîné à travers la ville et mutilé

¹²⁷ Τὴν τε ἀδελφὴν ὁ Κόμοδος διεχρήσατο καὶ πάντας ἀφειδῶς τοὺς τε ὄντας ἐν τῇ συνωμοσίᾳ καὶ τοὺς ἐφ' οἰασδῆποτε διαβληθέντας ὑποψίας. On retrouve le même genre de réaction en I, 13, 7, après l'assassinat de Kléandros : Commode, « éprouvé par de si grands dangers, montra de la défiance envers tout le monde. Il commit meurtre sur meurtre, ajoutait aisément foi à toutes les calomnies, n'admettant plus en sa compagnie les gens de qualité et renonçant à manifester quelque ardeur pour le bien » (πειραθεὶς δὲ τοσοῦτων κινδύνων ἀπίστως προσεφέρετο πᾶσιν ἀφειδῶς τε φονεῦων καὶ πάσαις διαβολαῖς ῥαδίως πιστεύων μηδέ τινα προσιέμενος τῶν λόγου ἀξίων).

¹²⁸ Cf. II, 6, 12, sur la garde anormalement nombreuse de Julianus.

¹²⁹ Hérodien rapport la même méfiance envers les mets et les breuvages empoisonnés en IV, 1, 1 pour Caracalla et Géta et en V, 8, 2 pour Alexandre.

¹³⁰ Cf. J. Scheid, « La mort du tyran ». M. Bats, dans « Mort violente et *damnatio memoriae* », p. 290 *sq.*, associe mort violente et condamnation de la mémoire dans un rapport de quasi-synonymie, en se penchant tout particulièrement sur la symbolique de la tête du tyran, décapitée, empalée, défigurée (p. 293-294).

¹³¹ Cf. l'*Histoire Auguste* à propos du sort d'Héliogabale : « ce qui lui est arrivé par une haine commune à tous, contre laquelle doivent se garder spécialement les empereurs, puisqu'ils ne méritent pas même de sépulture, ceux qui ne se méritent pas l'amour du sénat, du peuple et des soldats » (*quod odio communi omnium contigit, a quo speciatim cauere debent imperatores, si quidem nec sepulchra mereantur, qui amorem senatus populi ac militum non merentur, Héliogabale, XVII, 7*).

pour ensuite être jeté dans les égouts (V, 8, 9). Le tyrannicide se poursuivait au-delà de la mort corporelle, puisqu'on procédait, par la *damnatio memoriae*¹³², à la destruction physique et violente de tout ce qui portait les noms et titres, en somme la mémoire, du despote ; c'était une attaque aussi puissante que le meurtre lui-même. La peur perpétuelle du tyran pour sa vie et son pouvoir constituait en outre le contrecoup direct de son accession, généralement contestée ou usurpatrice. Elle était étroitement reliée à la précarité de son gouvernement, menacé par le sénat, mais surtout l'armée et d'autres usurpateurs¹³³.

3.5. Conclusion

De façon générale, Hérodien suit les *topoi* tyranniques établis par la tradition littéraire. Il partage ses portraits d'empereurs de façon plus ou moins égale entre l'apparence physique, le caractère moral, les pratiques extravagantes relatives à la vie quotidienne et les actions politico-militaires. La plupart de ses tyrans possèdent à peu près les mêmes caractéristiques, mais leur principe directeur peut, comme on l'a régulièrement souligné, varier d'un prince à l'autre. Par exemple, les costumes barbares de Commode ou de Caracalla, s'ils paraissent *a priori* analogues, sont issus en réalité de deux manies différentes : la renonciation filiale de l'un et le militarisme de l'autre. Partant donc d'un schéma tyrannique commun, l'historien estompe, accentue, modifie ou supprime ensuite tel ou tel élément de manière à créer des portraits plus spécifiques et plus représentatifs. De cet examen ressort deux grands types de tyrans : le despote asiatique et l'empereur militaire. Si l'*optimus princeps* se situe nécessairement au centre du spectre, l'un et l'autre tyrans en sont aux antipodes. Pour reprendre le thème vestimentaire, le monarque oriental préférera les habits précieux et colorés, le bon empereur la toge romaine, le prince soldatesque la chlamyde, voire un costume barbare. De la même façon, le premier sera couard, le second courageux, le troisième casse-cou. Le bon prince incarne donc l'équilibre entre les carences de l'un et les excès de l'autre.

¹³² Sur les causes, les procédures et les conséquences de cette pratique chez les historiens, cf. M. Bats, « Mort violente et *damnatio memoriae* », particulièrement p. 281-289.

¹³³ Comme disait Hiéron, « les tyrans marchent partout en terre ennemie [et, par conséquent] jugent nécessaire de passer leur vie en étant au moins eux-mêmes armés et d'être toujours entourés de gardes en armes » (οἱ δὲ τύραννοι πάντες πανταχῆ ὡς διὰ πολεμίας πορεύονται. Αὐτοὶ τε γοῦν ὀπλισμένοι οἴονται ἀνάγκην εἶναι διαγείν καὶ ἄλλους ὀπλοφόρους ἀεὶ συμπεριβάσθαι, II, 8).

Il faut en outre remarquer que, si Hérodien s'inscrit effectivement dans le sillon de ses prédécesseurs historiens et biographes, il n'en demeure pas moins qu'il adapte, dans une certaine mesure, les critères traditionnels de la tyrannie pour qu'ils conviennent mieux à son propos moralisant. Par exemple, l'auteur qui se préoccupe peu de l'apparence physique, à quelques exceptions près, se borne à indiquer l'âge de l'empereur : là encore, la description est brève et approximative. Ils sont jeunes ou vieux, dans la fleur de l'âge ou trop fatigués. Or, plus que la vigueur physique – Sévère n'était-il pas plus énergique que nombre de jeunes gens ? – l'âge traduit finalement, pour Hérodien, l'expérience ou l'inexpérience. De même, la beauté se révèle souvent trompeuse et rapproche l'empereur du simulacre plus qu'elle ne lui confère un charisme particulier. L'historien met donc en garde contre cette caractéristique dépeinte comme mensongère dans l'œuvre : étroitement associée à la naissance et à l'hérédité, elle obscurcit trop souvent le caractère et la vertu.

Du reste, Hérodien passe assez rapidement sur les aspects relatifs à la vie quotidienne, surtout sur les pratiques alimentaires et sexuelles, à moins qu'ils ne soient particulièrement révélateurs du vice spécifique qu'il souhaite mettre en évidence. Enfin, l'avarice s'inscrit dans la continuation des portraits typiques du tyran. D'ailleurs, l'historien est constamment sensible à la corruption et à la dégradation de l'armée romaine causées par la cupidité toujours croissante, et inquiétante, des soldats et des prétoriens. Étroitement liés entre eux, armée et tyran tirent profit l'un de l'autre dans le but de s'enrichir et de donner libre cours à leurs passions. Le pouvoir grandissant des soldats finira par cantonner celui du sénat à un rôle moindre, soit municipal soit décoratif. Le meurtre impudent de Pertinax et la mise aux enchères subséquente de l'Empire en 193 peuvent être considérés comme la confirmation de l'autorité prééminente de l'armée au sein de Rome et comme la préfiguration de tous les fléaux à venir.

Finalement, les vices ordinaires du tyran sont organisés et agencés entre eux par l'historien de sorte qu'ils finissent par tendre tous vers le même principe directeur. En harmonie, ils se répondent et se complètent, arrivant à peine à fonctionner de façon autonome. Mieux, le même vice ne pourra souvent être compris de la même manière pour tous les tyrans. Chacun aura ainsi sa propre motivation, autour de laquelle s'articuleront ses

vices. Par ailleurs, on aura remarqué dans ce troisième chapitre l'absence de deux vices particuliers et omniprésents dans la tradition littéraire : la cruauté et l'impiété. Ce n'est pas qu'Hérodien n'en parle pas ou que ses tyrans en soient exempts : bien au contraire, ce sont des vices qui, à l'instar des autres que nous venons de voir, font partie des caractéristiques tyranniques de la plupart des mauvais empereurs. La cruauté et l'impiété sont cependant si importantes chez Hérodien qu'elles nous ont paru être le prétexte idéal pour aborder cette spécificité de l'historien qu'est son orientation factuelle en vue d'une focalisation caractérielle, comme nous l'étudierons au chapitre suivant.

4. UNICITÉ DU VICE

Chez Hérodien, le tyran s'adonne à toutes sortes de caprices, de passions et de débordements. De façon générale, l'historien suit les caractéristiques typiques du mauvais empereur de la littérature antique. Le bel âge et la beauté deviennent néanmoins des traits ambigus, voire négatifs alors qu'ils seraient normalement révélateurs de vertu et d'excellence. De plus, les éléments de la vie quotidienne s'effacent tandis que le caractère et les qualités personnelles sont mis de l'avant. Or, le *modus operandi* du tyran qui l'amène à privilégier son intérêt privé au détriment du bien public perdure, tout comme son penchant à se placer au-dessus des lois humaines, et même divines. Dans le chapitre précédent, nous avons ainsi vu comment Hérodien utilise les *topoi* tyranniques pour décrire ses mauvais empereurs. Ayant donc posé les bases de la caractérisation du tyran chez l'historien, nous étudierons à présent trois portraits dans lesquels Hérodien manipule l'information afin de mettre en évidence un vice particulier, autour duquel il construit toute la figure d'un prince.

Les caractéristiques tyranniques dans l'*Histoire des empereurs* fonctionnent ensemble, formant néanmoins un système caractériel propre à chaque empereur. Cette spécificité est exprimée par la prépondérance d'un des vices sur tous les autres. Loin de faire ombre au reste des vices, cet aspect principal les motive et les oriente, constituant en quelque sorte leur fondement¹. Si plusieurs des erreurs ou des oublis historiques d'Hérodien sont à mettre au compte de son désintérêt factuel², d'autres sont en revanche le fruit de déformations et de constructions rhétoriques qui permettent à l'historien la composition de

¹ Cependant, le vice pour Hérodien n'est pas forcément inné ou, s'il l'est, n'est pas immuable. Cf. S. Joubert, *Recherche sur la composition de l'Histoire d'Hérodien*, p. 295 sq.

² Cf., entre autres, C. R. Whittaker, p. xlv-liv, pour une liste des erreurs factuelles d'Hérodien.

personnages distinctifs les uns des autres. Même si Hérodien prétend souscrire à la rigueur et à l'exactitude historiques, il n'en reste pas moins qu'on sent fréquemment dans son œuvre une volonté d'offrir des portraits impressionnistes, presque schématisés, des tyrans, articulés autour d'un vice spécifique et unique³ ; Hérodien les façonne presque au point d'une création nouvelle.

Dans le chapitre précédent, lorsque nous avons abordé les caractéristiques principales du tyran chez Hérodien, nous avons volontairement laissé de côté la cruauté et l'impiété car, s'ils se retrouvent également chez la plupart des mauvais empereurs, ces vices sont redoublés et même singularisés dans les cas respectifs de Caracalla, de Maximin et d'Héliogabale. Nous verrons, dans un premier temps, deux facettes de la cruauté : l'une plus militaire, l'autre plus barbare. Si les tyrannies de Caracalla et de Maximin se ressemblent certainement puisqu'elles sont, de fait, marquées par la cruauté, il nous faudra néanmoins prêter attention à leur traitement chez l'historien, qui semble vouloir les attribuer à des raisons différentes. Nous nous intéresserons ensuite à l'impiété, telle qu'on la trouve dans le portrait d'Héliogabale qui, en plus de bien illustrer ce vice, révèle aussi toute l'ampleur de la méthode de composition d'Hérodien. En outre, c'est en comparant avec les versions de Dion Cassius et de l'*Histoire Auguste* qu'il nous sera possible de mieux apprécier la richesse de cette polarisation factuelle chez l'historien. Nous serons ainsi en mesure de mieux discerner les éléments sur lesquels Hérodien insiste et auxquels il donne une importance particulière.

4.1 La cruauté

Le bon empereur devait entretenir de bonnes relations avec toutes les composantes de l'Empire, mais particulièrement avec le sénat : la reconnaissance de l'autorité des sénateurs, à défaut d'un véritable partage du pouvoir, écartait le gouvernement du bon

³ Le parallèle, dans le cas pour la vertu des *boni principes*, n'est pas impossible à concevoir : pensons entre autres à la douceur d'Alexandre ou à la diligence militaire de Sévère. Mieux, leurs traits dominants tendent à engendrer également leurs aspects plus négatifs, comme la mollesse et la couardise du premier ou la cruauté et la cupidité du second. L'excellence de l'*optimus princeps*, si l'on s'appuie sur le portrait de Marc, paraît être fondée sur la fusion de toutes les vertus, dont certaines sont certes plus saillantes que d'autres, mais dont aucune vraiment n'est la source des autres, à moins que ce ne soit sa modération. Sur la question de l'unicité du vice et de la vertu, cf. *supra* p. 73.

prince du danger d'une monarchie royale et le rapprochait d'une aristocratie sénatoriale, si prisée chez les auteurs de l'époque. On trouve également ce thème chez Dion et dans l'*Histoire Auguste* : dans le cas du premier, on ne s'en étonnera pas, puisqu'il faisait lui-même partie de l'ordre sénatorial et avait donc à cœur les intérêts de la noblesse qui étaient aussi les siens⁴. En ce qui concerne le second, la recherche actuelle a tendance à faire de son auteur, sinon un sénateur, au moins un protégé du cercle des Nicomaques-Symmaques, qui était composé de nombreux sénateurs importants⁵. Hérodien, pour sa part, s'il attend certes d'un *bonus princeps* le respect des sénateurs, ne souhaiterait pas tant un retour au système républicain qu'une application réelle et effective du principat. Les mises à mort de sénateurs étaient l'une des conséquences de la cruauté, de l'injustice et de la méfiance du tyran ; d'un point de vue plus général, les exécutions et les massacres n'étaient tout simplement pas dignes du souverain juste et modéré, clément et indulgent.

Les tyrans, parvenus souvent au pouvoir de manière douteuse et contestable, protégeaient leur nouveau règne en éliminant sur-le-champ les familles, les amis et les complices supposés ou réels de leurs adversaires et toute autre personne susceptible de s'opposer à eux. Dès les premières années de son règne, à la suite du complot de Lucilla, Quadratus et Quintianus, Commode entreprit une épuration importante des Amis de Marc Aurèle et autres magistrats vertueux. Se sentant trahi par le sénat (Quintianus ne dit-il pas qu'il « lui avait été envoyé par le sénat » (ὕπὸ τῆς συγκλήτου αὐτῷ ἐπιπεπέμφθαι, I, 8, 6) ?) et fortement encouragé par les conseils pernicieux de Pérennis, le jeune prince procéda donc à une importante purge des sénateurs les plus influents et tous ceux qui, de loin ou de près, étaient associés au complot (I, 8, 7 *sq.*). Peu avant sa mort, Commode planifiait également une seconde décimation « car il voulait se débarrasser de tous les anciens Amis de son père qui subsistaient encore » (I, 17, 2)⁶, honteux qu'il était de sa conduite scandaleuse. Toutefois, la cruauté de Commode⁷ ne paraît pas aussi centrale à sa tyrannie que peuvent l'être celles de Caracalla et de Maximin : en effet, Hérodien a

⁴ Cf. le discours qu'il attribue à Mécène sur le gouvernement idéal, en LII, 14-40.

⁵ Sur la question délicate de l'identité de l'auteur, cf. *supra* p. 47 n. 7.

⁶ Τοὺς μὲν γὰρ πρεσβυτέρους καὶ ἔτι λοιποὺς πατρώους φίλους ἀποσκευάσασθαι πάντας ἤθελεν [...].

⁷ Nous aurions également pu inclure Commode dans la section sur l'impiété ; nous avons cependant décidé d'insérer l'étude de sa tyrannie dans le chapitre traitant des imitations de Marc en vertu de sa filiation et de sa distanciation volontaire par rapport à son père, qui constitue, pour Hérodien, son vice principal.

composé les chapitres consacrés aux règnes de ces derniers de façon à faire ressortir ou, mieux, à tout articuler de leurs règnes et de leurs caractères autour de leurs cruautés spécifiques.

4.1.1 Caracalla

Commode, premier prince porphyrogénète, commit un reniement volontaire de son père, d'où naquit, selon Hérodien, son comportement tyrannique. Pour Caracalla, le rapprochement filial n'est pas si étroit : mis à part sa supposée tentative de parricide, le prince n'exprime pas la volonté de se modeler sur son père, ni même de s'en distancier. Le jeune empereur paraît plutôt regrouper tous les vices de Sévère, qu'il portait à leur paroxysme, et ses qualités ambivalentes, qu'il n'a pas su contrôler. Dans le portrait qu'il fit de Sévère, l'historien admirait la gloire militaire et la prospérité relative de son règne, qu'il attribuait à la diligence, au courage et à l'expérience de l'empereur, tout en déplorant sa cupidité et sa cruauté. Caracalla ne jouit pas, chez l'auteur, de la même indulgence. En effet, le jeune prince, soit parce qu'il manqua d'expérience, soit parce qu'il ne disposa pas des mêmes qualités ou des mêmes intérêts que son père, mit en place un gouvernement tyrannique et sanguinaire que condamne fortement Hérodien.

De par son ascendance⁸ et son association précoce au pouvoir⁹, Caracalla reçut en outre une influence ethnique double¹⁰, avec les défauts propres à chaque peuple, et connut tôt le luxe impérial. Hérodien rapporte qu'il était un jeune homme « dur et arrogant » (ἐμβριθῆ καὶ θρασὺν, III, 11, 1 ; répété en III, 12, 10), qui « faisait tout avec dureté et emportement » (ἐμβριθῶς τὰ πάντα καὶ θυμοειδῶς ἔπραττε, IV, 3, 4) et qui était pourvu d'une grande « irascibilité dans tout » (ὀργῆ πάντα πράττων, IV, 3, 4). Caracalla était encore « naturellement irascible et sanguinaire » (φύσει ὄντα ὀργίλον καὶ φονικόν, IV, 9, 3 ; aussi en IV, 12, 8 et V, 1, 3). On remarque ainsi que c'est la cruauté qui prévaut

⁸ Son père était africain et sa mère, syrienne.

⁹ Caracalla fut nommé César en 196 et Auguste en 198, alors âgé respectivement de 8 et 10 ans.

¹⁰ Et même triple ? Dion rapporte que « Caracalla appartenait à trois races, et il ne possédait absolument aucune de leurs vertus, mais tous leurs vices, en les combinant : de la Gaule, la légèreté, la couardise et l'imprudence, de l'Afrique, la cruauté et la sauvagerie, de la Syrie, d'où il venait du côté de sa mère, la fourberie » (τρισὶν ἔθνεσιν ὁ Ἀντωνῖνος προσήκων ἦν, καὶ τῶν μὲν ἀγαθῶν αὐτῶν οὐδὲν τὸ παράπαν τὰ δὲ διὰ κακὰ πάντα συλλαβὸν ἐκτίσατο, τῆς μὲν Γαλατίας τὸ κοῦφον καὶ τὸ δειλὸν καὶ τὸ θρασύ, τῆς Ἀφρικῆς τὸ τραχὺ καὶ ἄγριον, τῆς Συρίας, ὅθεν πρὸς μητρὸς ἦν, τὸ πανοῦργον, LXXVIII, 6, 1a).

finalement sur ses autres vices. Or, pour Hérodien, la cruauté de Caracalla, peut-être moins sanguinaire qu'elle ne l'est chez Dion, s'apparente davantage à son militarisme démesuré ; cela permet de le rattacher plus concrètement à Sévère, dont il est finalement la version entièrement corrompue.

Tout d'abord, les meurtres multiples ordonnés par l'empereur cristallisèrent la cruauté naturelle de Caracalla. Le jeune prince, dès la mort de Sévère, « ne laissa vivre aucun de ceux qui avaient été dans l'estime ou le service du vieil homme » (III, 15, 4)¹¹, pas même ses médecins, serviteurs ou précepteurs. Après le meurtre de son frère¹², s'ensuivit une longue série de massacres des amis, des proches et, plus simplement, de tous ceux qui avaient connu Géta ; y passaient même les athlètes et les artistes que Géta avait naguère préférés (IV, 6, 2). Caracalla procéda également à une purge considérable du sénat et de tous les hommes influents¹³ : en plus de faire périr tous ceux qui possédaient la moindre relation avec le pouvoir, comme la sœur de Commode, le fils de Pertinax ou encore sa propre famille éloignée, l'empereur ordonna que « tout personnage qui était d'origine impériale, ou qui faisait partie du sénat par ascendance patricienne fût destitué et supprimé » (IV, 6, 3)¹⁴. Ses exécutions parurent infinies : en effet, « chaque nuit apportait des meurtres d'hommes de tous genres » (IV, 6, 4)¹⁵. Caracalla s'assurait ainsi un pouvoir absolu, sans aucune opposition restante. Bien plus, sa méfiance constante et son irritabilité

¹¹ οὐδένα δὲ εἶασε περιγενέσθαι τῶν ἐν τιμῇ γενομένων ἢ θεραπείᾳ τοῦ γέροντος.

¹² Pendant le règne de Sévère, Caracalla et Géta possédaient les mêmes défauts personnels (III, 10), mais une fois au pouvoir, le cadet se transforma en jeune empereur doux et modéré, dont les intérêts changèrent complètement, passant des spectacles et des jeux aux études littéraires et aux activités athlétiques nobles (IV, 3, 2-3). En cela, Géta était dès lors plus populaire que son frère, porté à l'intimidation et à la cruauté. Ce passage semble curieux, puisque Hérodien rapporte juste avant que les deux frères complotaient également l'un contre l'autre pour s'emparer d'un pouvoir unique. Cependant, ce nouveau portrait de Géta, qu'il soit cohérent ou non avec le reste du récit, permet à l'historien d'accentuer les défauts de Caracalla, en lui opposant toutes les vertus du bon prince dont il munit Géta. Il faut dire, cependant, que les caractères, pour Hérodien, ne sont pas immuables et que, s'il arrive qu'un bon candidat à l'empire devienne tyrannique, l'inverse est également possible : la prise d'expérience et les nouvelles responsabilités auront peut-être forcé une maturation vertueuse chez Géta, cf. *infra* p. 149 sur les caractères en mouvance chez l'historien.

¹³ En effet, « tous ceux qui faisaient partie du sénat qui prévalaient grâce à leur naissance et à leur opulence furent décimés, pour les raisons les plus petites, voire non fondées, sous prétexte qu'ils étaient amis de Géta » (τῆς τε συγκλήτου βουλῆς ὅσοι γένει ἢ πλούτῳ ὑπερεῖχον, ἐπὶ βραχυτάταις ἢ οὐδ' ὑφ' ἑστώσαις αἰτίαις ἐκ τῆς τυχεύσεως διαβολῆς, ὡς ἐκείνου φίλοι, ἀνηροῦντο, IV, 6, 2). Dion chiffre ce massacre à plus de 20 000 personnes (LXXVII, 4, 1). La liste des exécutions ordonnées par Caracalla est presque interminable (IV, 6, 1-5).

¹⁴ καὶ εἴ τι γένος ἦν βασιλικὸν ἢ ἐν συγκλήτῳ ἐξ εὐπατριδῶν καταβαῖνον, πᾶν ἐξέκοψεν.

¹⁵ πᾶσά τε νύξ ἔφερε φόνους παντοδαπῶν ἀνθρώπων.

l'incitèrent à organiser, sous couvert de grandes célébrations religieuses et de récompenses honorifiques, le carnage des Alexandrins qui s'étaient prétendument moqués de lui (IV, 8, 6-IV, 9, 7). Enfin, Hérodien rapporte comment Caracalla se rendit encore plus odieux en ordonnant le massacre d'une foule qui s'était moquée de son cocher préféré. Pensant que la raillerie s'adressait personnellement à lui, l'empereur commanda à ses troupes d'exécuter tous les coupables ; dans la cohue, elles furent incapables d'identifier correctement les véritables responsables et procédèrent donc à un massacre général de la foule (IV, 6, 4-5). Pour l'historien, ce fut « un acte extrême et n'ayant jamais été commis » (τὸ δὲ τελευταίον καὶ μήποτε γινόμενον ἔργον, IV, 6, 4), un acte, en somme, qui exprime toute l'ampleur de la cruauté de Caracalla¹⁶.

Tyran également impie, Caracalla « fit enterrer vives les prêtresses de Vesta, sous prétexte (ὡς μή) qu'elles n'avaient pas préservé leur virginité » (IV, 6, 3)¹⁷. Grâce à cet ὡς μή, Hérodien fait bien sentir le caprice de Caracalla et l'absence de raison valable. D'ailleurs, l'empereur, en agissant ainsi, violait non seulement la sacro-sainteté des Vestales, mais souillait en plus sa dignité sacerdotale, en tant que grand pontife de la religion romaine : pire, il sanctionnait ainsi lui-même sa propre impiété hybristique. Non content de s'en prendre aux vivants, Caracalla poussa la cruauté jusqu'à s'attaquer aux morts : le prince donna ainsi l'ordre à ses gardes de tuer et d'estropier Plautianus, avant de le jeter à la rue pour permettre à d'autres d'outrager son cadavre (III, 12, 11-12). De même, lorsque Caracalla s'en prit aux Amis, aux proches et aux serviteurs de Géta, après avoir tué son frère, Hérodien raconte comment leurs corps « traînés, posés sur des chariots, avec grand outrage, et portés au bûcher à l'extérieur de la cité, en monceaux, furent brûlés jusqu'aux cendres ou bien lancés n'importe comment » (IV, 6, 1)¹⁸. L'empereur poussait à outrance sa grande brutalité en condamnant à l'errance éternelle ceux qu'il avait déjà outragés par une exécution injuste.

¹⁶ Caracalla était, selon le rédacteur de l'*Histoire Auguste*, « le plus dur de tous les hommes » (*omnium durissimus*, XI, 5).

¹⁷ Τὰς τε τῆς Ἐστίας ἱερείας ζώσας κατώρυττεν ὡς μή φυλαττούσας τὴν παρθενίαν.

¹⁸ Τὰ δὲ πτώματα συρόμενα μεθ' ὕβρεως πάσης ἀμάξαις ἐπιτεθέντα καὶ ἔξω τῆς πόλεως κομισθέντα σωρηδὸν κατεπίμπρατο ἢ ὀπωσδὴ ἐρρίπτετο. En outre, les fosses destinées à recevoir les cadavres des Alexandrins massacrés accueillirent également des hommes seulement « à demi morts » (ἡμιθνήτες, IV, 9, 7) et d'autres « encore indemnes » (ἔτι τε ἄτρωτοι, IV, 9, 7).

La cruauté de Caracalla peut sembler normale et conforme à l'image traditionnelle du tyran. Cependant, lorsqu'on analyse l'ensemble du portrait de Caracalla, on s'aperçoit que ce vice tire son origine d'une caractéristique particulière, à savoir son militarisme excessif. Chaque aspect de la vie et du caractère du prince est effectivement modelé autour de son mode de vie martial¹⁹. D'abord, les préférences vestimentaires²⁰ de l'empereur le rapprochaient au moins physiquement du soldat barbare : « souvent, ayant enlevé la toge romaine » (πολλάκις δὲ καὶ τὴν Ῥωμαϊκὴν ἀποθέμενος χλαμύδα, IV, 7, 3), il s'habillait et se coiffait à la mode germanique²¹. À Ilion, l'empereur s'imaginait en outre comme un second Alexandre en revêtant le costume macédonien (IV, 8, 3). Si l'anecdote évoque *a priori* l'empereur Commode vêtu de la peau de lion comme un nouvel Hercule, la symbolique, en fait, tend davantage vers l'aspect martial de la tyrannie de Caracalla. Hérodien ne dit pas, en effet, que le prince fonda des cités, mais qu'il manifesta un vif intérêt pour la chasse et le combat : c'est donc Alexandre en tant que général guerrier qu'il imitait, non comme souverain ou fondateur²².

¹⁹ I. Mennen, dans son article « The Image of an Emperor in Trouble : Legitimation and Representation of Power by Caracalla », in *The Impact of Imperial Rome on Religions, Rituals and Religious Life in the Roman Empire : Proceedings from the Fifth Workshop of the International Network Impact of Empire (Roman Empire, 200 BC-AD 476)*, L. De Blois, P. Funke et J. Hann (eds), Leiden, Brill, 2006, dresse un bilan des études surtout iconographiques et numismatiques portant sur la représentation militaire de Caracalla (p. 257-260). Si I. Mennen admet une nette prééminence de l'élément militaire dans l'image impériale de Caracalla, elle y joint aussi des aspects dynastique et religieux assez importants (p. 266-267).

²⁰ Caracalla revêtait également le costume de cocher lorsqu'il montait en char (σκευὴν ἠνιόχου, IV, 12, 6).

²¹ Aussi, Dion, LXXIX, 3, 2-3. Caracalla s'attirait et consolidait ainsi l'amitié des Germains qui étaient « charmés de ces façons » (τούτοις χαίροντες, IV, 7, 4). En regard de ce qu'on a dit plus tôt sur la signification civique de la toge (*cf. supra* p. 80-81), tout porterait à croire que Caracalla perdit l'affection et le respect des Romains. On peut supposer que cela s'avéra être effectivement le cas pour les sénateurs qui sont généralement dépeints par Hérodien comme traditionnalistes. Or, le prince bénéficia autant de l'amour des soldats romains que des Germains, bien que ce fût davantage grâce aux largesses et à son mode de vie militaire (IV, 7, 4). En outre, puisque l'armée ne relevait plus du service citoyen, mais s'était professionnalisée depuis la République tardive, les soldats s'intéressaient désormais plus aux campagnes prometteuses en butin et à la gloire guerrière qu'aux affaires proprement civiques. Qui plus est, les troupes, qui incorporaient, dès Auguste, de plus en plus de non-citoyens, voire de barbares, pouvaient également trouver une certaine sympathie à cet usage de Caracalla qui méprisait ainsi les codes vestimentaires stricts des Romains et paraissait embrasser les nouvelles composantes ethniques de l'Empire.

²² « Caracalla, ayant choisi des jeunes gens et les ayant enrôlés, appela [cette troupe] sa phalange macédonienne, et ordonna aux chefs de celle-ci de porter les noms des généraux d'Alexandre. Ayant envoyé chercher, de Sparte, des jeunes hommes, il appela [ce bataillon] bataillon laconien ou pitanien » (ἐπιλεξάμενός τε νεανίας καὶ στρατεύσας Μακεδονικὴν ἐκάλει φάλαγγα, τοὺς τε ἡγουμένους αὐτῆς φέρειν τὰ τῶν ἐκείνου στρατηγῶν ὀνόματα. Ἀπὸ τε Σπάρτης μεταπεμψάμενος νεανίας Λακωνικὸν καὶ Πιτανάτην ἐκάλει λόχον, IV, 8, 2). L'empereur, à Ilion, aurait même fait empoisonner son affranchi favori, Festus, dans le but de célébrer des jeux funèbres semblables à ceux qu'Achille avait donnés en l'honneur de Patrocle (IV, 8, 5).

De la même manière, Caracalla affectait le mode de vie militaire jusque dans ses habitudes alimentaires, adoptant une frugalité rigoureuse et produisant même sa propre nourriture (IV, 7, 5)²³. Il partageait en plus les tâches ordinaires des soldats et leurs épreuves : « qu'il fallût creuser un trou, jeter un pont sur une rivière ou même remplir un fossé, il était le premier (πρῶτος) à pelleter. Tout ce qui exigeait activité manuelle ou force physique, il était le premier (πρῶτος) à l'exécuter » (IV, 7, 4)²⁴. En effet, on a d'abord l'impression, avec l'utilisation répétée de l'adjectif πρῶτος, que l'empereur, malgré sa participation active aux tâches communes, devançait la masse, et même qu'il la menait, en initiant les travaux. Ce développement évoque essentiellement les habitudes de Sévère²⁵ et montre l'ardeur de Caracalla à se comporter « comme un simple soldat » (ὡς στρατιωτικός, IV, 7, 4 ; IV, 7, 7 ; IV, 12, 2). Or, à la différence de Sévère, le jeune prince poussa trop loin la simplicité militaire de ses tâches et de son comportement et relégua par conséquent au second plan le commandement des troupes, jusqu'à y renoncer. Ainsi,

la plupart du temps, il faisait route avec eux, en marchant, rarement en char ou à cheval, et en portant ses armes lui-même. Et voici que parfois, même les enseignes de l'armée, qui étaient longues et décorées de nombreux ornements dorés, portées avec peine par les plus robustes soldats, il les portait lui-même, sur ses épaules. Pour ces raisons et d'autres semblables à celles-là, il était aimé d'eux comme un soldat et admiré parce qu'il était vaillant (IV, 7, 6-7)²⁶.

Si, d'emblée, ce passage apparaît comme une suite naturelle du premier extrait en IV, 7, 4, la conclusion d'Hérodien sur la réaction de l'armée modifie nécessairement l'interprétation

²³ « Il faisait dresser une table commune, et en quelques endroits il utilisait même des ustensiles en bois pour boire et manger. Il portait à sa bouche du pain fabriqué à l'impromptu ; en effet, ayant moulu dans ses propres mains du blé, qui suffisait pour une seule personne, il pétrissait la pâte, la faisait cuire au charbon et la mangeait. Et il s'abstenait de tout ce qui était raffiné ; ce qui était le plus commun et accessible aux plus pauvres de ses soldats, c'est ce qu'il utilisait » (τράπεζάν τε εὐτελεῖ παρετίθετο, ἔσθ' ὅπῃ καὶ ξυλίνοις ἐς ποτὸν καὶ ἐδέσματα χρώμενος σκεύεσιν. Ἄρτον τε προσεφέρετο αὐτοσχέδιον· σίτον γὰρ ἀλέσας τῇ ἑαυτοῦ χειρὶ, ὃ ἤρκει μόνῳ, μᾶζάν τε ποιήσας καὶ ἐπ' ἀνθράκων ὀπτήσας ἐσιτεῖτο. Καὶ πάντων μὲν τῶν πολυτελῶν ἀπέχετο· ὅσα δὲ εὐτελέστατα καὶ τοῖς πενεστάτοις τῶν στρατιωτῶν εὐμαρῆ, τούτοις ἐχρῆτο). Caracalla vivait à tel point comme un soldat que ces préférences débordèrent du cadre strict des campagnes. Or, le transfert de la frugalité militaire, bien au contraire des stratagèmes et de la dureté de Sévère, dans la sphère civique, doit donc être considéré comme acceptable ou, du moins, préférable au sybaritisme habituel des tyrans : en effet, Caracalla refusait le luxe impérial et vivait dans la simplicité des plus pauvres soldats (IV, 7, 5). À l'inverse, dans l'*Histoire Auguste*, Caracalla était glouton et ivrogne (*avidus cibi etiam uini adpentens*, IX, 3).

²⁴ εἶτε ὄρυγμά τι ὀρύττειν ἔδει, σκάπτων πρῶτος, εἶτε ρεῖθρον γεφυρῶσαι ἢ βάθος χῶσαι· πᾶν θ' ὁ χειρῶν ἢ καμάτου σώματος ἔργον, πρῶτος εἰργάζετο.

²⁵ Aussi, III, 6, 10 ; cf. *supra* p. 58.

²⁶ Τὰ πλεῖστά τε αὐτοῖς συνώδευε περιπατῶν, σπανίως ὀχήματος ἢ ἵππου ἐπιβαίνων, τὰ τε ὄπλα βαστάζων ἑαυτῷ. Ἔστι δ' ὅτε καὶ τὰ τῶν στρατοπέδων σύμβολα, ἐπιμήκη τε ὄντα καὶ χρυσοῖς ἀναθήμασι πολλοῖς κεκοσμημένα, μόλις ὑπὸ τῶν γενναιοτάτων στρατιωτῶν φερόμενα ἐπιθεῖς τοῖς ὅμοις ἔφερον αὐτός. Διὰ δὲ ταῦτα καὶ τὰ τούτοις ὅμοια ὡς στρατιωτικός ὑπ' αὐτῶν ἐφιλεῖτο καὶ ὡς γενναῖος ἐθαυμάζετο.

liminaire : l'historien, grâce à la suite du paragraphe, décale la position capitale de Caracalla pour intégrer l'empereur à la multitude. En effet, la mort de Caracalla affecta surtout l'armée et ses troupes « pensaient avoir perdu un compagnon d'armes et un camarade d'existence, mais non un chef (ἀλλ' οὐκ ἄρχοντα) » (IV, 13, 7)²⁷. Si l'empereur se démarquait certes par son énergie et sa vaillance, il devint en revanche l'un des soldats, perdant sa qualité dirigeante et pire, sa dignité impériale.

Bien plus, une fois parvenu seul au pouvoir, Caracalla s'appliquait désormais à des guerres presque récréatives parsemées de subterfuges et d'artifices. La campagne contre les Parthes provint, selon Hérodien, de l'envie du prince d'obtenir le titre de Parthique plus que d'une réelle menace frontalière (ἐπιθυμήσας Παρθικὸς κληθῆναι, IV, 10-11). En cela, le désintéret de Caracalla pour le commandement des opérations militaires que lui avait conféré Sévère en fin de règne (III, 15, 1) se révèle annonciateur de la véritable essence de la dignité impériale du jeune prince : superficielle et ineffective. Du reste, l'historien décrit ailleurs le traitement hâtif et désintéressé de Caracalla pour les affaires politiques, tout en soulignant son désir prompt à retourner à ses activités habituelles (IV, 11, 9 et IV, 12, 7). Le but premier de la guerre, c'est-à-dire la conservation de l'Empire, comportait peu d'intérêt pour ce souverain qui souhaitait d'abord accroître sa gloire personnelle à tout prix : Caracalla s'amusait ainsi à des jeux cruels avec des peuples jusqu'alors alliés à Rome pour satisfaire son caprice personnel²⁸.

Si les qualités de chef militaire, et même de guerrier, de Caracalla peuvent être remises en questions, l'empereur possédait en revanche l'un des pires vices attribués à

²⁷ συστρατιώτην γὰρ καὶ κοινωνὸν τοῦ βίου, ἀλλ' οὐκ ἄρχοντα ᾤοντο ἀποβεβληκέναι. D'ailleurs, l'admiration que Caracalla éprouvait pour Alexandre, Achille, Sylla et Hannibal, de même que son empressement à les imiter (IV, 8, 3-5), tranchait avec les capacités effectives dont l'empereur était pourvu. Comme ce fut le cas pour Sévère (III, 7, 8), toutes les figures du passé évoquées ici sont celles de grands généraux ; or, on comprend que cette fois-ci, les comparaisons accentuent l'inefficacité du fils, plutôt que la bravoure et le pouvoir du père. Sur la remise en doute des qualités martiales de cet empereur, *cf. supra* p. 100. Selon Dion, l'empereur était « le plus peureux de tous devant les dangers et le plus faible de tous dans les épreuves » (δειλότατος δὲ διακινδυνεῦσαίπῃ καὶ ἄσθενέστατος πονῆσαι, LXXIX, 3, 1).

²⁸ Même les bêtes sauvages n'échappaient pas à la cruauté de Caracalla, *cf. supra* p. 98. D'ailleurs, il faut souligner que la chasse, pour les Romains, était considérée comme un entraînement à la guerre et nécessitait, dès lors, les mêmes qualités que chez un bon soldat : force physique, endurance, résistance aux éléments, *etc.* (*cf.* C. Badel, « La noblesse romaine et la chasse », p. 45). Cela renforcerait donc l'aspect militaire de la tyrannie de Caracalla.

l'armée dans sa totalité : sa cupidité rivalisait certainement avec celle de son père mais, comme il ne disposait pas aussi de sa parcimonie, il en vint à dilapider rapidement et complètement les richesses accumulées si précieusement par Sévère au cours de son long règne. Caracalla promet donc aux soldats de grands dons et une augmentation considérable de leur annone. Il leur permit en plus de « recevoir désormais leur argent des fonds des temples et des trésors » (ἤδη ὑποδέχεσθαι ἕκ τε τῶν ναῶν καὶ τῶν θησαυρῶν τὰ χρήματα, IV, 4, 7), initiant et sanctionnant même le sacrilège. En effet, par l'adverbe ἤδη, Hérodien insiste sur le caractère nouveau et étonnant de cette permission. La cupidité de Caracalla donna donc lieu à de nombreux actes d'impiété, qu'il commit lui-même ou qu'il toléra, voire encouragea. Selon la figure de correspondance physique mais surtout morale entre chef et armée, les troupes de Caracalla s'imprégnèrent donc du manque de scrupules politiques, sociaux et religieux de l'empereur, s'inscrivant en quelque sorte dans l'œuvre de Sévère de la corruption des troupes²⁹. De plus, Hérodien ne manque pas de souligner que Caracalla « leur versa sans compter, en un seul jour, tout ce que Sévère avait, au dam d'autrui, rassemblé et resserré en dix-huit ans » (IV, 7, 7)³⁰. On remarquera aussi que le rapprochement des groupes μιᾶς ἡμέρας et ἔτεσιν ὀκτωκαίδεκα appuie fortement la prodigalité du fils et l'avarice du père. Bien que la mise en parallèle des activités guerrières et ludiques de l'empereur ait peut-être pu amoindrir le caractère résolument militaire de la tyrannie de Caracalla, l'accent mis par Hérodien sur son avarice tend à confirmer l'essence de la cruauté du prince : pour l'historien, en effet, la cupidité était surtout le propre des soldats. Dès lors, tous les empereurs à vocation militaire sont, chez Hérodien, empreints d'un amour excessif de l'argent.

La cruauté s'avère donc être le vice principal de Caracalla. Hérodien la double d'un militarisme excessif, qui semble parfois superficiel car, si la force physique et l'empressement de l'empereur à prendre part à tous les aspects de la vie militaire étaient indéniables, Caracalla manqua certainement de qualités de chef. Son incapacité à diriger se répercuta nécessairement dans le domaine politique, qu'il finit par abandonner complètement au fil des ans. D'ailleurs, la mort de l'empereur confirme l'élément directeur

²⁹ Cf. *supra* p. 58, 104.

³⁰ μιᾶς ἡμέρας ἀφειδῶς ἐκχέας πάντα ὅσα ἔτεσιν ὀκτωκαίδεκα ὁ Σεβῆρος ἤθροισέ τε καὶ κατέκλεισεν ἐξ ἀλλοτρίων συμφορῶν.

de sa tyrannie, puisque Caracalla, selon Hérodien, ne fut regretté que par l'armée³¹. En revanche, les sénateurs et le reste de la population, que l'empereur avait terrorisés pendant son règne, célébrèrent par de grandes fêtes l'assassinat de Caracalla qu'ils voyaient comme la disparition du « glaive suspendu sur leurs têtes » (ξίφος τοῖς ἀρχέσιν ἐπαιωρούμενον, V, 2, 1), et la fin de massacres exécutés seulement pour satisfaire le caprice pervers de l'empereur. Sa cruauté et ses débordements en firent l'un des tyrans les plus détestables de l'*Histoire des empereurs*. Au contraire de ce qu'il fit pour Commode, Hérodien ne s'efforça ni de déresponsabiliser ni de réhabiliter Caracalla en regard des mérites de son père, mais le condamna entièrement en tant qu'empereur cruel et tyrannique. Caracalla, en somme, ne se rendit certes pas digne du nom d'Antonin que lui avait attribué son père, souvenir déjà lointain d'un âge d'or dépassé.

4.1.2 Maximin

Succédant à Alexandre, l'un des très rares bons empereurs chez Hérodien, Maximin bouleversa la tranquillité à laquelle s'était habituée la population de Rome au cours des treize années précédentes. Les auteurs anciens sont donc généralement peu favorables à Maximin, puisque cet empereur mit fin au règne paisible et sénatorial d'Alexandre pour le remplacer par sa propre tyrannie autocratique et sanguinaire. Le meurtre d'Alexandre par ses propres troupes, doublé de l'accession de Maximin, marqua le début de la période appelée, à tort ou à raison, la crise du III^e siècle³². Même si on a souvent dit qu'Hérodien n'eut pas la lucidité ou la profondeur analytique dont il se targue³³, l'aspect critique des années 235-238 ne semble pas lui avoir complètement échappé, puisqu'il leur consacre finalement, en plus des derniers paragraphes du sixième livre, les deux derniers livres de son *Histoire des empereurs* ; le portrait particulièrement négatif que l'auteur fait de Maximin suggère, en outre, toute l'ampleur de son inquiétude pour l'avenir de l'Empire.

³¹ L'*Histoire Auguste* restreint la popularité de Caracalla à la garde prétorienne, ajoutant que le reste des soldats le détestaient (IX, 3).

³² Cf. *supra* p. 2 n. 2. Au sujet des années 235-238 qui nous concernent particulièrement, cf. X. Lorient, « Les premières années de la grande crise du III^e siècle », p. 666-723.

³³ Cf. *supra* p. 3-4 ; 24 note 16.

Grâce à sa bravoure, sa vaillance et sa force physique, Maximin grimpa rapidement les échelons des dignités militaires³⁴ et parvint au commandement et à l'entraînement des nouvelles troupes pour Alexandre (VI, 8, 2). S'y appliquant avec le plus grand soin, Maximin leur enseignait par son exemple les travaux à effectuer (VI, 8, 2) ; il gagna ainsi « une grande sympathie » auprès de ses futures troupes (εὔνοϊαν πολλήν, VI, 8, 2)³⁵. Or, une fois investi de l'*imperium*, Maximin révéla sa vraie nature³⁶. Si Niger, qui avait également montré d'excellentes prédispositions pour la dignité impériale, se laissa gagner à la vie facile et aux plaisirs d'Antioche, dans une sorte de prolongement excessif de sa douceur, Maximin fut rattrapé par tous les travers liés à sa race³⁷. Dès les premières lignes du septième livre, la transition du jugement d'Hérodien est marquante : Maximin n'est plus le général admirable qu'il était au livre VI³⁸, mais désormais régicide et tyrannique.

³⁴ L'*Histoire Auguste* précise que Maximin s'était distingué très jeune auprès de Sévère (*Deux Maximins*, II, 3-III, 5), avait commandé des centuries et assumé toutes les autres dignités militaires sous Caracalla (IV, 4), puis avait refusé de servir sous Macrin qui avait fait assassiner « le fils de son cher empereur » (*imperatoris sui filium*, IV, 4) et tenté de revenir au service d'Héliogabale qui l'avait d'abord ridiculisé puis employé sur les conseils de ses amis (IV, 6-7) pour enfin être accueilli avec joie par Alexandre qui, d'après l'auteur, savait reconnaître et apprécier les grandes qualités d'un homme tel que Maximin (V, 4-7).

³⁵ De plus, même empereur, Maximin n'hésitait pas à s'élancer au-devant de ses troupes : Hérodien raconte qu'il traversa le premier un marais très étendu, à la poursuite d'ennemis germains, et que, par cet exemple de bravoure, il incita ses soldats à l'imiter, honteux qu'ils étaient de voir « leur prince combattre pour eux » (μαχόμενον ὑπὲρ αὐτῶν βασιλέα, VII, 2, 7). La version de l'*Histoire Auguste* rend Maximin plus imprudent que courageux et attribue plutôt à ses troupes la survie de l'empereur et la réussite de la poursuite (*nisi cum suo equo inhaerentem milites liberassent*, *Deux Maximins*, XII, 2).

³⁶ Sur la personnalité, les origines, le règne et la politique de Maximin, cf., entre autres, X. Lorient, « Les premières années de la grande crise du III^e siècle », p. 666-687.

³⁷ Il aurait été intéressant d'avoir une version cassienne du règne de Maximin, considérant la forte opinion que Dion avait eue sur l'accession de Macrin qui était romain, mais issu de l'ordre équestre. Du côté latin, seul le Pseudo-Aurélius mentionne les origines thraces de Maximin (XXV), mais tous (avec Aurélius Victor, XXV, Eutrope, IV, 1, et Orose, VI, 19) insistent sur la nouveauté de la provenance militaire de l'empereur. Selon A. Chastagnol, les origines semi-barbares de Maximin font plus référence à une famille paysanne et peu éduquée ; il remarque également que le nom de l'empereur était romain (Caius Iulius Maximinus) et que lui-même, né de parents barbares ou non, avait au moins acquis la citoyenneté romaine, cf. l'introduction des *Deux Maximins*, p. 641-642. Concernant l'accession du prince, G. M. Bersanetti, s'appuyant sur des données épigraphiques, soutient que Maximin devint empereur par cooptation du sénat, rejoignant dès lors la version d'Aurélius Victor (*quod tamen etiam patres, dum periculosum existimant inermes armato resistere, approbauerunt* – notons tout de même l'aspect contraint de la ratification) et infirmant celle d'Eutrope (*ad imperium accessit sola militum uoluntate, cum nulla senatus intercessisset auctoritas*), cf. *Studi sull'imperatore Massimino il Trace*, Rome, L'Erma di Bretschneider, 1965 [1940], p. 9-20.

³⁸ Ce jugement assez positif de l'historien sur la carrière pré-impériale de Maximin ne serait-elle qu'une figure rhétorique qui permettrait à Hérodien d'amplifier par la suite la révélation tyrannique de l'empereur thrace ? Sur l'ambivalence des qualités guerrières de Maximin, cf. J.-P. Martin, « L'image de Maximin le Thrace dans Hérodien », in *La « crise » de l'Empire romain de Marc Aurèle à Constantin : mutations, continuités et ruptures*, M.-H. Quet (ed.), Paris, PUPS, 2006, p. 95-106, p. 97-99. L'énergie, les attributs physiques et la grande expérience militaire de Maximin avaient en outre servi à discréditer le caractère

L'ampleur de la cruauté de Maximin, déjà suggérée par l'orchestration du meurtre d'Alexandre, fut révélée lorsque l'empereur fut informé du complot ourdi par Magnus contre lui. Ce Magnus, « de ceux qui étaient d'origine patricienne et qui avaient exercé le consulat » (τῶν εὐπατριδῶν τε καὶ ὑπατευκότων, VII, 1, 5), incarnait toutes les craintes de Maximin : qu'un homme bien-né et de haut rang s'opposât à lui, celui-là obtiendrait aussitôt la faveur du sénat et le destituerait sans peine du pouvoir impérial. La conjuration de Magnus, réelle ou non, mena à l'arrestation et à la condamnation à mort par Maximin de tous ceux qu'il supposait complices dans l'affaire (VII, 1, 5-8)³⁹ ; l'empereur, ignorant les procédures juridiques normales, procéda donc à la mise à mort sans comparution de quantité de sénateurs⁴⁰. Les massacres de l'empereur devinrent ensuite plus fréquents, soit que Maximin fût alors assuré de son pouvoir et prît d'encore plus grandes libertés, soit qu'il y fût encouragé par l'irritation qu'il conçut des conjurations⁴¹, et l'on vit bientôt arrêtés et soumis à la plus grande cruauté de nombreux hauts dignitaires. Les belles victoires que Maximin avait cumulées et remportait encore contre les barbares ne suffisaient plus à maintenir sa popularité, puisqu'il décimait en même temps ses propres sujets (VII, 3, 1). L'influence relativement positive que le prince thrace avait eu sur les recrues et sur ses troupes se corrompit une fois transférée dans la sphère civique et, ainsi pervertie, dédoublait sa cruauté personnelle⁴². En effet, Maximin allait jusqu'à encourager les délateurs et les fausses accusations (VII, 3, 2-4) : « un homme qui fût seulement appelé en cour par un délateur s'en retournait aussitôt condamné et dépourvu de toutes ses

militaire d'Alexandre, en plus de montrer la nature unidimensionnelle des qualités recherchées par l'armée chez un empereur, cantonnées au seul domaine guerrier.

³⁹ Or, Hérodien évoque même la possibilité d'une machination de Maximin lui-même, qui aurait forgé ce complot afin de légitimer ses nombreux massacres. La théorie est d'ailleurs reprise dans l'*Histoire Auguste*, X, 5. Peu après, Maximin dut faire face à une seconde opposition : le corps des archers osrhoéniens, fort affecté par le meurtre d'Alexandre, proclama empereur Quartinus, ami consulaire du prince syrien (Hérodien, VII, 1, 9-11), contre son gré. Même si la conjuration fut curieusement déjouée par l'un des leurs, Macédo, Maximin élimina ensuite ce dernier sous prétexte de le punir pour déloyauté et trahison de son ami (VII, 1, 11). On comprendra que l'empereur se méfiait lui aussi de Macédo, dont la fidélité semblait au mieux aléatoire.

⁴⁰ Pourtant, l'*Histoire Auguste* le disait « souvent juste » (*saepe iustus*, *Deux Maximins*, II, 2), bien qu'elle-même finisse par se contredire, particulièrement en XII, 5. Chez Hérodien, Maximin ne leva les châtiments et les peines des soldats que pour s'attirer la faveur des troupes d'Alexandre (VI, 8, 8) et on ne peut pas, dès lors, considérer son action comme réellement clémente ni juste.

⁴¹ « De telles raisons aiguësèrent encore plus l'esprit de Maximin vers la cruauté et la dureté, alors qu'il y était déjà naturellement porté » (τοιαῦται μὲν δὴ τινες αἰτίαι ἔτι μᾶλλον ἐς τραχύτητα καὶ ὀμότητα ἠκόνησαν τὴν τοῦ Μαξιμίνου ψυχὴν, καὶ πρότερον οὕτω πεφυκυῖαν, VII, 1, 12).

⁴² Cf. G. Marasco, « Erodiano e la crisi dell'impero », p. 2855. Nous avons constaté le même phénomène pour Sévère, lorsqu'il intégrait au domaine politique ses subterfuges proprement militaires, cf. *supra* p. 60.

possessions »⁴³. La peur haineuse de l'empereur pour le sénat et la noblesse le poussa à les persécuter lui-même ou par l'intermédiaire de délateurs qu'il excitait. Le malheur des aristocrates ne s'arrêtait pas aux procès injustes et truqués : Maximin les faisait aussi promener jour et nuit en char sur toutes les routes de l'Empire et leur faisait subir tourments et outrages pour finalement les condamner à l'exil ou à la mort (VII, 3, 4)⁴⁴. Sa cruauté était dès lors physique, mais aussi politique et sociale, puisqu'elle s'attaquait à la fois au corps, à la réputation et au statut social de ses ennemis.

L'empereur favorisait en outre les hommes qui lui ressemblaient⁴⁵ : aussi ceux qui briguaient les charges les plus hautes s'efforçaient-ils de se distinguer par la même cruauté. Hérodien donne ainsi l'exemple d'un procureur de Carthage qui, « avec une extrême cruauté, dictait peines et extorsions d'argent pour être bien vu de Maximin » (VII, 4, 2)⁴⁶. Vitalien, le préfet du prétoire de Maximin, était l'auteur des « actes les plus durs et les plus cruels » (τραχύτατα καὶ ὀμότατα πράττοντα) et, pour cela, « était un ami très cher et très dévoué à Maximin » (φίλτατόν τε ὄντα καὶ καθωσιωμένον τῷ Μαξιμίνῳ, VII, 6, 4). Lorsque Gordien fut défait, le gouverneur de Numidie, Capélianus, « rentra dans Carthage, fit périr tous les citoyens éminents de la cité [...] et n'épargna ni les sanctuaires, qu'il dépouilla, ni l'argent des particuliers ou de l'État, qu'il pillait » (VII, 9, 10)⁴⁷. Ces trois hommes, et d'autres sans doute, avaient bien compris : Maximin « choisissait comme administrateurs des personnages qu'il savait être d'un tempérament conforme au sien »

⁴³ Μόνον τέ τις κληθεῖς ἐς δικαστήριον ὑπὸ συκοφάντου εὐθέως ἠττημένος ἀπῆει καὶ τῶν ὑπαρχόντων πάντων στερηθεῖς.

⁴⁴ Selon l'*Histoire Auguste*, « on entendait dire en effet que certains avaient été mis en croix, d'autres renfermés dans les cadavres d'animaux tout juste tués, d'autres jetés aux fauves, d'autres encore fracassés à coups de bâtons, et que tout cela se faisait sans égard au rang, puisqu'il semblait vouloir maintenir la discipline militaire, par l'exemple de laquelle il voulut même réformer les affaires civiles » (*audiebant enim alios in crucem sublato, alios animalibus nuper occisis inclusos, alios feris obiectos, alios fustibus elisos, atque omnia haec sine dilectu dignitatis, cum uideretur disciplinam uelle regere militarem, cuius exemplo ciuilia etiam corrigere uoluit, Deux Maximins*, VIII, 7).

⁴⁵ Confronté aux excès de Plautien, Sévère eut une réaction fort différente : « informé de ce comportement, Sévère ne l'apprécia pas du tout, mais déjà Plautien lui devenait insupportable et pénible, à tel point qu'il lui retira même une partie de son pouvoir et le persuada de restreindre l'excès de son orgueil » (ὄσπερ καὶ ὁ Σεβῆρος ἀγγελλομένοις οὐ πάνυ τι ἠρέσκετο, ἀλλ' ἐπαχθῆς ἤδη καὶ βαρὺς κάκεινῳ ἐγένετο, ὡς καὶ περιελεῖν τινὰ αὐτοῦ τῆς ἐξουσίας, καὶ πειρᾶσθαι κολουεῖν τὸ ὑπερβάλλον τῆς ἀλαζονείας, III, 11, 3).

⁴⁶ μετὰ πάσης ὀμότητος καταδίκας τε ἐποιεῖτο καὶ χρημάτων εἰσπράξεις, βουλόμενος εὐδοκιμεῖν παρὰ τῷ Μαξιμίνῳ.

⁴⁷ ἐς Καρχηδόνα εἰσελθὼν πάντας τε τοὺς πρωτεύοντας ἀπέκτεινε, [...] ἐφείδετό τε οὔτε ἱερῶν συλήσεως οὔτε χρημάτων ἰδιωτικῶν τε καὶ δημοσίων ἀρπαγῆς. Sur l'influence négative de Maximin, cf. J.-P. Martin, « L'image de Maximin le Thrace dans Hérodien », p. 100-101.

(οὓς ἦδει ἀρμόζοντας τῇ ἑαυτοῦ γνώμῃ, ἐπελέγετο, VII, 4, 2). Tous mirent donc leur cruauté, naturelle ou forcée, au service de l'insatiabilité et la brutalité de l'empereur⁴⁸ : tandis que Marc inspirait à ses sujets sagesse et tempérance, Maximin stimulait plutôt la soif de sang et la cruauté.

Par ailleurs, si plusieurs empereurs des II^e et III^e siècles étaient d'une origine extra-italienne, Maximin fut le premier prince à être dit « barbare » dans les sources. La raison en est peut-être sa provenance spécialement lointaine, puisqu'il venait « d'une tribu semi-barbare du fin fond de la Thrace » (τὸ μὲν γένος τῶν ἐνδοτάτῳ Θρακῶν καὶ μιζοβαρβάρων, VI, 8, 1)⁴⁹. La brutalité de Maximin tirait son origine, selon Hérodien, de sa naissance thrace et barbare ; ainsi, barbarie et cruauté deviennent synonymes et l'une comme l'autre est innée au prince. En effet, « par nature, son caractère, de même que son origine, était barbare » (φύσει δὲ ἦν τὸ ἦθος, ὥσπερ καὶ τὸ γένος, βάρβαρος, VII, 1, 2), et Maximin « avait des dispositions sanguinaires, à la fois ataviques et indigènes » (τό τε φονικὸν πᾶτριον ἔχων καὶ ἐπιχώριον, VII, 1, 2)⁵⁰. La barbarie naturelle de l'empereur se manifestait, entre autres, par son aspect gigantesque⁵¹ : Maximin « avait une apparence des plus terrifiantes et un corps des plus grands, de sorte qu'on ne lui trouva pas facilement quelque rival ni parmi les Grecs qui s'exerçaient à la lutte ni parmi les barbares les plus combattifs »

⁴⁸ Hérodien appela même le procureur de Carthage « un serviteur de la tyrannie » (ὁ τῆς τυραννίδος ὑπηρέτης, VII, 5, 6), ce qui s'applique à chacun de ces personnages peu recommandables.

⁴⁹ Selon l'*Histoire Auguste*, son père était goth et sa mère, alaine (*Deux Maximins*, I, 5). Hérodien suggère même son manque d'éducation lorsqu'il mentionne son occupation pastorale et son intégration précoce à la cavalerie romaine. En outre, la phrase qui introduit Maximin en VI, 8, 1 n'est pas exempte de mépris : ἦν δὲ τις ἐν τῷ στρατῷ Μαξιμῖνος. Sur ce τις et sa suite de mots péjoratifs, cf. J.-P. Martin, « L'image de Maximin le Thrace dans Hérodien », p. 95-96.

⁵⁰ Le stéréotype du barbare nordique, hardi, mais sauvage et sanguinaire, dont Maximin est un exemple idéal, est tributaire d'une longue tradition littéraire. Aristote, en *Politique*, 1327b, soutient en effet que les climats influencent le caractère des hommes : selon lui, ceux qui habitent dans des climats froids sont courageux (ἔθνη θυμοῦ πλήρη), mais manquent d'intelligence et d'industrie (διανοίας ἐνδεέστερα καὶ τέχνης). Vitruve reprend cette théorie dans son traité *De l'architecture*, VI, 1, 3-4, en ajoutant que les habitants des pays nordiques ont des corps immenses (*inmanibus corporibus*) et un tempérament sanguin (*sanguine multo*). Chez les modernes, cf., par exemple, Y. A. Dauge, *Le barbare : recherches sur la conception romaine de la barbarie*, Bruxelles, Latomus, 1981, surtout le chapitre V « La typologie “ barbarologique ” », p. 467-510.

⁵¹ Maximin s'était enrôlé dans la cavalerie, « en raison de la haute stature et de la force de son corps » (διὰ μέγεθος καὶ ἰσχὺν σώματος, VI, 8, 1 ; répété en VII, 1, 2 et VII, 1, 6 ; VII, 1, 12). On retrouve la même insistance sur la taille étonnante de Maximin dans l'*Histoire Auguste* : le biographe utilise les termes *magnitudo corporis* en II, 2 ; II, 6 ; III, 6 et IX, 3 (et seulement *magnitudo* en VI, 8).

(VII, 1, 12)⁵². Son allure redoutable aurait possiblement pu rappeler la vue insoutenable des dieux dans leur forme céleste⁵³, mais, plus titanique que divine, le déplace plutôt dans la sphère inhumaine, aux côtés des bêtes monstrueuses et des créatures prodigieuses⁵⁴. Bien plus, Hérodien, déjà peu intéressé par les éléments de la vie quotidienne, passe sous silence toute habitude alimentaire, vestimentaire ou ludique de l'empereur⁵⁵. L'historien ne mentionne pas non plus son mariage et évoque très peu son fils, que Maximin avait associé au pouvoir (VIII, 4, 9)⁵⁶. On a l'impression que, ce faisant, Hérodien cherche à couper Maximin de toute conduite ou de toute prérogative relative à la sphère civique romaine ou, mieux, humaine. Ainsi, l'apparence physique du prince devient une confirmation de sa nature barbare et sauvage, perdant tout aspect laudatif qu'elle eût pu revêtir en d'autres circonstances.

L'empereur lui-même en vint à cacher ses origines barbares, par honte et par complexe, et à les dédaigner (VII, 1, 2)⁵⁷. Cette honte, peut-être encore plus que sa naissance étrangère en elle-même, poussa Maximin à détester à son tour tous les nobles et les intellectuels⁵⁸. Craignant le mépris de ses sujets et, particulièrement, celui du sénat, l'empereur thrace décida qu'il valait mieux gouverner par la terreur et la cruauté que de subir l'éventuelle humiliation⁵⁹. Dès son accession, Maximin écarta les Amis et les

⁵² Ἦν δὲ καὶ τὴν ὄψιν φοβερώτατος, καὶ μέγιστος τὸ σῶμα, ὡς μὴ ῥαδίως αὐτῷ τινὰ μήτε Ἑλλήνων τῶν σωμασκοῦντων μήτε βαρβάρων τῶν μαχιμωτάτων ἐξισοῦσθαι.

⁵³ C'est une idée dont lui-même aurait été partisan, s'il faut en croire l'*Histoire Auguste*, IX, 3 (*cum immortalem se prope crederet ob magnitudinem corporis uirtutisque*).

⁵⁴ Selon l'*Histoire Auguste*, il était même surnommé Hercule, Achille, Hector ou Ajax (IV, 9). Comme chez Hérodien, l'avènement de Maximin transforme la perception de ses attributs physiques : une fois devenu empereur, Maximin se faisait désormais appeler Cyclope, Busiris, Sciron, Phalaris, Typhon et Géant (VIII, 5). Ainsi, les comparaisons flatteuses avec les demi-dieux font place à d'autres, injurieuses, avec des tyrans légendaires ou des créatures monstrueuses, dont certains avaient même été les ennemis des héros de ces premières comparaisons.

⁵⁵ Ce dont l'*Histoire Auguste* fait en revanche mention : ainsi, Maximin consommait beaucoup de vin et de viandes, aucun légume et quelques boissons froides, mais seulement quand il avait soif (IV, 1-2). Ces habitudes servent peut-être à mettre en évidence son caractère barbare.

⁵⁶ L'*Histoire Auguste* fait également peu de cas de sa femme, tandis que la section sur le fils de Maximin est entièrement inventée.

⁵⁷ Alexandre éprouva le même genre de honte pour ses racines syriennes, s'il faut en croire ce que nous dit l'*Histoire Auguste* en XXVIII, 7. Cependant, à la différence de Maximin qui se barbarisa davantage, Alexandre tenta pour sa part de se romaniser entièrement, au point de vouloir être considéré comme Romain d'origine (*originem de Romanorum gente*).

⁵⁸ L'*Histoire Auguste* raconte que Maximin alla jusqu'à éliminer tous ceux qui connaissaient encore la véritable nature de ses origines (IX, 1).

⁵⁹ On retrouve la même remarque dans l'*Histoire Auguste* en VIII, 8.

conseillers d'Alexandre du pouvoir (VII, 1, 3), en les renvoyant à Rome ou en les déplaçant vers des provinces lointaines. Étrangement, le prince ne procéda pas, aussitôt investi de la dignité impériale, à l'épuration du sénat : peut-être se gardait-il encore une certaine réserve, ou même quelque déférence, envers les membres de la noblesse romaine, qu'il n'éprouvait visiblement pas pour les domestiques, plus près de sa propre condition, qu'il congédia aussitôt puis fit mettre à mort. Bien plus, l'empereur thrace n'admit en sa compagnie « aucun homme à qui la conscience de sa noble origine donnât une supériorité sur sa personne » (μηδένα αὐτῷ παρεῖναι ἐκ συνειδήσεως εὐγενοῦς κρείττονα, VII, 1, 3). Maximin entretenait en outre une relation complexe avec le sénat et « par nature, éprouvait pour eux de l'aversion et de l'hostilité » (VII, 10, 1)⁶⁰. En cela, l'empereur signifiait clairement sa honte de ses origines et de ses comportements, cherchant ainsi à se soustraire aux jugements d'hommes plus distingués et plus vertueux que lui⁶¹.

La défaite de Maximin fut, par ailleurs, la conséquence de sa propre cruauté : ayant engendré d'abord le soulèvement du peuple et la reprise en charge décisive du sénat qui élit les adversaires fatals au prince thrace, la sauvagerie de l'empereur provoqua son échec militaire à Aquilée et sa mort. En effet, Hérodien souligne à plusieurs reprises les pénuries d'approvisionnements des troupes de Maximin : son armée « était en carence de tout, puisqu'elle avait elle-même abattu les arbres fruitiers et ravagé la terre » (VIII, 5, 3)⁶², en plus d'« avoir souillé de sang et de meurtre » (αἷματι καὶ φόνοις μεμιασμένον ἐπίνετο, VIII, 5, 7) leur seule source d'eau potable. D'ailleurs, les pénuries des troupes de Maximin, causées par leur propre empressement sauvage et le blocus du sénat et des cités italiennes environnantes, sont fortement contrastées par les provisions abondantes des Aquiléens : τὰ ἐπιτηδεῖα πάμπλειστα ; ὕδατος ἀφθονία φρεατιαίου (VIII, 2, 6) ; πάντα ἔκπλεα καὶ ἐπιτηδεῖων ἀφθονίαν (VIII, 5, 3) ; πάντα αὐτάρκη ; πάντα ἔχουσαν πόλιν (VIII, 6, 4), *etc.*

⁶⁰ [...] καὶ φύσει ἀλλοτρίως καὶ ἀπεχθῶς πρὸς αὐτοὺς διέκειτο [...]. Il y a une lacune en VII, 10, 1. La traduction de D. Roques se lit comme suit : « ils [les sénateurs] savaient que Maximin (était leur ennemi irréconciliable et qu'il) n'épargnerait personne : cet homme qui par nature éprouvait [...] ». L'édition de M. Lucarini ne donne aucune variante, mais celle de C. R. Whittaker, que suit d'ailleurs D. Roques, note que le MS Monacensis (A) interpole τὸν Μαξιμῖνον ἐχθρὸν αὐτοῖς ἄσπονδον οὐτέ τινας φεισόμενον, ce qui appuierait d'autant plus la relation antagoniste entre le sénat et Maximin.

⁶¹ Sur la haine de la ville de Maximin, en tant que lieu presque consacré du sénat et de l'activité politique romaine plus généralement, cf. J.-P. Martin, « L'image de Maximin le Thrace dans Hérodien », p. 101-102.

⁶² ὁ δὲ στρατὸς πάντων ἦν ἐν σπάνει, τῶν τε καρποφόρων δένδρων ἐκκεκομμένων καὶ τῆς γῆς ὑπ' αὐτοῦ δεδηωμένης. Cf. VIII, 4, 5 : « ils avaient tout coupé jusqu'à la racine » (ἄπερ πάντα ριζόθεν ἐκκόψας).

Hérodien fait sentir toute l'horreur admirative des soldats à la vue du marché qu'ouvrirent les Aquiléens juste après le meurtre de Maximin (ὄθεν καὶ μᾶλλον ἐξεπλάγη ὁ στρατός). Par une figure classique, mais expressive, l'historien conclut : « il arriva que l'armée, qui croyait assiéger, fut elle-même assiégée » (συνέβαινε δὲ τὸν στρατὸν δοκοῦντα πολιορκεῖν αὐτὸν πολιορκεῖσθαι, VIII, 5, 5). La force brute de Maximin et de ses troupes devint donc l'une des causes principales de leur perte.

Du reste, Maximin connut une fin à son image : audacieuse, comme son attitude guerrière, modeste, comme ses origines et sa condition, et cruelle, comme son caractère naturel. Il fut en effet assassiné sans cérémonie par ses propres soldats, en milieu de journée, alors qu'il sortait tranquillement de sa tente en compagnie de son fils. Le sort réservé à leurs cadavres et à ceux des amis de Maximin cristallisa la nature barbare et sauvage de sa cruauté : « on lança leurs corps à ceux qui voulaient les outrager ou les piétiner et on les laissa aux chiens et aux oiseaux pour être dévorés » (VIII, 5, 9)⁶³. Rejeté ainsi hors de la sphère civique, Maximin n'était même plus humain, à peine digne de mangaille pour les animaux⁶⁴. Mieux, sa mort prit l'aspect d'un sacrifice destiné à expier la souillure qu'il avait imposée à Rome : de véritables célébrations eurent lieu et, « comme en délire, tous s'exaltaient en se congratulant les uns les autres et en courant ensemble vers l'hippodrome, comme s'ils y tenaient une assemblée » (VIII, 6, 8)⁶⁵. En plus du symbolisme religieux, Hérodien infuse également à son récit une dimension politique :

⁶³ ῥίψαντές τε τὰ σώματα τοῖς βουλομένοις ἐνυβρίζειν καὶ πατεῖν εἶασαν κυσὶ τε καὶ ὄρνισι βοράν.

⁶⁴ En *République*, II, 48, dans un développement sur l'origine de la tyrannie à Rome sous Tarquin le Superbe, Cicéron explique toute l'inhumanité du tyran, « pour lequel on ne peut imaginer nulle créature plus repoussante, plus funeste ou plus odieuse aux dieux et aux hommes ; lui qui, quoiqu'il ait l'apparence d'un homme, l'emporte cependant sur les bêtes les plus monstrueuses en terme d'inhumanité des mœurs. Car qui pourrait qualifier d'homme à juste titre celui qui ne désire, ni entre lui et ses propres concitoyens, ni finalement avec tout genre d'hommes, aucun partage de droits, aucune communauté d'humanité ? » (*quo neque taetrius neque foedius nec dis hominibusque inuisius animal ullum cogitari potest ; qui quamquam figura est hominis, morum tamen inmanitate uastissimas uincit beluas. Quis enim hunc hominem rite dixerit, qui sibi cum suis ciuibus, qui denique cum omni hominum genere nullam iuris communionem, nullam humanitatis societatem uelit ?*).

⁶⁵ ὡσπερ ἐνθουσιῶντες ἐφέροντο συνηδόμενοι τε ἀλλήλοις καὶ ἐς τὸν ἵππόδρομον συνθέοντες ὡσπερ ἐκκλησιάζοντες ἐν ἐκείνῳ τῷ χωρίῳ. D'ailleurs, dès la mort de Vitalien, double administratif et psychique de Maximin, « tout le peuple se mit aussitôt à courir dans les tous les sens comme en délire » (εὐθέως πᾶς ὁ δῆμος ὡσπερ ἐνθουσιῶν διέθει πανταχοῦ, VII, 7, 1). L'esprit festif de la population était également dirigé vers les libérateurs de l'Empire, Maxime et Balbin, qu'elle accueillit presque en dieux vivants, cf. *infra* p. 152-154.

heureux et libérés du tyran, les citoyens romains reprenaient dès lors contrôle des lieux publics et civiques qui leur appartenaient, en se regroupant comme lors d'une assemblée.

Pour Hérodien, Caracalla et Maximin constituent les deux empereurs les plus représentatifs de la cruauté tyrannique et possèdent, par conséquent, de nombreux points en commun. L'historien souligne d'emblée les vertus guerrières et la force physique de chacun : tous deux possédaient courage, vaillance et énergie et n'hésitaient pas à se lancer les premiers dans les tâches manuelles ou les expéditions dangereuses. Bien plus, ces deux princes avaient tendance à ne se préoccuper que de l'aspect militaire de leur fonction impériale, en dédaignant la part judiciaire et politique. Soutenus principalement par l'armée, qu'ils s'étaient attachée par leurs prouesses guerrières qui suscitaient l'admiration et par leurs nombreuses largesses à son égard, Caracalla et Maximin étaient détestés par le reste de la population qui subissait leurs caprices et leurs débordements. Quant au sénat, ils entretenaient avec lui des relations réciproques de haine et de méfiance et l'emportèrent seulement en redoublant de cruauté et de brutalité. Ainsi, ils s'en prirent sans merci aux personnages les plus distingués de l'Empire, se débarrassant de tous ceux qui, par noblesse, fortune ou vertu, eussent pu s'opposer à eux. De plus, ils allèrent jusqu'à piller les temples et outrager les morts : la soif d'un pouvoir absolu et d'infinies richesses, épousant parfaitement les défauts militaires, les poussa donc à des comportements tyranniques extrêmes.

Cependant, on sent que les cruautés des deux princes, si centrales à tous leurs agissements, trouvent leur fondement dans des sources différentes. Pour Caracalla, c'est son affiliation au corps militaire, conséquence éventuelle de sa perversion des vertus reçues de Sévère, qui semble être la cause de sa cruauté très grande. Dans un rapport réciproque de corruption des mœurs, l'empereur transmettait et recevait les vices propres à l'armée : cupidité, brutalité, soif de pouvoir absolu. Pour Maximin, il s'agissait certes d'une appartenance, et même de sa provenance, militaire mais, bien plus, d'une origine barbare : les racines thraces et pastorales de Maximin mécontentent fortement l'historien, qui critique fréquemment le caractère barbare et sauvage de l'empereur. Le déplaisir d'Hérodien pourrait s'expliquer par la perception gréco-romaine de la Thrace et des autres provinces

septentrionales de l'Empire : si la mollesse et la volupté étaient des traits typiques des Orientaux, les barbares nordiques étaient sauvages et incultes. L'historien insiste en effet sur les qualités physiques et guerrières de l'empereur, lui refusant toute autre aptitude politique ou civique : Hérodien précise par exemple que, lorsque Maximin se présenta à la tribune pour s'adresser à ses troupes à la suite du meurtre de Vitalien et de la proclamation impériale de Gordien par le sénat, le discours qu'il prononça fut « un texte qu'avaient composé pour lui certains de ses Amis » (τὸ βιβλίον ὅπερ ἦσαν αὐτῷ συντάξαντές τινες τῶν φίλων, VII, 8, 3)⁶⁶. Réelle ou non, cette incompétence de Maximin permet à l'auteur d'accentuer le côté primitif de l'empereur qui semble être à l'origine de sa cruauté tyrannique : Maximin constitue donc, pour Hérodien, l'exemple idéal d'une tyrannie issue d'une barbarie nordique⁶⁷.

4.2 L'impiété : Héliogabale

Valeur fondamentale de la vie politique et sociale dans le monde gréco-romain, la piété se définit par le respect des règles religieuses et, plus largement, des devoirs filiaux, sociaux et patriotiques. Puisque la piété, si essentielle à la vie civique, caractérise forcément les bons hommes, l'impiété est donc, à l'inverse, un *topos* fréquent et récurrent chez les méchants. Dans l'*Histoire des empereurs*, le meilleur exemple du tyran impie est indéniablement Héliogabale⁶⁸. Hérodien, au-delà des traits et actions impies déjà rapportés par Dion, cherche en fait à articuler l'ensemble du portrait du prince syrien autour de ce seul vice. Si l'on exclut les deux premiers paragraphes du livre V puisqu'ils traitent seulement de Macrin, les épisodes des paragraphes 5 et 6 qui témoignent de l'impiété d'Héliogabale tombent au milieu du passage consacré au règne du jeune empereur : l'insistance textuelle est simple, mais claire. C'est donc dire que l'impiété est au cœur de la tyrannie d'Héliogabale et, bien plus, motive tous ses autres débordements car, si d'autres

⁶⁶ Ce fut une *contio militaris*, dit l'*Histoire Auguste* en XVIII, 1, comme pour séparer son discours de toute fonction politique. De son côté, Hérodien ne précisait-il pas dans son introduction du personnage que Maximin avait été berger avant d'intégrer la cavalerie ? Loin du centre urbain, le Thrace ne put certainement pas apprendre correctement et de façon approfondie les lettres.

⁶⁷ S. Joubert le considère comme l'antithèse parfaite du règne de Marc, le « négatif de l'empereur » (cf. *Recherche sur la composition d'Hérodien*, p. 214), mais il n'est pas certain que l'empereur philosophe trouve son double tyrannique en un seul autre empereur, cf. *infra* p. 142-143.

⁶⁸ Pour éviter les confusions, « Élagabal » désignera strictement le dieu. On nommera l'empereur sous son nom latinisé « Héliogabale ».

éléments de sa tyrannie sont encore évoqués, ils semblent tous se rattacher plus ou moins étroitement à son impiété. Toutes les autres caractéristiques qui ne peuvent être associées à son impiété disparaissent donc du portrait du prince.

On rappellera d'abord que, tandis que la grande beauté de Commode rappelait son ascendance noble et ses excellentes prédispositions dont il n'aura su finalement se rendre digne, la splendeur d'Héliogabale suggérait ses prétentions divines. La beauté du jeune prince, cependant, n'était pas réellement divine, mais ressemblait à la divinité au même titre qu'une statue ressemble à son sujet : parfaitement à son image, mais sans pouvoir effectif. Ainsi, dans la vision d'Hérodien, l'apparence physique d'Héliogabale, de même que ses préférences vestimentaires au faste barbare, étaient indéniablement d'inspiration religieuse⁶⁹. Venant d'Asie, les vêtements de l'empereur étaient somptueux et tenaient à la fois du luxe, de la royauté et de la sacralité asiatiques : *τιάρας στεφάνη ; τὸ σχῆμα μεταξὺ Φοινίσσης ἱερᾶς στολῆς καὶ χλιδῆς Μηδικῆς ; τοῖς δὲ Σηρῶν ὑφάσμασι μόνοις ἠρέσκετο* (V, 5, 3-4)⁷⁰. En tant que tenue préférée de l'empereur et, *ipso facto*, du grand pontife, c'est-à-dire le chef de la religion romaine traditionnelle, ces habits étaient fort inconvenants et constituaient une véritable entrave à la pureté exigée du prêtre⁷¹. Ainsi, lorsqu'il décrit les vêtements orientaux et efféminés d'Héliogabale, Hérodien oppose, avec réprobation, les préoccupations sémitiques de pureté scrupuleusement observées par l'empereur aux préceptes romains négligés et, peut-être, par extension, à ses nouvelles charges politiques et religieuses dédaignées.

Par ailleurs, alors que Dion Cassius et l'*Histoire Auguste* insistent considérablement sur le sybaritisme d'Héliogabale, on n'en trouve chez Hérodien aucune mention. Mieux, l'historien évoque seulement les pratiques alimentaires de l'empereur dans le cadre de festivités religieuses en l'honneur d'Élagabal. Ainsi, dans les distributions annuelles qu'il

⁶⁹ Cf. *supra* p. 82-83.

⁷⁰ Alors qu'il retardait son départ pour Rome pour se concentrer sur son sacerdoce élagabalien, Héliogabale fut pressé par Maesa de se conformer à la mode vestimentaire romaine, surtout pour exercer ses fonctions impériales officielles, « de crainte que sa tenue ne fût perçue comme étrangère ou absolument barbare » (*μη ἄλλοδαπὸν ἢ παντάπασι βάρβαρον τὸ σχῆμα ὀφθέν*, V, 5, 5).

⁷¹ En effet, selon J. Scheid, la pureté (en tant qu'élément essentiel à la conformité des rites et donc, à la piété) « consiste à avoir procédé aux ablutions rituelles et à porter des vêtements purs », cf. *Religion et piété*, p. 23.

faisait à cette occasion, le prince jetait du haut des tours du temple d'Élagabal quantité d'objets précieux, de vêtements et d'animaux, « sauf des porcs car, selon la coutume phénicienne, il s'abstenait de cette viande » (V, 6, 9)⁷². Hérodien, en plus de taire tout autre élément des pratiques alimentaires d'Héliogabale, choisit la seule qui pût appartenir à la sphère religieuse. De la même façon, les pratiques homosexuelles, ni même sexuelles, n'apparaissent pas chez Hérodien. Dans des passages sinon identiques sur le séjour de l'empereur à Nicomédie, l'*Histoire Auguste* raconte comment le prince « faisait tout avec sordidité, se faisait pénétrer par des hommes et les soumettait [en retour] » (*omnia sordide ageret inireturque a uiris et subigeret, Héliogabale*, V, 1). Or, Hérodien rapporte plutôt que, là, Héliogabale « immédiatement fut envahi d'une frénésie bachique » (εὐθέως τε ἐξεβακχεύετο, V, 5, 3). Le terme choisi par Hérodien, ἐκβακχεύω, ne suggère pas le caractère érotique de son activité comme le passage de l'*Histoire Auguste*, mais bien sa nature religieuse⁷³. Cette allusion, *a priori* banale, jette en fait les bases de la tyrannie d'Héliogabale, car c'est à ce moment que se révéla la véritable essence du prince. En effet, si l'on exclut sa mollesse⁷⁴, qu'on eût pu attribuer à son jeune âge, le début de son règne s'annonçait assez bien (V, 3-5)⁷⁵ ; ce fut son choix de temporiser à Nicomédie pour s'adonner à des activités indignes de ses nouvelles fonctions plutôt que de se rendre en hâte à Rome pour consolider son pouvoir qui scella son caractère tyrannique impie.

Méprisant les conseils de son aïeule de « se romaniser »⁷⁶, le nouvel empereur choisit plutôt de se faire peindre en costume syrien dans l'exercice d'un sacrifice à Élagabal

⁷² [...] πλὴν χοίρων· τούτων γὰρ ἀπέχετο Φοινίκων νόμῳ. Dans l'*Histoire Auguste*, au contraire, les descriptions de banquets fastueux, de nouvelles recettes et d'excentricités alimentaires n'en finissent plus.

⁷³ La version de Dion, en LXXX, 3, 2, est très factuelle. Incluant même une mesure politique d'Héliogabale qui fut « sa seule œuvre digne d'un fort bon empereur » (ἐν μὲν τι καὶ σφόδρα ἀγαθοῦ αὐτροκράτορος ἔργον), l'historien relate que le jeune prince « commit, pendant le reste de sa vie, tous les plus honteux, les plus illégaux et les plus ignobles des actes » (ἐς δὲ δὴ τὰλλα πάντα καὶ αἰσχροουργότατα καὶ παρανομώτατα καὶ μαιφονώτατα ἐξοκείλας).

⁷⁴ La mollesse d'Alexandre pourrait être contestable puisqu'il n'était après tout qu'un enfant, encore que son origine asiatique et, par-dessus tout, ses préoccupations uniquement religieuses, près du fanatisme, pussent également jouer en sa défaveur.

⁷⁵ C'était le cas pour la plupart des tyrans, cf. J. Scheid, « La mort du tyran », p. 178-179 ; cf. *infra* p. 149, sur la mouvance des caractères en regard du moment de l'accession impériale chez Hérodien.

⁷⁶ L. Jerphagnon considère également le manque de respect envers sa propre famille comme l'un des aspects de l'impiété. Il prend l'exemple de Tibère qui éprouvait une haine marquée pour sa famille, celui de Caligula qui accusa Auguste d'inceste et qui tua plusieurs parents, celui de Néron, incestueux et fratricide, et celui de Commode. Ainsi, le mépris que manifesta Héliogabale envers Maesa serait une autre marque de sa profonde impiété. Cf. « Que le tyran est contre-nature », p. 43.

et de faire porter à Rome ce tableau pour qu'il fût installé au sénat⁷⁷. D'ailleurs, l'emplacement qu'Héliogabale choisit n'avait sans doute rien d'aléatoire : il le fit poser bien en vue, juste au-dessus de la tête de la statue de la Victoire (V, 5, 7), à qui les sénateurs offraient libations et encens lors de chaque séance à la curie. Son mépris presque moqueur des traditions vestimentaires et, plus largement, des institutions politiques romaines, cachait un acte plus grave encore d'impiété. En donnant l'ordre de placer son portrait au-dessus de la divinité qui recevait d'ordinaire les sacrifices des sénateurs, il établissait la supériorité d'Élagabal sur tous les autres dieux. De plus, l'empereur aurait peut-être misé sur le glissement naturel vers son propre compte des honneurs rendus à la Victoire et, ce faisant, aspiré déjà à la divinisation de son vivant⁷⁸. Cependant, Héliogabale n'exprima pas explicitement son souhait d'autodéification, du moins pas à ce moment-ci : l'offense, tacite, restait encore impunie.

Peu après son avènement, Héliogabale épousa Julia Paula, mais la répudia presque aussitôt. Il s'éprit, réellement ou non⁷⁹, d'Aquilia Sévéra, une Vestale, et « l'arracha à Vesta et au temple même des vierges pour en faire sa femme » (V, 6, 2)⁸⁰. Cette seconde union comporte bon nombre de sous-entendus politiques et religieux⁸¹, surtout en la mettant en relation avec le premier mariage du prince⁸². En effet, non content de répudier sa première femme, Héliogabale la dépouilla en plus de tous ses honneurs, elle qui était pourtant « la plus noble des Romaines » (γυναῖκα τὴν εὐγενεστάτην Ῥωμαίων, V, 6, 1). L'empereur se défendit de ce divorce en prétextant que Julia Paula avait une tache sur le corps. Une fois débarrassé de cette souillure, il se tourna ensuite vers une Vestale, une prêtresse pure et immaculée vouée au célibat. Les préoccupations sémitiques du jeune

⁷⁷ L'épisode ne se retrouve que chez Hérodien. G. W. Bowersock écarte l'hypothèse d'une *ekphrasis* et penche plutôt pour l'authenticité de l'information. Cf. « Herodian and Elagabalus », p. 234.

⁷⁸ Sur les aspirations divines d'Héliogabale, qui le rapprochaient trop de la royauté archaïque et des monarques orientaux, cf. *infra* p. 134 sq.

⁷⁹ Hérodien précise : « afin qu'il semble exécuter les actions des hommes » (ἵνα δὴ καὶ τὰ τῶν ἀνδρῶν πράττειν δοκοῖ, V, 6, 2).

⁸⁰ [...] ἀποσπάσας αὐτὴν τῆς Ἑστίας καὶ τοῦ ἱεροῦ παρθενῶνος γυναῖκα ἔθετο [...]. On en retrouve aussi la mention dans la *Vie d'Héliogabale* (VI, 5), chez Dion (LXXX, 9, 3), qui sous-entend une certaine forme de vie commune par deux fois entre la Vestale et Héliogabale (συνώκησεν), et chez le Pseudo-Aurélius Victor (*Abrégé des Césars*, XXIII), qui parle d'un faux mariage (*quasi matrimonio*).

⁸¹ G. Mader, « History as Carnival », p. 136.

⁸² En outre, si l'épisode se retrouve chez la plupart des auteurs, seulement la version du Pseudo-Aurélius Victor présente quelque mention de mariage : l'épitomiste rapporte qu'Héliogabale fit semblant de l'épouser et ne cite aucune autre de ses femmes par ailleurs attestées (*Abrégé des Césars*, XXIII).

prince sur la pureté corporelle pourraient expliquer l'extrémisme de sa réaction qui a tout d'une d'expiation. La réparation d'une faute par une autre semble pourtant assez étrange et exprime en réalité une seconde impiété⁸³. En effet, si l'on considère que l'abstinence sexuelle des Vestales devait être rigoureusement observée et impliquait la mort pour celle qui y contrevenait et pour l'homme qui l'avait connue, l'infraction d'Héliogabale était très grave ; pire, le prince agissait à nouveau en toute impunité. En outre, malgré ses maigres tentatives de repentir (V, 6, 2), Héliogabale ne s'empêcha pas de répudier la Vestale aussitôt, souillée désormais par le mariage. L'empereur manifestait ainsi l'ampleur de son mépris pour les traditions et les institutions romaines⁸⁴.

Bien plus, cet outrage bouleversait les plus vieilles traditions romaines : l'un des plus anciens à Rome, le culte de Vesta était fondamental – ou Énée l'avait apporté de Troie lors de sa fuite ou Numa l'avait importé à Rome⁸⁵. En outre, les citoyens romains qui partaient fonder des colonies emportaient avec eux une part du feu de Vesta. Il apparaît donc que le foyer de Rome, ou encore le feu de Vesta, constituait un élément capital de la civilisation romaine : pour emprunter le mot de Tite-Live, c'était le « gage de l'empire du monde » (*imperii pignus*, V, 52, 6), qui symbolisait à la fois les origines et la postérité de Rome. Hérodien n'est certes pas aussi catégorique sur ce point ; or, le passage en I, 14, 5 qui rappelait les origines du culte de Vesta, suggère peut-être, au-delà d'une simple digression historico-mythique, la volonté de l'historien de créer une impression inquiétante de cette nouvelle réalité, qui s'éloignait de plus en plus des fondements de l'Empire.

Par ailleurs, lorsque le jeune prince désignait ses secondes nocces comme le « mariage d'un prêtre et d'une prêtresse » (γάμον ἱερέως τε καὶ ἱερείας, V, 6, 2), on peut

⁸³ On reconnaîtra toutefois qu'Hérodien ne cite pas explicitement la cause de ce premier divorce : c'est Dion (LXXX, 9, 2), repris plus tard par l'*Histoire Auguste*, qui nous en instruit (*Héliogabale*, VI, 4). On pourrait supposer, en revanche, qu'Héliogabale l'avait annoncé au grand jour, comme il n'avait pas l'habitude d'être particulièrement discret ni secret (φύσει τε χαίνου τὸν τρόπον ὄντος, καὶ ἀφειδῶς πάντα καὶ φανερῶς ἃ ἐβουλευέτο λέγοντος καὶ πράττοντος, V, 8, 4), et qu'Hérodien n'a pas cru bon de mentionner ce qui eût été de notoriété publique.

⁸⁴ Les sacrifices humains évoqués par Dion Cassius (LXXX, 11), et repris plus tard par l'*Histoire Auguste* (*Héliogabale*, VIII, 1), n'apparaissent pas chez Hérodien. Qu'elle soit véridique ou hyperbolique, la pratique, délicate et constamment taboue dans le monde classique, teinterait trop de cruauté l'impiété d'Héliogabale telle qu'Hérodien souhaite la représenter.

⁸⁵ Rappelons que Rhéa Silvia, la mère des jumeaux Romulus et Rémus, était une Vestale, dont l'atteinte à la virginité fut seulement amoindrie par la nature divine de Mars et la progéniture royale engendrée.

supposer qu'il souhaitait une progéniture surhumaine, près de la divinité, et qu'il aspirait surtout à reproduire pour lui-même l'union divine qu'il préparait pour Élagabal⁸⁶. Ainsi, Héliogabale « se jouait des mariages non seulement humains, mais il chercha aussi une femme pour le dieu dont il était le prêtre » (V, 6, 3)⁸⁷. Le prince comptait sans doute sur l'association de leurs statuts et sur l'évolution du sien vers celui du dieu. D'ailleurs, Héliogabale, dans sa quête, s'immisçait librement dans les affaires divines, bien que le monde divin fût réglé selon ses propres lois et que les dieux ne répondissent certainement pas aux lois humaines. Héliogabale proclamait ainsi être égal au dieu, et même supérieur, puisqu'il le soumettait à sa seule volonté humaine, bien qu'impériale et doublement sacerdotale. Enfin, l'union nuptiale d'Élagabal à Pallas ou à la déesse carthaginoise Uranie paraît assez curieuse : l'idée qu'Héliogabale eût marié l'une des plus anciennes statues de la déesse capitoline, anthropomorphique, à une pierre d'apparence générique qui était l'incarnation d'un dieu syrien⁸⁸, offensa sans doute les sensibilités des Romains.

En envisageant, dans l'œuvre d'Hérodien, une éventuelle intention chez Héliogabale d'implanter une nouvelle religion à Rome, on en vient à mieux comprendre ses extravagances religieuses, devenues cohérentes sous l'angle d'un monothéisme solaire élagabalien. En effet, d'un point de vue textuel, l'historien ne mentionne aucun autre dieu, sauf lorsqu'il est question des théogamies d'Élagabal : ce silence d'Hérodien laisse entendre au moins la prééminence du dieu voulue par l'empereur. Ce qui, par ailleurs,

⁸⁶ G. Mader, « History as Carnival », p. 136. La recherche acharnée d'une épouse convenable et digne d'Élagabal poussa l'empereur à un énième sacrilège, qui surpassa peut-être tous les autres. Depuis la fondation de Rome, le Palladium n'avait été déplacé du temple de Vesta qu'une seule fois pour être transporté sur le Palatin en 14 a. C. Qu'Héliogabale fit déplacer un trésor si sacrosaint aux yeux des Romains dans le but de marier Pallas à Élagabal témoigne certainement d'un grand mépris pour tout l'Empire. D'ailleurs, le déplacement réel du Palladium ne se retrouve que chez Hérodien : alors que Dion l'ignore, l'*Histoire Auguste* décrit le projet de l'empereur, en précisant qu'Héliogabale fut finalement trompé par la grande Vestale et n'enleva pas le Palladium du temple de Vesta, mais plutôt un vase sans grande importance (*Héliogabale*, VI, 8-9). Si Hérodien souligne la réussite de l'entreprise, c'est parce qu'il veut insister sur l'acte libre et impuni, sur l'impiété du prince portée à son paroxysme qu'on croyait déjà atteint, et même surpassé, par le mariage avec une Vestale. La proximité textuelle des deux épisodes accentue certainement l'impiété d'Héliogabale, tyrannique et barbare.

⁸⁷ Ἐπαιξε δὲ γάμους οὐ μόνον ἀνθρωπέιους, ἀλλὰ καὶ τῷ θεῷ, ᾧ ἱεράτευε, γυναῖκα ἐζήτει.

⁸⁸ « C'était une pierre très grande, ronde d'en bas et se terminant en pointe ; sa forme était conique et sa couleur, noire » (λίθος δὲ τις ἔστι μέγιστος, κάτωθεν περιφερής, λήγων ἐς ὀξύτητα· κωνοειδὲς αὐτῷ σχῆμα, μέλαινά τε ἢ χροιά, V, 3, 5). D'ailleurs, Hérodien est le seul auteur qui décrit l'aspect de la statue du dieu oriental. La description de cette pierre qu'Hérodien aurait par ailleurs vue de ses propres yeux (cf. G. W. Bowersock dans « Herodian and Elagabalus », p. 34) pourrait être une indication banale, mais la relative économie du récit d'Hérodien suggère néanmoins une certaine valeur de l'information.

dérangeait les Romains n'était pas tant l'introduction d'un nouveau dieu, mais sa primauté sur tous les autres, particulièrement les dieux de la triade capitoline. Les Romains, il est vrai, ne redoutaient pas spécialement les nouveaux cultes, même ceux venus d'Orient : pensons entre autres aux cultes très populaires d'Isis et de Mithra, venus respectivement d'Égypte et d'Iran. Les empereurs honorèrent également des divinités orientales : Néron, par exemple, manifesta un intérêt pour la Déesse Syrienne (Suétone, *Néron*, LVI) et Hadrien fit des sacrifices à Ba'al sur le mont Kasios lorsqu'il passa en Syrie (*Histoire Auguste, Hadrien*, XV, 3). Le culte d'Élagabal avait d'ailleurs été pratiqué de façon sporadique sous les Antonins et le beau-père de Sévère avait exercé la fonction de prêtre du dieu à Émèse⁸⁹. Il en ressort donc l'idée que la religion romaine traditionnelle, grâce au syncrétisme religieux très à la mode à cette époque, avait déjà, jusque dans une certaine mesure, accueilli Élagabal parmi ses autres dieux.

Cependant, le désir chez Héliogabale d'un asservissement total du panthéon traditionnel à Élagabal (V, 5, 7) choqua certainement les mentalités romaines. Sitôt investi de la dignité impériale, le prince mit tout en œuvre pour établir son nouveau culte. Hérodien rapporte qu'arrivé à Rome, Héliogabale fit construire « un temple très grand et très beau » (νεών τε μέγιστον καὶ κάλλιστον) et « de très nombreux autels autour de ce temple » (βωμούς τε πλείστους περὶ τὸν νεών, V, 5, 8). L'empereur conduisit en outre des hécatombes quotidiennes destinées uniquement au dieu solaire, devant tout le sénat et l'ordre équestre tenus formellement d'y assister (V, 5, 9). Confronté à ces pratiques, le peuple romain n'aura pu, malgré l'aspect syncrétique ou même hiérarchique de sa religion, accepter ce nouvel ordre auquel aspirait l'empereur. En effet, la préséance du dieu syrien sur Jupiter lui-même était déjà mal vue, si bien que la simple allusion à un monothéisme, solaire et d'origine asiatique, subvertit forcément les esprits et les bases idéologiques de l'empire⁹⁰. Le culte d'un dieu unique rappelait certes le judaïsme mais, à cette époque, faisait surtout penser au christianisme dont la menace toujours croissante pesait lourdement

⁸⁹ Ailleurs, R. Turcan remarque que les auteurs anciens ne s'étonnèrent guère du culte d'Élagabal lorsqu'Héliogabale parvint tout juste au pouvoir, cf. *Rome et ses dieux*, Paris, Hachette, 1998, p. 191.

⁹⁰ R. Turcan, *Les cultes orientaux dans le monde romain*, Paris, Les Belles Lettres, 1989, p. 177-178. L'auteur propose par ailleurs la possibilité d'un hénouthéisme qui serait fondé sur la création d'une nouvelle triade composée d'Élagabal et de Pallas et Junon.

sur les vieilles traditions romaines⁹¹. De plus, le mysticisme oriental et les pratiques magiques se rapprochaient trop de la *superstitio*, dont se méfiaient beaucoup les Romains. Du reste, dans la supériorité hiérarchique qu'Héliogabale conféra à son dieu, doublée de l'autorité qui lui revenait *de facto* en sa qualité de grand prêtre, on perçoit, bien plus qu'une volonté relativement normale pour l'empereur romain d'incarner l'Empire et la religion traditionnelle, le désir de recentrer sur lui tous les honneurs divins offerts à son dieu et de devenir un véritable dieu sur terre⁹².

Pour Hérodien, tout élément des extravagances d'Héliogabale tend vers son impiété : mieux, c'est son caractère impie qui motive tous ses débordements et comportements tyranniques⁹³. L'auteur procède à un choix réfléchi et précis de caractéristiques et d'événements en vue de la construction de son personnage. C'est pourquoi plusieurs des éléments qu'on attribue traditionnellement à Héliogabale, dont la sexualité dépravée et homosexuelle et les plaisirs sympotiques, sont absents du récit d'Hérodien. De cette façon, tous les crimes impies de l'empereur, déjà graves en eux-mêmes, se retrouvent décuplés puisqu'on a l'impression qu'Héliogabale n'eut aucune autre préoccupation juridique, politique, économique ou même ludique et qu'il fut un véritable fanatique. Tenta-t-il consciemment de réformer l'Empire grâce à ses mesures religieuses ou exprima-t-il seulement le désir de se surpasser dans ses fonctions sacerdotales pour ensuite accéder lui-même à un statut divin ? Le portrait qu'en fait Hérodien ne permet pas de trancher, non plus que ceux de Dion ou de l'*Histoire Auguste*, mais il semble que, au vu des choix de composition de l'historien et de l'impression générale qui en résulte, les changements qu'apporta Héliogabale à la religion traditionnelle ébranlèrent entièrement l'Empire. Le prince incarnait dès lors un péril que l'on ne pouvait pas ignorer et qu'il fallait éliminer ou, mieux, expier par le tyrannicide.

⁹¹ On a souvent dit que le rédacteur de l'*Histoire Auguste* raillait le monothéisme chrétien de l'empereur Constantin grâce à la *Vie d'Héliogabale* et au monothéisme solaire d'Héliogabale, *cf.*, entre autres, les remarques introductives d'A. Chastagnol à la *Vie*, p. 499-500.

⁹² C. R. Whittaker dans sa traduction d'Hérodien en V, 6, 3, note 2. Le traducteur dit aussi qu'Héliogabale n'a jamais considéré ce syncrétisme religieux comme un moyen visant la cohésion de l'Empire (V, 5, 7, note 2).

⁹³ Aussi chez G. Mader, « History as Carnival », p. 136, qui remarque que l'historien Dion Cassius construit également son personnage d'Héliogabale sur ce vice directeur. Dans la version de Dion, si on perçoit bien le caractère excessif et inquiétant de l'impiété du prince, on ne retient pas forcément son unicité, mais une portée plus ou moins dominante.

Alors que le bon prince préférait s'entourer de conseillers de qualité et d'expérience, tout en partageant avec le sénat une partie du pouvoir et en valorisant les mérites des hommes vertueux, l'empereur tyrannique souhaitait en revanche accaparer l'Empire et n'hésitait pas à supprimer toute opposition à son régime. Les exécutions de sénateurs étaient donc typiques du tyran et relevaient autant de sa soif d'un pouvoir absolu, de sa méfiance, de son avarice, voire de sa cruauté dans son expression la plus simple. Si les meurtres des proches des adversaires pouvaient être condamnables sous un angle plus humain et être ainsi imputés à la brutalité du tyran de façon plus générale, ceux des sénateurs devaient en plus être pensés selon des considérations politiques. Il faut rapprocher la purge sanglante du sénat, normale dès l'investiture du tyran, d'une attaque idéologique de l'Empire, c'est-à-dire d'un moyen de substituer un régime totalitaire à un gouvernement encore partiellement bicéphale – même si le sénat ne possédait déjà plus ses pouvoirs républicains. Chez Hérodien, les cruautés de Caracalla et de Maximin se ressemblent par leur brutalité, leur barbarie et leur association militaire, mais leur traitement donne l'impression d'une certaine gradation. La barbarie de Maximin, nordique, pastorale et, de fait, plus méprisée que celle de Caracalla (qui eut au moins le mérite d'avoir appris les lettres grecques et latines et d'avoir été associé tôt au pouvoir impérial par son père), rend le Thrace plus tyrannique et plus cruel que le fils de Sévère. D'ailleurs, l'intégration complète de Caracalla au sein du corps militaire, si elle minait sa qualité impériale, amoindrissait peut-être son aspect tyrannique. Autrement dit, Caracalla engendrait moins les mœurs corrompues de l'armée qu'il ne les partageait, soit par nature, soit par contact. Or, Maximin, général d'expérience, accapara le pouvoir impérial et le commandement des troupes et se plaçait ainsi comme chef absolu et, par conséquent, source de leur corruption.

L'impiété constituait également une caractéristique fondamentale du tyran. En effet, la religion romaine était étroitement liée aux institutions politiques et à la vie sociale ; mieux, l'empereur avait également la fonction de grand pontife. Que le chef de l'État et, pire encore, de la religion se rendît impie subvertissait tous les fondements de l'empire, puisqu'il sanctionnait toutes sortes de débordements et de crimes qui auraient normalement nécessité au moins une expiation, sinon une condamnation. Hérodien singularise l'impiété d'Héliogabale jusqu'à en faire un fanatique, obscurcissant tout autre excentricité de

l'empereur qui aurait plutôt montré sa cruauté, sa lubricité ou sa cupidité. L'insistance de l'historien paraît suggérer l'ampleur du danger des mesures religieuses du jeune prince pour la religion romaine traditionnelle. Sa volonté d'établir Élagabal comme dieu souverain ou même comme dieu unique aura certainement bouleversé les mentalités de l'époque, malgré les religions monothéistes de plus en plus présentes dans l'Empire. À la lumière des précédentes analyses, on pourra avancer l'idée que, pour Hérodien, certains vices, comme la cruauté ou l'impiété, sont plus condamnables que d'autres et qu'ils constituent peut-être une piste vers la définition d'un modèle tyrannique chez l'historien.

CONCLUSION

Sous couvert d'une relation factuelle des événements historiques des années 180 à 238, le récit d'Hérodien s'attache davantage à une étude morale du vice et de la vertu des tyrans et des bons princes de cette époque. L'historien concentre effectivement son œuvre sur la personne impériale, allant jusqu'à omettre la plupart des personnages secondaires, leurs noms, leurs fonctions ou le rôle qu'ils jouèrent dans un règne donné. Pour Hérodien, au milieu des guerres contre les barbares, de la corruption et de la montée en puissance de l'armée, de la déshabilitation du sénat et de l'aristocratie, se trouvait l'empereur, de qui étaient issus, de façon consciente ou non, la plupart des changements de l'époque. L'Empire romain reposait donc sur l'empereur seul¹, qui influençait, en bien ou en mal, les caractères populaires. D'ailleurs, la qualité humaine, politique et économique de la période répond directement à celle du souverain ; cette correspondance est à la fois une imitation volontaire des sujets et une influence tacite du prince. Aussi le règne de Marc Aurèle, doux, modéré, juste et lettré, produisit-il une quantité étonnante d'hommes sages et vertueux.

Sans être pour autant un traité politique ni même philosophique, l'*Histoire des empereurs* d'Hérodien présente de nombreuses pistes de réflexion sur le type de gouvernement idéal. Puisque, dans la vision de l'historien, vice et vertu, tout comme tyrannie et bonne administration, sont construits en valeurs antithétiques, il nous fallait forcément étudier le tyran et le bon prince en parallèle pour au moins aspirer à une analyse valable de sa conception de la tyrannie. La réflexion d'Hérodien, et la nôtre à sa

¹ Cf. L. De Blois, « The Perception of Roman Imperial Authority in Herodian's Work », in *The Representation and Perception of Roman Imperial Power : Proceedings of Third Workshop of the International Network Impact of Empire (Roman Empire, c. 200 BC-AD 476), Rome, March 20-23 2002*, L. De Blois, P. Erdkamp, O. Hekster, G. De Kleijn et S. Mols (eds), Leiden, Brill, 2003, p. 148-153.

suite, s'est amorcée avec le modèle parfait de l'*optimus princeps*, Marc Aurèle. Dans le récit, l'épisode de sa mort sert un but triple : historique, car il permet d'aborder l'enfance et l'éducation de Commode, narratif, puisque la passation de pouvoir du père au fils représente en quelque sorte l'élément déclencheur du récit, et idéologique, parce qu'il met en place les bases de la réflexion politico-philosophique d'Hérodien. L'historien s'est ensuite tourné, en suivant la chronologie, vers la représentation de tyrans. Comme la mort de l'empereur philosophe marquait en effet la fin de l'âge d'or des Antonins, lui succéda une série impressionnante de mauvais princes, plus cruels, mous ou impies les uns que les autres. En souhaitant offrir le récit des événements de cette époque selon sa propre perspective, Hérodien n'eut pas d'autre choix que de s'intéresser à la tyrannie, étant donné la nature des règnes et des caractères des princes qui succédèrent à Marc.

À l'image de Marc, l'*optimus princeps* d'Hérodien devait avoir eu une bonne éducation, être âgé, avoir de l'expérience dans les affaires militaires, politiques et judiciaires, posséder douceur, clémence et, par-dessus tout, tempérance. Le tyran, pour sa part, se caractérisait surtout par ses excès, sa mollesse, sa cruauté et son impiété. Si, pour Hérodien, les figures du tyran et du bon prince se construisent en rapports antithétiques, il n'est toutefois pas sûr que le modèle inaugural de Marc possède une correspondance négative parfaite. Certains ont voulu voir en Maximin le tyran accompli chez Hérodien² mais, bien qu'il possédât certainement quantité de défauts et se rendît coupable d'une tyrannie à caractère barbare-militaire, le rapport avec Marc paraît trop incomplet. Maximin s'opposait surtout à Marc en sa qualité de prince idéal, mais Hérodien renonce à d'autres parallèles qui auraient été plus concrets, comme le sont le reniement de Commode ou l'imitation de Macrin. Pourtant, ni même Commode ne pourrait aspirer au titre de tyran accompli, puisque le prince est soumis à un certain effort de réhabilitation par l'historien³. Ainsi, contrairement à ce qu'on retrouve chez Dion ou l'anonyme de

² Cf. S. Joubert, *Recherche sur la composition d'Hérodien*, p. 214 ; G. Marasco, « Erodiano e la crisi dell'impero », p. 2864.

³ Certes, un effort davantage dirigé, comme on l'a dit, vers la déculpabilisation de Marc : malgré tout, Commode profite forcément de cette déformation littéraire.

l'*Histoire Auguste*⁴, pour lesquels les *optimi principes* sont Auguste et Alexandre, et les *pessimi*, Néron et Héliogabale, Marc trouve plutôt sa contrepartie dans l'amalgame des pires tyrans : Commode, Caracalla, Héliogabale et Maximin.

Les origines de la tyrannie : qualités innées *uersus* qualités acquises

Par ailleurs, l'étude du modèle inaugural de Marc Aurèle nous a permis de mettre en place les caractéristiques fondamentales de l'*optimus princeps* d'après Hérodien : la vertu guerrière, la bonne administration, la tendance sénatoriale, l'attention populaire, la tempérance, la douceur, la clémence, le souci pédagogique, *etc.* Au-delà d'un simple portrait, la représentation idéalisée de Marc permet à Hérodien de déterminer les critères de son appréciation surtout morale des empereurs dont il traitera. En effet, la figure de l'empereur philosophe motive les portraits des empereurs subséquents. De façon générale, les bons princes imitèrent Marc ou, du moins, ont été refaçonnés par l'historien à l'image de l'empereur philosophe, tandis que les tyrans ignorèrent son exemple, allant jusqu'à s'en distancer sciemment. Ces comparaisons, positives et négatives, servirent à consacrer l'aspect exemplaire de l'empereur en tant que modèle théorique du prince excellent.

Peut-être faut-il l'attribuer à l'origine orientale ou à la condition plus modeste d'Hérodien, mais il reste qu'on ne sent pas, dans l'*Histoire des empereurs*, l'attitude qu'on dira presque chauvine de Dion, ou même du rédacteur de l'*Histoire Auguste*⁵, envers les empereurs qui ne seraient pas issus de l'ordre sénatorial. Pour ces auteurs, ce

⁴ Par exemple, cf. F. Miller, *A Study of Cassius Dio*, p. 74-76 ; A. Arbo, dans « L'*optimus princeps* dans l'*Histoire Auguste* », suggère que le véritable *optimus princeps* du recueil n'est ni Marc ni Alexandre (p. 90-92), mais Zénobie (p. 102-106).

⁵ Sur l'origine et l'allégeance sénatoriales de chacun, cf. *supra* p. 3-4 ; p. 47 n. 7. Par ailleurs, si Hérodien n'appartenait pas au rang sénatorial, on ne sent pas chez lui quelque sympathie pour la plèbe (*contra* G. Marasco, « Erodiano e la crisi dell'impero », p. 2862 ; cf. F. Millar, *The Emperor in the Roman World*, p. 271 : « [Herodian] can be taken to represent the general attitudes of educated provincials in the Greek East ideal) ; en détail, M. Zimmermann, « Herodians Konstruktion der Geschichte und sein Blick auf das stadtrömische Volk », in *Geschichtsschreibung und politischer Wandel im 3. Jh. n. Chr. : Kolloquium zu Ehren von Karl-Ernst Petzold (Juni 1998) anlässlich seines 80. Geburtstags*, M. Zimmermann (ed.), Stuttgart, Steiner, 1999, p. 119-143). En outre, T. Hidber soutient qu'à la différence de Dion, Hérodien adopte un point de vue assez général, voire flou, ne concernant pas un groupe social plus qu'un autre, cf. « Herodian », in *Narrators, Narratees, and Narratives in Ancient Greek Literature. Studies in Ancient Greek Narrative*, I. J. F. De Jong, R. Nünlist et A. Bowie (eds), Leiden, Brill, 2004, p. 210.

rang devient presque une garantie de la valeur d'un prince. Or, pour Hérodien, ni la fortune ni la noblesse n'engendrait de façon systématique une vertu immuable. Mieux, l'aisance et la facilité qui les accompagnaient donnaient lieu, plus souvent qu'autrement, à une complaisance et une mollesse viles et répréhensibles, qui se rapprochaient trop du vice tyrannique. En outre, le prince bien-né aura peut-être développé une ambition paresseuse : Albinus préférait ainsi l'alliance suspecte mais commode que lui proposait Sévère, alors qu'il disposait lui-même de très grands effectifs militaires capables de rivaliser avec ceux de l'empereur africain. De plus, le prince fortuné aurait été, dès l'enfance, habitué à une vie facile mais, surtout à une vie de plaisirs : Hérodien énumère les activités luxueuses de Géta et Caracalla qui, s'ils ne furent pas nés dans la pourpre comme Commode, étaient encore de jeunes enfants lorsque Sévère devint empereur. Opulence et noblesse sont donc, pour l'historien, des traits ambigus : ces qualités, qu'on croirait volontiers porteuses de vertu, deviennent équivoques ou, pire, tyranniques.

Le discours d'investiture de Macrin, en V, 1, 2-8⁶, constitue peut-être la meilleure synthèse de la réflexion d'Hérodien sur la question de la vertu innée ou acquise⁷. Alors qu'on s'attendrait à une opinion ironique de la part de l'historien puisque le mot est attribué à un tyran, on s'aperçoit, à la lecture, que les paroles de l'empereur maure concordent en fait avec le portrait du bon gouvernement que l'historien s'est efforcé d'élaborer depuis les premiers chapitres⁸. Si le côté pratique de son discours, centré sur les conséquences directes et matérielles de sa propre ascension, en tant que simple chevalier dépourvu de tout prestige ancestral⁹, l'analyse de Macrin des tyrannies passées,

⁶ G. Marasco analyse ce discours et sa portée idéologique dans son étude « L'idéologie impériale de Macrin ». D'ailleurs, il faut noter que la lettre envoyée au sénat et lue à Rome a très certainement été inventée de toutes pièces par Hérodien, cf. F. Millar, *A Study of Cassius Dio*, p. 163 ; G. Marasco, « Erodiano e la crisi dell'impero », p. 2866, etc. Le contenu de l'invention et le choix de l'emplacement consolideraient l'idée que ce discours reflète la véritable pensée d'Hérodien sur ce problème.

⁷ S. Joubert consacre une partie de sa thèse à ce thème, cf. « Le caractère n'est pas donné une fois pour toutes », in *Recherche sur la composition d'Hérodien*, p. 295-298 ; « Les influences extérieures », p. 298-302.

⁸ Cf. G. Marasco, « L'idéologie impériale de Macrin », p. 193-195.

⁹ Chez Dion, Macrin était né « de parents les plus obscurs » (γονέων ἀδοξοτάτων, LXXVIII, 11, 1) ; selon l'*Histoire Auguste*, il était « né en un lieu vulgaire » (*humili natus loco*, IV, 1 *Macrin*), « de basse naissance, méprisable, affreux » (*ignobilem, sordidum, spurcum*, IV, 1), « un affranchi » (*libertinum*, IV, 3), avait possédé « des charges serviles » (*servilibus officiis*, IV, 3), « s'était produit en combat de gladiateurs » (*gladiatoriam pugnam eum exhibuisse*, IV, 5), et avait été « d'abord chasseur dans l'arène » (*uenatorem primo*, IV, 6), etc.

si semblable à celle de Marc en I, 3, 2-4¹⁰, paraît assez étrange dans la bouche d'un homme que l'historien ne qualifie nulle part de sage, ou même de lettré. Après, donc, avoir exposé ses propres qualités et tenté une première légitimation de son pouvoir dans un discours d'investiture relativement ordinaire, Macrin aborda la question sous un angle plus général, et même théorique.

Quelle est, en effet, l'utilité d'une origine noble, si une conduite ni bonne ni humaine ne cohabite pas avec elle ? Car les cadeaux de la fortune échoient même à ceux qui n'en sont pas dignes, alors que la vertu de l'âme confère une gloire propre à chacun. Or, l'origine noble, la richesse et tout ce qui est de cette nature sont considérés comme heureux, mais ne sont pas loués, parce qu'ils sont donnés par autrui. La douceur et la bonté apportent à celui qui les exerce correctement, en même temps que le fait d'être admiré, l'honneur propre des éloges. Que vous rapporta donc l'origine noble de Commode ou la succession héréditaire d'Antonin ? En effet, ceux qui avaient pris le pouvoir, comme un dû de leur héritage, en mésusent et l'outragent comme si c'était depuis le début leur possession propre. À l'inverse, ceux qui prirent le pouvoir grâce à vous sont vos débiteurs d'une reconnaissance respectueuse et s'efforcent de récompenser ceux qui, les premiers, les avaient comblés de bienfaits. La bonne naissance des empereurs même d'origine patricienne se dégrade vers la superbe, méprise les sujets comme s'ils étaient de loin inférieurs. En revanche, ceux qui, à partir de modestes actions, parvinrent au pouvoir le traitent avec soin parce qu'ils l'acquirent avec effort, ils attribuent respect et gloire, dont ils avaient l'habitude, aux plus puissants d'alors (V, 1, 5-7)¹¹.

¹⁰ Cf. *supra* p. 36 sq. Peut-être faut-il voir dans cette nouvelle imitation de Marc un autre indice de l'indulgence qu'Hérodien manifeste à l'égard de Macrin ? Pour tout ce qu'on a dit sur l'influence rhétorique de l'historien et le statut particulier des discours qui lui permettaient surtout de montrer son habileté stylistique, le moment et le locuteur choisis peuvent surprendre. Le gouvernement de Macrin tendait, en effet, vers une tyrannie qui ne put égaler l'excellence de Marc Aurèle, bien que le prince eût au moins le mérite de reconnaître le modèle à suivre. Au vu, en effet, des comparaisons avec l'empereur philosophe – Hérodien ne tenta-t-il pas même, par un procédé semblable, de réhabiliter en quelque sorte Commode ? – on s'étonnerait que l'historien eût pu rapprocher un tyran complètement et irrémédiablement mauvais de son *optimus princeps*, surtout si l'on considère la nature fictive de l'imitation de Macrin. Malgré la liberté qu'Hérodien prit quant aux faits, les éléments relatifs même de loin à Marc donnent tous l'impression d'avoir été articulés selon une logique spécifique, celle du modèle inaugural qu'incarne l'empereur philosophe. Macrin, donc, en reproduisant jusqu'à la pensée de Marc, aurait au moins montré sa compréhension et la volonté de se conformer aux valeurs du meilleur des princes. Qu'il n'eût pas les qualités personnelles pour devenir un second Marc Aurèle (ou, mieux, un troisième, après Pertinax) fut certes répréhensible, mais il reste que le jugement d'Hérodien envers Macrin est assez clément, contrairement à ceux de Dion et de l'*Histoire Auguste*.

¹¹ Τί γὰρ ὄφελος εὐγενείας, εἰ μὴ χρηστὸς καὶ φιλόανθρωπος συνοικεῖ τρόπος; τὰ μὲν γὰρ τῆς τύχης δῶρα καὶ ἀναξίοις περιπίπτει, ἡ δὲ τῆς ψυχῆς ἀρετὴ ἰδίαν ἐκάστω δόξαν περιτίθησιν. Εὐγένεια δὲ καὶ πλοῦτος καὶ ὅσα τοιαῦτα μακαρίζεται μὲν, οὐκ ἐπαινεῖται δέ, ὡς παρ' ἄλλου δοθέντα· ἐπιείκεια δὲ καὶ χρηστότης ἅμα τῷ θαυμάζεσθαι καὶ τῶν ἐπαίνων τὴν ἀναφορὰν ἐς αὐτόν τινα ἔχει τὸν κατορθοῦντα. Τί γοῦν ὑμᾶς ὤνησεν ἡ Κομόδου εὐγένεια ἢ Ἀντωνίνου ἢ πατρῶα διαδοχῇ; οἱ μὲν γὰρ ὡσπερ ὄφλημα κληρονομίας εἰληφότες ἀποχρῶνται τε καὶ ἐνυβρίζουσιν ὡς ἄνωθεν ἰδίῳ κτήματι· οἱ δὲ παρ' ὑμῶν λαβόντες χάριτός τε

L'essence du passage repose sur la confrontation entre noblesse et mérite propre, entre l'inné et l'acquis, dans la réalisation d'un bon gouvernement qui prendra l'air « d'une aristocratie plutôt que d'une royauté » (ἀριστοκρατία μᾶλλον ἢ βασιλεία, V, 1, 4). Notons ainsi la constante opposition lexicale et sémantique de la belle naissance (περιπίπτει; εὐγένεια; πατρώα; ὄφλημα; κληρονομίας; εὐπατριδῶν; εὐγενές) et de l'acquisition (περιτίθησιν; ἰδίαν; ἐκ μετρίων πράξεων; ἐλθόντες; κτηθέν): Macrin exprimait la nette distinction entre le prince bien-né, tyrannique et celui qui aurait acquis le pouvoir par lui-même, doux, modéré et pro-sénatorial. L'empereur opposait ainsi la facilité d'une vie noble et fortunée aux épreuves d'un homme de naissance et de rang inférieurs qu'il fallait, selon lui, davantage louer, car ce dernier serait parvenu au pouvoir impérial par ses mérites personnels¹².

Macrin ajoutait d'ailleurs qu'« on ne devait pas trouver indigne ou considérer comme une erreur de la fortune » (μηδέ τις ἀπαξιούτω ἢ τύχης πταῖσμα νομιζέτω, V, 1, 5) sa propre appartenance équestre. Le prince déclarait que s'il avait accédé à la dignité impériale, ce fut à juste titre, et grâce à ses distinctions personnelles. L'empereur équestre alla même jusqu'à associer Marc et Pertinax à sa condition modeste puisqu'ils venaient, selon lui, de simples familles citoyennes (V, I, 8)¹³. Dans son récit, Hérodien procède plus ou moins à la même division : les nobles et fortunés, pour la plupart, étaient effectivement considérés comme tyranniques, s'appuyant sur l'honneur dû au détriment de leur réelle qualité morale. Macrin reprit, dans cette seconde partie de son discours, les mêmes qualités qu'il s'était arrogées en introduction (V, 1, 2-5) : à son image, le bon empereur était donc « bon » (χρηστότης), « humain » (φιλόανθρωπος), « doux » (πρᾶον) et « clément » (ἐπιείκεια)¹⁴. D'ailleurs, grâce à un jeu sémantique sur le mot μέτριος, le

αἰδίου εἰσὶ χρεῶσται καὶ πειρῶνται ἀμείψασθαι τοὺς εὐεργεσίαις προειληφότας. Καὶ τῶν μὲν εὐπατριδῶν βασιλέων τὸ εὐγενές ἐς ὑπεροψίαν ἐκπίπτει καταφρονήσει τῶν ὑπηκόων ὡς πολὺ ἐλαττόνων· οἱ δὲ ἐκ μετρίων πράξεων ἐπὶ τοῦτο ἐλθόντες περιέπουσιν αὐτὸ ὡς καμάτῳ κτηθέν, αἰδῶ τε καὶ τιμῆν ἀπονέμουσιν, ἦν εἰώθεσαν, τοῖς ποτὲ κρείττοσιν.

¹² D'ailleurs, selon M. Meulder, l'année 193 servit à Hérodien de moyen d'illustrer trois des modes d'accession au pouvoir impérial. Dans son étude, le chercheur leur adjoint les fonctions indo-européennes : pour Pertinax, l'élection (fonction I) ; pour Sévère, la force (fonction II) ; pour Julianus, l'achat (fonction III) ; cf. l'article déjà maintes fois cité « 193 ap. J.-C. : l'année aux trois fonctions ».

¹³ Ce qui, pour Marc, était évidemment faux, à moins qu'il ne considérât par cela son accession par adoption et non par hérédité.

¹⁴ Remarquons également l'omniprésence de la gratitude nécessaire du prince envers les sénateurs qui lui ont conféré le pouvoir, ainsi que la déférence et la reconnaissance de leur autorité. Ce n'est certainement

prince parvint à lier la « mesure » fondamentale à la vertu aux « entreprises modestes » (ἐκ μετρίων πράξεων, V, 1, 7) d'un empereur qui serait fils de ses œuvres. Son propos paraît universel, mais on comprend bien que Macrin justifiait sa propre prise du pouvoir, en regard de son statut inférieur. Sans doute les événements récents jouèrent-ils ainsi en sa faveur, puisqu'il succédait à la tyrannie cruelle de Caracalla, un prince qui avait grandi dans la pourpre.

Si le discours de Macrin paraît comporter une certaine part d'ironie, surtout dans sa première partie où l'empereur énumérait la longue liste de ses mérites et de ses vertus, l'exposé théorique sur l'opposition entre honneurs innés et mérites propres, en revanche, correspond parfaitement à la pensée de l'historien. En effet, Pertinax, en face duquel « personne n'était à ce point convenable » (οὐδένα οὕτως ἐπιτήδειον, II, 1, 3) pour accéder à l'Empire, « était le plus prestigieux des compagnons et des généraux de Marc Aurèle » (τῶν Μάρκου ἐταίρων τε καὶ στρατηγῶν ἐντιμότατον γενόμενον, II, 1, 4) : or, loin de provenir d'une longue lignée sénatoriale, il était en fait « un homme de naissance ordinaire et insignifiante » (ἄνδρα ἐξ ἰδιωτικοῦ καὶ ἀσήμου γένους, II, 3, 1), mieux, un parvenu, un fils d'affranchi. S'il s'interroge sans cesse sur l'origine d'un empereur, Hérodien ne partage cependant pas l'opinion conservatrice assez commune sur la correspondance entre noblesse et vertu. En estimant que la qualité morale peut s'acquérir, l'historien peut donc considérer Pertinax, un fils d'affranchi, comme le second meilleur empereur, après Marc.

Il n'est toutefois pas exclu qu'une provenance noble et fortunée pût être heureuse, à la stricte condition qu'elle s'accompagnât d'une éducation tout aussi brillante. L'éducation constitue donc, pour l'historien, une préoccupation récurrente dans tout son récit : d'ailleurs, la période sur laquelle il a écrit, qui comportait plusieurs empereurs-enfants ayant, pour la plupart, accédé au pouvoir impérial par hérédité, fut certainement très propice à sa réflexion. Confronté à ce nouveau mode de succession impériale, Hérodien voit peut-être dans ce souci pédagogique, qu'il attribue aux bons empereurs

pas un hasard si Macrin insistait tant sur l'appui et le concours du sénat, au vu du mépris que ses prédécesseurs avaient manifesté envers ses membres.

dans un écho de ses propres méditations, le moyen de contrer l'éventuelle puérité de l'héritier et son manque d'expérience militaire et politique, en plus de tempérer les pulsions naturelles qui étaient entretenues par le fait de grandir dans le luxe impérial. Il n'est donc pas étonnant que tous les empereurs ayant des fils comme potentiels héritiers eussent tout mis en œuvre pour les entourer des meilleurs professeurs possibles. Outre Marc, Pertinax dota également son fils d'une bonne éducation, à la différence qu'il voulut l'éloigner du faste impérial, redoutant sans doute et se préservant contre la tyrannie d'un jeune fils élevé dans la pourpre, comme Commode. Puis, Sévère s'efforça de montrer à ses fils, en plus des belles lettres et des activités athlétiques, la maîtrise de soi et la concorde entre eux : l'empereur insistait en plus sur l'aspect moral des enseignements scolaires. Avec ironie, Hérodien rapporte comment Héliogabale voulut transmettre son savoir et ses pratiques sacerdotales à Alexandre, qu'il se plaisait même à appeler son fils. Dans le cas de Maximin, l'historien le montre plutôt en tant que formateur des nouvelles recrues militaires et, s'il parle de Maximin le Jeune, n'adjoint aucune allusion pédagogique : ainsi, Maximin possédait certes des connaissances techniques dignes d'être enseignées, mais nul savoir littéraire, politique ou moral.

Sans avoir écrit une apologie de la *paideia* gréco-romaine, ni un traité sur ses bienfaits, Hérodien accorde, en revanche, une grande importance à l'éducation. Sous la pression grandissante du christianisme, que l'historien omet complètement de mentionner dans son récit de façon assez révélatrice¹⁵, et le danger de barbarisation de l'empire à travers les menaces frontalières, la nouvelle composition du corps militaire et même l'origine de l'empereur, la culture gréco-romaine traditionnelle apparaît, aux yeux d'Hérodien, comme une solution idéale. La communauté culturelle, intellectuelle et spirituelle créée par le partage d'une même éducation eût pu ainsi devenir le seul moyen d'accéder à la concorde, nécessaire à son tour à la conservation et à la survie de l'empire romain, contre les nombreuses dissensions, usurpations et séditions entre empereurs, sénateurs, armée et population. Cet enseignement commun permettait donc la continuité entre empereurs et, mieux, entre dynasties. En plus de signifier leur bonne influence paternelle, l'attachement des empereurs à fournir à leurs fils héritiers la meilleure

¹⁵ Cf. *supra* p. 40 note 71.

éducation qui fût révélait en effet un souci dynastique important dans la relative instabilité politique de l'époque. Mieux, le fait de participer à une culture intellectuelle semblable, au-delà du simple geste de prendre le nom d'Antonin, de Marc ou de Pertinax, rattachait dès lors à une tradition plus ancienne que la seule précédente dynastie et plus large que la seule région italienne.

De façon générale, Hérodien s'intéresse plus à la qualité morale d'un homme qu'à son statut social ou à son origine, si bien qu'il admire sans peine un homme de basse extraction arrivé de lui-même aux hautes charges et à la dignité impériale. Pertinax, qu'il considère comme le second meilleur empereur à la suite de Marc Aurèle, n'était-il pas, après tout, fils d'affranchi ? Bien plus, la modestie de sa condition aurait servi la simplicité naturelle de l'empereur, qui s'efforçait d'éloigner sa famille du faste impérial. Certaines qualités sont cependant héréditaires : Marc Aurèle légua forcément ses vertus à son fils. À l'instar de Dion, Hérodien offre un portrait de Commode assez particulier, qu'on pourrait voir comme une réhabilitation du tyran. Or, le polissage de son image est plutôt due à une volonté de sublimer la figure de Marc en tant qu'*optimus princeps*. Le discours de Macrin aux sénateurs constitue, par ailleurs, l'un des passages les plus révélateurs de la pensée politique d'Hérodien. L'identité de son énonciateur, ainsi que son emplacement dans le récit, tend à confirmer la valeur et la pertinence du propos aux yeux de l'historien. Finalement, en conformité avec la lettre de Macrin, l'exemple de Commode montre également que l'auteur souscrit à la mouvance des caractères, soit sous l'effet positif d'une éducation gréco-romaine traditionnelle, soit sous l'influence corruptrice de conseillers malveillants. Les bons empereurs devaient, par conséquent, veiller à entourer leurs fils d'hommes sages et modérés qui, à leur tour, stimuleraient le développement de vertus semblables. Le régime aristocratique fréquemment glorifié par Hérodien était précisément fondé sur le partage de l'*imperium* avec le sénat et la conférence politique avec les Amis.

Pupien et Balbin : esquisse des derniers bons empereurs chez Hérodien

Dans les troisième et quatrième chapitres, nous avons étudié la façon dont Hérodien conçoit et représente la tyrannie dans son *Histoire des empereurs*. Nous avons

d'emblée dressé la liste des caractéristiques principales de la tyrannie pour nous rendre compte que l'historien utilise de manière un peu vague la plupart des *topoi* tyranniques, en particulier les plaisirs excessifs qu'il regroupe et confond en une terminologie et un contexte génériques. Au vu de l'apparence, des intérêts et des plaisirs du tyran, il en est ressorti que sa mort était particulièrement signifiante et à l'image de sa vie et de ses agissements. Ayant volontairement omis la cruauté et l'impiété dans cette liste de vices, nous avons ensuite procédé à une analyse plus spécifique de trois portraits d'empereurs, Caracalla, Maximin et Héliogabale. Nous avons également pu mettre en lumière une particularité de composition chez Hérodien. L'historien organise en effet l'information afin de singulariser un vice spécifique : ainsi, les portraits de ces trois princes illustrent spécifiquement la cruauté et l'impiété. Modifiant, supprimant, inventant les personnages et les événements, Hérodien peut ainsi mettre l'accent sur le vice qu'il croit fondamental à la tyrannie de chaque empereur. Nous avons pu en déduire que la cruauté et l'impiété, en regard de leurs représentations spécifiques, étaient sans doute les vices qu'Hérodien considère comme les plus tyranniques. Il sera maintenant pertinent de s'attacher à la perception de l'historien des derniers bons empereurs de son récit, afin d'en tirer quelques conclusions sur sa pensée politique, car les résonances entre les portraits de Marc et de Maxime et Balbin évoquent des idéaux semblables.

Les dyarques Pupien et Balbin furent les derniers bons princes de l'*Histoire des empereurs*, qui s'achève avec leurs morts et l'avènement de Gordien III¹⁶. Si la mort de Marc Aurèle, placée en tête de l'œuvre, possède une importance capitale pour la suite du récit et la pensée globale d'Hérodien, il ne serait sans doute pas faux de voir, dans les morts de ces princes, une résonance à la fois narrative et conceptuelle. Par cette méthode de composition circulaire, les vertus de chacun se répondent et encadrent, en quelque sorte, toutes les tyrannies médianes. À l'instar de Marc, Pupien et Balbin possédaient

¹⁶ L'opinion envers les deux empereurs fut généralement défavorable : ainsi, pour Eutrope, Maxime et Balbin étaient « de la plus obscure naissance » (*obscurissimo genere*, IX, 2) et, pour le Pseudo-Aurélius, les dyarques « s'étaient emparé du pouvoir » (*regnum inuadentes*), à l'instar des deux Gordien avant eux (*principatum arripientes*, XXVI, 2). Pour Zosime, les empereurs lancèrent même une offensive armée contre le petit Gordien tout juste proclamé Auguste (στρατιώτας ἐπαναστησάντες, I, 16, 2). Cependant, le jugement de l'*Histoire Auguste* est assez positif : selon l'anonyme, les dyarques connurent ainsi « une fin indigne de leur vie et de leur caractère » (*finem indignum uita et moribus suis*, XV, 1) : leur méthode d'accession, c'est-à-dire leur élection par et parmi le sénat, n'y est sans doute pas étrangère.

toutes les vertus typiques du bon prince : distinctions politiques et militaires, expérience, sagesse, tempérance, douceur, piété, *etc.* Or, à la différence de Pertinax, les dyarques ne sont pas tout à fait considérés par Hérodien comme des seconds Marc, car ils ne s’inscrivaient pas tant dans la continuité de l’empereur philosophe que dans le sillage du modèle théorique qu’il offrait. D’ailleurs, au lieu d’incarner chacun toutes les vertus du bon prince, Pupien et Balbin les cumulaient plutôt entre eux et, dès lors, se complétaient. Maxime était « d’un esprit sagace et d’une vie tempérée »¹⁷ ; Balbin possédait un caractère « plus franc » (φρενῶν ἀγχινοίας καὶ βίου σώφρονος ; ἀπλούστερος, VII, 10, 4). De plus, tous deux étaient d’un âge mûr et avaient occupé de nombreuses charges politiques et militaires, dont la gouverne de plusieurs provinces (VII, 10, 4 ; VIII, 7, 4) : Pupien avait exercé la préfecture à Rome, tandis que Balbin avait été deux fois consul. Chacun avait donc acquis une expérience satisfaisante des affaires publiques et s’était distingué dans quantité de charges prestigieuses. En cela, ils honorèrent leur naissance noble et leur rang sénatorial qui furent, pour une fois, un gage de vertu.

Par ailleurs, les dyarques furent élus par le sénat, non pas par l’armée, pas plus qu’ils n’accédèrent par adoption, primogéniture ou auto-proclamation. Leur mode de sélection échappait donc à tous les écueils des successions passées : prééminence de l’armée, déchéance du sénat et du pouvoir politique, accoutumance au faste impérial, *etc.* Pupien légitimait ainsi leur élection :

en effet, le pouvoir n’est pas le bien particulier d’un seul homme, mais commun du peuple romain depuis longtemps, et c’est dans cette illustre cité que la fortune de l’Empire s’était établie. [...] Dans ce but, nous pourrons aussi, par notre soin, pacifier les nations barbares. En étant deux empereurs, en effet, il sera plus aisé d’administrer les affaires à Rome comme à l’étranger, si quelque chose se mettait à presser car, selon le besoin, l’un de nous sera toujours facilement présent pour les affaires qui l’appelleront. Et que personne de vous ne croie qu’il se trouve quelque souvenir des événements passés soit dans notre esprit – car vous aviez reçu des ordres – soit dans celui des Romains ou des autres nations qui, parce qu’elles furent mal jugées, se sont révoltées. En effet, qu’il y ait pour tous

¹⁷ La relative sévérité (στερρότερον ; πολύ τε τὸ ἐπιστρεφές, VII, 10, 6) dont Maxime fit preuve lors de sa préfecture à Rome, qui le faisait craindre et détester du peuple, avait surtout été destinée à contrôler les actes douteux et répréhensibles de la plèbe.

amnistie, ainsi que des traités d'amitié ferme et un serment d'une bonne volonté et d'un bon ordre (VIII, 7, 5-6)¹⁸.

Pupien résumait ainsi les fondements idéologiques de la dyarchie, qui rappelait la collégialité des consuls républicains. Son discours révélait également le désir d'Hérodiens de revenir à un régime aristocratique, dont il avait tracé les contours dès sa relation des dernières paroles de Marc Aurèle, au premier livre. En outre, le caractère bicéphale du gouvernement de Pupien et Balbin permettait d'éviter le danger de la monarchie et d'un trop grand pouvoir accordé à un seul homme. De toute façon, l'Empire était devenu trop grand, trop hétérogène, et les menaces frontalières trop nombreuses et trop pressantes. La dyarchie rendait possible le dédoublement de l'empereur : ainsi, dès leur élection, Pupien partit en guerre contre Maximin, tandis que Balbin resta à Rome pour s'occuper des affaires politiques et y maintenir la paix (VII, 12, 1-2). Cette nouvelle forme s'inspirait donc d'anciennes traditions (et Hérodiens l'y rattachait peut-être consciemment), alors que l'Empire n'était pas un dû, mais un privilège à mériter, et encore une *res publica*. L'historien voyait donc en la paire de sénateurs un nouveau moyen d'arriver à la paix, à l'ordre et à la prospérité de l'Empire.

Si l'élection de Pupien et Balbin réjouit le sénat et plut au peuple, elle mécontenta fortement l'armée qui déplorait la reprise du pouvoir par le sénat, en s'indignant de la provenance ordinaire des empereurs. Les dyarques étaient en effet très différents de Maximin, autant d'un point de vue moral que politique : à la barbarie sanguinaire et à la cupidité militaire du prince thrace, ils opposaient leur propre aristocratie, leur tempérance et leurs compétences politiques. Pour cela, Pupien et Balbin devinrent très aimés du peuple, « qui se glorifiait d'empereurs nobles et dignes de l'Empire » (σεμνονόμενος εὐπατρίδαις καὶ ἀξίοις τῆς βασιλείας αὐτοκράτορσιν, VIII, 8, 1). Avec cet apparent retour au pouvoir de l'aristocratie tel que le souhaitait Hérodiens, la menace d'une royauté, sensible dès la mort de Marc Aurèle et le début du règne de Commode, s'atténuait

¹⁸ Οὐ γὰρ ἐνὸς ἀνδρὸς ἴδιον κτῆμα ἢ ἀρχή, ἀλλὰ κοινὸν τοῦ Ῥωμαίων δήμου ἄνωθεν, καὶ ἐν ἐκείνῃ τῇ πόλει ἢ τῆς βασιλείας ἴδρυται τύχη· [...] Ὑπὲρ δὲ τοῦ καὶ τὰ βάρβαρα ἡσυχάζειν ἔθνη, διὰ φροντίδος ἡμεῖς ἔξομεν. Δύο μὲν γὰρ ὄντων βασιλέων εὐμαρέστερον καὶ τὰ ἐν τῇ Ῥώμῃ διοικῆσεται καὶ εἴ τι ἐπὶ τῆς ἀλλοδαπῆς ἐπέγοι, πρὸς τὴν χρεῖαν αἰεὶ τοῦ πρὸς τὰ καλοῦντα ῥαδίως παρόντος. Μηδὲ τις ὑμῶν οἰέσθω τῶν πεπραγμένων εἶναι τινα μνήμην, εἴτε ὑφ' ἡμῶν (ἐκελεύεσθε γὰρ) εἴτε ὑπὸ Ῥωμαίων ἢ τῶν ἄλλων ἔθνῶν, οἱ ἀδικούμενοι ἀπέστησαν· ἀλλὰ γὰρ ἔστω πάντων ἀμνηστία, καὶ σπονδαὶ φιλίας βεβαίου, εὐνοίας τε καὶ εὐκοσμίας πίστις αἰώνιος.

fortement, surtout au vu de l'aspect collégial et l'élection intrasénatoriale de ce nouveau gouvernement¹⁹.

L'une des différences les plus significatives, après la dyarchie, chez Marc et Pupien et Balbin est certainement l'élément religieux. Si la piété de Marc s'exprimait par son caractère tacite et humain, celle des dyarques pourrait possiblement se comprendre en regard des grands impies des dernières décennies. Il y eut ceux qui s'auto-divinisèrent, ceux qui utilisèrent leur piété comme outil de propagande impériale, mais aussi celui qui tenta de transformer presque complètement la religion traditionnelle. Les réformes d'Héliogabale s'étaient-elles trop apparentées au christianisme toujours croissant ? En réaction, peut-être, à ces nombreux actes d'impiété, Hérodien évoque partout la piété de Pupien et de Balbin : en effet, sacrifices, fêtes et prières abondent. Mieux, les empereurs furent investis de la dignité impériale lors d'une séance tenue à huis clos dans le temple de Jupiter Capitolin, haut-lieu de la religion traditionnelle²⁰. De plus, la mort du tyran Maximin fut célébrée par de nombreux sacrifices accomplis par Pupien et Balbin eux-mêmes (VIII, 6, 7-8)²¹. De la même façon, les villes voisines d'Aquilée envoyèrent à Pupien leurs plus éminents citoyens « qui, vêtus de blanc et portant des branches de laurier, apportaient chacun des statues de leurs dieux ancestraux et, s'il y en avait, des couronnes d'or qu'ils avaient reçues en ex-voto ; ils l'acclamaient et lui jetaient des fleurs » (VIII, 7, 3)²². Les cités choisirent donc non pas de livrer à Pupien leurs armes ou d'autres symboles de pouvoir politico-militaire, mais les emblèmes de leur religion. Ce faisant, elles sanctionnaient le meurtre de Maximin comme une expiation de sa souillure

¹⁹ Il est vrai que le désaccord survenu entre Pupien et Balbin apparaît incohérent avec le reste du récit d'Hérodien, tout comme leur soudaine aspiration au pouvoir absolu, comme le souligne D. Roques dans la note 51 en VIII, 8, 4. Mais l'épisode agirait en fait à la fois comme modèle et comme avertissement : c'est la parfaite dénonciation d'un régime de type monarchique dont le désir parvient à corrompre même les meilleurs. En effet, « le sort voulait que ces derniers ne s'entendissent pas entre eux » (VIII, 8, 4). D'une part, il les déresponsabilise, tandis que d'autre part, il insiste sur leur valeur et leur qualité : ils sont nobles, bien-nés et expérimentés (VIII, 8, 4).

²⁰ Selon l'*Histoire Auguste*, la décision se prit au Sénat, bien que les dyarques se rendissent dès après sur le Capitole (*Maxime et Balbin*, III, 2). La version d'Hérodien semble curieuse, mais elle semble surtout servir à accentuer le caractère pieux et traditionnel des *personae* impériales de Maxime et Balbin.

²¹ Cf. *supra* p. 128-129.

²² οἱ λευχειμονοῦντες καὶ δαφνηφόροι θεῶν πατρίων ἕκαστοι προσεκόμιζον ἀγάλματα καὶ εἴ τινες ἦσαν στέφανοι χρυσοῦ ἐξ ἀναθημάτων, εὐφίμου τε καὶ ἐφυλλοβόλου τὸν Μάξιμον.

tyrannique et réitéraient leur identité gréco-romaine, à la fois d'une perspective religieuse et politique.

Après avoir représenté de façon si élogieuse les co-empereurs et leur nouvelle forme de gouvernement, Hérodien achève son récit sur une note assez sombre. Alors que chacun convoitait un pouvoir unique, Maxime et Balbin furent assassinés par les prétoriens qui profitèrent de leur querelle grandissante et de leur ambition orgueilleuse pour passer à l'action. Capturés, les dyarques furent soumis aux pires outrages et tués. Cette fin dégradante peut étonner, car elle ne correspond pas aux honneurs qu'ils obtinrent de leur vivant. En cela, leurs morts ne sont pas sans rappeler celles de Pertinax ou d'Alexandre. Pour Hérodien, Pupien et Balbin connurent donc une mort « à la fois indigne et scandaleuse » (ἀναξίῳ τε ἅμα καὶ ἀνοσίῳ, VIII, 8, 8), qu'il fallait de nouveau attribuer à la démesure cupide de l'armée. Cet énième outrage des prétoriens, qui semblaient ne connaître ni mesure ni borne pour être allés jusqu'à mettre l'Empire aux enchères, prouvait que l'inquiétude à leur égard était fort justifiée. La proclamation de Gordien III renforçait la soif de pouvoir et la cupidité des prétoriens qui avaient choisi non pas un empereur d'expérience, mais un enfant à peine entré dans l'adolescence qui leur serait aisé de manipuler à leur guise.

Cette apparente victoire de l'armée, au détriment des puissances impériale et sénatoriale, suggère encore plus toute l'inquiétude qui a préoccupé Hérodien tout au long de son récit. D'ailleurs, la vision de l'historien de son époque comporte sa part de pessimisme. S'il accorde certes beaucoup d'importance au modèle irréprochable de Marc Aurèle, qui appartenait déjà, lors de la rédaction, au passé, Hérodien présente dans le cœur de son histoire des exemples principalement négatifs. Malgré sa conviction que le vice n'est pas complètement inné et que l'éducation permet de perfectionner le caractère, l'auteur offre finalement peu de cas où l'éducation prévaut sur les passions. Les candidats à l'Empire qui montraient de très bonnes prédispositions finirent généralement par se laisser corrompre par la mollesse et la facilité de la vie impériale ou par le trop grand pouvoir accordé à une seule personne. D'une certaine façon, même Marc, en dépit de ses

propres vertus et de son empressement à fournir à Commode la meilleure éducation qui soit, ne réussit pas à léguer à l'Empire un second *optimus princeps*. Cependant, l'effort constamment renouvelé d'Hérodien de montrer les soucis dynastiques des empereurs âgés, l'influence négative ou positive du prince sur ses sujets et la valeur de l'éducation lettrée chez les bons souverains empêche de considérer sa perception de l'histoire comme totalement pessimiste. La volonté de présenter la dyarchie sénatoriale sous un jour aussi favorable, surtout en fin d'ouvrage, évoque sans doute chez Hérodien un certain optimisme ou, à tout le moins, un refus de se résigner au pire. L'échec du gouvernement de Maxime et Balbin constituerait alors une solution potentielle aux excès tyranniques des dernières décennies, dont les limites, mises surtout au compte de faiblesses humaines et de la démesure de l'armée, furent cependant éprouvées aussitôt. Ce ne serait pas un hasard si les figures de Maxime et Balbin se rapprochent fortement, une fois regroupées, de celle de Marc. Par ailleurs, le choix d'une fin ouverte montre peut-être un peu d'espoir de la part de l'historien : en effet, si Hérodien éprouvait peu de sympathie pour les empereurs-enfants, il restait toujours, pour Gordien III, la possibilité de devenir un nouvel Alexandre. Finalement, au vu des portraits des derniers bons empereurs, le thème central de l'*Histoire des empereurs*, au-delà du modèle du prince excellent incarné par Marc, pourrait peut-être se réduire à la concorde : c'est à cette valeur qu'aspirait la dyarchie sénatoriale, c'est pour cause de discorde intérieure qu'elle échoua.

BIBLIOGRAPHIE

Sources

Éditions et traductions d'Hérodien

HÉRODIEN, *Histoire romaine*, texte traduit par J. A. C. Buchon, Paris, Desrez, 1836.

- *Histoire romaine depuis la mort de Marc Aurèle jusqu'à l'avènement de Gordien III*, texte traduit par L. Halévy, Paris, Didot, 1860.
- *History of the Roman Empire from the Death of Marcus Aurelius to the Accession of Gordian III*, texte traduit par E. C. Echols, Berkeley, University of California Press, 1961.
- *Storia dell'impero romano dopo Marco Aurelio*, texte traduit par F. Cassola, Florence, Sansoni, 1967.
- *Herodianus*, 2 vols, texte traduit par C. R. Whittaker, Cambridge, Harvard University Press, 1969-1970.
- *Historia del impero romano después de Marco Aurelio*, texte traduit par J. J. Torres Esbarranch, Madrid, Gredos, 1985.
- *Histoire des empereurs romains : de Marc-Aurèle à Gordien III (180 ap. J.-C.-238 ap. J.-C.)*, texte traduit par D. Roques, Paris, Les Belles Lettres, 1990.
- *Geschichte des Kaisertums nach Marc Aurel*, texte établi et traduit par F. Müller, Stuttgart, Steiner, 1996.
- *Histoire romaine de l'année 180 à l'année 237*, texte traduit par J. Séruse, Clermont-Ferrand, Paléo, 2003.
- *Regnum post Marcum*, texte établi par C. M. Lucarini, Leipzig et Munich, Teubner, 2005.

Corpus secondaire

ARISTOTE, *Athenian Constitution ; Eudemean Ethics ; Virtues and Vices*, texte traduit par H. Rackham, Cambridge, Harvard University Press, 1935.

— *Politique, t. I et t. II, 1^{re} partie*, texte établi et traduit par J. Aubonnet, Paris, Les Belles Lettres, 2002 [1960 ; 1971].

AURÉLIUS VICTOR, *Livre des Césars*, texte établi et traduit par P. Dufraigne, Paris, Les Belles Lettres, 1975.

PSEUDO-AURÉLIUS VICTOR, *Abrégé des Césars*, texte établi et traduit par M. Festy, Paris, Les Belles Lettres, 1999.

CICÉRON, *Caton l'Ancien. De la vieillesse*, texte établi et traduit P. Wuilleumier, Paris, Les Belles Lettres, 2011 [1961].

— *Devoirs, t. I : Introduction. Livre I*, texte établi et traduit par M. Testard, Paris, Les Belles Lettres, 2009 [1965].

— *Discours, t. XIX : Philippiques I-IV*, texte établi et traduit par A. Boulanger et P. Wuilleumier, Paris, Les Belles Lettres, 2002 [1959].

— *La République, t. II*, texte établi et traduit par É. Bréguet, Paris, Les Belles Lettres, 2002 [1980].

DION CASSIUS, *Dio's Roman History, 9 vols*, texte traduit par E. Cary, d'après la version de H. B. Foster, Cambridge, Harvard University Press, 1914-1927.

Éloges grecs de Rome, textes traduits par L. Pernot, Paris, Les Belles Lettres, 1997.

EUTROPE, *Abrégé d'histoire romaine*, texte établi et traduit par J. Hellegouarc'h, Paris, Les Belles Lettres, 1999.

FRONTON, *Correspondance*, texte traduit et commenté par P. Fleury, Paris, Les Belles Lettres, 2003.

The Scriptorum Historiae Augustae, 2 vols, texte traduit par D. Magie, Cambridge, Harvard University Press, 1953.

— *Scriptorum Historiae Augustae, 2 vols*, texte établi par E. Hohl, Leipzig, Teubner, 1971.

— *Histoire Auguste, t. I, 1^{re} partie ; t. III, 1^{re} partie ; t. IV, 2^e partie ; t. IV, 3^e partie ; t. V, 1^{re} partie ; t. V, 2^e partie*, texte établi et traduit par J.-P. Callu *et al.*, Paris, Les Belles Lettres, 1992-2011.

- *Histoire Auguste*, texte établi et traduit par A. Chastagnol, Paris, Robert Laffont, 1994.
- JEAN LE LYDIEN, *Liber de mensibus*, texte établi par R. Wunsch, Stuttgart, Teubner, 1967 [1898].
- JULIEN, *Œuvres complètes, t. II, 2^e partie : Discours de Julien Empereur*, texte établi et traduit par C. Lacombrade, Paris, Les Belles Lettres, 1964.
- LACTANCE, *De la mort des persécuteurs*, texte établi et traduit par J. Moreau, Paris, Cerf, 1954.
- LUCIEN, *Comment écrire l'histoire*, texte traduit par A. Hurst, Paris, Les Belles Lettres, 2010.
- MARC AURÈLE, *Pensées*, texte établi et traduit par A. Trannoy, Paris, Les Belles Lettres, 1925.
- OROSE, *Histoire contre les païens*, texte établi et traduit par M.-P. Arnaud-Lindet, Paris, Les Belles Lettres, 1990-1991.
- PLATON, *Œuvres complètes, t. III, 1^{re} partie : Protagoras*, texte établi et traduit par A. Croiset, Paris, Les Belles Lettres, 2002 [1923].
- *Œuvres complètes, t. VI, VII, 1^{re} partie et 2^e partie : La République*, texte établi et traduit par E. Chambry, Paris, Les Belles Lettres, 1931-1934.
- PLUTARQUE, *Œuvres morales, t. IV : Traités 17-19*, texte établi et traduit par J. Boulogne, Paris, Les Belles Lettres, 2002.
- *Vies, t. I : Thésée-Romulus ; Lycurgue-Numa ; t. XII : Démosthène-Cicéron et t. XV : Artaxerxès-Aratos ; Galba-Othon*, texte établi et traduit par R. Flacelière et E. Chambry, Paris, Les Belles Lettres, 2003 [1958 ; 1976 ; 1979].
- RACINE, J. *Théâtre complet*, texte établi, présenté et annoté par J. Morel et A. Viala, Paris, Classiques Garnier, 2010 [1995].
- SÉNÈQUE, *Dialogues, t. II : De la vie heureuse ; De la brièveté de la vie*, texte établi et traduit par A. Bourgery, Paris, Les Belles Lettres, 1930.
- SUÉTONE, *Vies des Douze Césars, t. I-III*, texte établi et traduit par H. Ailloud, Paris, Les Belles Lettres, 1954.
- THUCYDIDE, *Histoire de la guerre du Péloponnèse, t. I : Introduction ; Livre I*, texte établi et traduit par J. De Romilly, Paris, Les Belles Lettres, 2009 [1953].

TITE-LIVE, *Histoire romaine*, texte établi par J. Bayet et traduit par G. Baillet, Paris, Les Belles Lettres, 1953.

VITRUVÉ, *De l'architecture, livre VI*, texte établi et traduit par L. Callebaut, Paris, Les Belles Lettres, 2004.

XÉNOPHON, *Constitution des Lacédémoniens ; Agésilas ; Hiéron*, texte traduit par M. Casevitz, préface de V. Azoulay, Paris, Les Belles Lettres, 2008.

ZOSIME, *Histoire nouvelle*, texte établi et traduit par F. Paschoud, Paris, Les Belles Lettres, 2000.

Études

ADAMS, G. W. *Marcus Aurelius in the Historia Augusta and Beyond*, Plymouth, Lexington, 2013.

ALFÖLDY, G. « Herodians Person », *AS* 2 (1971), p. 204-233.

— « Herodian über den Tod Mark Aurels », *Latomus* 32 (1973), p. 345-353.

— *Die Krise des Römischen Reiches : Geschichte, Geschichtsschreibung, und Geschichtsbetrachtung : ausgewählte Beiträge*, Stuttgart, Steiner Wiesbaden, 1989.

— « Zeitgeschichte und Krisenempfindung bei Herodian », *Hermes* 99 (1971), p. 429-449.

ARBO, A. « *Imperium in uirtute esse, non in decore* : le discours sur le costume dans l'*Histoire Auguste* », in *Costume et société dans l'Antiquité et le Haut Moyen-Âge*, F. Chausson et H. Inglebert (eds), Paris, Picard, 2003, p. 687-84.

— « *L'optimus princeps* dans l'*Histoire Auguste* : modèle politique ou figure utopique ? », in *Utopia e utopia nel pensiero storico antico*, C. Carsana et M. T. Schettino (eds), Rome, L'Erma di Bretschneider, 2008, p. 87-108.

BADEL, C. « La noblesse romaine et la chasse », in *Chasses antiques : pratiques et représentations dans le monde gréco-romain (III^e siècle av.-IV^e siècle apr. J.-C.)*, J. Trinquier et C. Vendries (eds), Rennes, PUR, 2009, p. 37-52.

BARNES, T. D. « *Ultimus Antoninorum* », *BHAC* 1970 (1972), p. 53-74.

— *The Sources of the Historia Augusta*, Bruxelles, Latomus, 1978.

BATS, M. « Mort violente et *damnatio memoriae* sous les Sévères dans les sources littéraires », *CCG* 14 (2003), p. 281-298.

- BEAUJEU, J. *La religion romaine à l'apogée de l'Empire, t. 1 : La politique religieuse des Antonins (96-192)*, Paris, Les Belles Lettres, 1955.
- BENFEHRAT, Y. *Du bon usage de la douceur en politique dans l'œuvre de Tacite*, Paris, Les Belles Lettres, 2011.
- BÉRANGER, J. *Recherches sur l'aspect idéologique du principat*, Bâle, Reinhardt, 1953.
- BÉRENGER-BADEL, A. « Regards des historiens grecs du III^e siècle de notre ère sur la noblesse romaine », *Ktèma* 30 (2005), p. 299-316.
- BERSANETTI, G. M. *Studi sull'imperatore Massimino il Trace*, Rome, L'Erma di Bretschneider, 1965 [1940].
- BLOIS, L. De « Traditional Virtues and New Spiritual Qualities in Third Century Views of Empire, Emperors and Practical Politics », *Mnemosyne* 47 (1994), p. 166-176.
- « Emperor and Empire in the Works of Greek-speaking Authors of the Third Century AD », *ANRW* II, 34, 4 (1998), p. 3391-3443.
- « The Crisis of the Third Century AD in the Roman Empire : A Modern Myth ? », in *The Transformation of Economic Life under the Roman Empire, Proceedings of the Second Workshop of the International Network Impact of Empire (Roman Empire, 200 BC-AD 476), Nottingham, July 4-7 2001*, L. De Blois et J. Rich (eds), Leiden, Brill, 2002, p. 204-217.
- « The Perception of Roman Imperial Authority in Herodian's Work », in *The Representation and Perception of Roman Imperial Power : Proceedings of Third Workshop of the International Network Impact of Empire (Roman Empire, c. 200 BC-AD 476), Rome, March 20-23 2002*, L. De Blois, P. Erdkamp, O. Hekster, G. De Kleijn et S. Mols (eds), Leiden, Brill, 2003, p. 148-153.
- « Emperorship in a Period of Crises. Changes in Emperor Worship, Imperial Ideology and Perceptions of Imperial Authority in the Roman Empire in the Third Century AD », in *The Impact of Imperial Rome on Religions, Rituals and Religious Life in the Roman Empire : Proceedings from the Fifth Workshop of the International Network Impact of Empire (Roman Empire, 200 BC-AD 476)*, L. De Blois, P. Funke et J. Hann (eds), Leiden, Brill, 2006, p. 268-278.
- BOWERSOCK, G. W. « Herodian and Elagabalus », *YCIS* 24 (1975), p. 229-236.
- « *Vita Caesarum* : Remembering and Forgetting the Past », in *La biographie antique, actes du colloque tenu à Vandœuvre-Genève les 25-29 août 1997*, Genève, Fondation Hardt, Droz, 1998, p. 193-215.
- BOWIE, E. « Greeks and Their Past in the Second Sophistic », *P&P* 46 (1970), p. 3-41.

- CANTER, H. V. « Personal Appearance in the Biography of the Roman Emperors », *SPh* 25 (1928), p. 385-399.
- CASSOLA, F. « Sulla vita e sulla personalità dello storico Erodiano », *NRS* 41 (1957), p. 165-172.
- « Erodiano e le sue fonti », *RAAN* 32 (1957), p. 165-172.
- CHARLES-SAGET, A. « Un miroir-du-prince au I^{er} siècle après J.-C. Dion Chrysostome, *Sur la royauté I* », in *Le plaisir de parler. Études de sophistique comparée*, B. Cassin (éd.), Paris, Minuit, 1986, p. 111-129.
- CHASSIGNET, M. « La “ construction ” des aspirants à la tyrannie : Sp. Cassius, Sp. Maelius et Manlius Capitolinus », in *L'invention des grands hommes de la Rome antique : actes du Colloque du Collegium Beatus Rhenanus tenu à Augst du 16 au 18 septembre 1999*, Paris, De Boccard, 2001, p. 83-96.
- COGITORE, I. « Les plaisirs impériaux, révélateurs politiques », in *Le plaisir dans l'Antiquité et à la Renaissance*, P. Galland-Hallyn (ed.), Turnhout, Brepols, 2008, p. 341-360.
- CONDE GUERRI, E. « Ambivalencia de la edad avanzada como garantía del *optimus princeps* (SHA y Herodiano) », in *Koinos logos : Homenaje al profesor José García López*, E. Calderon Dorda, A. Morales Ortiz et M. Valverde Sanchez (eds), Murcia, Universidad de Murcia, 2006, p. 187-196.
- CORBEILL, A. *Controlling Laughter : Political Humor in the Late Roman Republic*, Princeton, Princeton University Press, 1996.
- COUISSIN, J. « Suétone physiognomoniste dans les *Vies des XII Césars* », *REL* 31 (1953), p. 234-256.
- DAUGE, Y. A. *Le barbare : recherches sur la conception romaine de la barbarie*, Bruxelles, Latomus, 1981.
- DUFF, T. *Plutarch's Lives : Exploring Virtue and Vice*, Oxford, Clarendon Press, 1999.
- DUNKLE, J. R. « The Rhetorical Tyrant in Roman Historiography : Sallust, Livy and Tacitus », *CW* 64 (1971), p. 12-20.
- EDMONDSON, J. « Public Dress and Social Control in Late Republican and Early Imperial Rome », in *Roman Dress and the Fabrics of Roman Culture*, J. Edmondson et A. Keith (eds), Toronto, University Press of Toronto, 2008, p. 21-46.
- EDWARDS, C. *Politics of Immorality in Ancient Rome*, Cambridge, Cambridge University Press, 1993.

- EDWARDS, C. « Unspeakable Professions », in *Roman Sexualities*, J. P. Hallet (ed.), Princeton, Princeton University Press, 1997, p. 66-95.
- ÉLOI, T. et F. DUPONT. *L'érotisme masculin dans la Rome antique*, Paris, Belin, 2003.
- EVANS, E. C. « Roman Descriptions of Personal Appearance in History and Biography », *HSPH* 46 (1935), p. 43-94.
- « Physiognomics in the Ancient World », *TAPhS* 59 (1969), p. 1-101.
- FESTY, M. « Les Nicomaques, auteurs de l'*Histoire Auguste*. La jalousie des méchants », *CRAI* 148 (2004), p. 151-161.
- FLACELIÈRE, R. « Rome et ses empereurs vus par Plutarque », *AC* 32 (1963), p. 28-47.
- FLEURY, P. « Marcus Aurelius' Letters », in *A Companion to Marcus Aurelius*, M. van Ackeren (ed.), Malden, Wiley-Blackwell, 2012 [en ligne], p. 62-76.
- FRAZIER, F. « Remarques autour du pouvoir personnel dans les *Vies parallèles* de Plutarque », *Ktèma* 18 (1993), p. 49-66.
- *Histoire et morale dans les Vies parallèles de Plutarque*, Paris, Les Belles Lettres, 1996.
- FREYBURGER-GALLAND, M.-L. *Aspects du vocabulaire politique et institutionnel de Dion Cassius*, Paris, De Boccard, 1997.
- GASCO, F. « La patria de Herodiano », *Habis* 13 (1982), p. 165-170.
- « Las fuentes de la *Historia* de Herodiano », *Emerita* 52 (1984), p. 355-360.
- GLEASON, M. *Making Men : Sophists and Self-Presentation in Ancient Rome*, Princeton, Princeton University Press, 1995.
- GUALERZI, S. *Né uomo, né donna, né dio, né dea : ruolo sessuale e ruolo religioso dell'imperatore Elagabalo*, Bologne, Pàtron, 2005.
- HEIM, F. *Virtus : idéologie politique et croyances religieuses au IV^e s.*, Berne, Lang, 1991, p. 191-193.
- HEKSTER, O. J. « Commodus-Hercules : The People's Princeps », *SCI* 20 (2001), p. 51-83.
- « Fighting for Rome : The Emperor as a Military Leader », in *The Impact of the Roman Army (200 BC-AD 476) : Economic, Social, Political, Religious and Cultural Aspects*, L. De Blois et E. Lo Cascio (eds), Leiden et Boston, Brill, 2007, p. 91-105.

- HIDBER, T. « Herodian », in *Narrators, Narratees, and Narratives in Ancient Greek Literature. Studies in Ancient Greek Narrative*, I. J. F. De Jong, R. Nünlist et A. Bowie (eds), Leiden, Brill, 2004, p. 201-210.
- *Herodians Darstellung der Kaisergeschichte nach Marc Aurel*, Bâle, Schwabe, 2006.
- ICKS, M. « Priesthood and Imperial Power : The Religious Reforms of Heliogabalus, 220-222 AD », in *The Impact of Imperial Rome on Religions, Rituals and Religious Life in the Roman Empire : Proceedings from the Fifth Workshop of the International Network Impact of Empire (Roman Empire, 200 BC-AD 476)*, L. De Blois, P. Funke et J. Hann (eds), Leiden, Brill, 2006, p. 169-178.
- « Heliogabalus, a Monster on the Roman Throne : The Literary Construction of a “ Bad ” Emperor », in *Kakos : Badness and Anti-Value in Classical Antiquity*, I. Sluiter et R. M. Rosen (eds), Leiden, Brill, 2008, p. 477-488.
- « Empire of the Sun ? Civic Responses to the Rise and Fall of Sol Elagabal in the Roman Empire », in *Ritual Dynamics and Religious Change in the Roman Empire : Proceedings of the Eighth Workshop of the International Network Impact of Empire*, O. Hekster, S. Schmidt-Hofner et C. Witschel (eds), Leiden, Brill, 2008, p. 111-120.
- *Crimes of Elagabalus : The Life and Legacy of Rome’s Decadent Boy Emperor*, Harvard, Harvard University Press, 2012.
- JERPHAGNON, L. « Que le tyran est contre-nature. Sur quelques clichés de l’historiographie latine », *CPhPJ* 6 (1984), p. 39-50.
- JONES, C. P. *Plutarch and Rome*, Oxford, Clarendon Press, 1971.
- JOUBERT, S. *Recherche sur la composition d’Hérodien (180 ?-250 ?)*, thèse de doctorat, Paris IV, 1981.
- KOLB, F. *Literarische Beziehungen zwischen Cassius Dio, Herodian und der Historia Augusta*, Bonn, Habelt, 1972.
- LABARBE, J. « L’apparition de la notion de tyrannie dans la Grèce archaïque », *AC* 40 (1971), p. 471-504.
- LÉVY, C. « Le philosophe et le légionnaire : l’armée comme thème et métaphore dans la pensée romaine, de Lucrèce à Marc Aurèle », in *Politica e cultura in Roma antica : atti dell’incontro di studio in ricordo di Italo Lana, Torino, 16-17 ottobre 2003*, F. Bessone et E. Malaspina (eds), Bologne, Pàtron, 2005, p. 59-79.

- LORIOT, X. « Les premières années de la grande crise du III^e siècle : de l'avènement de Maximin le Thrace (235) à la mort de Gordien III (244) », *ANRW* II, 2 (1975), p. 657-787.
- MADER, G. « History as Carnival, or Method and Madness in the “ Vita Heliogabali ” », *CA* 4 (2005), p. 131-172.
- MARASCO, G. « L'idéologie impériale de Macrin », *REA* 98 (1996), p. 187-195.
- « Erodiano e la crisi dell'impero », *ANRW* II, 34, 4 (1998), p. 2837-2927.
- MARTIN, H. Jr. « The Concept of Philanthropia in Plutarch's *Lives* », *AJPh* 82 (1961), p. 164-175.
- MARTIN, J.-P. « L'image de Maximin le Thrace dans Hérodien », in *La « crise » de l'Empire romain de Marc Aurèle à Constantin : mutations, continuités et ruptures*, M.-H. Quet (ed.), Paris, PUPS, 2006, p. 95-106.
- MARTINELLI, G. « MAMAEAE ALEXANDER / ΑΛΕΞΑΝΔΡΟΣ Ο ΜΑΜΑΙΑΣ », *AALig* 48 (1991), p. 669-673.
- MASON, H. J. *Greek Terms for Roman Institutions : A Lexicon and Analysis*, Toronto, Hakkert, 1974.
- MENNEN, I. « The Image of an Emperor in Trouble : Legitimation and Representation of Power by Caracalla », in *The Impact of Imperial Rome on Religions, Rituals and Religious Life in the Roman Empire : Proceedings from the Fifth Workshop of the International Network Impact of Empire (Roman Empire, 200 BC-AD 476)*, L. De Blois, P. Funke et J. Hann (eds), Leiden, Brill, 2006, p. 253-266.
- MEULDER, M. « La *mêtis* du tyran ou l'aporie d'un pouvoir malin : (Plat. *Rép.* VIII, 565d-IX, 579 e) », *AC* 63 (1994), p. 45-63.
- « 193 ap. J.-C. : l'année aux trois fonctions selon Hérodien », *RBPH* 80 (2002), p. 73-96.
- MILLAR, F. *A Study of Cassius Dio*, Oxford, Clarendon Press, 1964.
- *The Emperor in the Roman World (31 BC-AD 337)*, Londres, Duckworth, 1977.
- *The Roman Near East, 31 BC-AD 337*, Cambridge, Harvard University Press, 1993.
- MOLIN, M. « *Seueritas*, une valeur politique romaine en échec au III^e siècle », in *La « crise » de l'Empire romain de Marc Aurèle à Constantin : mutations, continuités et ruptures*, M.-H. Quet (ed.), Paris, PUPS, 2006, p. 185-209.
- MOSSÉ, C. *La tyrannie dans la Grèce antique*, Paris, PUF, 2004 [1969].

- NAEREBOUT, F. « *Das Reich tanzt... Dance in the Roman Empire and Its Discontents* », in *Ritual Dynamics and Religious Change in the Roman Empire : Proceedings of the Eighth Workshop of the International Network Impact of Empire*, O. Hekster, S. Schmidt-Hofner et C. Witschel (eds), Leiden, Brill, 2008, p. 143-158.
- OPELT, I. « Furcht und Schrecken bei Herodian », *ANRW II*, 34, 4 (1998), p. 2928-2952.
- PERNOT, L. « Les *topoi* de l'éloge chez Ménandros le Rhéteur », *REG* 99 (1986), p. 33-53.
- « Miroir d'un Prince par lui-même : les *Pensées* de Marc Aurèle », in *L'éloge du Prince, de l'Antiquité au temps des Lumières*, I. Cogitore et F. Goyet (eds), Grenoble, ELLUG, 2003, p. 91-104.
- « Callinicos de Pétra, sophiste et historien », *REG* 123 (2010), p. 71-90.
- PFLAUM, H.-G. « Les gendres de Marc-Aurèle », *JRS* 1 (1961), p. 28-41.
- PHILIPPIDES, M. « Herodian 2.4.1 and Pertinax », *CW* 77 (1984), p. 295-297.
- PIRE, G. *Stoïcisme et pédagogie : de Zénon à Marc Aurèle, de Sénèque à Montaigne et à J.-J. Rousseau*, Paris et Liège, Vrin et Dessain, 1958.
- PUCCI, G. « La statua, la maschera, il segno », in *La maschera, il doppio e il ritratto : strategie dell'identità*, B. Maurizio (ed.), Rome, Laterza, 1991, p. 107-128.
- QUET, M.-H. « Conseils de Ménandre le Rhéteur pour l'élaboration d'un " discours du prince ", à la fin du III^e siècle », in *L'éloge du Prince, de l'Antiquité au temps des Lumières*, I. Cogitore et F. Goyet (eds), Grenoble, ELLUG, 2003, p. 82-90.
- REARDON, B. P. *Courants littéraires grecs des II^e et III^e siècles après J.-C.*, Paris, Les Belles Lettres, 1971.
- ROOS, A. G. « Herodian's Method of Composition », *JRS* 5 (1915), p. 191-202.
- ROQUES, D. « Le vocabulaire politique d'Hérodien », *Ktèma* 15 (1990), p. 35-71.
- SAÏD, S., TRÉDÉ, M. et A. LE BOULLUEC, *Histoire de la littérature grecque*, Paris, PUF, 1997.
- SCHEID, J. « La mort du tyran : chronique de quelques morts programmées », in *Du châtimeut dans la cité : supplices corporels et peine de mort dans le monde antique, table ronde organisée par l'École française de Rome avec le concours du CNRS, Rome, 9-11 novembre 1982*, Y. Thomas (ed.), Rome, École française de Rome, 1984, p. 177-193.
- *Religion et piété à Rome*, Paris, La Découverte, 1985.

- SCHEITHAUER, A. « Die Regierungszeit des Kaisers Elagabal in der Darstellung von Cassius Dio und Herodian », *Hermes* 118 (1990), p. 335-356.
- SIDEBOTTOM, H. « The Date of the Composition of Herodian's *History* », *AC* 66 (1997), p. 271-276.
- « Herodian's Historical Methods and Understanding of History », *ANRW* II, 34, 4 (1998), p. 3391-3443.
- STERTZ, S. A. « Marcus Aurelius as Ideal Emperor in Late-Antique Greek Thought », *CW* 70 (1977), p. 433-439.
- SYME, R. *Emperors and Biography : Studies in the Historia Augusta*, Oxford, Clarendon Press, 1971.
- TABACCO, R. « Il tiranno nelle declamazioni di scuola in lingua latina », *MAT* 9 (1985), p. 1-141.
- TRACY, V. A. « Roman Dandies and Transvestites », *EMC* 20 (1976), p. 60-63.
- TUPLIN, C. « Imperial Tyranny : Some Reflections on a Classical Greek Political Metaphor », in *Crux : Essays in Greek History presented to G. E. M. de Ste-Croix on his 75th Birthday*, P. A. Cartledge et F. D. Harvey (eds), Londres, Duckworth, 1985, p. 348-375.
- TURCAN, R. *Les cultes orientaux dans le monde romain*, Paris, Les Belles Lettres, 1989.
- *Rome et ses dieux*, Paris, Hachette, 1998.
- VAN BERCHEM, D. « Sanctuaires d'Hercule-Melqart (suite et fin) », *Syria* 44 (1967), p. 307-338.
- VAN HAEPEREN, F. « L'impiété, une caractéristique des " mauvais " empereurs », *FEC* 10 (2005), <http://bcs.fltr.ucl.ac.be/FE/10/impiete.htm> [en ligne].
- VERNANT, J.-P. « Le tyran boiteux, d'Œdipe à Périandre », *TR* 2 (1981), p. 235-255.
- VILLE, G. *La gladiature en Occident : des origines à la mort de Domitien*, Rome, École Française de Rome, 1981.
- WALLACE-HADRILL, A. « The Emperor and His Virtues », *Historia* 30 (1981), p. 298-323.
- WHITEHORNE, J. E. G. « Was Marcus Aurelius a Hypochondriac ? », *Latomus* 36 (1977), p. 413-421.

- WIDMER, W. *Kaisertum, Rom und Welt in Herodians* Meta Markon Basileias Historia, Zurich, Fretz & Wasmuth, 1967.
- ZADOROJNYI, A. V. « Lords of the Flies : Literacy and Tyranny in Imperial Biography », in *The Limits of Ancient Biography*, B. McGing et J. Mossman (eds), Swansea, The Classical Press of Wales, 2006, p. 351-394.
- ZIMMERMANN, M. « Herodians Konstruktion der Geschichte und sein Blick auf das stadtrömische Volk », in *Geschichtsschreibung und politischer Wandel im 3. Jh. n. Chr. : Kolloquium zu Ehren von Karl-Ernst Petzold (Juni 1998) anlässlich seines 80. Geburtstags*, M. Zimmermann (ed.), Stuttgart, Steiner, 1999, p. 119-143.
- *Kaiser und Ereignis : Studien zum Geschichtswerk Herodians*, Munich, Beck, 1999.

INDEX LOCORUM

On ne trouvera ici que les passages d'Hérodien. Forcément sélectif, cet *index locorum* se concentre sur les passages de l'*Histoire des empereurs* qui sont expressément cités et examinés dans notre étude. Les auteurs secondaires apparaîtront plutôt dans l'*index nominum* ci-après.

<p>I, 1, 1-4 : 7 I, 1, 1 : 21 n. 6 I, 1, 3 : 4 I, 1, 4-5 : 21 I, 2, 1 : 31 I, 2, 2 : 31, 34 I, 2, 3 : 30 I, 2, 4 : 26, 32 I, 2, 5 : 5, 23, 24 I, 3, 1 : 27, 37 I, 3, 3-4 : 39 I, 3, 5 : 23 I, 4, 2-6 : 33, 35, 36-37 I, 4, 2 : 29 I, 4, 3 : 33 n. 54 I, 4, 4-5 : 28 n. 32 I, 4, 7 : 29 I, 4, 8 : 24, 28, 29, 41 I, 5, 3 : 24, 29 I, 5, 4 : 29 n. 37, 30 I, 6, 1 : 50 I, 7, 4 : 35 n. 57, 52 I, 7, 5-6 : 51 I, 8, 6 : 113 I, 8, 8 : 106 I, 9, 3 : 97 n. 97 I, 9, 4 : 97-98 I, 11, 5 : 106 I, 13, 2 : 97 n. 98 I, 13, 7 : 93, 106 n. 127 I, 13, 8 : 98</p>	<p>I, 14, 7 : 93 I, 14, 8 : 50, 53, 94 n. 90 I, 15, 1 : 99 n. 93 I, 15, 4 : 99 n. 93 I, 15, 2 : 98 I, 15, 7 : 98 n. 99, 99 I, 15, 9 : 53-54 I, 17, 2 : 113 I, 17, 5 : 94 I, 17, 12 : 53</p> <p>II, 1, 3 : 66, 95 n. 91, 147 II, 1, 4 : 147 II, 3, 1 : 147 II, 3, 9 : 103 n. 117 II, 4, 2-4 : 66 II, 4, 9 : 67 II, 6, 1-2 : 67 II, 6, 2 : 67, 104 II, 6, 5 : 83 II, 6, 6 : 94 II, 6, 12 : 28 n. 32 II, 6, 14 : 58 n. 45 II, 7, 1 : 85, 93, 95 II, 7, 2 : 93, 102-103 II, 7, 4 : 85 II, 7, 5 : 67, 85 II, 8, 4 : 35 n. 58 II, 8, 9-10 : 85-86 II, 11, 7 : 103</p>	<p>II, 12, 2 : 85 II, 12, 3 : 83 II, 12, 6 : 83 II, 12, 7 : 28 n. 34, 84 II, 14, 1-4 : 56 II, 15, 1 : 86 II, 15, 4 : 86 II, 15, 7 : 4</p> <p>III, 2, 3 : 57 III, 4, 6 : 90 n. 74 III, 4, 7 : 85, 90 n. 74 III, 6, 1 : 56 III, 6, 10 : 56 n. 36 III, 7, 1-2 : 86, 92 III, 7, 8 : 55 n. 33 III, 8, 3 : 56 III, 8, 4-5 : 58 III, 8, 7 : 56 III, 8, 8 : 55 III, 11, 1 : 114 III, 11, 3 : 124 n. 45 III, 15, 4 : 115</p> <p>IV, 3, 4 : 114 IV, 4, 7 : 120 IV, 5, 6 : 26 n. 24, 31 n. 41 IV, 6, 1 : 116 IV, 6, 2 : 115 n. 13 IV, 6, 3-5 : 115</p>
--	--	---

IV, 7, 2 : 100
IV, 7, 3 : 117
IV, 7, 4 : 117 n. 21, 118
IV, 7, 5-7 : 118-119
IV, 7, 7 : 120
IV, 8, 2 : 117 n. 22
IV, 8, 5 : 117 n. 22
IV, 9, 3 : 93, 114
IV, 9, 7 : 116 n. 18
IV, 10-11 : 119
IV, 12, 1 : 47
IV, 12, 2 : 45, 95
IV, 13, 7 : 119

V, 1, 4 : 35 n. 58,
76 n. 19, 146
V, 1, 5-7 : 145-147
V, 1, 8 : 46
V, 2, 1 : 26 n. 34, 119
V, 2, 3-6 : 45-46, 82,
101-102
V, 3, 1 : 48
V, 3, 7 : 78
V, 4, 8 : 48 n. 15
V, 5, 2 : 47
V, 5, 3-4 : 82, 131-132,
135 n. 88
V, 5, 5 : 131
V, 5, 8 : 136

V, 6, 1-2 : 92, 133-135
V, 6, 3 : 135
V, 6, 9 : 132
V, 6, 10 : 79, 103 n. 121
V, 7, 4 : 77
V, 7, 5 : 62-63
V, 7, 7 : 101 n. 110
V, 8, 4 : 134 n. 83

VI, 1, 2 : 62, 63, 145
VI, 1, 4 : 63 n. 64
VI, 1, 7 : 64
VI, 1, 10 : 65 n. 68
VI, 2, 1 : 64 n. 67
VI, 4, 2 : 64 n. 67
VI, 5, 8 : 62 n. 58
VI, 7, 3 : 61
VI, 7, 5 : 62 n. 56
VI, 7, 10 : 61
VI, 8, 1 : 125
VI, 8, 2 : 122
VI, 8, 3 : 61
VI, 8, 9 : 62 n. 58
VI, 9, 1 : 62
VI, 9, 3 : 63 n. 67
VI, 9, 4 : 63 n. 65
VI, 9, 5 : 61, 63 n. 65
VI, 9, 8 : 65 n. 67 et
n. 68

VII, 1, 2 : 125
VII, 1, 3 : 127
VII, 1, 5 : 123
VII, 1, 12 : 123 n. 41,
125-126
VII, 2, 7 : 122 n. 35
VII, 3, 2-4 : 123-124
VII, 4, 2 : 124-125
VII, 5, 6 : 125 n. 48
VII, 6, 4 : 124
VII, 7, 1 : 128 n. 65
VII, 8, 3 : 130
VII, 9, 9 : 67
VII, 9, 10 : 124
VII, 10, 1 : 127
VII, 10, 4 : 151
VII, 10, 6 : 151 n. 17

VIII, 2, 6 : 126
VIII, 4, 5 : 127 n. 62
VIII, 5, 3-9 : 127-128
VIII, 6, 4 : 126
VIII, 6, 8 : 128
VIII, 7, 3 : 153
VIII, 7, 5-6 : 151-152
VIII, 8, 1 : 152
VIII, 8, 4 : 153 n. 19
VIII, 8, 8 : 154

INDEX NOMINUM

Adamantios le Sophiste : 76 n. 21
Albinus, Clodius : 52 n. 28, 55 n. 33,
56, 62 n. 57, 80 n. 36, 86-87, 89-
90, 144
Alexandre le Grand : 19, 31, 117,
119 n. 27
Antigonos le Borgne : 37, 39
Antoine, Marc : 55 n. 33, 80 n. 37,
84 n. 50
Antonin le Pieux : 19, 20 n. 4, 35 n. 57,
145
Antioche, Antiochiens : 4, 61 n. 56,
85-86, 90, 101 n. 113, 122
Aristote : 87 n. 65, 90 n. 75, 125 n. 50
Pseudo-Aristote : 73 n. 12, 76 n. 21
Pseudo-Aristide : 3 n. 5, 9 n. 21
Avidius Cassius : 26, 34 n. 57, 41
Auguste : 2, 9 n. 22, 19, 21, 26 n. 20 et
n. 21, 21, 27 n. 28, 29 n. 35, 32,
41 n. 72, 50 n. 19, 55 n. 33,
77 n. 23, 81 n. 38, 88 n. 66 et
n. 69, 96 n. 94, 117 n. 21,
131 n. 77, 140
Aurélius Victor : 9, 47 n. 8, 58 n. 51 et
52, 60 n. 51 et n. 52, 61 n. 53,
68 n. 77, 122 n. 37
Pseudo-Aurélius Victor : 9, 25 n. 18,
47 n. 8, 60 n. 52, 68 n. 78,
122 n. 37, 133 n. 80 et 82,
150 n. 16

Balbin : 39, 52 n. 28, 75, 77, 128 n. 65,
149-154, 155

Caligula : 1, 9 n. 22, 16 n. 43, 39 n. 66,
50 n. 19, 77 n. 23, 81 n. 38 et
n. 40, 132 n. 76
Callinicos : 9 n. 21
Caracalla : 26 n. 24, 28 n. 34, 31 n. 41,
35 n. 58, 36 n. 60 et n. 61,
37 n. 63, 45, 47-48, 52 n. 28,
53 n. 31, 57, 59 n. 49, 77-79,
84 n. 48, 92-93, 95, 100-101,

106 n. 129, 107, 112-113, 114-
121, 122 n. 34, 129-130, 138,
143-144, 147, 150
César, Jules : 19, 5 n. 33, 88 n. 69
Chryséros : 6
Cicéron : 27 n. 28, 84 n. 50, 88 n. 66 et
n. 69, 128 n. 64
Commode : 1-2, 4 n. 9, 13, 16, 24,
26 n. 24, 29, 30-31, 34 n. 57, 35,
37, 40-42, 49-54, 57, 59 n. 49,
63, 66-69, 71, 75, 77-80, 81-82,
87, 89, 92-93, 94-95, 96-97, 98,
99-101, 103, 105-106, 107, 113,
114-115, 117, 121, 131,
132 n. 76, 142-143, 144-145,
148-149, 152, 155

Dèce : 4
Dexippe : 11
Diadumène : 47 n. 8
Dion Cassius : 2 n. 3, 3, 4-5, 6-7, 9, 10-
12, 14, 20-24, 26 n. 25, 27,
28 n. 32, 36 n. 61, 37 n. 64,
41 n. 72, 45-48, 50 n. 23,
58 n. 45, 59 n. 47 et n. 49,
60 n. 62, 61 n. 53, 67 n. 76,
68 n. 77, 79 n. 32, 80, 81 n. 40,
84 n. 51 à n. 53, 85 n. 54, n. 55 et
n. 58, 91, 92 n. 82 et n. 83, 95,
112, 113, 114 n. 10, 115,
117 n. 21, 119 n. 27, 122 n. 37,
130-131, 132 n. 73, 133 n. 80,
134 n. 83 et n. 84, 135 n. 86, 137,
142-143, 144 n. 9, 145 n. 10, 149
Dion de Pruse : 9 n. 21
Dionysos (Denys de Syracuse) : 37, 39
Dionysos (dieu) : 39, 78
Domitien : 1, 36 n. 61, 37, 39, 50 n. 19

Égypte, Égyptiens : 4, 39 n. 67,
83 n. 47, 136
Élagabal (dieu) : 83, 103-104, 131-133,
135-137, 139

Eutrope : 9, 20 n. 3, 28 n. 33, 60 n. 52,
61 n. 53, 122 n. 37, 150 n. 16

Faustine la Jeune : 26, 34 n. 57, 41

Fronton : 22 n. 9, 31 n. 40

Galère : 16 n. 43, 27 n. 29

Gallien : 4 n. 9

Germanie, Germains : 4 n. 6, 22,
23 n. 10, 53, 61 n. 56, 117,

Géta : 37 n. 63, 77, 100 n. 105,
106 n. 129, 115-116, 144

Gordien I : 27 n. 27, 67, 75, 78, 124,
130, 150 n. 16

Gordien II : 150 n. 16

Gordien III : 150, 154-155

Hadrien : 19, 35 n. 57, 98 n. 101, 136

Héliogabale (empereur) : 5 n. 12, 12,
13-14, 37 n. 63, 39 n. 68, 40,
52 n. 28, 60 n. 52, 62-63, 65, 75-
79, 82-83, 88 n. 70, 89-90,
91 n. 79, 92, 101, 103-104, 106,
112, 122 n. 34, 130-139, 143,
148, 150, 153

Héraklès : 50-54, 69, 81, 89, 117,
126 n. 54

Hérodote : 5 n. 10, 6, 21 n. 6

Hiéron : 28 n. 32, 73 n. 11, 107 n. 135

Histoire Auguste : 2 n. 3, 3, 5 n. 11, 7,
9, 10-11, 19 n. 2, 20-21, 22-25,
26 n. 24 et n. 25, 27 n. 27,
29 n. 36, 32 n. 47, 34 n. 57,
36 n. 61, 37 n. 63 et n. 64,
39 n. 66, 46 n. 3, 47 n. 7 et n. 9,
48, 50 n. 23, 52 n. 26, 59 n. 49,
60, 61 n. 53, 62 n. 56 et n. 59,
63 n. 63, 65, 66 n. 71, 67 n. 74,
68, 76 n. 20, 79 n. 32, 80,
88 n. 70, 92, 100 n. 107,
101 n. 110, 103, 106 n. 131, 112,
113, 116 n. 16, 118 n. 23,
121 n. 31, 122 n. 34 et n. 35,
123 n. 39 et n. 40, 124 n. 44,
125 n. 49 et n. 51, 126 n. 53 à
n. 57, 130 n. 66, 131-132,

134 n. 83 et n. 84, 135 n. 86,
136-137, 140-143, 144 n. 9,
145 n. 10, 150 n. 16, 153 n. 20

Julia Domna : 93

Julianus, Didius : 28 n. 32 et n. 34,
55 n. 33, 57, 58 n. 45, 62 n. 57,
67, 84-87, 89, 93, 95, 96, 103,
104, 106 n. 128, 146 n. 12

Julien l'Empereur : 9, 20, 47 n. 8

Lactance : 27 n. 29

Lucien : 5 n. 10 et n. 15, 21 n. 6,
36 n. 60

Macrin : 16, 36 n. 58, 44, 45-49,
53 n. 28, 54, 60, 68-69, 77, 79,
80 n. 36, 82, 86, 89-90, 95, 101-
102, 122 n. 34 et n. 37, 130, 142,
144-149

Maesa : 62-63, 65 n. 68, 69, 79,
131 n. 70, 132 n. 76

Mamaea : 59, 60-61, 67-68

Marc Aurèle : 1-2, 6, 8, 9 n. 21, 16-17,
19-42, 43-44, 45-54, 55 n. 33, 5
7-60, 63-65, 66-70, 71, 75, 77-
79, 97 n. 97, 99, 104, 112 n. 3,
113, 125, 130 n. 67, 141-143,
145-149, 150-155

Marcia : 94, 106

Marius : 55 n. 33

Marius Maximus : 5, 11

Maxime, Pupien : 39, 52 n. 28, 75, 77,
128 n. 65, 149-154, 155

Maximin le Thrace : 28 n. 34, 36 n. 60,
61-62, 75-76, 79, 84 n. 48, 112-
113, 121-130, 138, 142, 148,
150, 152-153

Maximin le Jeune : 148

Ménandre le Rhéteur : 9 n. 21

Néron : 1, 9 n. 22, 16 n. 43, 36 n. 61, 37,
39, 50 n. 19, 84 n. 49, 88 n. 70,
97, 132 n. 76, 136, 143

Nicomédie : 132

Niger, Pescennius : 35 n. 58, 55 n. 33,
56-57, 62 n. 57, 67, 85-87, 89-90,
122

Numa : 27 n. 28

Orose : 122 n. 37

Perse, Perses : 60 n. 52, 61 n. 56,
88 n. 69

Pertinax : 16, 22, 27 n. 27, 39, 44,
45 n. 2, 46, 52 n. 28, 54, 56-57,
59, 66-70, 75, 77, 80 n. 36, 85-
86, 103-104, 108, 115, 145 n. 10,
146-149, 151, 154

Philippe l'Arabe : 4

Platon : 19 n. 1, 20, 35 n. 58, 38,
56 n. 37 et n. 41, 72, 73 n. 11 et
n. 12, 74, 91 n. 76

Pline le Jeune : 76 n. 20

Plutarque : 9 n. 22, 27 n. 28, 50 n. 22,
73 n. 11

Polémos de Laodicée : 76 n. 21

Ptolémée (Philadelphie ?) : 37, 39, 93

Racine : 1

Seconde Sophistique : 3 n. 5, 6-7,
9 n. 21

Sénèque le Philosophe : 91 n. 76

Sévère, Alexandre : 16, 19 n. 2, 44, 60-
66, 68-70, 75-77, 86 n. 60, 89-90,
106 n. 129, 112 n. 3, 121-123,
126-127, 132 n. 74, 143, 148,
154-155

Sévère, Septime : 16, 26 n. 24, 40, 44,
45 n. 2, 47, 48 n. 11 et n. 14,
52 n. 28, 53 n. 31, 54-60,
62 n. 57, 65, 67, 68-69, 75 n. 14,
77, 84-87, 89, 90 n. 74, 96 n. 94,
103-104, 108, 112 n. 3, 114-115,
118-120, 122 n. 34, 123 n. 42,
124 n. 45, 129, 136, 138, 144,
146 n. 12, 148

Sophocle : 74

Suétone : 3, 9, 21, 26 n. 20 et n. 21,
27 n. 28, 29 n. 35, 39 n. 69,

73 n. 11, 77 n. 23, 80, 81 n. 58 et
n. 40, 84 n. 49, 88 n. 66, n. 69 et
n. 70, 96 n. 93, 136

Thucydide : 6, 21, 36 n. 60

Tibère : 36 n. 61, 50 n. 19, 132 n. 76

Tite-Live : 134

Trajan : 19, 35 n. 57, 50 n. 19, 76 n. 20

Vérus : 26, 28 n. 33, 34 n. 57, 36 n. 61,
41, 47

Vitruve : 90 n. 75

Xénophon : 6, 28 n. 32, 73 n. 11,
107 n. 135

Zosime : 9, 61 n. 53, 104 n. 124,
150 n. 16

INDEX RERUM

âge : 1, 27, 51, 61, 65, 70, 76-78, 108, 111, 133, 142, 150

apparence physique

corps et visage : 50-51, 74, 76-78, 80, 87-88, 107, 125-126, 131, 134

habillement, parures : 45, 80-82, 87, 91 n. 77, 95, 97 n. 97, 107, 117-118

pratiques cosmétiques : 45-46, 52 n. 26, 78-79, 87-88, 91 n. 77, 95

armée

appui au tyran, ressemblances avec le tyran : 58, 67 n. 76, 102 n. 116, 104-105, 108, 119, 120, 123 n. 39, 129-130, 139

commandement de : 20, 25-29, 45-47, 61-62, 66, 100, 118-119, 122, 139

corruption : 47 n. 8, 58, 69, 104, 108, 120, 124, 139, 141

danger de : 55 n. 33, 70, 104, 108, 117 n. 21, 141, 151, 154-155

argent

avarice, cupidité : 38, 55 n. 35, 58, 63 n. 65, 65 n. 68, 68-69, 73 n. 12, 74, 80 n. 35, 86 n. 60, 102-105, 108, 112 n. 3, 114, 120, 130, 139-140, 152, 154

exactions financières : 102-105, 120, 124, 129

dilapidation des richesses : 83, 102-103, 120

barbare

barbarie du tyran : 45, 48, 74, 79, 82, 95, 101, 107, 112, 117, 120-122, 128-129, 130-

132, 135 n. 86, 137, 142, 152

guerre contre les barbares : 2, 22-24, 47, 55 n. 33, 59, 61-62, 66, 83, 86 n. 60, 98-99, 124, 141, 148, 151

par opposition au Gréco-romain : 81-82, 93-94, 101 n. 112

stéréotypes associés au : 22, 50, 74, 80, 82, 83, 90, 101 n. 112 et 113, 104, 125 n. 50, 126

christianisme : 40 n. 71, 41, 76 n. 20, 137, 148, 153

concorde : 41-42, 57 n. 33, 62 n. 60, 63 n. 62, 77, 148, 155

cruauté

asservissement du corps : 38, 91-92, 124

exécution populaires : 57, 123-124, 127

profanation de cadavres : 106-107, 116-117, 124 n. 44, 128-129

sang des sénateurs : 49, 56, 58, 64, 113, 115, 121, 123, 139

culte

d'Élagabal : 83, 103, 132-137

de Vesta, Vestales : 92, 116, 134-136

éducation

lettrée, morale : 1, 30-32, 35, 37, 40, 42, 59, 63, 69, 78, 115 n. 12, 148-149

physique, athlétique : 49, 115 n. 12, 119 n. 28, 148

militaire : 122, 124, 148

impiété

auto-divinisation : 39, 50-52, 79, 89, 134, 153

- filiale : 36, 39, 49-54, 92, 133
 perversion de la religion
 traditionnelle : 132-138
 pillage de temples : 102-103, 120,
 125, 129
 sacrifices humains : 135 n. 86
- luxe, goût du** : 1, 45, 66-67, 71, 73, 83-
 85, 87, 90, 94, 97 n. 97, 102, 114-
 115, 118 n. 23, 132, 147-148
- mollesse** : 45, 47 n. 10, 50, 60, 62, 69, 83-
 90, 101 n. 113, 102, 112 n. 3, 130,
 133, 142, 144, 154
- mort**
 de Marc : 1-2, 8, 19-21, 26, 27-29,
 33-35, 40-41, 59 n. 48, 77,
 141-142, 150, 152
 du tyran : 15-17, 27, 48-49, 53-54,
 73, 75, 88-90, 105-106,
 116, 118, 121, 128-129,
 150, 153
 injuste du bon prince : 66-67, 89-
 90, 155
- noblesse** : 1, 26 n. 22, 51-52, 53, 69,
 78 n. 27, 80, 83, 85, 89, 98 n. 101,
 99, 127, 129, 131, 134, 144, 145-
 147, 151-153
- nourriture**
 frugalité militaire : 118
 glotonnerie et ivrognerie : 45, 71,
 74, 93-95, 96, 118 n. 23
- peuple**
 influence, imitation du prince : 28-
 29, 31-33, 42, 56, 58-59,
 124-125, 141, 148, 155
 relations avec le prince : 19, 25,
 27-30, 38, 53, 55, 57, 66-
 68, 84-85, 96, 98, 106,
 121, 127, 131, 137, 151-
 152
- philosophie**
 apparence du philosophe : 45-46,
 48-49, 79
- cynisme : 97 n. 97
 stoïcisme : 20, 25 n. 19, 32-33, 39-
 40, 97 n. 97
- sexualité**
 homosexualité, effémination : 83,
 87-90, 101
 inceste : 39, 92, 132 n. 76
 lubricité : 71, 74, 88 n. 70, 90-94,
 140
 pudeur d'Hérodiens : 91-92
 viol : 92
- sénat**
 aristocratie : 61, 63-65, 67, 112,
 139, 149, 152, 155
 pouvoir du : 5-6, 104, 108, 113,
 139, 141, 151-153, 154-
 155
 relations avec le prince : 20, 25-
 27, 34-35, 47, 52 n. 28, 54-
 58, 60 n. 61, 69, 84-86,
 106 n. 131, 107, 115-117,
 121, 123-124, 127, 129,
 133, 143, 146-147, 149-
 153
- spectacles**
 chasse : 49-50, 98-100, 117-118,
 119 n. 28, 144 n. 9
 course de char : 49, 98-100,
 117 n. 20
 danse : 101
 gladiature : 49-50, 53-54, 69, 81-
 82, 96, 99-100, 101 n. 109,
 144 n. 9
 mise en scène de soi : 96-101
- vertu**
 acquise ou innée : 1, 37, 46, 52-
 54, 87-88, 115 n. 12, 125-
 126, 143-148, 149, 154-
 155
 cardinales : 19, 38, 43, 73-74
 courage, bravoure : 24, 53, 55, 61-
 62, 65, 69, 73 n. 12, 83, 85,
 87, 89, 98, 107, 114, 122-
 123, 125 n. 50, 129

guerrière, qualité martiale /
militaire : 21-25, 55, 64-65, 98,
119, 142
justice : 19-21, 73 n. 12, 87 n. 65,
89, 98
sagesse : 19, 73 n. 12, 77, 125,
150
tempérance, modération : 19-20,
32, 34, 41, 46-47, 58 n. 44,
60, 63-69, 73 n. 12, 90, 98,
112 n. 3, 113, 115 n. 12,
125, 141-143, 146, 150-
152
unicité, tri / quadripartition : 5-6,
73 n. 12, 112 n. 3, 114,
150-151